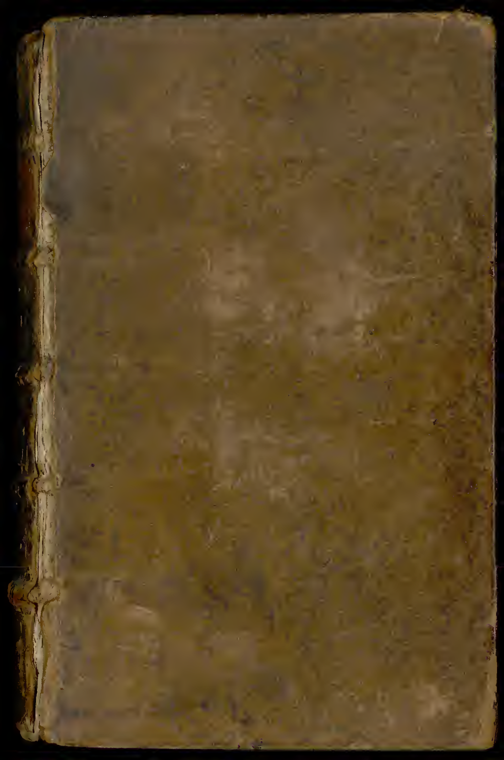




LE TRESOR DE LA MEDECINE.

CONTENANT

L'ANATOMIE ou Division des Parties du Corps Humain, les Maladies esquelles elles sont sujettes, le Regime de vivre, les Remedes specifiques, & la vertu de simples pour les guerir, selon l'âge, le temperament & la cause de la maladie d'un chacun, la circulation du sang, les nouvelles & dernieres decouvertes, avec des Observations sur l'erreur des Anciens, & un Traité des Maladies Veneriennes, avec les moyens de les guerir par la vertu des simples, sans mercure ni flux de bouche, ou avec flux de bouche & mercure; le tout suivant les longues experiences du Sieur DAVACH DE LA RIVIERE, & les plus celebres Medecins Anciens & Modernes.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez L'AUTEUR, à l'entrée de la ruë des vieux Augustins, prés la ruë Coquilliere.

ET

BARTHELEMY GIRIN, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Prudence.

M. DC. XCVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



LE TRESOR DE LA MEDECINE.

****

LIVRE SECOND.

Contenant l'Anatomie & la Division du Corps Humain.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties qui servent à la generation.

§. PREMIER.

De la necessité des Parties genitales.

CE N'EST pas assez de connoître les parties contenuës du ventre inferieur qui servent à conserver l'individu ; mais il faut encore sçavoir

celles qui fervent à la procreation, & que Dieu a accordé à tous les hommes, pour en conferver l'efpece. Ainfi la Nature, qui eft, dit Hippocrate, la puiffance ordinaire de Dieu, veillant à fa confervation, a engendré en chaque chofe un defir d'éternité, à laquelle ne pouvant parvenir par l'individu, fa condition étant mortelle, elle s'efforce d'y atteindre par la propagation des formes, & de l'efpece: c'eft pourquoi comme elle en fait la multiplication aux élemens par la tranfmutation, aux metaux par appofition, elle en fait la propagation aux animaux par la generation: fi bien que chaque individu, comme renaiffant par la procreation de fon femblable, eft en quelque façon rendu immortel, le pere vit au fils, & ne croit pas mourir, laiffant aprés fa mort une image vivante de lui-même.

La generation des Animaux parfaits, s'acheve par la femination des mâles, & par la conception des femelles: il y a en chaque fexe, des parties créées pour cet ufage; & la nature même a donné à tous les animaux, un tres-grand defir de procréer leur femblable; & pour les porter davantage à la copulation par le plaifir, elle a doüé les parties genitales, d'un fentiment fort vif, afin d'y être plus volon-

tiers invitez, par le chatoüillement d'une extréme volupté.

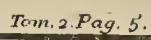
Les parties genitales des deux sexes, sont differentes : premierement, en situation, en ce que celles de l'homme pendent au dehors entre les cuisses, & celles des femmes sont cachées au dedans, aux côtez de la matrice : secondement en nombre, parce que la femme n'a point d'épididyme, de parastates ni de prostates ; il y a neanmoins des Modernes qui admettent des prostates aux femmes, comme il sera expliqué en son lieu. 3. Les parties genitales des deux sexes, sont differentes en figure, parce qu'il n'y a point de ressemblance entre la verge, & le col de la matrice renversée, ni entre le scrotum & le fond de la matrice.

La divarication des vaisseaux preparans, l'insertion des vaisseaux ejaculatoires, la grandeur & figure des testicules, sont aussi fort differens en composition, parce que la verge est faite de trois corps caves, & le col de la matrice n'a qu'une seule cavité pour recevoir le membre viril, si bien qu'en quelque maniere qu'on renverse la matrice, on n'en peut jamais former la verge ni le scrotum.

Les parties genitales de l'homme & de la femme, étant ainsi differentes, il est

neceſſaire d'en parler ſeparément, & de les diviſer en celles des hommes, & en celles des femmes.

Les parties genitales de l'homme ſont en grand nombre, leſquelles tendent toutes à produire; ou du moins, ſelon les Modernes, à rendre feconde la ſemence, pour la generation d'un homme : la ſemence de l'homme, ſelon le ſentiment commun, avant d'avoir ſa forme parfaite, a beſoin de differentes preparations, coctions & rafinemens, c'eſt pourquoi la conſideration de ces parties eſt admirable: les unes, comme les arteres ſpermatiques, portent directement aux teſticules la matiere de la ſemence; les autres la cuiſent, comme l'épididyme; les autres la rendent prolifique, comme les teſticules; les autres la tranſportent, comme les vaiſſeaux ejaculatoires; les autres la reçoivent, contiennent & conſervent pour la neceſſité, comme les paraſtates & proſtates, & les autres la verſent dans le fond de la matrice comme la verge; enfin le reſidu du ſang arteriel qui a porté avec lui les particules de la ſemence, eſt reporté par les vénes ſpermatiques, à la véne-cave. Toutes ces parties ſont ſi neceſſaires, que s'il s'en manquoit une ſeule, toute la vertu de la generation demeureroit éteinte & ſans effet: il



VIII.
Fig. I.

Crespy fecit

en eſt de même des parties de la femme, qui ſont pareillement differentes, comme il ſera expliqué en ſon lieu, quand nous aurons rapporté par ordre celles des hommes.

§. II.

Des vaiſſeaux ſpermatiques.

CEs vaiſſeaux ſont appellez ſpermatiques du mot grec ſperma, qui ſignifie ſemence, M. de la Haye pretend qu'il y a ſous les oreilles des vénes qui portent une partie de la ſemence aux teſticules, pour la generation : mais ce ſentiment ne s'accorde pas avec la circulation du ſang, qui veut que toutes les vénes n'aïent pas d'autres uſages que de reporter le reſidu du ſang. Les Anciens appelloient auſſi ces vaiſſeaux ſpermatiques, vaiſſeaux preparans, & vouloient qu'il y en eût quatre, deux vénes & deux arteres, & faiſoient deſcendre les vénes en bas par les iles en ſe courbant, pour porter le ſang aux teſticules. Quoi que leur ſentiment ſoit tout à fait contraire à la circulation, je le rapporterai neanmoins ici pour en faire connoître l'erreur ; ce qui eſt d'autant plus neceſſaire de ſçavoir, qu'il y a encore pluſieurs ſectateurs de cette doctrine, & que le

Lecteur ne ſeroit pas en état de le refuter, s'il n'en connoiſſoit pas le defaut.

Les vénes ſpermatiques ſont deux, dont la droite naît immediatement du tronc de la cave, deſcendante, ſelon les Anciens, preſque ſous celle qui va de cet endroit aux reins, & la gauche vient de celle qui va aux reins, qu'on appelle emulgente.

Les deux arteres ſortent immediatement du tronc de l'aorte, & portent l'eſprit & la chaleur, pour que la ſemence ſoit elaborée & cuite avec plus de perfection, ſelon Galien, du Laurent, Bauhin, & Ariſtote.

Ces quatre vaiſſeaux aïant ainſi pris leur origine, ſelon leur opinion, ſortent du ventre inferieur accompagnez du muſcle ſuſpenſoire ou cremaſter, par la production du peritoine, & ſont portez à l'épididyme & aux teſticules ; mais auparavant d'y arriver, les vénes, & les arteres qui étoient ſeparées, s'uniſſent, & par un entrelaſſement admirable, ſe terminent en un corps variqueux, & font un lacis labyrintique ; ſi bien que les vénes entrent dans les arteres, & les arteres dans les vénes, & ſe confondent tellement qu'il eſt impoſſible de les pouvoir ſeparer ; & ce afin, diſent-ils, que le ſang & les eſprits matieres de la ſemence future, ſe puiſſent

mêler ensemble exactement, & recevoir leur premiere preparation, parce que ces vaisseaux ont par l'irradiation des testicules, la faculté d'ébaucher la semence, & de lui donner ses premiers craïons, & quelque commencement de blancheur. Voila quel est leur sentiment sur les vaisseaux spermatiques, qu'ils appelloient aussi preparans : voïons ce qu'ils disent des autres.

§. III.

De l'Epididyme.

LEs vaisseaux qui cuisent la semence, sont, selon Galien, l'épididyme, & les testicules Ce mot épididyme est grec, & signifie un ver à soye ; si bien que les quatre vaisseaux spermatiques, dont nous avons parlé, étant entrelassez, dégenerent enfin, en un corps variqueux, blanc, longuet, & assez semblable à un ver à soye que les Grecs appellent épididyme, d'où ce corps a pris son nom, ou ce mot vient de épi, qui signifie dessus, & de didyme, gemeaux, que l'on attribuë aux testicules, parce qu'ils sont deux ; ainsi en ce sens, épididyme signifie un corps qui est couché sur les testicules.

Enfin, l'épididyme est la partie supe-

rieure, ou la tête du testicule, & semble être moïen entre les vaisseaux spermatiques, & les testicules; car autant qu'il est plus mol, & plus charnu que les vaisseaux spermatiques, autant est-il plus dur, & plus nerveux que les testicules, & il paroît membraneux en la superficie, & au dedans il est canerveux.

Il reçoit par un bout les vaisseaux preparans, & par l'autre il donne issuë aux ejaculatoires, suivant cette même opinion; il est attaché à la tête & au fond des testicules, étant neanmoins separé par l'espace qui est entre les deux extrémitez; il sert pour lier les vaisseaux tant preparans, qu'éjaculatoires, avec les testicules, pour cuire & blanchir la semence; car aïant, disent-ils, reçû la matiere, & l'aïant preparée & blanchie, il l'envoïe aux testicules, par certains petits canaux pour y recevoir la forme, & puis il la retire par les mêmes tuyaux, pour la verser dans les vaisseaux ejaculatoires.

L'usage de ces petits vaisseaux ou tuyaux qui sont, disent-ils, des productions des vénes & des arteres adherentes à l'épididyme par circonvolutions anfractueuses, lui portant l'humeur sereuse, lui servent comme l'oësophage sert au ventricule, les vénes mesaraïques au foye qui attirent

la matiere qui leur eſt propre, la ſemence preparée dans l'épididyme paſſe par ces tuyaux fort petits, dans la ſubſtance friable & caverneuſe des teſticules, où elle reçoit ſa forme, ſa perfection & ſa fecondité.

§. IV.

Des Teſticules, ſuivant les Anciens.

LEs Teſticules ſont des corps glanduleux, blancs & longuets, dans leſquels s'engendre la ſemence pour la conſervation de l'eſpece : leur ſituation eſt entre les cuiſſes, où ils ſont pendans ; Riolan dit, que c'eſt afin que la ſemence portée par un plus long chemin, ſoit elaborée avec plus de perfection.

Ils ſont ſuſpendus par les muſcles cremaſters, ainſi appellez du verbe *cremao*, qui ſignifie ſuſpendre ; ainſi cremaſters, c'eſt-à-dire, ſuſpenſoirs, parce qu'ils ſuſpendent les teſticules, & empêchent ainſi qu'ils ne tirent & chargent trop les vaiſſeaux : ils ſont ronds, un peu plus longs que larges : les Arabes leur donnent la forme d'un œuf, ou d'un olive.

On les appelle Teſticules, comme qui diroit témoins du mot *teſtes*, parce qu'ils ſont comme les témoins de la vie & de la

mort des hommes ; car étant relâchez & allongez, c'eſt un indice que l'homme malade tombe enervé, ſans force, & moribond : mais quand ils ſont reſſerrez, & bien ramaſſez, ils témoignent que le malade n'en moura pas.

Ils ſont compoſez de chair, de vénes, d'arteres, de nerfs, & de tuniques.

La chair eſt ſpongieuſe & glanduleuſe, blanche, molle & caverneuſe, dans laquelle la ſemence ſe cuit, & reçoit ſa perfection.

Les vénes & les arteres, ſont les ſpermatiques dont on a parlé.

Ils reçoivent, dit Courtin, quelques nerfs fort petits de la quatriéme & cinqüiéme conjugaiſon des lombes, & de la cinquiéme & ſixiéme paire de l'os ſacrum.

Les Anatomiſtes ſont partagez ſur le nombre des tuniques des teſticules ; Galien en reconnoît trois, diſant, parlant des teſticules des femmes, que chacun d'eux a ſa propre membrane qui le couvre, comme fait aux hommes celle qu'on appelle *dartos*, que ces teſticules des femmes, n'ont point d'elytroïde, ni de ſcrotum. Veſale dit qu'il y en a quatre, Fallope tantôt trois, tantôt quatre, Colombe en admet trois propres, & deux commu-

nes ; Archange en fait de trois ſortes, les unes communes aux teſticules, & à tout le corps, qui compoſent le ſcrotum ; les autres communes aux teſticules, & aux conduits de la ſemence, comme ces deux dont Colombe en fait venir une du peritoine, & l'autre des tendons des muſcles, & la troiſiéme ſorte, eſt la tunique propre des teſticules ; du Laurent veut qu'il y en ait quatre.

A l'égard de ceux qui en admettent cinq, & qui eſt le nombre le plus certain, ils en font deux communes, & trois propres ; les communes envelopent les deux teſticules enſemble, & les propres n'en envelopent qu'un ſeul.

La premiere des communes eſt faite de la cuticule & de la peau ; elle n'eſt pas beaucoup épaiſſe, elle eſt parſemée de poil aux adultes : on l'appelle ſcrotum, parce qu'elle eſt ſemblable à un ſac de cuir, molle & ridée, ſans graiſſe, afin de ſe pouvoir mieux étendre ; elle eſt comme ſeparée en deux par une ligne du fondement, qui s'avance par le perinée juſqu'au gland.

La ſeconde prend ſon origine du pannicule charnu, & eſt appellée des Grecs *dartos*, dont le mot vient de *dartein cubando*, ſelon Ariſtote, parce que les teſticules ſont comme couchez dedans : d'autres

veulent qu'elle ſoit ainſi appellée, à cauſe qu'elle peut être facilement ſeparée des autres : de ſon milieu s'avance une cloiſon membraneuſe, qui ſepare les teſticules l'un d'avec l'autre, afin qu'en s'entretouchant ils ne ſoient bleſſez.

La premiere des tuniques propres, eſt appellée elythroïde des Grecs, c'eſt-à-dire, étuy ; parce qu'elle renferme le teſticule, comme un étui, & eſt une production du peritoine.

La ſeconde eſt appellée erythroïde, du mot *erythros*, qui ſignifie rouge ; elle eſt parſemée de fibres charnuës qui la font paroître rougeâtre ; elle eſt engendrée par le muſcle ſuſpenſoir : du Laurent qui n'admet que deux tuniques propres, ne fait pas mention de celle-ci.

La troiſiéme, qui eſt la deuxiéme ſelon du Laurent, s'appelle albugineuſe & membrane nerveuſe ; elle naît des tuniques des vaiſſeaux, & envelope immediatement la ſubſtance du teſticule : d'autres veulent que cette membrane vienne du peritoine ; Archange dit, qu'elle vient des meninges qui envelopent les nerfs, qui ſont parſemez & répandus dans les teſticules ; ce qui n'eſt pas incroïable, cette membrane étant d'un ſentiment fort vif. L'uſage de cette membrane eſt de ſoûtenir la chair

lâche des teſticules & de les aſtraindre, afin qu'ils ne ſe relâchent pas trop.

Sous ces tuniques, on voit la ſubſtance molle, glanduleuſe, & ſpongieuſe du teſticule, dans laquelle la ſemence reçoit ſa perfection, ſa forme, & ſa fecondité, de même que fait le ſang dans le parenchyme du foye, ſelon l'ancienne doctrine, & l'eſprit animal dans la ſubſtance du cerveau.

Leur temperament eſt chaud & humide, parce que ces qualitez ſont propres à promouvoir la generation de la ſemence.

Ils ont connexion & fort grande ſimpathie, avec toutes les principales parties du corps par leurs vaiſſeaux : ils ont auſſi une tres-grande puiſſance d'alterer l'habitude & la temperance de tout le corps, même les mœurs, comme il paroît evidemment aux châtrez.

Il faut encore conſiderer au teſticule, la tête, la queuë & l'eſpace d'entre-deux : la tête eſt la partie ſuperieure par laquelle il eſt ſuſpendu, & à laquelle s'attachent les anfractuoſitez des vaiſſeaux preparans : la queuë eſt la partie inferieure, d'où ſort le vaiſſeau ejaculatoire : ce qui eſt entre la tête & la queuë eſt le milieu, auquel l'épididyme n'eſt point adherent.

Les Medecins ne ſont pas d'accord,

avec Ariſtote, de l'uſage des teſticules: Ariſtote *lib.* 1. *de gen. anim. c.* 2. dit que les teſticules ſont faits ou pour la generation, ou pour un meilleur uſage; & il conclud qu'ils ont été faits pour rendre l'action plus parfaite & l'uſage meilleur, afin de conſerver, comme des poids qu'on a aux vaiſſeaux ſeminaires, leur redoublement qui ſe fait en bas; de crainte qu'étant trop relâchez, ils ne s'entortillaſſent enſemble, ou qu'ils ne remontaſſent en haut, & qu'ainſi tant la generation de la ſemence, que l'emiſſion par la verge, ne fuſſent empêchées, & ſervent, dit-il, comme les petites pierres, ou d'autres poids, que les Tixerans mettent à leur toille, pour empêcher que les fils ne s'entortillent, & ne ſe confondent les uns dans les autres: mais quant à ce qui regarde la generation, il pretend que les teſticules n'y font rien; parce que, dit-il, il y a des animaux qui n'en ont point, comme les ſerpens & les poiſſons, qui ont neanmoins la vertu d'engendrer par les vaiſſeaux ſeminaires, qui ſuppléent au defaut des teſticules. Il rapporte auſſi l'exemple d'un taureau châtré, & d'autres animaux auſquels on a coupé les teſticules, qui n'ont pas laiſſé d'avoir cette faculté, juſqu'à ce que les vaiſſeaux ſeminaires ſoient retirez en haut.

Les

Les Medecins répondent avec raiſon, à Ariſtote, que les teſticules ont la faculté d'engendrer la ſemence, dont une certaine preparation ſe fait dans les vaiſſeaux ſpermatiques ou ſeminaires, comme le corps glanduleux qui eſt au col de la veſſie, dans leſquels les vaiſſeaux referans & éjaculatoires, s'inſerent pour y porter ce qui eſt neceſſaire pour la perfection de la ſemence, & nous ſoutenons qu'aucun animal même parfait, ne peut engendrer ſans teſticules, ceux même qui ont un ſchirre aux teſticules, ſont tous impuiſſans, pour ce qui regarde la generation des inſectes & des poiſſons, elle eſt imparfaite, ainſi on n'en doit tirer aucune conſequence.

C'eſt pourquoi ceux qui ſont chaſtrez, perdent entierement la faculté d'engendrer, quand bien même les vaiſſeaux ſeminaires, l'épididyme, & les referans appellez éjaculatoires, demeureroient ſains, leur corps devient auſſi trop froid, le courage & toute la force maſculine s'éteint, ce qui fait que ces ſortes d'hommes ſont ſans poils, ils ont les venes petites & reſſerrées, ils n'ont preſqu'aucune emulation pour l'acte venerien, leur voix pareillement devient claire, à cauſe de la frigidité des organes qui ſervent à la former, enfin toute la conſtitution des chaſtrez, ſe change telle-

ment que la chair des animaux en eſt plus agreable au goût, & la chair de ceux qui ſont entiers, eſt deſagreable par un certain goût & ſaveur qui procede des teſticules, enfin l'origine & la ſource de la ſemence parfaite, vient des teſticules, de même que le courage & la force de l'eſprit & du corps; c'eſt cequi a porté les Medecins à les mettre au nombre des parties nobles.

Pour ce qui eſt du taureau dont a parlé Ariſtote, il faut croire que c'eſt une fable, parcequ'étant chaſtré, le membre ne ſe roidit pas & ne s'étend pas comme il faut, & ainſi qu'il eſt neceſſaire dans un coït & une copulation feconde & parfaite, deplus quand il reſteroit aprés l'amputation des teſticules, quelque choſe de la ſemence, l'éjaculation neanmoins étant entierement foible & debile dans l'action. à cauſe du défaut de chaleur des teſticules, & de la trop grande debilité de la faculté expultrice & du membre, elle eſt inutile & ne peut ſervir d'aucune choſe à la conception.

D'où Galien, Avicenne, Veſale, du Laurent, Colombe & pluſieurs autres, concluent que les teſticules ſont premierement neceſſaires pour elaborer la ſemence, & que le coït ne peut être parfait, ni fecond, ſans les teſticules.

§. V.

Des Vaiſſeaux éjaculatoires ſuivant les Anciens.

LA ſemence aïant receu ſa forme & ſa fecondité dans l'épididyme, & dans les teſticules, paſſe des teſticules, & de l'épididyme par certains petits tuyaux, dans deux vaiſſeaux un de chaque côté qui ſortent de l'épididyme, & ſont appellez referans & éjaculatoires, ils ſont aſſez gros dans leur origine, ſpongieux & fort entrelaſſez. Mais quand ils s'éloignent des teſticules, ils deviennent ronds & blancs, comme de gros nerfs, ils n'ont point de cavité ſenſible, parceque la ſemence étant ignée & aërée, paſſe facilement par des canaux qui n'ont point de cavité apparente.

Ces vaiſſeaux montent par la production du peritoine, par laquelle les preparans deſcendent, d'où étans portez par un chemin tortueux, à la partie poſterieure & externe de la veſſie, ils deviennent plus gros & plus amples, & s'en vont aboutir au commencement du col de la veſſie, en certaines veſſicules qui ſont entre la veſſie & le rectum.

Ils n'ont point d'action, mais ſeulement un uſage, qui eſt de tranſporter la ſemen-

ce des tefticules, & de l'épididyme, dans les petites veffies, pour être toûjours prête au befoin, c'eft pourquoi on ne les doit pas appeller éjaculatoires, mais feulement deferans comme il fera expliqué cy-aprés.

§. VI.

Des paraftates & proftates fuivant les Anciens.

APRE'S que les vaiffeaux éjaculatoires ont déchargé la femence dans les paraftates variqueux, elle en eft exprimée & chaffez hors, & receuë par les proftates glanduleux, fi bien qu'il y a deux fortes de parties deftinées pour recuëillir & contenir la femence, qui font les paraftates & les proftates.

Les paraftates dit du Laurent, font des petites veffies affifes au commencement du col de la veffie, entre la veffie & le rectum, au nombre de quatre ou cinq diftinguées les unes des autres, & formées felon Riolan, de la dilatation des vaiffeaux éjaculatoires, afin de recüeillir & contenir comme refervoirs, la femence, pour qu'il y en ait toûjours de prefte en cas de neceffité. Fallope veut que la femence s'y amaffe pendant plufieurs mois, ce qu'il a dit-il, premierement obfervé dans les loirs & dans les finges qui font des animaux qui ne font

que courir, & ce afin, quand ils veulent s'accoupler, d'avoir sur le champ de la semence preste, Vesale & Colombe n'ont fait aucune mention de ces vessicules ou productions, à moins qu'ils n'aïent voulu entendre le corps glanduleux, dans lequel il y a des detours & des circonvolutions, Vesale pretend même que Fallope s'est trompé, Platere les appelle les vessies ou vessicules qui reçoivent la semence, d'où elle est ensuite exprimée peu a peu comme on espreint le lait des mammelles, par certains tuyaux au col de la vessie, ou elle est receuë par les prostates, qui sont deux corps glanduleux comme nous l'allons expliquer.

Les prostates qui sont comme il a été dit, deux corps glanduleux & tres blancs, sont placez à costé l'un de l'autre, & situez à la racine de la verge au dessous du sphincter, tirant vers le gland, & au commencement du conduit de l'urine, lesquels contiennent & conservent la semence pour la necessité.

Ces prostates sont couvertes d'une membrane deliée qui est percée de beaucoup de petits trous, pour empêcher que la semence ne coule d'elle-même, & afin qu'elle puisse être espreinte comme grain à grain ou goute à goute.

Riolan dit que les deux vaiſſeaux éjaculatoires s'uniſſans par une mutuelle Anaſtomoſe entre ces proſtates, ne font qu'un trou ouvert dans le conduit de la verge, qui eſt bouché par une caruncule mammillaire, enſorte que la ſemence qui fait effort, la leve pour ſortir ; & étant ſortie, la caruncule s'abbaiſſe auſſi-toſt pour fermer le paſſage, & dit pareillement que cette caruncule reſiſtant à l'algalie, trompent ſouvent les Chirurgiens ignorans, leſquels la prenant pour une carnoſité, la conſument par medicamens cathæretiques, & cauſent ainſi une gonorrhée perpetuelle & incurable.

Leurs uſages ſelon du Laurent, ſont premierement de recüeillir la ſemence & de l'amaſſer en telle quantité qu'il y en ait ſuffiſamment pour une ou pluſieurs décharges, 2. pour épaiſſir & élaborer la ſemence, & la rendre plus parfaite, 3. pour engendrer une humeur ſalivale, pour en arroſer le conduit de la verge & empêcher par ce moïen qu'il ne ſoit offenſé par l'acrimonie de l'urine, 4. pour augmenter le plaiſir dans l'action, car ils engendrent continuellement une humeur ſereuſe, laquelle en paſſant par la verge, excite un prurit & un chatoüillement ces uſages ſont auſſi rapportez par Galien 14. *part.* 13. *li. de ſem,* 15. 16.

§. VII.

De la Verge ou membre viril ſuivant les Anciens.

LA ſemence étant ainſi reçüillie & contenuë dans les Proſtates, enflant par ſon abondance, & chatoüillant par ſa qualité, cherche à ſortir en preſentant à l'imagination des objets voluptueux, & enfin par la preſence & par la jouiſſance de la choſe deſirée, elle tombe par un canal aſſez long dans la cavité de la matrice, ce canal eſt nommé par excellence le membre viril, ou ſimplement le membre.

La ſituation de ce membre eſt évidente, car il occupe la derniere partie exterieure du ventre inferieur, il eſt pendant entre les cuiſſes, aſſez long, troüé & percé, & ainſi fort propre pour porter & verſer la ſemence dans la matrice, il eſt adherent par ſa racine à l'os du penil, & comme fiché dans le bas ventre, d'où il ſort.

Sa compoſition eſt telle qu'il étoit neceſſaire pour la copulation, pour l'éjaculation de la ſemence, & pour la volupté, il eſt compoſé de deux nerfs caves, d'un conduit commun à l'urine & à la ſemence, de quatre muſcles, de grand nombre de vénes, d'arteres, & de nerfs, d'une mem-

brane nerveuſe & de la peau, il eſt d'une ſubſtance dont il n'y en a pas encore une pareille dans tout le corps, car il faut qu'il ſoit tantoſt bandé & humide pour que la ſemence puiſſe paſſer par ce canal, dans le fond de la matrice; apres quoi il devient mol & lâche, ſi bien qu'il eſt cave, afin que remplit du ſang & d'eſprits, il ſe roidiſſe, & qu'en étant vuide il s'amoliſſe, & ſe relâche, il eſt de grand ſentiment, afin que le coït ſoit accompagné de plaiſir, c'eſt pourquoi il eſt fait de deux nerfs, & d'un canal qui eſt entre les deux.

Les nerfs comme les autres ligamens prennent naiſſance de la partie inferieure des os pubis, & de la ſuperieure des os iſchion, ils ſont ſeparez au commencement, & s'uniſſent & s'avancent juſqu'au gland, enſorte que la chair du gland les couvre par le bout,

Leur ſubſtance interne, cave noirâtre, & ſpongieuſe, eſt remplie d'un gros ſang noir, de même que ſi elle étoit tiſſuë de ſions de vénes, d'arteres, & de nerfs.

Entre ces deux nerfs caves, on voit le conduit commun à la ſemence & à l'urine, queles Grecs appellent ouretra & que nous appellons auſſi vretre, qui n'eſt que la ſubſtance, ou le col de la veſſie allongée juſqu'au bout de la verge,

Les muſcles ſont quatre deux de chaque côté qui ſervent pour bander la verge dans la copulation, & pour faire ſortir plus promptement la ſemence.

Le premier s'appelle erecteur, il naiſt de la partie interne de la tuberoſité de l'os iſchion, & couché ſur le ligament de la verge, il s'inſere lateralement au milieu du corps, il ſert à roidir le membre, & à le tenir en état durant le coït.

Le deuxiéme s'appelle accelerateur ou éjaculateur, il ſort ſelon Riolan de la tuberoſité interne de l'iſchion, au deſſous du ligament de la verge, & s'avance avec le premier par deſſus le conduit commun à la ſemence & à l'urine, juſqu'au milieu d'icelui, ce ſont ces muſcles qui en preſſant les proſtates, & reſſerant le canal, accelerent l'excretion de la ſemence, & chaſſent hors avec impetuoſité ſur la fin de la mixtion, les goutes de l'urine qui retardent dans le meat ou conduit, c'eſt pour cela qu'on les appelle éjaculateurs.

Il y a des vénes & des arteres ſelon cette doctrine, qui viennent de l'hipogaſtrique, & de la honteuſe, & des nerfs qui viennent de la moëlle de l'os ſacrum, tant pour le nourrir & le vivifier, le tendre & bander au temps du coït, que pour la chaleur & le ſentiment.

Tout ce corps ainſi compoſé, eſt couvert de ce qu'ils appellent le pannicule charnu, qu'ils font nerveux en cet endroit, de la peau & de la cuticule, il n'y a pas de graiſſe parce qu'en groſſiſſant trop la verge, elle nuiroit à la tenſion par ſa moleſſe.

Il eſt rond afin de l'égaler & de s'accommoder à la cavité ronde du col de la matrice, il eſt uni & liſſé, afin de ne point offenſer ce col, mais afin de l'échauffer plutoſt & de le chatouiller dans la copulation, il eſt plus court aux hommes, qu'aux autres animaux, à cauſe de la differente maniere qu'ils tiennent au coït, contraire à celle des brutes qui s'accouplent par derriere.

Le gland qu'on appelle auſſi balanus, eſt au bout de la verge, il eſt environné d'un cercle comme d'une couronne, il eſt mol en quelque façon, & reſſemble à une glande un peu dure, ſolide & blanchâtre avec un meat au milieu pour l'excretion de la ſemence, & de l'urine, & eſt moins dur que le reſte de la verge, afin qu'il ne bleſſe point la matrice, & ſe termine un peu en pointe, afin qu'il entre plus facilement, il eſt d'un ſentiment fort vif pour augmenter par le chatouillement le plaiſir en la copulation, il eſt plus dur & plus vermeil

quand il eſt rempli de ſang, & d'eſprits, mais quand ils ſe retirent, il ſe flétrit & devient pâle & blanchâtre.

Ce gland n'eſt pas immediatement couvert de la peau comme le reſte de la verge, mais d'une membrane tres deliée, laquelle eſt recouverte par deſſus de la peau lâche de la verge, qui s'allonge pour faire le prepuce, & ſe rebrouſſe aiſement pour couvrir & découvrir le gland.

Le prepuce eſt fait d'une tunique double, afin qu'en la coupant au phymoſis, on touche ſeulement à l'exterieure, ſans inciſer l'interieure, ce qui ne ſerviroit de rien, il eſt attaché par deſſous au gland par le moïen d'un ligament delié qui ſe termine au pertuis du gland, ce ligamens s'appelle le frein qui cauſe la profuſion de la ſemence lorſque par le canal comme veut Bauhin, il communique la chaleur aux proſtates qui contiennent la ſemence, & ſouvent dans le fort du plaiſir, la ſemence ſe répand en le chatoüillant, ou y touchant legerement.

Il faut obſerver que quoi que les teſticules ſoient chauds & humides, ils ne ſont pas neanmoins tous d'un même temperament, car les uns par rapport aux autres ſont ſouvent froids, c'eſt pourquoy ceux qui ont les teſticules plus chauds,

ſont plus prompts à l'action de venus, ont les parties honteuſes fort remplies de poils, & outre cela les teſticules ſont plus gros & plus ſolides que les autres, au contraire ceux qui ſont froids ſont lents & tardifs à l'action, ils n'ont pas beaucoup d'enfans, & plûtôt des femelles que des mâles, ils n'ont preſque point de poils aux parties honteuſes, & ont les teſticules petits mols & reſſerréz.

Le membre viril eſt d'un temperament froid & ſec dit du Laurent, ainſi qu'il paroît par ſa compoſition.

§. VIII.

Des parties naturelles de l'homme ſuivant les Modernes & les dernieres découvertes.

CEs parties ont bien la même ſituation ſelon les Anciens, & les Modernes, mais leur inſertion & leurs uſages ſont differents, tant parce que les Anciens n'avoient pas la connoiſſance de la circulation, que parce que l'on a découvert pluſieurs choſes qu'ils n'ont pas connuës.

Nous obſerverons d'abord que les Modernes, auſſi bien que les Anciens, admettent dans l'homme quatre vaiſſeaux ſpermatiques, qui ſont deux arteres & deux vénes, les arteres ſortent veritablement

comme ils le difent, du tronc de l'aorte, dont la droite fort environ un travers de doigt au deffus de celle du côté gauche, l'une & l'autre s'étendent obliquement fur les vreteres, & defcendant le long du muf-cle pfoas, jufqu'aux aînes, elles y font receuës par une production du peritoine qui les conduit jufqu'aux tefticules en paffant par les anneaux des aponeurofes des muf-cles de l'abdomen, mais les vénes vont tout autrement qu'ils n'ont crû.

Ces deux vénes fpermatiques bien loin de porter la matrice de la femence aux tef-ticules, il eft certain qu'elles reportent comme on apprend par la circulation à la véne cave, le refidu du fang qui a été porté aux tefticules par les arteres, ce qui paroît auffi par la difpofition des valvules, qui regardent de bas en haut, & qui empefchent par confequent, que le fang ne puiffe couler du haut en bas, mais bien du bas en haut: c'eft-à-dire des tefticules à la véne cave.

Les arteres font plus amples que les vénes, & les vaiffeaux fpermatiques font plus grands aux hommes, qu'aux femmes.

Il faut encore remarquer ici, que les anciens fe font trompez croïant qu'il y avoit des Anaftomofes des arteres avec les vénes fpermatiques, étant certain qu'il n'y a au-

cunes Anaſtomoſes en cet endroit ni en toutes les autres parties du corps, comme il ſera expliqué en ſon lieu, & qu'ils ſe ſont auſſi trompez en croïant que la ſemence commençoit à ſe preparer dans les vaiſſeaux ſpermatiques, pour raiſon dequoi ils les appellent preparans, ſuppoſans que ces vénes & arteres s'uniſſent par des Anaſtomoſes & entrelaſſemens admirables, & qu'il ſe fait ainſi un mélange du ſang arteriel avec le venal, & qu'étant arreſté quelque temps dans ces corps variqueux, il y reçoit la premiere preparation & teinture de la ſemence, ces vaiſſeaux ayant diſent-ils, cette faculté par l'irradiation des teſticules, mais la circulation perſuadant le contraire, & l'experience faiſant connoître que ces deux arteres portent directement le ſang aux teſticules, & qu'elles ſe diviſent chacune en deux petits rameaux avant d'y entrer pour en mieux penetrer la ſubſtance, & afin que les particules de la ſemence, que le ſang arteriel porte avec luy, en ſoient plus exactement ſeparées, ce qui prouve évidemment l'erreur des Anciens ſur ce ſujet.

Les Epididymes ſont des parties differentes des paraſtates ſuivant les Anciens, & quelques Anatomiſtes Modernes, & ont des uſages differens comme il a été expli-

qué à chacun de leur paragraphe, mais ſuivant les dernieres découvertes on n'en fait qu'une ſorte de petits corps ronds, que l'on appelle Epididymes ou paraſtates, leſquels ſortent d'un dès bouts du teſticule, ſur lequel ils ſe reflechiſſent dans toute ſa longueur, & ſont fortement attachez à la tunique albugineuſe du teſticule, reſſemblant comme il a été dit, à des vers à ſoye, dont le veritable uſage eſt de recevoir la ſemence ſeparée dans le teſticule, & de la verſer dans le tronc du vaiſſeau deferant, auquel ils ſont continus, & ce que les Anciens appelloient paraſtates; les Modernes l'appellent veſſicules ſeminaires, ainſi ils ne different que de nom.

Il faut obſerver que les vaiſſeaux deferans ſelon les Modernes ſont les vaiſſeaux que nous avons appellez cy-deſſus éjaculatoires ſuivant les Anciens, mais comme ils ne font que porter & conduire dans les veſſicules ſeminaires, la ſemence goute à goute, on les doit plûtôt appeller deferens que éjaculatoires, les Anciens ne leur donnoient point de cavité ſenſible, parceque diſoient-ils, la ſemence étant ignée & aërée, paſſe facilement par des canaux qui n'ont point de cavité ſenſible & apparente, mais on à découvert que leur cavité eſt à la verité obſcure dans leur commen-

cement, mais qu'elle eft plus fenfible dans le milieu, & trés-apparente dans leur fin, ils font ronds & blancs comme il a été dit en rapportant le fentiment des Anciens, & font de la groffeur d'un tuyau de plume.

Ces vaiffeaux deferans font fituez en partie dans le fcrotum, & en partie dans l'abdomen, c'eft-à-dire qu'ils ont leurs racines dans le tefticule, d'où ils fortent par un bout, & montent comme il a été dit, par la production du peritoine, qui envelope les vaiffeaux fpermatiques.

Lorfque ces vaiffeaux deferens font parvenus à la partie fuperieure du penil, ils fe recourbent par deffus les vreteres, & vont en s'approchant l'un de l'autre, fous la partie fuperieure de la veffie, ou ils communiquent avec ces veflicules feminaires, qui font les paraftates dont nous avons parlé fuivant les Anciens.

Ces veflicules feminaires ou paraftates, font faites en grape de raifin, fans être neanmoins feparées, & ont des cellules qui reffemblent aux cavitez des grains de grenade, elles font fituées entre la veffie & le rectum proche les proftates, & fervent de refervoir à la femence.

On remarque qu'il fort de ces veflicules, deux petits conduits, qui font ce que l'on

l'on doit veritablement appeller vaiſſeaux éjaculatoires, & qui ſont longs d'environ un poûce, larges en ſortant, & diminuent à meſure qu'ils approchent de l'uretre qu'ils percent enſemble : & ne font qu'un trou ouvert dans ce conduit de la verge, qui eſt bouché par une caruncule mammillaire dit Riolan, qui trompe ſouvent les chirurgiens ignorans qui la prennent pour une carnoſité comme il a été dit, les Modernes appellent cette caruncule creſte, & verumontanum, & diſent que c'eſt une eſpece de petite valvule, qui empêche que l'urine en paſſant par l'uretre; n'entre dans les ouvertures de ces deux petits conduits, & d'obliger la ſemence de prendre le chemin de la verge, plutoſt que celui de la veſſie, on appelle ces vaiſſeaux éjaculatoires parceque dans le temps de l'action, ils éjaculent la ſemence des veſſicules dans l'uretre, & ſont d'un ſentiment ſi exquis qu'ils font tout le plaiſir, que l'on reſſent dans l'éjaculation, ce qui fait encore connoître l'erreur des Anciens ſur l'uſage qu'ils attribuoient aux proſtates, ainſi qu'il a été dit cy-deſſus, parce qu'ils ne connoiſſoient pas ces vaiſſeaux éjaculatoires, ſi bien qu'ils donnoient en partie aux proſtates l'uſage qu'ils ont veritablement, & en partie l'uſage qu'ils n'ont pas, & qui doit

être donné à ces petits conduits que nous avons appellé éjaculatoires.

Les prostates ont la même situation, figure & substance, que les Anciens leur ont donné, il n'y a donc que l'usage different en partie, c'est-à-dire qu'ils ne contiennent point la semence, mais bien une humeur glaireuse, qu'ils déchargent dans la cavité de l'uretre par dix ou douze petits tuyaux, dont les orifices d'un chacun ont une petite caruncule qui les bouche, & qui empesche l'écoulement continuel de cette humeur salivale & glaireuse, qui precede toûjours l'emission de la semence, les châtrez ont aussi cette humeur; & cependant ils n'engendrent pas, ce qui fait connoître que ce n'est pas veritablement de la semence.

Il faut aussi remarquer que si quelques sels volatils s'attachent aux prostates, ils y causent des ulceres qui rongent ces carruncules, & les orifices de ces tuyaux qui versent cette humeur salivale, & ainsi en font un écoulement qu'il est bien difficile d'arrêter, & dure quelque fois toûjours, à moins que l'on n'y emploïe des remedes & potions vulneraires qui y soient specifiques, lorsqu'on en connoît la cause par l'urine, comme il est expliqué dans mon miroir des Urines.

Quoique les proſtates ne portent pas la ſemence comme l'ont cru les Anciens, leur uſage ne laiſſe pas d'être fort utile, & neceſſaire, puiſqu'ils ſeparent du ſang, une humeur glaireuſe & huileuſe, & qu'ils la gardent quelque temps dans les veſſicules, pour l'exprimer peu a peu dans l'uretre, par les dix ou douze petits tuyaux qui y aboutiſſent, afin d'humecter par cette humeur, & d'enduire l'uretre, & d'empêcher par ce moïen qu'il ne ſe deſſeche & ne ſe fletriſſe, & de le rendre toûjours gliſſant, afin qu'il ne ſoit pas offenſé par l'acreté de l'urine qui y paſſe, & que la ſemence qui y coule dans le temps de l'éjaculation ſoit portée plus facilement dans la matrice.

A l'égard du membre viril, il n'y a rien à dire de nouveau, la compoſition, la ſituation & l'uſage etant comme il a été cidevant rapporté ſuivant le ſentiment des Anciens, on remarquera ſeulement que les muſcles qui ſont quatre, deux erecteurs & deux éjaculateurs, les premiers ſont ainſi appellez parce qu'ils aident à l'erection, & les derniers parce qu'ils aident à l'éjaculation de la ſemence, ſe gonflant dans leurs corps, & ſe racourciſſant comme font tous les muſcles, ils compriment les paraſtates ou veſſicules ſeminaires, & obligent ainſi

la ſemence d'entrer dans l'uretre, d'où elle ſort enſuite avec impetuoſité, ce membre à un ligament fort qui l'attache aux os du penil, on appelle l'extremité où eſt le gland la teſte du membre viril, & l'extremité qui tient au ventre s'appelle la racine de la verge, c'eſt cette extremité qui eſt environnée de poils à l'âge de puberté, particulierement à la partie ſuperieure qu'on appelle penil.

Il arrive quelquefois que les enfans qui naiſſent, n'ont point d'ouverture à la verge, en ce cas il faut y en faire.

Si l'extremité du prepuce eſt ſi ſerrée, que l'on ne puiſſe pas découvrir le gland, on appelle cette incommodité phimoſis, & l'operation, circonciſion.

Il ni a rien à dire autre choſe des vaiſſeaux, ſinon que les vénes ſont en auſſi grand nombre que les arteres, & qu'elles reçoivent le reſte du ſang qui a été épanché dans la verge, tant pour la nourir que pour l'enfler, & le reportent dans les vénes honteuſes & hypogaſtriques.

Il y a un petit ligament, qu'on appelle le frein ou le filet qui attache le prepuce ſous le gland, quand ce frein eſt trop court il tire en bas l'ouverture du gland, auquel cas il le faut couper, comme on fait celui de deſſous la langue.

Le conduit de la verge qu'on appelle uretre, eſt un canal nerveux qui s'étend depuis le col de la veſſie juſqu'au bout de la verge, d'une ſubſtance ſpongieuſe, afin de ſe pouvoir étendre, ce conduit étant ouvert par quelqu'operation, il ſe cicatriſe, parce qu'il eſt compoſé de deux membranes dont l'exterieure eſt charnuë & tiſſuë de fibres tranſverſes.

Il eſt encore neceſſaire d'obſerver pour l'introduction de la ſonde dans la veſſie, que ce conduit eſt fait comme une S. parce qu'il deſcend de la veſſie pour paſſer par deſſous les os du penil, aprés quoi il remonte en haut, pour accompagner la verge juſqu'à ſon extremité où il finit.

A l'égard des teſticules on ajoutera ſeulement icy, que leur ſubſtance eſt molle, lâche & blanche, parce qu'elle eſt compoſée de pluſieurs petits vaiſſeaux ſeminaires, & de pluſieurs petits capillaires qui ſont d'arteres de vénes, de nerfs, de vaiſſeaux limphatiques, & des racines des vaiſſeaux deferens; de ſorte que cette ſubſtance des teſticules, n'eſt qu'un tiſſu d'une infinité de petits vaiſſeaux d'une admirable ſtructure, qui a été inconnuë aux Anciens & à pluſieurs autres qui la croïoient moëlleuſe & glanduleuſe.

La verge & les teſticules ſont demeu-

rez à quelques perſonnes , cachez dans l'abdomen , juſqu'à l'âge de puberté , auquel temps ces parties ſont ſorties dehors par quelqu'effort ou autrement, aïant paſſé auparavant pour des filles, ce qui a fait dire & aſſeurer à Pline & à pluſieurs autres Hiſtoriens, qu'ils ont veu changer des filles en garçons, pretendans qu'il n'eſt pas impoſſible qu'avec un element chaud & ſec, la chaleur foible de la femme, ne puiſſe devenir forte à tel degré, qu'elle aura la faculté & le moïen de pouſſer au dehors, les parties que ſa foibleſſe avoit retenuës au dedans , d'où on peut comprendre que la femme eſt engendrée & produite d'une ſubſtance froide & humide, & les hommes d'une qui eſt pleine de chaleur & de feu.

Ayant expliqué toutes les parties genitales de l'homme tant ſuivant le ſentiment des Anciens, que ſuivant les dernieres découvertes, je ſuivrai le même ordre pour expliquer celles des femmes.

§. IX.

Des parties genitales de la femme, ſuivant le ſentiment des Anciens.

IL y a pluſieurs parties de la femme, dont les unes, ſuivant cette opinion, ſervent à porter la matiere de la ſemence,

comme les vaiſſeaux ſpermatiques ; les autres elaborent la ſemence, comme le corps variqueux & les teſticules ; d'autres la déchargent, comme les vaiſſeaux ejaculatoires ; les autres enfin ſervent à recevoir la ſemence tant de l'homme que de la femme, pour la generation du fœtus, comme eſt la matrice.

Les vaiſſeaux ſpermatiques de la femme ſont de deux ſortes, les uns preparent la ſemence, & les autres la portent aprés qu'elle a reçû ſa forme, & ſa fecondité dans les teſticules.

Les preparans ſont quatre, deux vénes & deux arteres, qui en leur origine ſont ſemblables à ceux des hommes ; mais leur inſertion eſt fort differente, ſelon leur ſentiment, & encore plus ſelon les nouvelles découvertes, comme il ſera ci-aprés expliqué ; parce qu'aux hommes ils s'en vont tous aux teſticules, mais aux femmes la véne & l'artere confonduës enſemble, ſe diviſent en deux parties, dont la plus grande va au teſticule, & la plus petite ſe répand au fond de la matrice : la premiere eſt plus courte, ſi on a égard au chemin qu'elle fait pour ſe rendre au teſticule, mais auſſi elle eſt plus entrelaſſée, afin que la ſemence tardant plus à paſſer, puiſſe recevoir dans ces détroits, ſes premiers

craïons & lineamens, & fait enfin un corps variqueux, mol & glanduleux.

Fallope dit qu'il n'y a point de communication entre les testicules, & les vaisseaux preparans, étant distans d'un grand poûce : mais Riolan dit, qu'il a toûjours remarqué quatre ou cinq petits tuïaux qui se traînent des vaisseaux preparans, entre deux membranes, aux testicules, & leur portent la matiere de la semence pour la perfectionner, & ensuite la retirent & la versent dans les vaisseaux éjaculatoires ; si bien que suivant ce sentiment la véne droite des vaisseaux preparans des femmes, tire son origine du tronc de la véne-cave descendante, & la gauche de l'émulgente, & les deux arteres viennent du gros tronc de l'aorte sous l'émulgente, auprés de l'os sacrum, pour porter les esprits, & passent par les iles pour se rendre aux testicules envelopées de membranes fort grasses, tirant plus sur les côtez que celles des hommes.

§. X.

Des vaisseaux ejaculatoires des femmes, suivant les Anciens.

LEs vaisseaux qui portent la semence des femmes, selon l'ancienne doctri-

ne, s'appellent ejaculatoires, & sont deux: Pinée dit, qu'ils naissent des testicules ; & selon du Laurent & Vesale, ils naissent des quatre preparans ; ils sont nerveux & blancs, & sont portez par le ligament de la matrice vers le testicule ; ils sont plus entrelassez qu'aux hommes ; afin, disent-ils, que la breveté du chemin soit recompensée par la multitude des anfractuositez ; ils sont gros, larges & fort entortillez auprés des testicules ; mais quand ils en sont quelque peu éloignez, ils s'étrecissent & se fendent en deux rameaux, dont le plus gros & le plus court se termine aux cornes de la matrice ; & le plus menu & le plus long, se traîne entre deux membranes par les côtez du corps de la matrice, & finit au col d'icelle, proche son orifice interne.

Les femmes qui ne sont pas enceintes, font par le premier ejaculation de leur semence au fond de la matrice, & celles qui sont grosses la font par le dernier, & en jettent au col de la matrice, dont l'orifice interieur est exactement fermé ; c'est ce qui fait que les femmes enceintes, selon du Laurent, ont plus de plaisir au coït; car la semence, dit-il, passant par ce canal qui est plus long, & qui se répand dans le col de la matrice, qui est membraneux

& de ſentiment fort vif, leur excite un plus grand chatoüillement, & leur donne plus de plaiſir, dit Hippocrate & Galien 14. *de uſu part.*

§. XI.

Des teſticules des femmes, ſuivant les Anciens.

LEs femmes ont des teſticules auſſi bien que les hommes; ils ſont ſituez aux côtez de la matrice, un de chaque côté vers le fond d'icelle, où ſe rendent, comme aux hommes, les vaiſſeaux ſpermatiques, & la ſemence engendrée dans ces teſticules eſt portée, diſent-ils, dans le fond de la matrice par les vaiſſeaux ejaculatoires.

Ils ſont neanmoins differens de ceux des hommes, 1. en ſubſtance, parce qu'ils ſont plus mols & plus humides, 2. en compoſition, parce qu'ils n'ont qu'une ſeule tunique, & non pas quatre ou cinq comme les hommes, & qu'ils ne ſont point ſuſpendus par aucun muſcle cremaſter, mais ſeulement attachez & affermis en leur place par un large ligament, 3. en figure, n'étant pas ronds, mais larges & applatis, dont la ſuperficie externe eſt inégale, comme ſi pluſieurs petites glandes étoient jointes enſemble, 4. en ſituation, parce

qu'ils ſont cachez au dedans, dans les muſcles des lombes, & ne pendent pas comme aux hommes, mais ils ſont renfermez dans l'abdomen, & ce afin qu'ils ſoient plus chauds & plus feconds, 5. en grandeur, étant plus petits, 6. en tempetature, parce qu'ils ſont plus froids; c'eſt pourquoi la ſemence des femmes, diſent-ils, eſt plus humide & plus aqueuſe que celle des hommes, peut-être, ſelon la penſée de quelques-uns, afin que de la ſemence de la femme, comme plus claire & comme de l'eau, & que de la ſemence de l'homme qui eſt plus épaiſſe comme de la farine, il s'en faſſe une bonne pâte, laquelle étant fermentée dans la matrice, eſt propre pour la conception.

Leur uſage eſt d'élaborer, & de perfectionner la ſemence, dit Galien, contre le ſentiment des Peripateticiens; car les femmes ont, dit-il, une ſemence prolifique & feconde auſſi bien que les hommes, étant pareillement doüée d'un principe actif & paſſif; parce que, continuë-t-il, l'enfant ne reſſemble pas ſeulement au pere, mais auſſi fort ſouvent à la mere, & que tout agent tend à faire ſon ſemblable. Ariſtote objecte à Galien, que ſi la femme avoit la vertu & la puiſſance active, elle pourroit ſeule engendrer par elle-même. Galien

répond que quoi que la femence de la femme ait en foi l'action, elle acquiert neanmoins par la femence de l'homme, un acte plus parfait : car de même que la chaleur naturelle n'agit pas feule, fi elle n'eft aidée de l'influente ; ainfi il faut que ces deux femences de l'homme & de la femme, fe joignent enfemble, non feulement comme matiere, mais auffi comme efficiente, la faculté & vertu de la femence de l'homme, étant neanmoins plus forte, & plus puiffante en l'acte que celle de la femme.

Au furplus, difent-ils, les femmes n'ont point de paraftates, de proftates, ni d'épididyme, fi on ne prend pour épididyme le corps variqueux & comme glanduleux, auquel finit le vaiffeau preparant joignant le tefticule.

§. XII.

De la matrice, fuivant les Anciens.

LA matrice eft comme un champ fertile qui reçoit la femence des animaux pour la reduire & la mettre de puiffance en effet : c'eft pour cette raifon qu'on l'appelle le lieu de la conception, & de la generation. La nature lui a donné une fituation commode, & propre pour

ſes actions ; elle l'a cachée au dedans, afin qu'elle fût échauffée par la chaleur des parties internes, & placée entre la veſſie & le rectum, afin que la veſſie lui ſervit par devant, & le rectum par derriere de couſſin ; elle occupe le milieu afin que le corps ſoit en équilibre.

La matrice ne monte preſque pas plus haut que les os pubis & la veſſie, en celles qui ne ſont point groſſes, mais en celles qui ſont groſſes, elle s'étend juſqu'aux iles.

Sa ſubſtance eſt nerveuſe & membraneuſe, afin qu'elle ſe puiſſe fermer pour la conception, étendre pour l'accroiſſement du fœtus, & ſe reſſerrer pour mettre hors l'enfant, l'arriere-faix & les vuidanges, c'eſt pourquoi elle eſt doüée de fibres droites & obliques.

Elle eſt compoſée de tuniques, de vénes, d'arteres, de nerfs & de ligamens.

Il y a deux tuniques, l'une externe, & l'autre interne : l'externe eſt commune & vient du peritoine : l'interne eſt de l'eſſence de la matrice ; elle eſt charnuë, & ſurpaſſe en épaiſſeur toutes les membranes du ventre inferieur.

Elle eſt entretiſſuë de trois ſortes de fibres, par leſquelles, diſent-ils, elle fait l'attraction, la retention & l'expulſion :

l'épaiſſeur de ces tuniques croît ou diminuë ſelon la diverſité des âges, & ſelon les differens tems des purgations & des groſſeſſes ; les filles qui n'ont point atteint l'âge de puberté, les ont déliées ; celles qui ſont reglées, les ont plus épaiſſes ; & celles qui ont eu des enfans, les ont tres-épaiſſes.

La ſubſtance de la matrice aux femmes enceintes, ne paroît plus membraneuſe, mais preſque toute charnuë, caverneuſe & ſpongieuſe, & ſe diviſant facilement comme un champignon en pluſieurs écorces, afin de contenir davantage de ſang & d'eſprits pour la vie & la nourriture du fœtus, & ces tuniques deviennent d'autant plus épaiſſes qu'elles ſe dilatent à meſure que l'enfant croît, & ont aux derniers mois de la groſſeſſe, l'épaiſſeur d'environ deux poûces.

Il y a quatre vénes, deux de chaque côté, dont les unes ſont ſuperieures, & les autres inferieures ; les ſuperieures viennent, diſent-ils, des ſpermatiques avant qu'elles ſe diſtribuent aux teſticules, & s'en vont au fond, & quelquefois auſſi au col de la matrice, & les inferieures viennent du rameau hypogaſtrique.

Ces vénes s'abouchent l'une dans l'autre en la tunique charnuë, ou entre les

deux tuniques ; c'eſt par cet embouchement que les femmes groſſes jettent quelquefois une grande quantité de ſang de la matrice, quoi que ſon orifice interieur ſoit exactement fermé. Quand les femmes ne ſont pas groſſes, le ſang menſtruel, dit Fallope, vient du fond de la matrice. Outre ces anaſtomoſes, il y en a encore une autre, par laquelle les vénes droites & gauches s'abouchent les unes dans les autres, par le moïen de laquelle le ſang eſt fourni au fœtus par l'une & l'autre véne, quoi que le placenta & la véne ombilicale, ne touchent jamais à la matrice que d'un côté.

Les branches du rameau ſpermatique, arroſent la ſubſtance de la matrice, & quelques rameaux hypogaſtriques deſcendent en la tunique interne, de la matrice, & à la ſurface du col, dont les orifices s'appellent chotylidons, par leſquels le fœtus prend nourriture dans la matrice, & les autres ſions des rameaux hypogaſtriques, ſont portez dans la partie externe du col de la matrice, par leſquels les Anciens pretendent que les filles, même les femmes groſſes, jettent quelque peu de ſang menſtruel.

Les arteres ſont pareillement quatre, deux de chaque côté de la matrice qui ac-

compagnent les vénes, pour lui porter l'esprit vital, & sont plus petits que les vénes.

Elle a plusieurs nerfs déliez, qui sont entrelassez en forme de rets, qui viennent en partie de la sixiéme conjugaison du cerveau, & en partie de celles des lombes & de l'os sacrum, qui y descendent pour donner le mouvement, & le sentiment à la matrice, & afin qu'elle ait du plaisir dans le coït.

Les ligamens qui l'attachent étroitement aux parties voisines, & qui la tiennent ferme en son lieu, sont quatre, deux superieurs & deux inferieurs : les superieurs sont des productions larges & membraneuses du peritoine, qui s'inserent auprés des cornes de la matrice; les inferieurs sont nerveux, ronds & caves, & sortent des parties laterales du fond, & montant par les aînes, percent les tendons des muscles de l'épigastre, qui sont en cet endroit, & se divisent en plusieurs parties, dont les plus courtes vont aux os pubis auprés du clitoris, & les plus longues se répandent dans la membrane adipeuse au dedans de la cuisse, & peuvent, dit Riolan, être conduites jusqu'au bout du pied; & c'est pour cette raison que les femmes durant leur grossesse se plaignent assez ordinairement,

ment, de la douleur qu'elles ressentent au dedans des cuisses : ces ligamens sont lâches, afin qu'ils puissent obeïr, s'étendre & suivre les mouvemens de la matrice, sans se déchirer ni se rompre ; car la femme étant grosse, la matrice qui étoit fort petite, devient peu à peu d'une grandeur & d'une grosseur notable suivant l'accroissement du fœtus ; & au contraire, aprés l'enfantement, il faut qu'elle reprenne sa premiere petitesse, & quitte sa grosseur.

Tout ce qui a été dit ci-dessus de la matrice, s'entend de ses parties similaires, selon les Anciens, qui la divisent encore en parties dissimilaires, ainsi qu'il sera expliqué dans le paragraphe suivant, quand nous aurons parlé de sa connexion.

Outre que la matrice est attachée aux os voisins, par ses quatre ligamens propres, elle a encore connexion avec toutes les principales parties du corps par les ligamens communs, avec le cerveau & la moëlle dorsale par les nerfs, avec le cœur par les arteres, avec la vessie & le foye par les vénes, avec le rectum par plusieurs fibres & membranes tres-deliées ; ce qui cause dans l'inflammation de la matrice, le tenesme & la strangurie, selon Hippocrate.

La matrice a aussi des muscles, qui sont

deux, selon Vesale, de chaque côté, attachez aux côtez du fond, par le moïen desquels tant la matrice que les testicules, s'élevent un peu en haut, quand les femmes resserrent les iles, & s'efforcent de les attirer au dedans de la cavité du peritoine.

Ces muscles tirent leur origine des membranes du peritoine, qui conduisent les vaisseaux au fond de la matrice. Vesale a aussi crû que ces muscles étoient les cornes de la matrice, qui sont des appendices ou productions des côtez du fond, c'est-à-dire, des parties laterales.

L'usage de ces muscles est d'attirer & de retenir la semence, & ensuite de pousser hors le fœtus.

Les autres mouvemens de la matrice comme de monter, de descendre, de tomber, de sortir, ou d'être renversée d'un côté ou d'un autre, sont contre nature, & n'arrivent à la matrice que par accident, par des causes internes ou externes, comme d'une humeur, d'une vapeur, ou de quelque odeur qui lui est contraire & fâcheuse, ou des membranes ausquelles elle est attachée, qui se relâchent ou se retirent plus qu'il ne faut, ou quand elle est démise ou déplacée par quelque cause externe violente.

§. XIII.

Des parties dissimilaires de la matrice.

ON divise la matrice en quatre parties dissimilaires, qui sont le fond, l'orifice interne, le col & l'orifice externe : mais comme cette derniere partie paroît d'abord à nos yeux, nous la rapporterons la premiere.

L'orifice externe de la matrice, qu'on appelle partie honteuse, est la partie en laquelle finit le col, autour de laquelle on void plusieurs parties, ainsi qu'il sera par ordre expliqué.

La substance de cet orifice est charnuë, spongieuse, & entretissuë de plusieurs vénes & arteres, afin qu'elle se puisse remplir de sang & d'esprits en la copulation, pour rendre l'entrée plus étroite, embrasser & serrer le membre viril durant tout le coït.

Elle est plus molle & plus charnuë aux pucelles, qu'à celles qui s'exercent souvent au jeu de Venus, & qu'aux femmes qui ont eu des enfans.

Sa grandeur est d'environ quatre ou cinq poûces, les femmes qui ont eu des enfans, l'ont plus grande ; mais aux jeunes filles, elle n'a pas, dit Oribase, plus

d'ouverture, que celle qui se void dans l'orifice de l'oreille externe.

On découvre dans la description de cette partie honteuse, plusieurs & differentes parties ; les unes dés l'entrée & sans dissection, & les autres un peu plus avant, dessous, & entre les premieres on void sans dissection le penil, la motte, les deux levres & la fente.

Le penil que les Latins appellent *pecten* & *pubes*, est situé en la partie anterieure des os barrez ; le vulgaire l'appelle aussi la motte.

La motte est neanmoins plus relevée que le penil ; elle est comme une colline, c'est pourquoi on l'appelle le mont de Venus ; elle est ornée de poil qui est plus frisé aux femmes, qu'aux pucelles ; il commence à sortir aux filles à douze ans, & aux garçons à quatorze ans.

Les deux levres sont peaussaires, mais spongieuses, & graisseuses ; elles sont situées aux côtez de la grande fente, & touchent aux os du penil ; elles sont aussi couvertes de poils, aprés l'âge de puberté, tant à cause de la chaleur du lieu, que des vapeurs qui sortent continuellement de ces parties.

La fente est plus longue que l'ouverture qui reçoit le membre viril ; parce que

la peau plus épaiſſe que ces parties, n'eût pû s'étendre ni obeïr dans l'enfantement.

Les nymphes ſe voïent en entr'ouvrant & écartant les levres ; ce ſont des petites membranes aſſez longuettes, déliées & étroites, qui défendent la matrice & la veſſie, du froid & des injures externes, & conduiſent l'urine en ſorte que bien ſouvent elle ſort ſans moüiller les bords de la partie honteuſe.

Il y a quatre caruncules que l'on void paroître derriere ces nimphes ; on les appelle mirtiformes, parce qu'elles reſſemblent à des feüilles de myrthe, leſquelles ſont graſſettes aux vierges, relevées & rougeâtre, & s'uniſſent par le moïen de certaines membranes, de maniere qu'elles ne laiſſent à l'entrée de l'orifice de la matrice, qu'un petit trou, par lequel à peine le petit doigt peut-il entrer.

Ces caruncules ainſi jointes enſemble, ſont ſemblables à un bouton de roſes ou d'œillets, qui commence ſeulement à s'épanoüir ; l'anterieure & ſuperieure de ces caruncules couvre le meat urinaire ; la ſeconde eſt inferieure, & les deux autres laterales ; elles défendent la matrice de l'air, du froid & des injures externes, & chatoüillent la verge dans la copulation ;

car étant échauffées & remplies de sang & d'esprits; elles la serrent, & l'étreignent comme on la serreroit avec la main.

Le clitoris se trouve dans la partie superieure & anterieure de cet orifice, entre les rides & certains replis charnus; on appelle aussi cette particule la landie. Colombe l'appelle *dulcedo amoris*, & du Laurent l'appelle la verge feminine, parce qu'elle est composée comme le membre viril, de trois ligamens, de quatre muscles, de plusieurs vénes & arteres, & d'une pellicule, des trois ligamens qui sont nerveux, spongieux, & remplis d'un gros sang noir; les deux lateraux naissent, un de chaque côté, de la tuberosité de l'ischion; & le troisiéme, qui est entre les deux, sort de la symphyse qui joint les deux os du penil; ces trois ligamens s'unissant environ l'endroit où le troisiéme prend son origine, font le corps du clitoris qui a aussi quatre muscles.

Les muscles du clitoris, sont deux de chaque côté, semblables en origine, insertion & office, à ceux de la verge de l'homme.

Le premier & superieur nommé erecteur, sort de la tuberosité de l'ischion, & couché sur le ligament lateral, va s'inserer à la partie laterale du clitoris, & agis-

ſant avec celui qui l'accompagne, le fait tendre & bander par l'affluence des eſprits.

Le ſecond appellé honteux, qui eſt large & plat, ſort du ſphincter du ſiege, & s'avançant lateralement le long des levres de la vulve, s'inſere à côté du clitoris, joignant le conduit de l'urine.

Les vénes & les arteres qui s'étendent dans le clitoris, ſont ſemblables à celles qui ſont au membre viril.

La tête de cette verge feminine, eſt couverte d'une petite peau tres-déliée, de même qu'un prepuce, laquelle étant aſſez profondément imprimée ſur le faiſte ou la tête de ce gland : on y remarque comme le veſtige d'un meat, qui n'eſt pas neanmoins troüé, c'eſt en quoi il eſt different de même qu'en grandeur de la verge de l'homme, & il croît quelquefois tellement, qu'il pend hors de la fente, & les femmes en peuvent lors abuſer, ſans neanmoins emiſſion de ſemence, mais cela ne laiſſe pas de faire perdre beaucoup de forces : on en connoît auſſi l'uſage, en le frottant & le chatoüillant, auquel cas on excite & on réveille la faculté endormie, d'où il eſt appellé *dulcedo amoris*.

Il faut obſerver qu'on ne void qu'à peine ce clitoris aux corps morts, parce

qu'étant fort petit, il diſparoît auſſi tôt que le ſang & les eſprits dont il eſt rempli, ſont diſſipez.

§. XIV.

Du col de la matrice.

LA matrice étant cachée au dedans du corps, il a fallu que le bas du ventre de la femme ait été percé d'un long canal, afin que le membre viril y pût entrer, pour porter & éjaculer la ſemence, joignant l'orifice interieur d'icelle, parce qu'il ne ſe fait point de conception que l'intromiſſion n'ait precedé, ſelon l'opinion des Anciens, qui entendent ſous le nom du col de la matrice, tout l'eſpace qui eſt depuis les quatre caruncules, juſqu'à l'orifice interne; c'eſt un long canal fait comme un fourreau, & le receptacle du membre viril : c'eſt pourquoi les Modernes l'appellent avec plus de raiſon, le *vagina*, comme il ſera expliqué ci-aprés; on le fait long de quatre doigts aux femmes en âge de puberté ou environ, il devient neanmoins plus court dans le coït & dans l'enfantement.

La ſubſtance externe eſt pleine & entretiſſuë de fibres charnuës, & eſt, ſelon Arantius, un muſcle rond, qui l'embraſſe

de tous côtez, & en se dilatant & se resserant, fait qu'il se meut, quoi qu'obscurément, au commandement de la volonté.

La substance interieure, est comme nerveuse, mais molle & spongieuse, afin qu'elle se puisse remplir de chaleur & d'esprits au tems du coït, pour augmenter le plaisir, & s'abaisser aprés l'action : cette substance ou tunique interne, qui est molle & fort delicate aux pucelles, s'endurcit peu à peu par la collision frequente du coït, si bien qu'elle paroît dure, calleuse, & quasi cartilagineuse aux vieilles.

La superficie interne hors le coït, est ridée comme le gosier d'une vache, afin d'empêcher que le froid n'entre pour offenser la matrice : de plus, ces rides & plis servent pour serrer plus étroitement la verge dans la copulation, & ainsi redoubler le plaisir par une reciproque titillation des parties : car quoi que ce col soit plus tendu & dilaté durant le coït, afin de mieux embrasser & succer la verge, il ne perd pas neanmoins ses rides tout à fait, dit du Laurent ; mais tantôt il s'accourcit ou s'allonge, & tantôt il s'étrecit, ou se dilate en la copulation, afin d'obeïr à la verge, quand elle est trop longue ou trop grosse, ou lui aller au devant, quand elle est trop courte ou trop menuë.

L'hymen ou pucelage eſt une membrane tranſverſe, qui eſt, ſelon pluſieurs Anatomiſtes, au milieu du col de la matrice, ou qui eſt, ſelon d'autres, immediatement au deſſous du conduit de l'urine : les uns veulent qu'elle ait en ſon milieu un petit trou, & les autres veulent qu'elle ſoit percée comme un crible pour laiſſer paſſer les menſtruës ; & d'autant qu'elle eſt déchirée, avec quelque effuſion de ſang, par l'effort qui ſe fait dans le premier combat de Venus ; cela fait qu'on l'appelle la clôture virginale, & la gardienne du pucelage.

D'autres veulent, comme Fernel & Valeſe, qu'auparavant qu'une fille ait eu la compagnie d'un homme, les côtez du col de la matrice ſoient comme collez enſemble, comme s'ils étoient attachez, & qu'à la premiere copulation, ils ſe ſeparent & s'écartent l'un de l'autre, ce qui ne ſe fait pas ſans douleur, & quelquefois avec effuſion de ſang ; ainſi ils concluënt qu'il n'y a point d'hymen. Pinée en a fait un Traité particulier intitulé *de notis virginitatis*.

Ceux qui nient abſolument cet hymen, diſent avoir diligemment conſideré, & même ſondé des filles de tous âges, & qu'ils n'ont trouvé aucune membrane tranſverſe au col de la matrice, qui ait

fait resistance, & ajoutent qu'elle n'auroit là aucun usage, & que si on trouve quelquefois quelque chose de semblable, elle est toûjours contre nature, & est une marque de maladie ou d'une mauvaise conformation, & mettent pour la cloison virginale, les quatre caruncules situées à l'entrée du col de la matrice, qui s'unissent par le moïen de quelques petites membranes comme il a été cy-devant observé. Car ces petites membranes étant dechirées, non sans quelque douleur & effusion de sang, au premier assaut ou coït, la fleur virginale perit, & les caruncules froissées demeurent separées, comme si elles n'avoient jamais été jointes ensemble, si bien que plusieurs Anatomistes asseurans avoir veu cet hymen, & qu'il est certain d'ailleurs, qu'il ne se trouve pas toûjours en toutes les pucelles, celles où il ne se trouve point, ne doivent pas pour cela être tenuës pour deflorées, pourveu que les autres parties de l'orifice externe, particulierement les quatre caruncules, retiennent leur angustie, leur situation & leur couleur naturelle.

§. XV.

De l'Orifice interne de la Matrice.

CEt Orifice que Galien appelle interne, & qu'Hippocrate appelle la bouche de la matrice, est l'entrée dans le fond, par lequel les femmes sont purgées de leur sang menstruel, & par lequel la semence de l'homme est reçuë, & l'enfant mis au jour, il est d'un sentiment fort vif, c'est pourquoi il s'ouvre dans le coït pour en reçevant la semence, recevoir un plus grand plaisir, & aprés que la femme à conceu, il se ferme si étroitement, que rien ne peut sortir de dedans, & rien n'y peut entrer de dehors, une pointe d'aiguille n'y pourroit pas même passer selon Hippocrate, à la sortie de cet orifice on remarque une tubercule longuette qui s'applique par dessus, & barre la sortie, afin que la semence soit retenuë avec plus d'asseurance, l'action neanmoins par laquelle cet orifice, s'ouvre & se ferme, est entierement naturelle & non pas volontaire.

Cet orifice est de sa nature, un conduit fort étroit, auquel le corps ou le fond ample & spacieux de la matrice, en s'étrecissant peu a peu, vient enfin à se terminer, il est étroit afin qu'aucun corps étran-

ger n'y puiſſe entrer, il reſſemble ſelon Galien au gland de la verge, & d'autre lui donne la reſſemblance de la gueule d'une tanche, ou du muſeau d'un chien nouveau nay.

La ſubſtance de cet orifice interne, eſt épaiſſe & ſolide en tout temps, mais ſelon Veſal long-temps auparavant l'enfantement, elle devient plus épaiſſe, & étant augmentée, elle eſt comme redoublée avec pluſieurs rides profondes, enfin cet orifice s'ouvrant peu à peu, on remarque dans ſon milieu, un certain corps viſqueux comme de la glu, longuet & épais comme une décrotoire, afin qu'il ſe puiſſe étendre dans l'enfantement pour mettre plus facilement l'enfant dehors, il eſt non ſeulement épais, mais il eſt compoſé de membranes froncées & ridées, ce qui fait qu'il eſt propre à s'étendre, de ſorte que cet orifice qui paroiſſoit ſi petit, diſparoît pour lors, & toute la matrice n'eſt plus qu'une grande cavité, depuis l'entrée du col juſqu'au fond comme il eſt dit ailleurs.

§. XVI.

Du fond ou Corps de la Matrice.

LE fond que l'on appelle auſſi le corps, eſt cette partie de la matrice dans la-

quelle le foëtus conceu de la semence, est nourri, vit, croît & est conservé, c'est la partie la plus haute & la plus large de la matrice, couchée sous le fond de la vessie urinaire sans y être neanmoins attachée, afin qu'elle se puisse étendre à mesure que le foëtus croît, & se resserer aprés l'enfantement.

Ce fond est égal en hauteur, à celui de la vessie quand il est vuide il est rond, mais un peu applati par devant & par derriere, les femmes qui ont eu des enfans, l'ont rond, parce qu'en la grossesse, il acquiert une égale épaisseur en toutes ses parties, laquelle il retient à proportion aprés l'enfantement.

Sa partie exterieure est petite, égale & comme enduite d'une humeur aqueuse, mais l'interieure, qui est les parois de la cavité, n'est pas lissée ni glissante, elle est rude & inegale afin que la semence s'y puisse attacher plus facilement, & est semblable au scrotum.

Cette cavité est fort petite afin de mieux comprendre la semence en quelque petite quantité qu'elle soit, elle n'est qu'une sans être separée comme aux brutes en plusieurs cellules, elle est seulement divisée & distinguée en deux sinus ou parties droite & gauche, correspondans aux nombres

des mammelles ſans aucune cloiſon, par une ligne comme une coûture au milieu, qui s'avance exterieurement tout le long de la tunique charnuë, qui reſſemble à celle qui diviſe la langue, & à celle du ſcrotum, en parties droite & gauche, en la droite ſont le plus ſouvent les mâles, & en la gauche les femelles dit Hippocrate *lib.* 5. *aphor.* 48. & cela ſe fait à cauſe que la partie droite du fond de la matrice, eſt plus chaude comme plus proche du foye, & la ſemence contenuë au côté gauche, eſt bien plus froide & ſereuſe, ce qui cauſe que les femelles ſont plus molles, & plus imbeciles que les mâles qui ſont conceus d'une ſemence plus chaude & bilieuſe.

La ſuperficie externe du fond de la matrice, étant unie & égale s'éleve de part & d'autre vers les iles, pour faire les apophyſes mammillaires qui ſont aux côtez de ce fond, qu'on appelle les cornes de la matrice, parce qu'elles reſſemblent aux cornes des veaux qui ne commencent qu'encore à ſortir, à cauſe des vaiſſeaux éjaculatoires qui s'y trouvent, & s'y terminent ſelon Diocles & du Laurent, & c'eſt auſſi dans ces cornes que ces vaiſſeaux éjaculatoires de la femme, déchargent la ſemence, pour être portée & verſée dans la capacité de la matrice ſuivant leur ſenti-

ment, mais ſuivant les Modernes les femmes n'ont point de liqueur fluide dans les teſticules, qu'on puiſſe appeller ſemence, comme nous dirons ci-aprés.

La grandeur de la matrice eſt differente ſuivant la difference de l'âge & la conſtitution naturelle du corps, car elle eſt bien plus grande aux femmes groſſes, qu'à celles qui ſont accouchées, & aprés l'enfantement la matrice paſſe toûjours, & excede la veſſie, au contraire aux vierges, elle eſt égale à la veſſie en toutes choſes, à l'exception des apophyſes ou cornes d'icelle.

§. XVII.

Des parties genitales de la femme ſuivant les Modernes & les dernieres découvertes.

LA matrice des femmes eſt compoſée de parties ſi difficiles à connoître, qu'elle a non ſeulement embaraſſé les Anciens Anatomiſtes, mais encore partagé les Modernes aprés pluſieurs découvertes qu'ils en ont faites, pour donner une idée parfaite au Lecteur, de l'Anatomie de ces parties, nous repaſſerons legerement ſur ce que les Anciens en ont écri, & nous rapporterons exactement & ſuccintement le

le ſentiment des Modernes, & les dernieres découvertes.

La fente que nous avons dit ſuivant les Anciens, être plus longue que l'ouverture qui reçoit le membre viril, ſe doit entendre de la grande fente qu'on appelle auſſi la grande ouverture de la vulve, & qui n'eſt que l'entrée exterieure de la matrice, laquelle s'étend depuis la partie inferieure de l'os pubis, juſqu'à l'anus, ou du moins il n'y a pas plus d'un travers de doigt entre l'un & l'autre, & cette eſpace s'appelle le perinée comme aux hommes, outre cette grande fente, il y a la petite fente qui eſt l'entrée du col de la matrice, & les levres de la matrice ne ſont autre choſe que la circonference, les côtez & les parois de la grande fente.

Dans la partie inferieure des levres, on void une peau qui approche de la nature des ligamens, & que l'on appelle par cette raiſon, le frein des levres, que l'on trouve toûjours tendu dans les pucelles, & fort lâche aux femmes particulierement en celles qui ont eu pluſieurs enfans.

Le penil que l'on appelle pubis comme il a été dit, d'où vient le nom de puberté, parceque c'eſt le lieu ou croît le poil aux filles de douze ans, & aux garçons de quatorze, eſt de même compoſition que

les Anciens l'ont décri, lequel étant situé à la partie anterieure des os pubis, c'est-à-dire le dessus de la partie honteuse, est un peu élevé & fait de graisse qui sert comme de petit coussin, pour empêcher que la dureté des os, ne blesse dans le coït.

Il y en a, comme les derniers Modernes, qui veulent que la motte soit située au dessous de penil, & d'autres veulent qu'elle soit au dessus, mais on la doit mettre au dessous, puisque les uns & les autres conviennent qu'elle paroît élevée comme une petite coline au dessus des grandes levres, d'où on l'appelle le mont de Venus, qui commence aussi à se couvrir de poils à 12. ou 14. ans, ce poil selon quelques uns est plus frisé aux femmes qu'aux filles, d'où ils concluent que ces poils sont une marque du pucelage, mais elle seroit bien incertaine, parce que les filles peuvent avoir de toute sorte de poils, de longs, de crépez, de frisez, cela pouvant arriver selon les differentes causes qui leur donnent naissance, sans que l'on puisse juger par là, de leur honneur, ou de la perte de leur pucelage.

La motte à un muscle, que les Anciens font servir à fermer les levres de la vulve, mais on doit plûtôt croire qu'il sert à resserrer, & à fermer l'orifice du vagina,

car les femmes ne remuent pas ces levres à leur volonté, comme font les cavalles les vaches, les biches & plusieurs autres animaux qui remuent ces parties, ainsi qui leur plaît, par le moïen des muscles qui s'y vont inserer.

Nous avons dit qu'en écartant les levres du pudendum, on voyoit le clitoris, les nimphes, le conduit de l'urine, & le col du vagina, il ne reste plus qu'à faire une description plus exacte de ces parties, pour en donner une connoissance plus parfaite au lecteur, afin de ne lui pas donner la peine de feüilleter un grand nombre d'auteurs, pour s'en instruire.

Le Clitoris est un corps glanduleux composé de vénes, d'arteres & de nerfs, de membranes & de muscles, & de même nature que le membre viril comme il a été dit; il commence à paroître aux filles à quatorze ans, & grossit à mesure qu'elles avancent en âge, plus ou moins selon qu'elles sont plus ou moins amoureuses, & on ne lui donne point d'autre usage, que de donner du plaisir aux femmes dans le coït, & par la friction de cette partie, on y remarque deux corps nerveux, qui ressemblent à deux bourses assez longues qui sont envelopées de tous côtez d'une membrane nerveuse, ces deux corps prennent naiss-

ſance de l'os iſchion ſelon Barles, & s'avançans obliquement, s'uniſſent enſemble, & compoſent un troiſiéme corps qui eſt le clitoris fortement attaché vers la partie ſuperieure, à l'union des os pubis, par le moïen d'une ſubſtance membraneuſe, laquelle ſert auſſi pour ſoutenir le clitoris, & preſque toutes les parties du pudendum, & pour empêcher qu'elles ne ſe relâchent, les derniers Modernes appellent ces deux corps nerfs caverneux, il y en a un de chaque côté, ils viennent comme il a été dit, de l'os iſchion, ce ſont ces nerfs qu'on appelle avant qu'ils ſe joignent ſelon Spigelius, les jambes ou les cuiſſes du clitoris, & qui ſe reüniſſant en font le corps, on les trouve pleins d'un ſang noir, & épais embarraſſé dans leurs fibres.

Les nimphes dont nous avons parlé, ne ſont autre choſe, que ce que les Grecs appelloient caruncules, productions, tumeurs ou eminences qui ſe trouvent en ouvrant les deux levres, on leur donne le nom de nimphes ſelon quelques Anciens, qui croïoient que l'union de ces deux petites parties, étoit comme deux nimphes, les gardes de la chaſteté, & les marques du pucelage, mais il y a plus de raiſon de croire, que ce nom leur a été donné, à cauſe qu'elles preſident aux eaux, en condui-

ſant l'urine ſortant de la veſſie, & qui coule entre elles comme entre deux murailles, elles ſont faites de la peau redoublée & interne des grandes levres, ainſi leur ſubſtance eſt en partie charnuë, & en partie membraneuſe, de figure triangulaire, de couleur rouge comme la creſte d'un cocq, elles ne ſont pas toûjours de même grandeur, car il arrive ſouvent qu'une eſt plus grande que l'autre, elles croiſſent quelquefois de telle ſorte, qu'elles excedent les grandes levres, comme j'ai remarqué à la viſite d'une fille d'environ dix huit ans, on eſt même obligé quelquefois de les couper, comme il arrive aux femmes d'Egypte, & Barles rapporte en avoir veu de ſi grandes, à une malade dans l'hoſpitale de Lion, qu'elles ſurpaſſoient l'imagination, & étoient comme deux groſſes boules qui pendoient hors de la vulve, qui furent coupées par M. Binet ſans offenſer les auttes parties voiſines, & elles ſont auſſi quelquefois ſi petites, qu'on ne les peut voir qu'en levant le clitoris, ce qui a fait dire à quelques uns, qu'il n'y en avoit point, les pucelles les ont ſi fermes & ſi ſolides, qu'en piſſant leur urine ſort avec ſifflement, les femmes au contraire, particulierement celles qui ont eu des enfans, les ont molles & flaſques, on les void avancer vers la

partie ſuperieure de la grande fente, où en ſe joignant, elles forment une petite membrane qui ſert de chaperon au clitoris, elles ſervent non ſeulement pour conduire l'urine, & empêcher que rien d'étranger n'entre dans l'orifice du vagina, & du conduit de l'urine, mais auſſi pour augmenter le plaiſir dans l'action, & faciliter le paſſage de l'enfant, en s'étendant dans le temps de l'accouchement

Le conduit de l'urine étant aux femmes proche l'orifice du vagin ou vagina, il eſt à propos d'en faire icy la deſcription, étant neceſſaire de bien connoître ce canal, pour faire la difference de ſa ſituation d'avec celle du vagina, ainſi nous dirons que l'orifice de ce conduit de l'urine, eſt un trou rond, placé immediatement deſſus l'orifice du vagina environ un travers de doigt deſſous le clitoris, ſitué au milieu des nimphes qui ſont à ſes côtez, leſquelles ſe joignant enſemble, ne laiſſe qu'un chemin étroit à ce canal, d'où l'urine ſort avec bruit & mouvement extraordinaire particuliérement aux pucelles, l'entrée de ce conduit s'éleve un peu en tumeur par deſſus les parties voiſines, il eſt de la groſſeur d'environ une plume à écrire, pouvant s'élargir s'ouvrir & ſe dilater facilement, en ſorte qu'on y pourroit mettre le petit doigt,

on en tire même des pierres de la grosseur d'un œuf de pigeon, si bien qu'il est plus large, & plus court que celuy des hommes, il est de la longueur de deux travers de doigts ou environ, c'est pourquoy leur urine sort plus promptement que celle des hommes, & entraîne facilement avec elle, les petites pierres & le gravier qui est dans leur vessie, & n'en souffrent pas tant par consequent, que les hommes, n'étant pas même si sujettes à la pierre qu'eux.

Il y a un muscle que l'on appelle sphincter comme aux hommes, qui l'environne, & sert à retenir l'urine, ou à la laisser couler à sa volonté, quand il y en a suffisamment dans la vessie.

Les quatre caruncules myrtiformes sont encore bien contestées parmi les Anatomistes, les Anciens en ont toûjours fait mention en parlant du col de la matrice, Barles asseure n'en n'avoir jamais pû trouver, & pretend que si il y en avoit, elles mettroient un obstacle tres évident dans tous les accouchemens, & appuye son sentiment sur ce que Riolan *lib. 2. chap. 3.* de la naissance de l'homme, asseure que ces caruncules procedent des rides qui se forment de la chair, & des membranes du vagina & du pudendum, il est neanmoins certain qu'il y en a, pour les décou-

vrir, il faut écarter les deux levres, & regarder dans une cavité oblongue, appellée la foſſe naviculaire, on verra dans ſon milieu paroître ces quatre caruncules mirtiformes ſituées de maniere que chacune occupe un angle, & qu'elles forment toutes enſemble un quarré, ce ſont quatre petites eminences charnuës, qui environnent la petite fente, la plus grande paroît au deſſous du conduit de l'urine, les deux moyennes, ſont aux côtez; & la plus petite eſt dans la partie poſterieure à l'oppoſite de la premiere, comme j'ai pluſieurs fois obſervé, dans la viſite de pluſieurs filles & femmes de tous âges; ſi bien que quoiqu'elles ſoient faites comme dit Riolan, des rides charnuës du vagina, il ne les faut pas neanmoins nier, puiſqu'elles ont deux uſages, le premier d'embraſſer & de ſerrer la verge, & d'augmenter ainſi le plaiſir dans le coït, & l'autre uſage eſt de faciliter la ſortie de l'enfant, en s'étendant dans l'accouchement.

L'himen ou l'himenée; eſt une partie dont tous les Anatomiſtes ne conviennent pas, les Anciens mêmes non plus que les Modernes, ne s'accordent pas entre eux, les uns veulent que ſa ſubſtance ſoit membraneuſe, d'autres la font veneuſe & ligamenteuſe, Riolan la décrit épaiſſe com-

me un anneau charnu, Picolominus dit qu'elle eſt tres ſimple & deliée comme une toille, d'autres aſſeurent qu'elle compoſe la figure d'un plexus, & que ce n'eſt qu'un tiſſu de vénes, d'arteres, & d'une infinité de petits filets des ligamens, les uns la placent immediatement aprés l'uretre, d'autres au milieu du col de la matrice, d'autres proche l'orifice interne, & d'autres enfin ſous les nimphes, les uns veulent qu'elle ſoit ouverte par un ſeule trou tantoſt grand, tantoſt petit, tantoſt long & directement oppoſé au vagina, il y en a d'autres qui ſe perſuadent que cet hymenée eſt une production faite de ces quatre caruncules mirtiformes, & d'autres veulent que ce ſoit une membrane tres delicate percée de pluſieurs trous comme un crible : enfin pluſieurs celebres Anatomiſtes Modernes, aſſeurent l'avoir cherchée avec beaucoup de ſoin & d'application, ſans l'avoir pû trouver, ſi bien que les uns veulent qu'il y en ait, d'autres veulent qu'il n'y en ait point; ceux qui l'admettent ſe fondent ſur le texte ſacré du Deuteronome, où il eſt porté en termes exprés, que les parens des femmes mariées, gardoient le linge taché de ſang répandu dans le premier congrez du mariage, pour ſe deffendre contre les maris qui vouloient par

malice repudier leurs femmes, & obtenoient un jugement favorable en repreſentant ce linge taché de ſang, comme marque de la virginité de leurs filles, d'où on tire une conſequence que le ſigne certain de la defloration des filles, ſe prend du ſang qui coule & diſtille du pudendum le premier jour de leurs nopces, on répond que l'eſprit du Deuteronome n'eſt pas d'établir l'himen, mais bien les marques de la virginité, étant certain que la premiere copulation en donne ſouvent des marques par l'effort de la verge, qui entre dans le vagina en forçant les caruncules mirtiformes, & rompant & diviſant ainſi les petites membranes qui les tiennent jointes enſemble, cela cauſe l'effuſion de quelques goutes de ſang, ce qui ſe peut faire auſſi comme dient Fernel & Valeſe, en écartant les côtez du col, c'eſt-à-dire du vagina de la matrice, qui ſont collez enſemble auparavant la copulation, qui eſt l'opinion la plus vraïe ſemblable, & que l'on peut ſuivre ſur ce ſujet.

Il faut neanmoins obſerver que l'on trouve quelquefois le col de la matrice fermé d'une membrane, Vvierus rapporte qu'une fille âgée de vingt deux ans, aprés avoir ſouffert d'étranges douleurs à l'endroit du pudendum, par la retention de quelques

corps étrangers, en fut soulagée par la sortie d'une abondance de sang, qui rompant cette membrane, sortit par les voyes ordinaires, & qu'une autre fille que l'on croïoit être enceinte, fut delivrée de ce soupçon par l'effusion de huit livres de sang qui coulerent du pudendum.

Hildanus observation 60. rapporte qu'une fille à Cologne, âgée de seize ans aïant souffert long-temps de cruels symptomes sans en sçavoir la cause, il trouva que le col de la matrice étoit fermé par une forte membrane, laquelle n'aïant voulu prendre ce qu'il lui avoit donné, ni souffert l'operation, en mourut quelques jours aprés.

Une fille de Montpellier âgée de dix-sept ans, aprés avoir souffert d'étranges douleurs comme celles des accouchemens, en fut guerie par l'incision qu'on lui fit de quatre travers de doigts, qui donna sortie à dix ou douze livres de vilain sang presque tout pourri qui s'étoit arrêté dans la capacité de la matrice, l'espace de neuf mois.

Il ne sera pas hors de propos d'observer ici, que quoi qu'une femme ne soit pas percée, elle peut neanmoins devenir grosse par les approches d'un homme, les esprits de la semence duquel, se portant par

leur fubtilité jufqu'aux tefticules ou ouaïres de la femme, les rendent feconds, & il en vient des enfans fans que l'intromiffion de la verge dans le col de la matrice, ait precedé. Cette verité eft confirmée par l'exemple de cette parifienne, qui a tant fait de bruit dans Paris, laquelle n'étant pas percée, & ne pouvant par confequent fe fatisfaire, accufa fon mari d'impuiffance, ce qui donna lieu aux juges d'ordonner la vifite de l'un & de l'autre, & la femme quoique fermée, fut trouvée groffe.

Lifer rapporte dans fes obfervations, qu'une fille Romaine n'étant point percée de naiffance, crut par ce moyen pouvoir fatisfaire aux prieres & inftances de fon amant fans apprehender de devenir groffe par fon badinage, les levres de la matrice étant collées enfemble, cependant quoyqu'il n'y eût point d'intromiffion, elle ne laiffa pas de devenir groffe, & fon ventre commençant fort à s'enfler fix mois aprés, la mere en aïant eu connoiffance, & l'aïant fait vifiter par des Chirurgiens, aufquels on avoit expofé l'état de cette fille, on fepara les levres du pudendum, & la fille accoucha heureufement d'un garçon, dans le temps ordinaire.

Tous ces exemples, & une infinité d'autres que l'on pourroit rapporter, font con-

noître qu'il n'y a pas neceſſairement d'himen, ni de membrane qui ſoit gardienne du pucelage, & que ſi il s'en rencontre quelquefois comme il a été obſervé, ce n'eſt que par accident & contre nature, n'étant pas d'ailleurs neceſſaire ſuivant le ſentiment de pluſieurs Modernes; que la ſemence ſoit éjaculée dans la matrice, il ſuffit que quelques eſprits de cette ſemence, ſe detachent pour être portez aux teſticules des femmes que l'on appelle ouaires, pour rendre les œufs dont naiſſent les enfans feconds, ainſi qu'il a été dit, & qu'il ſera plus amplement expliqué en ſon lieu.

Les proſtates des femmes ont été inconnuës aux Anciens comme nous avons dit en rapporrant leur ſentiment, mais la découverte que Graaf celebre Anatomiſte & Medecin de Leyden, a faite, à donné lieu aux Modernes d'admettre des proſtates glanduleuſes aux femmes, cette decouverte eſt d'une ſubſtance membraneuſe, de couleur blanche de l'épaiſſeur d'un travers de doigt, ce corps blanchâtre & glanduleux, ſe trouve entre les fibres charnuës de l'uretre, & la membrane du vagina, il s'étend le long & autour du col de la veſſie, il y a pluſieurs conduits qui ſont autant de canaux excretoires, que ce même Auteur

appelle lacunas, qui signifie des petits fosses ou petits reservoirs, qui se terminent en la partie inferieure de la vulve, où ils versent une humeur glaireuse, qui se messe avec la semence des mâles; & que les Anciens prenoient pour la semence de la femme, je sçai bien que Galien 14. *de usu part.* à fait mention des corps glanduleux, qui se trouvent dans les deux sexes, mais on n'avoit pas encore remarqué ce corps glanduleux, ni de quel usage il pouvoit être veritablement dans les femmes, ce qui est neanmoins bien necessaire de sçavoir, pour guerir la gonorrhée des femmes qui est le flux d'une humeur glaireuse qui descend de ces prostates comme il a été dit, de même que le flux des prostates des hommes leur cause la gonorrhée, ce qui prouve cette verité, c'est qu'aïant ouvert des femmes atteintes de cette maladie, on a trouvé leurs prostates, c'est-à-dire ces petits corps glanduleux tous ulcerez.

Le vagina chez les Anciens, est la même chose que le col de la matrice, & plusieurs Modernes n'en font pas non plus de difference, mais il y en a d'autres qui en font difference, ils entendent sous le nom de vagina qui signifie un fourreau, le long canal qui enferme la verge dans sa capacité comme un étui, & ils entendent

par le col, la partie ſeule, où ſe va terminer le fourreau, & qui regarde le fond de la matrice ; ſi bien qu'il eſt ſitué depuis l'orifice interne, juſqu'à la principale cavité de la matrice, & on l'appelle le col court, pour le diſtinguer du vagina ; il eſt long d'environ un poûce, large comme une plume à écrire ; ſa cavité eſt inégale & ridée. A l'égard du grand & veritable col qui eſt le vagina, c'eſt ce canal rond & long, qui eſt ſitué entre les deux orifices l'externe & l'interne, qui reçoit la verge, & lui ſert de fourreau, d'où on l'appelle vagina, comme il a été dit.

Ce col ou vagina eſt long d'environ quatre poûces, & large d'un poûce & demi aux femmes qui n'ont point eu d'enfans : la grandeur de celles qui en ont eu, n'eſt pas bien déterminée, parce qu'on en trouve de longs de ſix, ſept, huit, & juſqu'à neuf travers de doigts ; les rides qui ſont à la membrane interne de ce col, ſervent, comme il a été dit, pour s'accommoder à la longueur & à la groſſeur de la verge, & pour donner paſſage à l'enfant. Ces rides ſe voïent facilement dans les pucelles, mais tres-difficilement dans les femmes, qui les perdent en agitant cette partie ; de ſorte qu'aprés une longue attrition, la ſurface interne du vagina de-

vient liſſe, polie, & égale, de même qu'en celles qui ont eu des pertes de ſang qui ont duré long-tems, ou un flux continuel de ces ſeroſitez, que l'on appelle fleurs blanches, parce qu'en ce cas, la ſubſtance devient tres-dure & ferme, ſans plis ni rides.

Ce col eſt compoſé de deux membranes, une interieure & l'autre exterieure; l'interieure eſt, comme il a été dit, blanche, nerveuſe & ridée, comme le palais d'un bœuf, excepté que les inégalitez, & les rides, ne ſont pas ſi bien diſpoſées en droite ligne, & en plus grand nombre dans la partie de devant où s'appuye l'uretre, que dans la partie de derriere, où ſe trouve attaché le rectum, la tunique ou membrane exterieure eſt rouge & charnuë, & elle attache la matrice avec la veſſie & le rectum.

On a découvert un grand nombre des pores tout le long de ce canal, en plus grand nombre, proche l'orifice du conduit de l'urine; d'où il diſtille une liqueur ſereuſe & pituiteuſe pour humecter ſes parties, & qui ſe décharge ſi abondamment dans le tems du coït, que l'on la voit ſouvent couler au deſſous de la vulve : les Anciens prenoient auſſi cette liqueur pour la ſemence de la femme.

Il y

Il y a à l'orifice du vagina un muſcle ſphincter que l'on voit quand on a levé le clitoris, pour le ſerrer principalement dans le congrez, avec le plexus qui eſt un tiſſu de pluſieurs filets de vaiſſeaux, & de fibres joints & unis enſemble vers l'orifice du vagina: enfin, cette partie eſt ſi merveilleuſement compoſée, qu'elle s'accommode à toute ſorte de verges, comme il a été dit; ce qui fait que toute ſorte d'hommes peuvent habiter avec toute ſorte de femmes, & toute ſorte de femmes peuvent par conſequent avoir habitude avec toute ſorte d'hommes.

Il faut encore obſerver que la ſuperficie interne de la matrice, eſt ſuivant les dernieres découvertes, parſemée de pluſieurs petits pores, & de petits vaiſſeaux, qui diſtillent tous les mois, le ſang ſuperflu, qu'on appelle les menſtruës.

Voila quelle eſt la compoſition des parties genitales des femmes, qui ſont dans leur état naturel; mais il y a du changement quand elles ſont groſſes d'enfant, ainſi que nous l'expliquerons en parlant de la generation du fœtus, quand nous aurons rapporté les affections & maladies des parties genitales, & les remedes propres pour les guerir.

CHAPITRE II.

Des maladies des parties genitales.

§. I.

De la gonorrhée, & chaude-pisse.

LA gonorrhée est un flux continuel de la semence avec acrimonie & douleur des parties genitales, & quelquefois sans acrimonie ni douleur. Cela arrive aux hommes quelquefois avec erection du membre, & quelquefois sans erection, à cause de la debilité de la vertu retentrice des vaisseaux spermatiques, ou de l'acreté de la semence qui excite la vertu expultrice.

Les causes de l'imbecillité de la faculté retentrice, sont l'air froid, la session sur quelque chose froide, les coups secousses, les maladies comme l'epilepsie, la gonorrhée durant, & le coït trop abondant & frequent conduit à l'hectique, parce qu'avec la semence, il se resout beaucoup d'esprits, & le corps se refroidit, particulierement à ceux qui ont l'estomach froid & le foye chaud, ausquels il est fort difficile de donner utilement des remedes inte-

rieurs ; parce que si on en donne de froids, ils offencent & nuisent au ventricule ; & si on en donne de chauds, ils offencent & nuisent au foye : il faut cependant trouver des moïens de guerir un tel mal, sans d'ailleurs prejudicier à la santé, ainsi qu'il sera rapporté, aprés avoir parlé des causes de la gonorrhée des hommes & des femmes.

La gonorrhée vient, ou de repletion, & se peut engendrer pour s'être trop échauffé en sautant, courant à cheval ou autrement, ou d'inanition pour avoir trop épuisé ses forces dans l'acte venerien, ou elle vient par contagion qui est la venerienne, & avant-coureur de la verole, que l'on appelle chaude-pisse. Ainsi plusieurs appellent indifferemment la gonorrhée, chaude-pisse, & la chaude-pisse, gonorrhée, & ardeur d'urine : mais comme les causes sont differentes, & que la cure doit être par consequent differente, nous en rapporterons aussi la difference.

La simple gonorrhée, selon Galien, est un flux involontaire de semence, causée par l'imbecillité des parties spermatiques ; de sorte que ce qui découle en la gonorrhée, est une semence cruë & aqueuse ; & ce qui coule dans la chaude-pisse, est plûtôt une sanie qu'une semence, qui au

commencement vient d'inflammation, & ensuite de l'ulcere qui s'en est formé ; c'est pourquoi il est de differentes couleurs, tantôt blanc, tantôt vert, & tantôt sanguin, selon la malignité de l'inflammation, ou de l'ulcere : & comme dans toute sorte d'inflammation interieure, il sort quelque serosité, selon Galien, la chaudepisse étant une inflammation interne, il faut qu'il en découle quelque sanie, avec laquelle il se mêle quelquefois de la semence.

Si la gonorrhée vient avant l'âge viril, par débauche, ou debilité des parties, il se fait un si grand écoulement d'humeurs, que l'on s'en ressent souvent le reste de ses jours, parce que les parties malades sont les testicules & les vaisseaux spermatiques, qui sont tellement affoiblis, qu'ils ne peuvent contenir la semence, & ainsi il se fait une grande resolution d'esprits, ce qui procede aussi le plus souvent des prostates ; c'est pourquoi aïant découvert des prostates dans les femmes, il est facile de donner raison de leurs gonorrhées aussi bien que de celles des hommes.

On ne doit pas douter aprés les découvertes de ces prostates dans les femmes, que la matiere de leur gonorrhée n'en descende ; & c'est au flux des prostates des

hommes & des femmes, qu'il faut particulierement s'attacher pour guerir les gonorrhées ; ce qui doit persuader que la gonorrhée des femmes, procede de ces corps glanduleux, c'est qu'on a observé que des femmes mortes de cette maladie, avoient le vagina & la matrice dans leur état naturel, & que les prostates qui sont situées proche l'uretre, étoient toutes gâtées ; & c'est ce qui fait voir la difference des fleurs blanches, d'avec les gonorrhées ; c'est pourquoi celles qui ont la gonorrhée, se plaignent ordinairement des parties du pudendum, & ces prostates qui sont proche de l'uretre, sont toutes enflammées, recouvertes d'une matiere visqueuse & souvent ulcerées, ce qui n'arrive point dans les fleurs blanches, dans lesquelles on souffre seulement beaucoup vers la region des lombes, & ce flux blanc surpasse de beaucoup la matiere des gonorrhées, & est plus liquide & plus sereuse, parce que la chaleur & l'inflammation épaissit la matiere des gonorrhées : enfin, les fleurs blanches viennent de la masse du sang, de même que les menstruës, les fleurs blanches n'étant que ce même sang qui coule rouge, lequel change son état naturel & sa constitution, étant gâté par l'approche de quelque corps étranger, dit

Barbes, & par le mélange qui s'en fait avec quelque portion de matiere visqueuse, craise ou sereuse, ce qui cause les fleurs blanches.

Pour guerir la gonorrhée de l'un & de l'autre sexe, on commencera à faire des lavemens avec feüilles de chevrefeüil, armoise, ortie blanche, chardon roulant, argentine, fraizier, racine d'oseille, & de nenuphar. On mettra dans le premier lavement, trois onces de miel mercurial & trois gros de cristal mineral, que l'on prendra le soir avant souper, ou trois heures aprés avoir soupé legerement. Le lendemain matin, on se purgera avec du sené, jusqu'à trois gros, & un gros de rhubarbe rapée, que l'on fera infuser pendant douze heures dans un verre d'eau distillée de fumeterre; & le même jour au soir, on prendra un lavement de la même decoction avec deux onces de miel commun, deux onces de miel rosat, & une once d'huile de camomille. Les jours suivans, on prendra soir & matin pendant trois jours pareils lavemens, prenant une heure aprés un boüillon, dans lequel on aura fait cuire de la racine d'ozeille, & de fraizier, mettant dans chacun jusqu'à vingt grains de sel de corail, & quelques gouttes d'huile d'anis; ensuite dequoi on prendra tous

les ſoirs, trois heures aprés un leger ſouper, un lavement de pareille decoction, y mettant juſqu'à quatre onces de miel roſat.

On purgera une ſeconde fois comme la premiere; aprés quoi on prendra tous les matins, ſelon la neceſſité, à jeun, un verre d'eau diſtillée des fruits de bruſc, qu'on appelle auſſi frellon. Ou on prendra tous les matins à jeun, pendant la neceſſité, une once du ſuc des feüilles recentes de bourſe à berger, & être trois heures ſans rien prendre, aprés l'une ou l'autre de ces priſes.

La chaude-piſſe eſt un flux de ſemence plus mauvais que la ſimple gonorrhée; il y a toûjours inflammation dans la chaude-piſſe, & non dans la gonorrhée: les parties malades dans la chaude-piſſe, ſont ordinairement les glandes proſtates: il y a toûjours douleur, ardeur d'urine, qui vient de l'inflammation & de l'exciccation de l'humeur ſalivale, qui arroſoit & adouciſſoit le canal ou conduit de la verge: il y a convulſion, tenſion ou erection du membre qu'on appelle priapiſme, ce qui eſt ſympatique, venant de la douleur & des vapeurs, qui enflent les deux nerfs caverneux, ce qui ne ſe trouve pas dans la gonorrhée, & qui en fait par conſequent

connoître la difference ; de plus, la chaude-pisse vient toûjours de cause externe, contagieuse & veneneuse, & la gonorrhée s'engendre souvent de cause interne: enfin, la chaude-pisse mal guerie, ou suprimée intempestivement, cause la verole, parce que le venin entre au dedans, & saisit le foye : la matiere de la gonorrhée est sereuse & aqueuse, mais celle de la chaude-pisse sort comme jaune & verdâtre ; si bien que cette humeur venant à se pourrir de plus en plus, devient à la fin si acre, qu'elle ronge, enflamme & ulcere en passant, ce qui cause non seulement une tension douloureuse de la verge, mais aussi une douleur cuisante en urinant.

Les urines sont ordinairement blanchâtres, pâles, & remplies de plusieurs filamens; les testicules sont quelquefois enflez aussi bien que le gland & le prepuce.

Pour guerir la chaude-pisse, outre les remedes propres pour la gonorrhée, il faudra saigner s'il y a inflammation à la verge.

On prendra des lavemens rafraîchissans, faits de decoction de violier, chicorée, laituë, joubarbe, pourpier, argentine, parietaire & mercuriale : on mettra dans le premier quatre onces de miel commun, & trois gros de cristal mineral, &

dans les autres, on mettra jusqu'à quatre onces de miel rosat.

On fera ptisanne avec feüilles de chesne, fumeterre, pied de lion, racine de chicorée sauvage, de chardon roulant, taraxacum ou pissenlit, & fraizier, de chacun une poignée, que l'on fera boüillir dans quatre pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers; aprés quoi la passer sans l'exprimer, & étant passée, on mettra sur le tout deux gros & demi de cristal mineral, pour en boire souvent, même le matin à jeun, & le soir en se couchant.

Quand l'inflammation sera passée, on purgera avec trois dragmes de sené, infusé dans un verre de lait clair, avec un gros de graine de violette; & l'infusion étant passée, on mettra dedans quinze grains de cristal mineral, pour la prendre à jeun, & trois heures aprés un boüillon.

Aprés quoi, il faudra purger souvent, tantôt avec un demi-scrupule de resine de scammonée, & un scrupule d'extrait de rhubarbe dans une once de syrop de marube blanc, & tantôt avec dix grains de diagrede, & jusqu'à vingt grains de mercure doux, dans un peu d'eau de chardon benit ou de scabieuse.

Quand la matiere de la chaude-pisse ne sera plus verdâtre, ni d'autre mauvaise

couleur, mais qu'elle sera blanche, & qu'elle filera, il la faudra arrêter avec des potions astringentes, comme d'eau rose ou de plantain, mettant dans chaque potion, jusqu'à deux scrupules de corail preparé, ou de sel de saturne, jusqu'à quatre grains, ou enfin de crocus martis astringent, depuis vingt grains, jusqu'à une dragme, ou pareille dose de son extrait.

Dans le tems que l'on prendra des astringens par la bouche, on fera utilement des injections dans la verge, avec decoction de feüilles & noix ou pommes de cyprés.

Il faut observer que pour bien guerir la chaude-pisse, il faut considerer les differens tems de l'inflammation, pour en diversifier les remedes, autrement on n'y reüssiroit pas; ainsi pour y reüssir, il faut d'abord ordonner un regime de vivre rafraîchissant, user, comme il a été observé, de medecines douces au commencement, & qui soient propres à nettoïer les reins & les conduits de l'urine, comme de la casse dont la dose est jusqu'à une once & demie pour les plus forts, dans une decoction d'anis, de fenoüil & un peu de canelle.

Les lavemens doivent être lenitifs &

rafraîchissans ; & aprés la purgation, on doit prendre interieurement des remedes rafraîchissans au commencement, comme sont des juleps & emulsions, y mêlant toûjours quelques choses qui deterge & purge les conduits de l'urine, comme sont la petite centaurée, l'absynthe, l'auronne, l'hysope, l'agrimoine, l'orge, le suc de limons, l'écorce de tamarisc, racine de cappres, la scolopendre, le miel, la myrrhe, le petit lait, & ainsi des autres, donnant à un chacun ce qui lui conviendra, selon son temperament, & l'état de son mal que l'on connoîtra par les urines; parce que sur la fin il faudra prendre les remedes dessicatifs & detersifs, comme sont quelques-uns ci-dessus rapportez, & le cresson alenois, chamædrys, genoüilliere, c'est-à-dire, le sceau de Salomon, & autres de pareille qualité, dont on fera potions & apozémes.

Pour appliquer les remedes externes, il faut aussi considerer les differens tems de l'inflammation, parce que si la douleur & l'inflammation sont grandes, il faut user de cedatifs, que les Grecs appellent apocroustiques, parce que ce sont des remedes qui empêchent que l'humeur n'influë sur la partie, & repriment celle qui s'y est jettée, & appaisent enfin la douleur, en

les appliquant dans cette inflammation de la chaude-piſſe, par dehors ſur le perinée, & en faiſant des injections dans la verge, comme ſont le ſuc de plantain, de morelle, de grenade, du lait, des emulſions, des ſemences froides, & autres ſemblables. Quand l'inflammation ſera paſſée, avant qu'elle degenere en ulcere, on uſera d'injections deterſives, comme il eſt ci-deſſus rapporté, ou en faiſant boüillir dans du lait des fleurs de petite centaurée & de camomille: & enfin, on uſera des plus deſſiccatives, comme ſont les injections faites avec de l'eau d'orge, miel roſat, argentine, millefeüille, fougere, millepertuis, cyprés, anemone, iris de florence, bugle, ou une decoction de bois nommé aſpalate, faite en vin, pour en ſeringuer & faire injection dans la verge ; ce bois ſe prend chez les Epiciers-Droguiſtes : ſi bien que ſuivant cette methode, on guerira à fond la chaude-piſſe, ſinon on aura bien de la peine d'en venir à bout.

Ce qui eſt encore bien ſpecifique pour la chaude-piſſe, & pour la gonorrhée, c'eſt de prendre, aprés avoir été bien purgé, comme il a été dit, cinq ou ſix gouttes d'huile de genevre dans un boüillon le matin à jeun. Cette huile ſe fait en cette maniere : prenez un boiſſeau de

bayes de genevre, c'eſt-à-dire, des graines, les piler, & jetter enſuite de l'eau deſſus, en ſorte qu'elles ſoient couvertes entierement, & diſtillez dans une veſſie de cuivre ſemblable à celles qui ſervent à diſtiller l'eau de vie, laquelle ſera garnie d'un canal de cuivre qui paſſe au travers d'un tonneau plein d'eau froide, au bout duquel il y ait un vaiſſeau recevant aſſez grand, ainſi l'huile diſtillera avec l'eau, on peut adapter ſur le chapiteau un vaiſſeau plein d'eau froide, pour rafraîchir les eſprits, afin qu'ils ne ſe brûlent, d'un boiſſeau de ces bayes, on ne diſtillera que trois onces d'huile.

Enfin, ſi la chaude-piſſe dure trop longtems, le veritable moïen de l'arrêter eſt de prendre pendant quinze jours de la decoction de gayac preparé, comme il eſt dit ci-aprés. Ou prendre tous les matins à jeun, deux cueillerées d'eau de quercetan, j'ai gueri par ce moïen les chaude-piſſes les plus inveterées.



§. II.

Des chancres, poulains, & autres accidens de verole.

LEs chancres veneriens, sont des ulceres ronds & caves dans le milieu, qui viennent sur le gland & sur le prepuce : ils sont quelquefois causez par simple attouchement d'une femme mal nette, sans que le virus passe outre, quelquefois par la corruption & pourriture des excremens retenus en ces parties, quelquefois par le vice du foye, lequel aïant reçû l'impression du venin verolique, se décharge du plus grossier aux aînes & fait le poulain, du plus subtil aux glandes prostates, & fait la chaude-pisse, où à la verge, & fait le chancre qui est l'ulcere.

Si l'ulcere se fait par attouchement & sans verole, il se guerit aisément avec fomentation d'eau chaude, ou avec de l'urine au commencement : si l'ulcere accompagne la verole, on le guerira par les remedes de la verole. Si l'ulcere est malin, sans verole neanmoins, il faudra avoir recours à l'égyptiac, qui est un onguent excellent pour deterger les ulceres & fistules, pour en ôter la pourriture &

la ſanie, & pour ronger la chair morte & ſuperfluë.

On guerit auſſi les chancres veneriens en les touchant avec la pierre infernale ; l'huile de mercure appliquée avec un plumaceau, les ouvre & conſume les chairs.

Ou on fera pour les guerir une eau que j'ai experimentée pluſieurs fois, qui eſt de mettre dans un pot de terre une pinte d'eau de forge, y mettre deux onces d'alun de roche, & une once de vert de gris, qu'on fera boüillir deux heures ; aprés quoi on la paſſera pour la garder & en fomenter les parties, & y appliquer des linges trempez dans cette eau.

Fieraventi Medecin Italien dit, que l'huile de ſouffre fait des effets merveilleux pour guerir les ulceres de la verge, & de la maladie de Naples, en prenant le poids de quatre ou ſix grains, avec eau ou ſyrop convenable ; mais il faut qu'elle ſoit diſtillée fidelement, parce que de cinq livres de ſouffre, on aura tout au plus qu'une once d'huile.

On purgera ſouvent avec ſcammonée & mercure doux, juſqu'à douze ou quinze grains de chacun, que l'on prendra dans un peu d'eau de meliſſe.

Si les teſticules ſont enflez, on mettra ſur les parties de la ruë pilée recente, ils deſenfleront auſſi-tôt.

Pour les ulceres malins sans verole neanmoins, on fera ce colyre : prenez du vin blanc une livre, de l'eau rose & de plantain, de chacune quatre onces, orpiment deux onces, vert de gris une once, aloës & myrrhe, de chacun deux scrupules, piler le tout subtilement, & en faire un colyre qui sera fort specifique pour en fomenter les parties.

Les poulains sont appellez bubons veneriens, pour les distinguer des autres bubons qui sont de plusieurs sortes.

Le bubon en general, dit Galien, est proprement une inflammation des glandules, laquelle si elle vient promptement à suppuration, est appellée des Grecs phyma, & si elle vient de matiere bilieuse, ils l'appellent phygetlon.

Il y a plusieurs sortes de bubons, les uns sont simples & les autres malins ; les simples surviennent aux fievres, & aux douleurs des parties inferieures ; les malins participent de quelque venin, & sont ou pestilentiels, ou veneriens : les pestilentiels sont appellez proprement bubons & charbons, dont nous avons ci-devant parlé, & les veneriens sont proprement appellez poulains.

Le poulain est le plus souvent sans chaleur, rougeur ni douleur : sa matiere est froide

froide & pituiteuse, c'est pourquoi elle va lentement ; il precede quelquefois la verole, quelquefois il l'accompagne, & empêche aussi quelquefois d'y tomber, particulierement quand il se fait par la force & vertu du foye, chassant le venin, & le déchargeant, dit du Laurent, sur les emonctoires.

On le guerit par diete, c'est-à-dire par regime de vivre, par pharmacie, & par chirurgie : la diete doit être temperée ; la saignée est bonne lorsque la fluxion a cessé, & que le corps est plethorique : quand la fluxion a cessé, c'est-à-dire quand le bubon ou tumeur est parvenu à son état, on peut lors saigner à la véne basilique du bras droit qu'Hypocrate appelle hepatique.

La purgation est bonne au commencement & à la fin, d'autant que la matiere est le plus souvent froide, & retourne difficilement au dedans.

Quant aux topiques, il ne faut jamais user de repercussifs, parce que la tumeur se fait en un emonctoire, & que la matiere est veneneuse, & par consequent le retour est dangereux : l'usage des resolutifs est aussi fort suspect, parce qu'ils pourroient resoudre le plus subtil, & le grossier & terrestre s'endurciroit & degenereroit

en schirre, si bien qu'il faut au commencement user d'attractifs comme de l'emplâtre diachilon, & ne point saigner au commencement ni purger sans grande necessité, afin de ne point empêcher le cours de la nature : au contraire, si les poulains viennent trop lentement, on les fomentera avec decoction d'oignons de lis, guimauve, mauve, violette & de semence de lin & de senegré; aprés quoi on emploïera les suppuratifs, en faisant cataplasme avec oignon cuit sous la braise, ou plûtôt sous les cendres chaudes, & des figues boüillies avec du levain, & du beurre frais ou sein doux, y mêlant de l'huile de camomille & de lis; & quand la tumeur sera en maturité; c'est-à-dire, quand la sanie sera venuë, on l'ouvrira avec la lancette ou avec la pierre infernale; aprés quoi, on la traittera comme un simple ulcere, en appliquant tous les jours des emplâtres faits avec l'onguent de ceruse, & pour lors on purgera souvent avec le mercure doux & la scammonée, jusqu'à quinze grains de chacun.

Le phimosis est aussi bien que le paraphimosis, un accident de verole : on appelle phimosis, lorsque le prepuce est si retressi, que l'on ne peut plus découvrir le gland; & si le prepuce est renversé au

dessous du gland, de sorte qu'il ne le puisse plus recouvrir, cela s'appelle paraphimosis : la plûpart des Chirurgiens vont d'abord à l'operation, mais il vaut mieux se servir de remedes emolliens & rafraîchissans pour en faire fomentations, comme decoctions des feüilles & racines de mauves & de guimauves, senegré, mercuriale, graine de lin, & autres semblables rapportez dans mon Traité des Simples par ordre alphabetique.

Pour les autres accidens, comme les passions du siege, & les ulceres de la vessie, outre les remedes rapportez ailleurs, il n'y a rien de meilleur pour ôter la passion du siege, & dessecher les ulceres de la vessie, que l'on connoît par les urines, ou par une mordication que l'on sent à la verge, que de prendre souvent quelques gouttes d'huile de brique dans du boüillon.

§. III.

De la verole.

AYant parlé des accidens qui sont comme les avant-coureurs ou les branches de la grosse verole, il en faut venir au gros de l'arbre, dont les causes, signes, simptomes, & la cure doivent être d'autant plus rapportez exactement, que

cette maladie est dangereuse & difficile à guerir, cependant il n'y a rien de plus commun dans ce siecle ; mais la plusparr ne la connoissent pas, quand elle n'est pas encore dans son dernier degré, parce qu'il faut une grande experience dans la connoissance des urines pour en découvrir le virus, quand les accidens ne se manifestent pas au dehors : & comme il y a peu de personnes en France qui s'attachent à cette connoissance des urines, qui est neanmoins le guide le plus certain de la Medecine, pour parvenir à la connoissance des causes de chaque maladie, comme je l'ai amplement expliqué dans le Miroir des Urines ; cela fait que l'on traite souvent les malades d'un mal qu'ils n'ont pas, sans aller à la cause de leurs maladies.

Pour revenir à nôtre sujet, nous dirons que la cause primitive de la verole est le toucher.

Les Astrologues en rapportent l'origine & la cause aux astres, c'est-à-dire, à une certaine constellation & conjonction de Mars, de Jupiter & de Saturne qui apparut l'an 1482. laquelle ils assurent avoir été comme le presage, & l'avant-coureur de la verole : d'autres veulent qu'elle soit engendrée par le vice particulier de l'air, & d'autres enfin veulent qu'elle ait com-

mencé d'elle-même, & qu'elle se soit engendrée par l'infection & la corruption des humeurs. Il y en a qui veulent que cette maladie soit arrivée aux hommes pour avoir mangé dans un tems de famine, de leurs semblables, se fondant sur le rapport d'un Medecin, qui dit avoir appris à Naples de son hôte âgé de quatre-vingts ans, que la famine s'étant mise dans les armées, les vivandiers faisoient manger de la chair d'homme aux soldats, & que cette maladie se mit aussi-tôt parmi le camp; ce qui obligea ce Medecin, pour confirmer son opinion, de nourrir des chiens de chair d'autres chiens, & d'autres animaux de la chair de leurs semblables, & que tout aussi-tôt le poil leur tomboit, qu'il leur venoit des ulceres par tout le corps, & qu'ils demeuroient tous transis; & ajoûte que cette maladie est familiere & ordinaire aux Indiens, parce qu'ils se nourrissent de chair humaine; c'est pourquoi les Anciens les appelloient Antropophages, c'est-à-dire, vivans de chair humaine.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la verole vient du toucher; pour cela il faut qu'il y ait quelque liqueur qui communique sa malignité, ce qui se peut même faire sans l'attouchement immediat du corps.

verolé, ou de ce qu'un corps verolé aura touché. Cette liqueur, accompagnée d'une vapeur en petite quantité, produit de grands effets, comme on voit dans la morsure d'un chien enragé ; ainsi la verole se peut prendre de toutes les parties du corps, de la bouche par le baiser, du cuir par le toucher, des mammelles par allaiter, des mains pour tirer des enfans de la matrice d'une femme verolée, mais elle se prend particulierement des parties genitales, parce qu'elles sont chaudes & humides, & par consequent fort disposées à recevoir l'infection.

Les parties exterieures, quoi qu'infectées, ne font pas pour cela necessairement la verole ; car si le foye qui filtre & purifie le sang, est robuste, & qu'il chasse le venin dehors avec la force des autres visceres, le corps en sera garanti ; mais si la disposition du sujet y est jointe, la verole s'engendrera de necessité.

Il faut considerer les differences de la verole ; elles sont prises du tems, de la matiere, & des accidens : à l'égard du tems, la verole est recente ou inveterée, elle se manifeste bien-tôt, ou elle couve quelque mois, & elle est lors plus dangereuse ; quant à la matiere, les verolez sont phlegmatiques, ou melancoliques, sanguins, ou bilieux,

Pour ce qui est des accidens, il y en a de quatre sortes, dit Fernel *li.* 1. *de luis venereæ curat. cap.* 5. La premiere sorte ou le premier degré de verole, est avec chûte de poil seulement : le second, avec taches petites comme lentilles, tantôt rouges, tantôt jaunes, qui infectent toute la peau sans aucune élevation ni tumeur : la troisiéme, avec pustules seches & croûteuses, ulceres ronds & tumeurs nerveuses ; le quatriéme & dernier degré est avec carie des os, & corruption des parties solides, comme des ligamens, des tendons, membranes, nerfs, & autres semblables.

On ajoûte à ces trois differences, une quatriéme prise des parties, c'est-à-dire que la verole sort quelquefois sur les parties charnuës, & quelquefois aux parties solides, comme aux os & aux cartilages.

Les signes de la verole sont diagnostiques, ou prognostiques ; les diagnostiques sont ou propres ou communs : les propres sont les pustules tantôt rouges, tantôt livides, rondes & seches au commencement, & sans sanie, ensuite avec croûte, & paroissant premierement à la face & à la tête ; les ulceres aux parties honteuses, denses & charnuës ; à la bouche avec relaxa-

tion de la luette, & raucité de la voix, les douleurs, non aux jointures, mais au milieu des membres, lesquelles sont vagues, & travaillent plus de nuit que de jour, & commence le plus souvent par la tête, le poil tombe non seulement de la tête, mais aussi de la barbe & des sourcils ; les bubons paroissent aux aînes, la gonorrhée & la chaude-pisse.

Quand la verole est fort enracinée & inveterée, les os se carient, particulierement ceux du palais & du nez, à cause de leur rareté & molesse ; il apparoît aux os des tumeurs noüeuses, & aux autres parties des nœuds & excrescences atheromatiques ; ce mot vient d'atheroma, qui signifie, selon Galien, une apostême phlegmatique, qui rend une humeur semblable à ce qu'on appelle pulte ; & quand l'humeur est comme du suif, on l'appelle steatoma.

On ajoûte a ces signes propres des signes communs, comme une lassitude universelle de tous les membres, pesanteur de tout le corps, la couleur blême & pâle, particulierement du visage, & le circuit au tour de l'œil quasi livide, le sommeil interrompu de petites fievres, & tristesses ordinaires ; tout cela est accompagné de salivation, de douleurs de tête qui augmentent pendant la nuit.

Outre tous ces signes, on a quelquefois le palais ulceré, les cartilages du nez sont quelquefois rouges, quand la verole est inveterée, les gencives sont ulcerées, les dents branlent & tombent, tout le corps se desseche, les yeux sont livides, on a des tintemens d'oreilles, puanteur de nez, les amigdales s'enflent; on a des verruës au gland & au prepuce, & des condilosmes à l'anus, qui sont ce que l'on appelle fic ou mal S. Fiacre.

Les signes prognostics de la verole sont ceux qui nous font juger que les corps cacochymes en sont plus grievement travaillez, & plus difficilement gueris, entre les complexion, les melancoliques en sont plus tourmentez que les autres, & que la verole qui a saisi les parties solides, & qui est avec corruption des os, est le plus souvent incurable.

A l'égard des saisons, la verole se guerit plûtôt au Printemps & en Esté, qu'en Automne, & qu'en Hiver.

Il est facile de juger par tout ce qui a été dit, que la verole, contre le sentiment de Montanus, est une maladie du genre de celles qui sont d'intemperie froide, puisque les symptomes qui l'accompagnent sont tous froids, la douleur de tête qui tourmente plus de nuit que de jour, les dou-

leurs des membres, le visage bouffi, la couleur blême, la chûte du poil, les ulceres causez par un phlegme salé, les tumeurs gommeuses, & les nœuds qui sont des symptomes qui accompagnent ordinairement l'intemperie froide : ce qui confirme encore cette verité, c'est que la cure de cette maladie se fait avec des remedes chauds, sudorifiques & diuretiques, comme sont le gayac, la squine, la salse pareille & les autres, qui font veritablement connoître que la verole vient d'une intemperie froide, & d'une pituite pourrie & envenimée qui infecte la masse du sang, dissipe la chaleur naturelle & les esprits, & qui par consequent cause une intemperie froide dans tout le corps, particulierement dans le foye où le sang est purgé & filtré auparavant d'être porté au cœur pour la circulation.

Enfin, la verole est une maladie nouvelle, venuë en Europe depuis l'an 1484. que Charles VIII. fit assieger la ville de Naples : la veritable source & origine vient des Indes, & a été apportée par la navigation des Espagnols ; elle est aussi frequente & commune aux Indes, que la galle en France : les corps y sont si sujets, que si un homme habite & a la compagnie d'une femme durant qu'elle a ses purga-

tions, il en est pris aussi-tôt. Enfin, les Espagnols revenant des Indes, amenerent quantité de belles femmes mal propres & verolées, lesquelles étant arrivées à Naples, furent par la malice des Espagnols, envoïées au camp des François, avec lesquelles ils se mêlerent, & aussi-tôt la maladie se mit dans l'armée, d'où vient qu'on l'appelle mal François, maladie de Naples, & mal d'Espagne; mal François, parce qu'ils en furent les premiers attrapez; mal de Naples, parce qu'il est arrivé durant le siege de Naples, & maladie d'Espagne, parce qu'elle fut apportée par les Espagnols revenant des Indes.

On l'appelle venerienne, du mot latin *lues venerea*, parce que c'est une maladie comme une ordure ou soüillure qui vient de l'acte venerien, d'autant qu'elle commence le plus souvent par les parties honteuses. Fracastor l'appelle syphilis, comme qui diroit amour de truïe, ce mot grec étant composé de sus, truïe, & de philis, amour, parce que cette maladie se prend pour avoir couché avec des femmes mal nettes & publiques, que l'on compare à des truïes. On l'appelle grosse verole, à la difference de la petite, qui est ordinaire aux enfans; d'où on peut conclure que la verole est une maladie contagieuse, qui

ne se prend point sans l'attouchement d'un corps mal net.

On commencera la cure de cette maladie fâcheuse par la diete, c'est-à-dire, par le regime de vivre.

Le regime de vivre dans la verole, doit être chaud & sec ; ainsi on choisit un air chaud & sec, sans excés neanmoins ; les lieux humides exposez aux vents maritimes, & les lieux froids sont contraires.

Les viandes doivent être de bon suc, le pain de bon froment, bien levé & assez cuit ; les chairs grossieres & melancoliques sont contraires, comme sont celles de bœuf, de porc, de sanglier, de lievre, d'oiseaux de riviere, de pigeons particulierement, & de ramiers : on ne mangera point de poisson, si ce n'est de la truite, du brochet, & des rougets ; le lait, le fromage, & les fruits crûs, sont tout à fait contraires, particulierement les pommes cruës : on ne boira que du petit vin qui ne porte pas beaucoup d'eau, & le bien tremper, parce qu'autrement il augmenteroit les douleurs qui accompagnent cette maladie, de même que les ragoûts, si on en mangeoit.

On mangera du mouton, des chapons, poulets, perdrix, oiseaux de montagne, plûtôt rôtis que boüillis, & on mettra de

sa volaille dans le pot pour faire les boüillons : on pourra manger des amandes, pignons, pistaches, avelines & raisins secs.

Le sommeil excessif est contraire, particulierement celui du jour; le mouvement assidu & assez violent est bon, comme de sauter, courir, & de joüer à la paume, ces exercices facilitent une plus prompte guerison : le ventre doit toûjours être libre.

Les affections de l'ame, comme le chagrin, la peur, les applications, & la tristesse entretiennent le mal.

On prendra souvent des lavemens avec decoction d'absynthe, de melisse, de houblon, scabieuse, sureau, fumeterre, bouroche, buglose & fraizier, de chacun une poignée ; faire le tout boüillir dans cinq pintes d'eau, que l'on fera diminuer d'un tiers : on mettra dans chaque lavement trois onces de miel mercurial & une once d'huile de camomille, & on fera quelques saignées.

On fera pour le boire ordinaire les decoctions suivantes : prenez une livre de bois de gayac, & une demi-livre de l'écorce de ce même bois : on les fera tremper dans dix livres d'eau de riviere ou de pluïe, dans un pot de terre vernissé, pendant vingt-quatre heures ; aprés quoi on les fera boüillir sur un feu de charbons,

sans fumée, jusqu'à la consomption d'un tiers, & on mettra de la racine d'aunée & des dattes mondées de leurs os, de chacun une once & demie, & une once de sené d'orient bien choisi : on fera tremper ces trois dernieres choses dans six livres de vin blanc l'espace de vingt-quatre heures sur les cendres chaudes, de maniere que le vin boüille presque ; ensuite dequoi on le passera & on l'exprimera ; & on mêlera ce vin avec la decoction de gayac ; & on y ajoûtera une demi-livre de sucre & une once de canelle, & quatre heures aprés cette mixtion, on passera le tout, pour en prendre tous les matins jusqu'à six onces, & se bien couvrir pour suer ; & on aura soin de s'essuïer & de se frotter le corps & la tête avec des linges chauds, & on ne prendra rien que six heures aprés cette prise, auquel tems on dînera : on en prendra autant en s'allant coucher, cinq heures aprés le souper, & ne pas manger beaucoup à dîner ni à souper, particulierement les premiers jours : & on ne fera pas suer le soir.

Ces decoctions ainsi faites & passées, on mettra sur le même bois & écorce de gayac, quinze livres d'eau, que l'on fera boüillir derechef jusqu'à la consomption d'un tiers : on y ajoûtera deux onces de

sucre & un peu de canelle, quand le pot sera retiré du feu, pour boire de cette deuxiéme decoction dans les repas.

On fera ces decoctions plus ou moins fortes, selon l'âge, les forces & la qualité de la maladie : on mangera tres-peu les cinq premiers jours: les cinq jours suivans, on mangera un peu davantage ; & les cinq jours subsequens, on mangera la moitié moins qu'on a accoûtumé de manger quand on est en santé, & ainsi en augmentant de degré en degré, on reprendra la premiere maniere de vivre, mangeant toûjours plûtôt du rôti que du boüilli, & sans être salé, du moins fort peu.

Il faudra purger souvent, même auparavant d'user de ces decoctions de gayac, avec un demi-gros de jalap, & quinze grains de mercure doux, dans un once de syrop d'enula campana.

Du Laurent veut que les bains aussi bien que l'usage de Venus soient entierement interdits, & il y a des Modernes qui ordonnent les bains aprés avoir été purgé, pendant neuf ou dix jours soir & matin, & que l'on prenne pendant les bains depuis six grains jusqu'à seize de sel volatile de vipere, ou de la graisse de vipere, depuis une demi-dragme, jusqu'à une dragme, dans de la conserve de rose, pour donner

ensuite le flux de bouche.

Le Lecteur observera que je ne donne pas le flux de bouche pour guerir de la verole ; j'ordonne seulement aprés les remedes generaux, & les decoctions de gayac ou de squine & de salse pareille, de prendre tous les matins, depuis un scrupule jusqu'à une demi-dragme en poudre de la racine de contrahierva dans une liqueur convenable, ou du camépitys en infusion ou en decoction, avec plusieurs autres simples propres pour guerir à fond ; cette maladie, sans flux de bouche, comme il est amplement rapporté dans mon Traité des Simples, & je ne conseille le flux de bouche qu'à ceux qui croiroient n'être pas bien gueris sans cela ; ainsi pour satisfaire ceux qui sont dans cette pensée, je rapporterai exactement la maniere avec laquelle il le faut donner.

Pour donner le flux de bouche, on fait des frictions avec l'onguent de mercure qui se fait en cette maniere : prenez vieille graisse de porc une livre, mercure crû, c'est-à-dire du vif argent, demi-livre, terebenthine lavée dans de l'eau de vie, trois onces, cire jaune deux onces, huiles de laurier, de ruë, de petrole, c'est à dire ; de bitume, de vers, de camomille & d'aspic du païs, c'est-à-dire, de lavande, de chacune

chacune, une once & demie, ſtyrax liquide ſix dragmes, euphorbe tres-ſubtilement trituré demie-once. Pour bien compoſer cet onguent Neapolitain, il faut premierement, comme il a été dit, pulveriſer l'euphorbe avec quelques gouttes d'huile, éteindre le vif argent dans un mortier avec une partie de la graiſſe de porc, faire fondre le reſte avec les huiles & la cire hachée menu, ſur des cendres chaudes, & étant retiré hors du feu, & à demi refroidi, on y ajoûtera la terebentine lavée, & enſuite l'euphorbe & le ſtyrax liquide ; le tout étant bien mêlé enſemble, ſera ajoûté peu à peu dans le mortier avec l'argent vif qui y a été éteint, pour le tout ſerrer & s'en ſervir au beſoin.

Quand on voudra donner le flux de bouche, on commencera à frotter par la plante des pieds, des pieds on monte aux jambes & au dedans des cuiſſes ; on va toûjours en montant, & on finit enfin au col en frottant les parties du corps particulierement les jointures ; il ne faut point frotter l'épine du dos ; & quand les perſonnes ſont delicates, une friction ſuffit quelquefois : on frottera le malade auprés du feu, aprés qu'il aura pris un boüillon ; on frotte ordinairement avec un ou deux gros de mercure à chaque fois, ſans compter la

graisse ni les autres choses, qui entrent dans la composition de cet onguent. On donnera un calçon & des chaussettes de linge au malade; on le mettra ensuite dans son lit; on regardera de tems en tems dans la bouche du malade, pour voir si le vif argent agit; ce qui se connoît quand la langue, les gencives & la luette s'enflent & s'épaississent; le malade a mal à la tête, il a l'haleine forte, le visage rouge, à peine peut-il avaller sa salive, ou bien il commence à saliver. S'il ne paroît aucun de ces signes, on recommencera à le frotter le lendemain matin & le soir, si on n'apperçoit point la salivation, car on donne quelquefois quatre ou cinq frictions & un peu de panacée mercurielle interieurement pour avancer la salivation. Cette panacée est un sublimé dulcifié par beaucoup de sublimations, & par l'esprit de vin; on en donne dix ou douze grains, selon les forces du malade. Pendant les frictions, on se nourrira d'œufs, de boüillons & de consommez; on gardera le lit dans une chambre chaude, & on ne se levera que lorsqu'on voudra arrêter la salivation, qui dure vingt ou vingt-cinq jours, ou plûtôt; c'est-à-dire, qu'elle doit durer jusqu'à ce que la salive soit belle, claire & fluide, & non puante ni colorée. Si pendant la

salivation, il arrivoit un cours de ventre, elle cesseroit : pour la faire recommencer, on arrêtera le cours de ventre, avec des lavemens faits avec du lait & des jaunes d'œufs ; & si elle ne recommençoit pas, il la faudroit exciter avec une legere friction : si elle étoit trop abondante, on la diminueroit avec quelque legere purgation, ou bien avec quatre ou cinq grains d'or fulminant dans un peu de conserve de rose.

On salive ordinairement trois ou quatre livres par jour, dans un bassin fait exprés, que le malade tient dans son lit, à côté de sa bouche, dans lequel la salive coule. Si le flux de bouche ne s'arrêtoit pas de lui-même dans le tems necessaire, on purgeroit le malade pour l'arrêter, ou on useroit de quelques gargarismes deterſifs, comme de l'eau de petite centaurée, & d'hissope, eau d'orge, decoction d'agrimoine & d'iris avec du miel, ou on donneroit de l'or en poudre, ou en feüille, depuis six grains jusqu'à trente, ou enfin l'or fulminant depuis deux grains jusqu'à six. S'il reste des ulceres dans la bouche du malade, on les dessechera, en les gargarisant souvent avec de l'eau d'orge, du miel rosat, ou du vin tiede.

Quand le malade sera levé, on le chan-

gera de chambre, de linge, & de lit; & on le purgera aprés cela avec un demi-fcrupule de veritable raifine de fcammonée, & un fcrupule d'extrait de rhubarbe dans une once de fyrop de marube blanc : on moderera la dofe fuivant les forces du malade; aprés quoi il le faudra nourrir avec de bons alimens & de bon vin, pour lui faire reprendre fes forces; & s'il étoit trop affoibli, il prendra pendant huit jours du lait de vache avec du fucre rofat.

Ceux qui ne voudront pas fouffrir les frictions, feront traitez avec l'emplâtre de ranis, qui eft de la compofition de Jean Vigo, qui eft telle : prenez deux livres de bon vin rouge, axunge de porc & de veau, de chacun une livre, fix grenoüilles vives, trois onces & demie de vers de terre lavez en vin, deux onces & demie d'axunge de vipere, fucs de racine d'eaune & d'hyeble, huile de camomille, d'aneth, d'afpic, c'eft-à-dire, de lavande, & de lis, de chacun une once, huile de laurier, une once & demie, de faffran une once, dix dragmes d'encens, cinq dragmes d'euphorbe, fchoënanthe, ftoëchas arabique & matricaire de chacun une poignée; faire le tout boüillir jufqu'à ce que le vin foit prefque confommé : on ajoûtera dans la

coulure une livre de litharge d'or, & deux onces de terebenthine claire, & suffisamment de cire jaune, & sur la fin on ajoûtera une once & demie de styrax, le retirer du feu, & étant refroidi, on y mêlera quatre onces de vif argent, Il y en a qui doublent la dose du vif argent qui aura été éteint avec la salive d'un jeune homme, ou de graisse de porc, comme il a été dit ci-dessus, pour du tout en former des magdaleons, qu'on gardera pour le besoin.

Pour bien faire cet onguent il faut premierement faire cuire les grenoüilles vives, & les vers lavez de vin, avec les graisses de porc & de veau, dans le vin requis, jusqu'à la consomption du tiers, puis y ajoûter la matricaire, le staëchas & schoënanthe, un peu aprés on y mettra les sucs, & les huiles d'aneth, de camomille, de lis, de laurier, & la graisse de vipere ou de serpent pris au mois de Juillet sont les meilleurs, qu'on fera encore boüillir jusqu'à la consomption de la moitié de l'humidité y restante, laquelle servira à la cuite de la litharge, aprés quoi on exprimera le tout fortement, pour faire cuire dans la coulure la litarge sur un feu mediocre, en remuant toûjours avec une spatule, afin qu'elle ne brule pas, puis on y ajoûtera la

cire, quand elle fera fonduë : on ôtera la baffine ou le pot de terre où le tout aura été mis, de deffus le feu, pour y ajoûter les huiles de fpic & de faffran, & l'euphorbe avec l'encens pulverifez, enfin le ftyrax liquide & la terebenthine, le tout étant refroidi, on y meflera fur un marbre oint d'huile, l'argent vif qui aura été éteint comme il a été dit.

On envelopera avec cet emplâtre ou cerat, toutes les jointures, aprés avoir été purgé, ou on en envelopera les bras & les cuiffes entierement, & fe tenir au lit, ou du moins dans la chambre, s'il furvient demangeaifon on fomentera l'endroit avec decoction de rofes, de camomille & de melilot, puis on appliquera l'emplâtre, fi ces remedes n'ont pas affez de force, on oindra de plus, une ou deux fois.

Ayant expliqué la maniere de donner le flux de bouche, je rapporterai encore la maniere de guerir fans flux de bouche, avec la racine de fquine & les pilules de mercure, afin de pouvoir contenter un chacun, felon fon inclination & fes forces.

Quand on aura été purgé, on fuivra le même regime de vivre qui a été cy-deffus ordonné, qui ne fera pas neanmoins fi étroit, parce que la fquine deffeche plus que le gayac, & on preparera les potions en cette

maniere, prenez depuis une once jusqu'à une once & demie, de racine de squine coupée en petits morceaux, faites la cuire & boüillir dans dix livres d'eau, dans un pot de terre vernissé, jusqu'à la diminution de moitié, ensuite on passera la decoction, que l'on gardera toûjours sur des cendres chaudes, il en faut faire de nouvelle tous les jours, ou tous les deux jours, parce qu'elle s'aigrit facilement, & perd sa force si on la garde plus long-temps, on donnera le matin à six heures, huit ou neuf onces de cette decoction selon les forces du malade, que l'on fera suer trois heures, & que l'on essuira bien avec des linges chauds, il dînera à dix heures, trois heures aprés midy, il prendra pareille dose de cette decoction, il se couchera pour encore suer se couvrant bien pour cet effet, il soupera à six heures legerement, & boira au lieu de vin, d'une seconde decoction qu'on aura faite de cette même racine, dans pareille quantité d'eau, si le malade ne peut pas se passer de vin, il en boira avec cette decoction parties égales, on aura le soin d'augmenter, ou de diminuer la dose selon les forces & l'état du malade, on continuera ce regime trois fois la semaine, & dans les jours d'intervales on se purgera avec les pilules de mercure.

Pour faire les pilules mercurielles, on prend dix onces de rhubarbe, trois dragmes de ſcammonée, on les broye & on jette par deſſus du ſuc ou du ſyrop de limons, & du vif argent envelopé dans du drap afin qu'il ſorte grain à grain, deux onces & ſix dragmes, qu'il faut éteindre diligemment avec le même ſuc, & étant bien mêlé & éteint, on jettera ſouvent par deſſus du même ſuc ou ſyrop; & on y ajoûtera deux dragmes de farine de froment, & une dragme de muſc, on fera cinq pilules d'une dragme que l'on dorera exactement, parce que l'or dit Dioſcoride, corrige & reprime la malignité de l'argent vif, on prendra tous les jours d'intervales comme il a été dit; une de ces pilules, ſix heures avant le ſouper, ou en prendre tous les jours une, ſix heures aprés ſouper, & continuer ainſi trente jours durant, ſans prendre aucun autre medicament, purgation, ni application, mais on prendra ſeulement deux fois la ſemaine une once d'eau de fenoüil, & une demie once d'eau de vie.

Ceux qui ne voudront point prendre de mercure, ni ſouffrir le flux de bouche, outre les ſimples dont j'ai parlé cy-deſſus, prendront pendant pluſieurs matins, depuis dix goutes juſqu'à trente, d'eſprit de vipere, dans

un peu d'eau de meliſſe, ou depuis huit grains juſqu'à un ſcrupule de ſel de chardon benit, ou de meliſſe dans leur propre eau, & ne rien prendre que quatre heure aprés, on aura ſoin de purger ſouvent, & de donner beaucoup de lavemens avec decoction de meliſſe, petite centaurée, camomille, chardon-benit, abſynthe, mercuriale, bouroche, fumeterre, fraizier, échium, & bugloſe, au ſurplus on gardera le regime de vivre cy-deſſus ordonné au commencement de la cure de cette maladie.

Si il y à douleur au membre viril : on l'appaiſera en le frottant en forme de liniment, avec huile de jaune d'œufs durs, incorporée avec graiſſe d'oye, ou prendre de l'eau de fleurs de ſoucy, pour en faire fomentation tant ſur les parties de l'un que de l'autre ſexe, pour en appaiſer les douleurs : ce qui eſt auſſi bon pour les mammelles des femmes.

§. IV.

Des Deſcentes.

L'Hernie eſt un mot general qui ſignifie rupture, & relaxation, qui eſt proprement ce qu'on appelle deſcente, qui eſt une maladie aſſez ordinaire du ventre in-

ferieur, ainsi il est à propos d'en traiter en cette endroit, il y en a de plusieurs sortes, l'humorale, l'aqueuse, variqueuse, charneuse, intestinale; venteuse & autres.

Les causes sont la cheute, les coups, les jeux de paume, le jet de pierre ou d'autres causes, les sauts, les courses, le port des choses pesantes, les cris, la toux, le coït immoderé, la compression forte des intestins; & toute sorte d'efforts.

Pour la descente des petits enfans, il faut mettre un scrupule de graine de talitron, dans un poëlon de boüillie qu'on leur fera manger, outre cela on les bandera sur la descente, avec une petite compresse.

Pour toutes sortes de descentes des personnes de tout âge, on pourroit bien se dispenser de rapporter ici aucun remede, puisque celui du Prieur de Cabrieres que le Roy a rendu public y est propre, & est reputé être connu de tout le monde, neanmoins comme il se pourroit faire que le lecteur ne l'eût pas, je le rapporterai comme il a été donné au public.

Remede du Prieur de Cabrieres pour les descentes des personnes de tout âge.

La dose est differente selon les âges, quoique le remede soit le même, & pour les enfans à la mammelle bien que le ban-

dage ſeul les gueriſſe.

Depuis deux ans, juſqu'à ſix.

Prenez de bon eſprit de ſel bien rectifié, trois ou quatre goutes, meſlez les dans une cuillerée ou deux de vin, & la faites avaler tous les matins à jeun.

Depuis ſix ans juſqu'à dix, prenez quatre ſcrupules de bon eſprit de ſel, meſlez les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge, & en prenez tous les matins environ la quantité de deux onces, en ſorte que cette doſe dure pour ſept jours, aprés leſquels vous renouvellerez le remede, juſqu'à ce que vous en ayez pris vingt & un jours de ſuite.

Depuis dix ans juſqu'à quatorze, prenez deux gros du même eſprit ſur une chopine de vin rouge.

Depuis quatorze ans juſqu'à dix ſept, prenez deux gros & demi du même eſprit ſur une chopine de vin rouge.

Depuis dix ſept ans juſqu'au reſte de la vie, prenez cinq gros d'eſprit de ſel ſur une chopine de vin rouge.

Recepte de l'emplâtre.

Prenez du maſtich en larme demi-once, laudanum trois dragmes, trois noix de cyprés bien ſechées, hypocyſtis, une drag-

me, terre ſigillée une dragme; poix noire trois onces, terebenthine de Veniſe une once, cire neuve jaune une once, racine de grande conſoude ſechée demi-once, pulveriſez ce qui ſe doit pulveriſer, & faites cuire le tout en remuant toûjours, juſqu'à ce qu'il ſoit reduit en bonne conſiſtence d'emplâtre pour vous en ſervir comme il s'enſuit.

Maniere de traiter les Deſcentes.

Il faut avoir un bon bandage qui tienne bien ferme, & mettre un emplâtre ſur la rupture, & deux s'il eſt neceſſaire, aprés avoir raſé le lieu ou on le doit mettre. Il faut prendre le remede à jeun, & battre la bouteille devant que de verſer le vin dans le verre, Il faut aprés en mettre trois doigts dans le verre & l'avaller. Il ne faut ni boire ni manger que quatre heures aprés avoir pris le remede.

Il en faut prendre vingt & un jours, s'il fait mal à l'eſtomach, on peut être un jour ſans en prendre, & même deux en cas de beſoin.

Pendant que l'on prend le remede il faut porter le brayer jour & nuit, & ne jamais s'aſſoir, être toûjours debout, ou couché, marcher beaucoup, n'aller point à cheval, en carroſſe, ni en charrette,

aller toûjours à pied, ou en bateau, ne faire aucun excez de bouche ni autres.

Il faut porter le brayer trois mois aprés les vingt & un jours du remede, jour & nuit. Il ne faut monter à cheval qu'aprés les trois mois, & quand on y montera, il faut encore porter le brayer autant qu'on croira en avoir besoin pour laisser affermir la partie.

Au lieu du remede cy-dessus si on le trouve trop difficile, on fera tous les jours un cataplasme nouveau durant la necessité, tant aux enfans qu'aux adultes, avec des racines recentes du sceau de Salomon, on les raclera, & les couper ensuite en petits morceaux, pour les piler dans un mortier avec de la farine de féves, & en faire un cataplasme qu'on appliquera avec un bandage de toille forte, pliée en double.

§. V.

Des maladies des femmes non enceintes.

LA suppression des mois est une maladie assez ordinaire aux filles, & aux femmes, & cette maladie en produit plusieurs autres à la matrice, comme inflammation, erisipele, schirre & cancer suivant le sentiment d'Hippocrate, or par le nom de mois on entend le sang dont elles

ſont purgées par la matrice tous les mois ; ce qui leur commence ordinairement à l'âge de douze ans, on les appelle auſſi fleurs, parce que de même que les arbres promettent, & font eſperer leurs fruits par leurs fleurs, les femmes font connoître par ces marques qu'elles ſont propres à concevoir & à porter leur fruit.

Les cauſe de la ſuppreſſion des mois, ſont le trop grand travail, & le trop grand exercice, la grande & longue évacuation par le nez, ou les hemorrhoïdes, le defaut de l'exercice accoutumé, parceque pour lors le ſang s'épaiſſit, & la chaleur naturelle s'émouſſe & diminuë, deplus les fruits cruds, les plaïes, les ulceres de la matrice & autres cauſes ſemblables, arrêtent les mois.

Les ſignes de cette ſuppreſſion, ſont premierement la purgation des mois arrêtée pour le tout ou en partie, douleur des lombes, & des reins, & du bas ventre, douleur de teſte, palpitation de cœur, l'aſſitude aux jambes, oppreſſion & difficulté de reſpirer particulierement aprés le repas, des ſoupirs par le reflux de l'humeur au diaphragme, & degoût des alimens, tous ces ſignes & ſymptomes marquent une plenitude de ſang, qui eſt ſi grande que les vaiſſeaux ne peuvent ſe reſſerrer pour ſe

décharger de ce ſang ſuperflu, ou une obſtruction des vaiſſeaux cauſée par une matiere pituiteuſe, auſquels cas il y a neceſſité de purger, de même dit Hippocrate que lorſque que les menſtruës ſont de differentes couleurs, ou quand elle n'ont pas leur couleur naturelle.

On commencera la gueriſon de cette maladie, par les ſaignées du bras, même du pied dans le temps que la nature a accoutumé de ſe decharger par la purgation du ſang menſtruel.

On fera des lavemens avec armoiſe, méliſſe, matricaire, mercuriale, valeriane, abſynthe & ariſtoloche : on mettra pour chaque lavement un quarteron de miel commun, & une once de ſel, & en prendre ſouvent.

On purgera par une infuſion de ſené juſqu'à quatre dragmes, dans un verre d'eau d'hiſſope ou d'armoiſe : deux jours aprés, on purgera avec une infuſion de ſené dans de l'eau de ſabine; on mettra deux onces de ſené infuſer du ſoir au matin, & un gros d'écorce de citron : quand le tout aura été paſſé, on mettra dans la coulure juſqu'à dix grains de ſcammonée.

Si les mois ne ſont pas encore provoquez, on purgera une troiſiéme fois, deux jours aprés la precedente, en donnant juſ-

qu'à dix grains de cryſtal de tartre emetique, dans un verre d'eau de matricaire, & on prendra un peu de boüillon, à meſure que l'on vomira.

Aprés quoi, on prendra pendant trois jours, une decoction faite d'une petite poignée d'hedera terreſtris, & de coq de jardin pour chaque fois.

On provoquera auſſi les mois, avec une decoction d'une demi-once de racine de cabaret, ou de douze feüilles de la la même plante, dans chopine d'eau d'orge, que l'on fera reduire à la moitié pour en prendre la coulure; ou juſqu'à deux gros de feüilles de gratiole, infuſées du ſoir au matin, pour en prendre la coulure à jeun, & deux heures & demie aprés prendre un boüillon.

Si les mois fluent en trop grande abondance, il en vient intemperie froide ou ſéche, ou froide & ſéche enſemble, hydropiſie & pâles couleurs: & ſi en ce flux, il arrive convulſion, évanoüiſſement, lypothimie, ou defaillance d'eſprits, c'eſt mauvais ſigne, dit Hippocrate, c'eſt pourquoi il y faut promptement remedier avec prudence neanmoins, n'uſant pas d'abord de remedes aſtringens, de crainte qu'en arrêtant trop tôt ce ſang, cela ne cauſât une inflammation ou un ulcere à la matrice.

Si

Si ce flux vient d'une trop grande plenitude de ſang, il en faut faire revulſion en ſaignant au bras, de même que s'il eſt cauſé par un ſang bilieux, acre & piquant.

On fera de la ptiſanne avec fruit de berberis, trefle aceteux, chien-dent, de chacun une poignée, & regliſſe deux gros que l'on fera boüillir dans trois chopines d'eau, juſqu'à la conſomption d'un tiers, pour le boire ordinaire, mettant dans un verre que l'on prendra le ſoir en s'allant coucher, une dragme de karabé ou ambre jaune bien pulveriſé. Et le matin à jeun, on prendra parties égales, d'eau de plantain, & de ſuc de bourſe à paſteur.

On fera des lavemens avec plantain, argentine, chelidoine, abſynthe, pied de lion, joubarbe, violier & bouroche, on mettra dans chacun trois onces de miel roſat, & deux gros de criſtal mineral, & en prendre ſouvent même ſans miel.

Quand la chaleur ſera moderée, on purgera avec rhubarbe juſqu'à deux dragmes en infuſion, dans un verre de cette ptiſanne avec une pincée de fleurs de peſcher.

Si le flux ne s'arrête pas, & que la trop grande evacuation debilite les forces, on prendra des potions faites avec racine de

biſtorte, quatre onces, de tormentille, ſix onces, feüilles de plantain, une poignée; faire le tout boüillir dans une pinte & chopine d'eau, juſqu'à la diminution d'un tiers; paſſer le tout, & ajoûter dans la coulure deux onces de ſucre, pour en boire le matin à jeun un verre, dans lequel on ajoûtera une cueillerée de ſuc d'ortie blanche, & dans le verre que l'on prendra le ſoir en s'allant coucher, on ajoûtera une cueillerée de ſuc de pervenche.

Les fleurs blanches ſont encore bien incommodes; & demandent la purgation, parce qu'elles ſont des effets d'une cacochymie, qui eſt ordinairement pituiteuſe, ou ſereuſe, que toutes les parties envoïent à la matrice, ou qu'elle cauſe elle-même par ſon intemperie, ne pouvant convertir en ſa ſubſtance ce qui lui eſt envoïé pour ſa nourriture.

Ce flux eſt quelquefois clair, & blanchâtre, quelquefois jaune & pâle, & quelquefois verd, qui eſt quelquefois ſans odeur, & quelquefois il ſent mauvais; il cuit quelquefois, brûle, & écorche l'orifice de la matrice par où il paſſe: les filles en ſont ſouvent attaquées, auſſi bien que les femmes, particulierement celles qui ont les pâles couleurs.

On purgera d'abord avec une dragme

de rhubarbe, & deux dragmes de sené infusez ensemble, pendant douze heures dans une decoction de fenoüil & d'anis.

On fera ptisanne avec fleurs d'amaranthe pourprée, deux onces, racine de souchet une once, bistorte deux onces, feüilles de chesne, veronique & calamenthe, de chacun une poignée, faire le tout boüillir dans trois pintes d'eau reduites à deux, pour le boire ordinaire, aprés qu'on aura été purgé : on mettra dans un verre que l'on prendra le matin jusqu'à un scrupule de sel de corail ; & dans un verre que l'on prendra en s'allant coucher, on mettra un gros de lunaria minor en poudre.

Ensuite dequoi on purgera en resserrant, avec un gros de rhubarbe, & un gros & demi d'hippolopathum rotundi folium, infusé dans une decoction d'agrimoine & de fumeterre.

Aprés cette derniere purgation, on prendra sept ou huit gouttes d'huile d'anis dans du boüillon, le matin à jeun, & le soir trois heures aprés un leger souper : cette huile est souveraine pour toutes les parties nerveuses ; comme l'estomach, la vessie, la matrice ; & autres de cette qualité.

Il faut observer qu'il y a une certaine matiere blanche, qui n'est pas simplement

fleurs blanches, mais une matiere purulente, qui est même plus blanche, & souvent mêlée de filamens de sang, auquel cas il faudra, outre les remedes rapportez ci-dessus, faire injection dans la matrice, avec du lait de chevre, dans lequel on aura fait boüillir des fleurs de camomille, & de petite centaurée avec des feüilles de sanicle.

L'inflammation de la matrice, est caussée par un sang qui s'est répandu dans sa substance ; ce qui arrive ou par des pertes de sang, ou aux femmes nouvellement accouchées, par l'effusion du sang que les parties voisines lui envoïent.

Les signes sont la dureté, tension, chaleur, douleur & pulsation, difficulté d'uriner, si elle est enflammée à la partie anterieure ; & dureté du ventre, avec grande douleur des reins, si elle est enflammée en la partie posterieure.

La saignée du bras est necessaire en cette occasion.

On fera des injections dans la partie avec du lait de chevre, boüilli avec des fleurs de camomille, feüilles de plantain, & roses seches.

On prendra des lavemens avec decoction de guimauves, racine de nenuphar, pourpier, & un morceau de veau du côté

de la cuiſſe, d'environ une livre, que l'on fera boüillir dans deux pintes d'eau, juſqu'à la diminution de la moitié, pour en prendre un au matin, & un au ſoir trois heures aprés un leger ſouper, mettant dans chaque lavement, trois onces de miel de nenuphar, & un gros de criſtal mineral.

On fera des linimens ſur la partie, avec huile roſat, & du vinaigre roſat battus enſemble; & quand la chaleur ſera paſſée, on purgera avec une infuſion de ſené dans une decoction de fleurs de camomille, mettant juſqu'à quatre gros de ſené.

La ſuffocation de matrice, eſt une maladie qui approche de l'épilepſie, aïant ſes retours & circuits de même, étant une convulſion du cerveau, cauſée par des vapeurs malignes de quelques abſcez, ou ulceres de la matrice, ou par celles des mois retenus, ou par quelque matiere croupie ou corrompuë dans cette partie, qui rend la reſpiration difficile, & trouble la raiſon: elle eſt auſſi cauſée par une mauvaiſe odeur, qui la remuë, & qui la bleſſe.

Les ſignes de l'accez, ſont quand la malade a le pouls fort foible, la veuë comme égarée, le viſage pâle; elle tombe comme morte, ne pouvant ſe tenir ſur ſes jambes; elle eſt morne, ſtupide, ré-

veufe ; elle pleure, ou elle rit ; fes bras & fes jambes fe retirent quelquefois : tous ces fymptomes font affez connoître la fympathie que cette partie a avec le cerveau & le cœur.

Pour guerir cette maladie, on purgera fouvent avec une infufion de fené dans un verre d'eau de matricaire, mettant dans la coulure fix grains de caftor.

On prendra foir & matin à jeun, une once de fyrop compofé en cette maniere : prenez betoine, fumeterre, tormentille, adiantum, polipode de chefne, epithim, racine d'imperatoire, de chacun une poignée ; faire le tout boüillir dans trois pintes d'eau, que l'on fera reduire à deux : étant paffées, on y ajoûtera huit onces d'effence de genevre ; faire cuire le tout, avec une livre de fucre fin en confiftance de fyrop, pour le garder, & en prendre une once, comme il a été dit, dans un verre d'eau de matricaire.

On fera injection dans la partie avec deux onces de lait de chevre, trois onces de fuc de guimauves, & une dragme de fafran ; mêler le tout enfemble, en faire injection étant tiede.

On boira un verre de vin blanc, dans lequel on aura fait boüillir des fleurs de romarin ; ou on fera fentir de l'as fætide

dans un noüet, l'un & l'autre eſt experimenté. Ou on pourra donner dans un peu de vin, juſqu'à un ſcrupule des fleurs de noyer en poudre, ou une dragme de ſemence de daucus.

Le mal de mere ſe guerit en prenant cinq ou ſix gouttes d'huile d'ambre, dans un peu de boüillon.

Ou on prendra conſerve de betoine, racine de peone mâle, racine de valeriane ſauvage, & ſel de corail; la doſe eſt de deux parties de peone, une partie de valeriane, & trois parties de conſerve de betoine: du tout en prendre trois dragmes, avec vingt-quatre grains de ſel de corail, c'eſt-à-dire, un ſcrupule, & prendre par deſſus, un verre d'eau de noix; ce qui eſt fort bon quand ce mal cauſe le delire.

Quand l'inflammation de la matrice eſt negligée, & qu'on n'y apporte pas promptement les remedes propres, & qu'elle ne ſe reſout point, elle fait un ulcere par la ſuppuration de la matiere; l'acrimonie des humeurs peut auſſi cauſer l'ulcere.

L'ulcere de la matrice ſe connoît par la matiere purulente qui ſort de la partie, par les horreurs, & les friſſons qui ont precedé, & par la douleur qui eſt tres-ſenſible, lors que l'humeur acre & piquante fait impreſſion ſur les membranes.

La gueriſon de l'ulcere de la matrice, qui eſt une ſentine & un égoût où tombent toutes les ſuperfluitez du corps, ſera commencée par la ſaignée ; aprés quoi on aura recours aux remedes deſſicatifs pour le deſſecher & le nettoïer : ſi on le neglige, il conduit à l'hectique, particulierement s'il y a de la chaleur.

S'il n'y a point de chaleur, & qu'il ſorte beaucoup de matiere purulente de la partie, on uſera au lieu de ptiſanne de l'eau vegetale, laquelle ſe fait en cette maniere : prenez une demi-livre de tartre bien épuré, mêlez-le avec une once de limaille d'aiguille ; mettez doucement ce mélange dans quatre livres d'eau boüillante de pluïe, dans un pot de terre verniſſé, faites boüillir le tout enſemble l'eſpace d'un *miſerere*, paſſez auſſi-tôt dans un linge blanc, agitez la liqueur juſqu'à ce qu'elle ſoit refroidie, il ſe trouvera une poudre que vous ferez ſecher, laquelle étant ſeche ſera verdâtre & étincelante, qu'on appelle tartre martial, dont vous prendrez une once bien pulveriſée ; & aïant fait boüillir douze pintes d'eau de riviere, ou de pluïe, vous mettrez dans cette eau boüillante, cette poudre peu à peu, & vous laiſſerez boüillir le tout pendant une heure dans la chaudiere, & étant refroidie, on verſera par

inclination cette eau, dans un autre vaisseau, pour en prendre pendant trois semaines ou un mois, selon la necessité, quatre verres chaque matin à jeun, & ne manger que trois heures aprés ; & trois heures aprés dîner, on en boira un grand verre, & un autre verre en se couchant trois heures aprés souper. Cette eau est non seulement bonne pour les ulceres de la matrice, mais aussi pour lever les obstructions du foye, de la ratte, & de toutes les autres parties du ventre inferieur, en temperant même l'intemperie chaude de toutes ces parties.

Auparavant d'user de cette eau vegetale, il faut se purger, & chaque semaine prendre aussi une purgation, de même qu'en cessant l'usage de cette eau. La purgation sera d'une infusion de deux gros de sené dans une decoction de fleurs de petite centaurée, & de fleurs de camomille : quand on aura passé l'infusion du sené, on mettra dans la coulure jusqu'à quinze grains de diagrede. Et trois heures aprés, on prendra un boüillon.

On fera des injections dans la matrice, avec decoctions de fleurs de petite centaurée, & de racine d'aristoloche ronde. Si l'ulcere est malin & chancreux, on fera injection avec deux onces de suc de feüil-

les de nicotiane verte, & quatre onces d'eau de polygonum, pour en feringuer trois ou quatre fois le jour étant tiede.

On ne mangera point de viande grosfiere, de lait, de legumes, ni de fruits crûs.

On n'ufera point de fomentation, & on n'appliquera rien de froid en dehors ni en dedans de la partie.

On fera une compofition de parties égales de caftor, de gomme d'as fœtide, & d'euphorbe; pour le tout étant mêlé enfemble, en recevoir la fumée par le bas.

Aprés la purgation, pour donner un cours contraire aux humeurs qui tombent fur la partie, on fera un apozeme avec un quarteron de racine de patience fauvage pilée, un quarteron de nenuphar, demie once de racine de fpatula fætida, une poignée d'agrimoine, avec un quarteron de bon miel vierge; faire le tout boüillir dans trois pintes d'eau que l'on fera reduire à deux, pour en prendre un verre le matin à jeun, & ne rien prendre de trois heures aprés, & un autre vers le foir trois heures aprés un leger fouper; ce que l'on continuëra pendant la neceffité, ajoûtant à chaque prife quatre ou cinq gouttes d'efprit de fuccin qui y eft fpecifique.

L'hydropifie de la matrice, eft une ma-

ladie qui cauſe auſſi bien du deſordre dans l'œconomie du corps.

Les cauſes ſont les vents, les ſeroſitez, & la matiere pituiteuſe qui s'amaſſe dans la cavité, ou entre les membranes de la matrice.

Les ſignes ſont la tumeur, le ſentiment de peſanteur dans la partie la plus baſſe du ventre, & le ſon d'une eau flotante.

On prendra des lavemens de decoction de mercuriale, fraizier, hyebles, parietaire, bouroche, bugloſe, abſynthe de ſureau & de fenoüil, mettant dans chacun, trois onces de miel commun, & demie once d'huile d'anis.

On fera des injections avec decoction de racine de flambe, feüilles de marube blanc & ſabine; & on fera boüillir des fleurs de ſureau, dans de l'huile d'olive, que l'on mêlera aprés avoir le tout paſſé avec ladite decoction.

On prendra du ſirop de nerprum le matin à jeun juſqu'à deux onces, ſuivant l'âge & les forces, & deux heures aprés prendre un boüillon.

Ou on donnera juſqu'à quinze grains de gomme gutte en poudre, le matin à jeun, que l'on aura fait infuſer pendant deux heures dans une decoction de feüilles de betoine, & de racine de flambe.

Aprés cette purgation, si cette hydropisie dure encore, on donnera dans un peu de pareille decoction, huit grains de tartre emetique, pour prendre le matin à jeun; on en donne jusqu'à douze grains.

Si cette hydropisie est causée par vents ou pituite, on appliquera sur la region de la matrice, des sachets remplis de semence de millet, bayes de laurier grossierement pilées, & arrosées de vin blanc, en les faisant chauffer.

On purgera avec une infusion de sené trois gros, dans une decoction faite avec deux gros de coulevrée & bayes de genevre, une once.

On prendra une dragme de feüilles d'aulne, qu'on appelle aussi verne, & de sabine en poudre, qu'on mêlera avec du miel; enveloper le tout dans un linge fin pour en faire un pessaire, qu'on fourrera dans le col de la matrice. Pour faire ce pessaire, on fait cuire environ trois onces de miel commun dans un poëlon, a feu lent & clair, jusqu'à la consistance, à peu prés, d'un electuaire un peu solide, avec lequel on mêle bien la poudre en question, qui est faite d'aulne & de sabine, ou au lieu de l'aulne on peut prendre pareille quantité de feüilles d'esula aussi en poudre; le tout étant bien mêlé, il le faut mettre dans

un linge fin graiſſé d'huile : on le fera de la groſſeur du doigt du milieu, & de la longueur de ſix ou ſept travers de doigts, ſuivant l'âge & les perſonnes, pour le mettre ainſi graiſſé d'huile, dans le col de la matrice, au bout duquel on attachera un petit ruban, pour le lier à la cuiſſe, afin qu'il ne ſoit pas attiré au dedans de la matrice.

Le relâchement ou chûte de la matrice, arrive lors que les ligamens ſont relâchez, en ſorte que la matrice tombe dans ſon col, & les femmes qui en ſont indiſpoſées ont peine à marcher : ſi on n'y apporte de prompts remedes, cette incommodité devient incurable, & les vieilles femmes en gueriſſent rarement ; les femmes repletes y ſont plus ſujettes que les autres, parce que l'humeur dominante, qui eſt la pituite, tombant ſur les ligamens, les refroidit & les relâche ; ce qui peut auſſi arriver aux femmes qui marchent nuds pieds, dans le tems de leurs menſtruës, ou un peu aprés, dans des lieux humides.

Cela arrive auſſi aux filles amoureuſes, qui ſouhaittent avec trop de paſſion, ce qu'elles ne peuvent obtenir pour ſatisfaire à l'avidité de leur matrice : l'ulcere, l'abſcez, les matieres retenuës, & croupies,

un grand déplaisir, un mouvement trop violent pendant la grossesse, ou aprés l'accouchement, tout cela peut causer la chûte de matrice.

Si la matrice est enflée, on fera des fomentations avec decoction de fenoüil, fleurs de camomille & de melilot, dans du vin blanc.

S'il y a inflammation, on fera boüillir des fleurs de roses rouges dans du lait, pour en faire fomentation; aprés quoi, on remettra doucement la matrice dans sa situation ordinaire & naturelle avec un linge delié; & pour la tenir dans cette situation, on introduira dans son col, une petite orange, de la grosseur d'une noix, qui y sera conservée sans incommodité tant que l'on le souhaittera.

On fera ptisanne avec quatre onces de racine de bistorte, feüilles d'agrimoine, de pied de lion & d'acacia, de chacun une poignée, avec reglisse, que l'on fera boüillir dans trois pintes d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour en faire sa boisson ordinaire pendant huit jours, mettant dans le verre que l'on prendra à jeun, jusqu'à vingt grains de sel de corail.

On peut aussi remettre la matrice par la peur, de quelque cause qu'elle vienne.

On procurera le vomissement par la de-

coction de douze feüilles d'asarum, étant un remede fort propre pour la remettre.

CHAPITRE III.

Des choses necessaires à la generation du fœtus.

IL est facile de juger par ce que nous avons dit des parties genitales, que trois choses sont necessaires à la generation des animaux parfaits : la premiere, est la diversité du sexe : la seconde, leur conjonction ; & la troisiéme, la matiere provenante du mâle & de la femelle, qui contient l'idée de toutes les parties.

La generation ne se fait que des semences, lesquelles doivent être versées dans un lieu propre, & qui ait la puissance de réveiller la vertu qu'elles ont cachées en elles-mêmes, d'engendrer le semblable à l'individu dont elles proviennent, & ensuite le fomenter & le nourrir : l'homme ne pouvant faire l'un ni l'autre, n'aïant point de lieu propre pour recevoir & concevoir ces semences, il a fallu que la femme fut creée, laquelle a un lieu propre pour les concevoir, & une matiere pour les augmenter, & les nourrir : c'est pourquoi les Anciens ont defini la femelle, un

animal qui engendre dans ſoi, & le mâle un animal qui engendre en autrui ; ſi bien que la nature pour inciter à la propagation de leur eſpece, leur a donné des aiguillons de volupté, & un tres-grand deſir de copulation, afin qu'étant attirez & leurrez par ces amorces, ils habitaſſent l'un avec l'autre : mais comme la ſimple conjonction n'eſt pas ſuffiſante pour la generation, il faut qu'il y intervienne encore un troiſiéme provenant de l'un & de l'autre, par lequel, & duquel ſoit engendré un homme nouveau. Ainſi, dans la copulation, l'effuſion des ſemences qui tiennent lieu de principes, eſt neceſſaire pour la procreation, & par conſequent à la generation des animaux parfaits, il faut que trois choſes concourent, la diverſité des ſexes, leur copulation, & l'émiſſion des ſemences, ou plûtôt de celle de l'homme dans la matrice pour rendre les œufs de la femme feconds, ſelon l'opinion de la pluſpart des Modernes, & les nouvelles découvertes.

§. I.

De la matrice des femmes enceintes.

LA ſubſtance de la matrice des femmes qui ne ſont pas enceintes, eſt charnuë,

charnuë, solide & dure; mais aux femmes grosses, elle est molle, fungueuse, & comme spongieuse, & devient, selon le sentiment des Anciens, contre la nature des autres membranes, d'autant plus épaisse qu'elle se dilate & qu'elle s'étend ; de sorte qu'au tems de l'accouchement, elle a un pouce au moins d'épaisseur, & dans le fond deux travers de doigts. Cette substance est telle, disent-ils, afin de pouvoir contenir beaucoup de sang, & d'esprits, pour les distribuer comme une rosée au placenta, afin de vivifier & nourrir le fœtus. Ils vouloient aussi qu'il y eût comme des petites eminences dans la matrice, qu'Hippocrate & Galien appellent cotyledons, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec une herbe appellée umbilique de Venus, que les Grecs appellent cotyledons ; ce qui arrive, dit Galien, quand les femmes commencent à avoir leurs fleurs, parce que ce sont les orifices des vaisseaux de la matrice qui commencent à s'ouvrir, & que c'est le tems auquel les femmes peuvent concevoir, & pretendent que c'est par ces tumeurs que le sang de la mere tombent dans le placenta: mais plusieurs Modernes assurent, qu'il ne se trouve point de ces petites tumeurs dans la surface interne de la matrice, qu'on puisse

appeller cotyledons, mais qu'il s'y rencontre ſeulement une quantité de pores & de petits pertuis, qui ne ſont que les extremitez des orifices des vaiſſeaux qui y viennent aboutir, contre leſquels le placenta eſt attaché dans la groſſeſſe, afin d'en recevoir le ſang; mais on trouve ces petites eminences qui reſſemblent à cette herbe appellée cotyledon, dans la matrice des brutes, qui ſont des eminences qui ſe tumefient par le concours du ſang qui vient des vaiſſeaux, dans le tems qu'elles font leurs petits.

La matrice des femmes groſſes eſt couchée ſur les petits boyaux, en ſorte qu'elle leur fait changer de place; & ſi l'enfant occupe le côté droit, elle les pouſſe au gauche; & ſi elle occupe le côté gauche, elle les pouſſe au côté droit, ce qui trompe quelquefois les femmes, qui croïent pour cette raiſon, être groſſes de deux enfans, mais aprés l'enfantement, les boyaux reprennent leur place: ſa figure eſt ſemblable, dit du Laurent, à ces longs pots de terre, dont le corps eſt rond & long, & le fond large & plat, aïant ſes teſticules aſſis aux deux côtez preſqu'au milieu de ſon corps, parce qu'aprés que la femme a conçû, il ſemble à meſure que le fond de la matrice monte en haut, que

VIII.

Fig. I.

D G G D
F F
E B E
C

Fig. IIII.

B
C
A
B C E D C B
C
B

Fig. II

Fig. III.

B

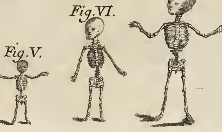
Fig. VIII.

Z X F
V
Y S
X T
R
Q

Fig. VII.

Fig. VI.

Fig. V.



Crespy fecit

les teſticules deſcendent en bas.

L'orifice interne de la matrice qui étoit ſi étroitement fermé durant le tems de la groſſeſſe, s'abreuve d'une certaine humeur, environ quinze jours avant l'enfantement, afin que ſans ſe déchirer, il ſe puiſſe dilater & ouvrir, parce qu'en l'enfantement, il s'ouvre de maniere qu'on ne voit rien qu'une cavité preſque égale, depuis le fond de la matrice juſqu'à la partie honteuſe.

§. II.

De la generation du fœtus.

IL Y a des differens ſentimens ſur le ſujet de la generation ; les premiers Medecins vouloient que l'homme fournit toute la ſemence, & que la femme ne pretât que le lieu où le fœtus eſt formé. Ceux qui ont ſuivi, ont crû plus judicieuſement que la femme fournit de ſa part, & que le fœtus eſt formé du mélange des ſemences de l'homme & de la femme. Enfin, les Modernes étant contraires à ces deux premiers ſectes, pretendent qu'il n'y a point de ſemence dans la femme, que ſes teſticules ne ſont que des oüaires qui contiennent des œufs, leſquels deviennent fœconds, ſelon Everardus & les autres Mo-

dernes, par la partie ſpiritueuſe & volatile de la ſemence de l'homme, ſans qu'il ſoit neceſſaire que les parties craſſes de la ſemence reſtent dans la matrice, pour faire la concèption. *Partes ſeminis craſſiores nil conferunt ad generationem, ſed ſpiritus in ſemine contenti unicâ efformationis fœtus causâ, exiſtunt.* Harveus ſoûtient que toute la force de la ſemence de l'homme, ne conſiſte que dans ſes eſprits, qui ſont ſeuls capables de vivifier, & rendre fécond l'œuf qui eſt le plus proche de ſa maturité. Kerkerin Medecin d'Angleterre dit avoir vû par experience, dans pluſieurs diſſections de filles & de femmes, que ces œufs ſont remplis d'une humeur glaireuſe, d'une ſaveur fade & deſagreable, qui s'écoule facilement à la moindre ouverture, qu'ils ſont de la groſſeur d'un pois, & deviennent plus grands auſſi-tôt qu'ils ſont deſcendus dans la matrice, qu'ils ſont revêtus de deux pellicules qui s'étendent peu de tems aprés en ces deux membranes, qu'on appelle chorion & amnios, & que cette liqueur fermentée par l'activité des eſprits de la ſemence de l'homme, qui penetre ces œufs & les rend prolifiques, s'épaiſſit, & il s'en forme dans le tems, des fibres, des filets, des cartilages, des chairs & des os qui compoſent un enfant, que les filles en

ont aussi bien que les femmes ; de même que les poules qui en font sans communication avec le coq, & que les filles & les femmes en vuident souvent sans s'en appercevoir, parce qu'elles n'y prennent pas garde ; ce qui leur arrive, dit-il, dans le tems de leurs purgations, & dans le tems qu'elles sont fort amoureuses : *Tam conjugatæ quam virgines hæc ova sæpissime excernunt, insensibiliter, sentiunt dum reflectunt, hæc excretio potissimum instante purgatione menstrua, aut alias stimulante libidine accidit.* C'est ce que soûtient aussi Vvarthon Anatomiste de Londres, disant que la semence de l'homme, va aux testicules de la femme, & y est portée par les conduits que Fallope appelle les cornes ou les trompes de la matrice ; que là elle se joint avec l'œuf d'une maniere admirable, & qu'étant ainsi rendu fécond, il descend dans la matrice par les vaisseaux qu'on appelle deferans, & qu'en deux ou trois jours il devient aussi gros qu'une cerise noire. Denis Medecin de la Faculté de Paris, veut que ces œufs descendent plûtôt par les trompes de la matrice que par les vaisseaux deferans, parce que ces trompes sont remplies d'une liqueur blanchâtre qui enduit le dedans, & fraye comme le passage à ces œufs, ce que l'on ne trouve pas dans

les vaisseaux deferans : & parce que, dit-il, on a trouvé souvent des enfans formez dans une des trompes de la matrice, lesquels n'aïant pas pû descendre plus bas, ont causé la mort à la mere ; ce qui provenoit d'un œuf qui étoit descendu du testicule dans cette trompe, lequel étant demeuré en chemin, y avoit trouvé de la nourriture pour quelque mois, mais ce lieu n'étant pas propre pour le contenir plus long-tems, il avoit causé ce desordre ; si bien que l'on peut par ce moïen comprendre comment des filles fermées, ou autrement, peuvent devenir grosses par un simple badinage, sans l'intromission de la verge, & sans ejaculation dans le vagina, n'étant pas difficile de comprendre, que ces esprits de la semence de l'homme, se dardant & penetrant par leur subtilité, & leur activité, jusqu'à l'oüaire, ils rendent les œufs feconds, & les filles en deviennent grosses contre leur pensée.

§. III.

Des membranes qui envelopent l'enfant, & de l'arriere-faix.

LEs sentimens sont differens, touchant le nombre des membranes qui envelopent l'enfant dans la matrice : Ga-

lien & Vesale en admettent trois ; sçavoir, le chorion, ainsi appellé du mot grec *chora*, qui signifie region & lieu, qui contient quelque chose, parce que cette membrane envelope le fœtus. Ils appellent la seconde allantoïde, du mot *eidos*, & *allas*, qui signifie saucisse ou endoüille, à cause de sa figure : & la troisiéme, est *amnios*, du mot *amnos*, qui signifie agneau, à cause qu'elle est tendre & delicate : mais Fallope, du Laurent, & les Modernes, n'en veulent que deux en la femme, & trois aux brutes, retranchant ainsi de l'embryon humain, l'allantoïde, au lieu duquel on met le placenta.

Le chorion & l'amnios, qui sont les deux seules membranes qui envelopent l'enfant dans la matrice, comme il a été dit, sont tellement attachées ensemble, qu'il semble que ce n'en soit qu'une double, qui se peut diviser en deux ; le chorion qui est la plus forte, recouvre le placenta, & est fort adherent par tout, à l'endroit qui regarde l'enfant, & l'amnios est fort mince & déliée, & ne touche point au placenta, elle tapisse & couvre seulement la partie interne du chorion ; elles sont jointes de tous côtez à la matrice, excepté à la partie où l'arriere-faix y est adherent, parce qu'en ce lieu, elles rebroussent & passent par

deſſus l'enfant; & c'eſt dans ces deux membranes que les eaux, où il doit nager juſqu'à ſa naiſſance, ſont enfermées.

L'arriere-faix eſt une maſſe charnuë, & ſpongieuſe, ſemblable à la ſubſtance de la ratte, de couleur rouge, fait du ſang de la mere, d'une figure plate & ronde, de la largeur de la main ouverte, de l'épaiſſeur de deux travers de doigts, vers ſon milieu, où ſont attachez les vaiſſeaux ombilicaux.

Son uſage eſt de recevoir les vaiſſeaux umbilicaux, & par conſequent, dit Harveus, de recevoir tout le ſang de la mere qui doit nourrir l'enfant; il reçoit auſſi tous les rameaux lacteux, leſquels aprés avoir paſſé au-delà des membranes de la matrice, où toutes les liqueurs de la nourriture de l'enfant doivent premierement aborder, ſe vont auſſi terminer au placenta, qui ſert à les purifier, faiſant le même office au fœtus, que le foye & les poûmons font dans les hommes, *placentæ idem munus quam hepati*, Harveus *de gen. anim.*

Il faut obſerver que l'on a découvert une circulation plus parfaite, du ſang de la mere à l'enfant, & de celui de l'enfant à la mere, qui ſe fait en cette maniere: les arteres de la mere portent une certaine quantité de ſang dans le placenta, lequel

y étant verſé, eſt reçû par les branches de la véne umbilicale, qui le conduit dans la véne-porte pour être filtré à travers la ſubſtance du foye de l'enfant, avant que d'entrer dans la véne-cave, qui le porte dans le ventricule droit de ſon cœur, d'où il paſſe dans le gauche par un trou que Botal a découvert, & qu'on appelle pour cette raiſon le trou botal. Or ce trou eſt à l'embouchure de la véne-cave, dans le ventricule droit du cœur, au deſſus de l'oreille droite, de figure ovale : c'eſt par ſon moïen que cette véne s'entr'ouvre, & s'abouche avec la véne des poûmons, du côté de laquelle il y a une valvule qui permet l'écoulement d'une partie du ſang de la véne-cave, dans celle des poûmons, & qui empêche qu'il ne retourne de la véne des poûmons dans la cave. Outre ce trou, il y a encore un canal arterieux, par le moïen duquel il y a une communication entre l'artere du poumon, & l'aorte : ce canal eſt éloigné de deux doigts de la baſe du cœur, il ſort de l'artere du poûmon, & va s'inſerer obliquement dans la groſſe artere, pour y porter le ſang qui eſt ſorti du ventricule droit; ainſi le ſang ne paſſe point dans le fœtus, à travers les poûmons, & n'entre point dans le ventricule gauche du cœur : c'eſt par le moïen de ces deux paſ-

ſages, que le ſang circule pendant que le fœtus eſt dans la matrice, quoi qu'il ne reſpire point : mais auſſi-tôt qu'il eſt né, l'air ſe faiſant un chemin dans les poûmons, les dilate, & ouvre par ce moïen au ſang une autre route qui lui eſt plus commode que la premiere : c'eſt pourquoi ce trou ovale, & ce canal ne faiſant plus de fonction, ſe deſſechent, & ſe bouchent de ſorte qu'on n'en voit plus aucun veſtige aux adultes. Ce ſang étant donc ainſi paſſé du ventricule droit du fœtus, dans le gauche par ce trou botal, pour être enſuite diſtribué à toutes les parties du corps par les arteres, le ſuperflu de ce ſang eſt reporté par les deux arteres umbilicales, à l'arriere-faix, où étant répandu, il eſt reçû par les vénes de la mere, qui y ſont diſperſées, & qui le reportent dans la groſſe véne pour circuler avec toute la maſſe; ce qui prouve cette circulation, c'eſt qu'en touchant le cordon d'un enfant nouveau né, on y ſent le même battement qu'à ſes arteres : ainſi le ſang qui remplit les arteres umbilicales, eſt le même qui vient du cœur de l'enfant, & non pas celui de la mere, comme on ſe le perſuadoit auparavant cette découverte.

§. IV.

Des marques de la conception.

LEs ſignes de la conception ſont premierement l'orifice interieur de la matrice tellement fermé, que la pointe d'une aiguille n'y pourroit pas entrer, dit Hippocrate ; ſecondement ſi la femme au tems du coït, a ſenti par tout le corps, comme un petit friſſonnement : 3. ſi elle a reſſenti ſa matrice ſe reſſerrer avec quelque plaiſir & chatoüillement : 4. ſi la ſemence qu'elle a reçûë avec plaiſir, n'eſt point retombée : 5. ſi elle a quelque leger ſentiment de douleur vaguant autour du nombril, & par tout le ventre inferieur : 6. ſi elle a perdu ſes purgations : 7. ſi les mammelles groſſiſſent, durciſſent, & lui font quelque douleur, ſi le mammelon eſt noir ou verbrun : 8. ſi l'appetit venerien ſe refroidit : 9. ſi elle s'attriſte, & ſe réjoüit tout à coup avec des émotions ſoudaines & ſans ſujet : 10. ſi elle a des nauſées, dégoût, appetit corrompu & dépravé : 11. ſi en lui mettant la main ſur le ventre, l'on trouve autour du nombril, la matrice ramaſſée, & qu'elle faſſe reſiſtance : 12. ſi la femme vomit, ſi elle eſt endormie : 12. ſi elle a ſouvent mal au

cœur avec des évanoüissemens : 14. si en touchant la femme par bas avec le doigt, l'on trouve l'orifice interieur de la matrice exactement fermé, & qu'elle soit retirée vers les reins : 15. si sa derniere purgation a été en plus grande quantité que les autres, & qu'elle n'en ait plus : 16. le plus assuré de tous les signes, est lors que la mere sent remuer son enfant ; ce qui arrive dans le deux ou troisiéme mois, & vers le quatriéme au plus tard : & enfin on connoît facilement la grossesse par les urines, ainsi que je l'ai amplement expliqué dans le Miroir des Urines, où je rapporte aussi d'autres signes de grossesse.

Quoi qu'il soit difficile de connoître, si la femme est grosse d'un fils ou d'une fille, on peut neanmoins le conjecturer par la doctrine d'Hippocrate *lib.* 5. *aphor.* 42. où il dit qu'une femme grosse d'enfant mâle, a bonne couleur, parce que le fruit mâle est plus chaud ; & quand la femme conçoit une fille, c'est que lors de la conception, la semence de l'homme, est plus froide, ou la matrice : enfin si elle est grosse d'une fille, elle est pâle, & a plus méchante couleur : il dit aussi que les enfans mâles sont le plus souvent au côté droit, & les filles au gauche, que celle qui est grosse d'un fils, a aussi la mammelle droite

plus grosse & plus dure, & le mammelon vermeil, dur, & relevé.

§. V.

De la difference de la veritable grossesse, d'avec un faux germe, & une molle.

LA connoissance de la difference qu'il y a entre une femme grosse d'une veritable grossesse, ou d'un faux germe, & entre la veritable grossesse, & celle de la molle, n'est pas seulement necessaire aux Medecins, mais aussi aux Chirurgiens, aux Sages-femmes & aux particuliers, & il est d'une extréme consequence pour l'honneur des filles, de rapporter les molles qui leur peuvent arriver, afin de les delivrer du soupçon qui les pourroit faire presumer grosses, quoi qu'elles n'aïent eu l'habitation, ni la copulation avec aucun homme. Comme on a expliqué les marques de la veritable grossesse, il ne reste plus qu'à rapporter celles des autres, & observer qu'outre les signes ci-dessus rapportez de la veritable grossesse, la femme qui est grosse d'un faux germe, a les mammelons gros & mols, les jambes & les cuisses fort enflées ; & ce qui est dans son ventre, n'a point de mouvement.

La substance du faux germe est un amas

de chair : ſa figure & ſa grandeur eſt ſemblable à un gizier de volaille, & ne dure que trois ou quatre mois, à la difference même de la molle, qui dure davantage.

La molle veritable ne ſe fait point ſans copulation precedente, n'étant qu'une abondance de ſang, qui ſe joint aux deux ſemences dans la matrice, & qui ſe change par une chaleur immoderée, en pluſieurs petites maſſes de chair, ou en une groſſe ſeulement : on en connoît la difference d'avec la veritable groſſeſſe, en ce que premierement le ventre groſſit plûtôt d'une molle, que d'un enfant, & s'enfle avec plus de dureté, & ſe porte plus malaiſément : ſecondement le corps s'amaigrit & la couleur ſe ternit plus que dans la veritable groſſeſſe, & les hypochondres s'enflent. 3. on ſent de la douleur à l'épine du dos : 4. les mammelles groſſiſſent bien dans la molle, mais il n'y vient point de lait, & en la veritable groſſeſſe les mammelles s'en rempliſſent : 5. la femme dans la veritable groſſeſſe ſent remuer ſon enfant à trois ou quatre mois : ſçavoir, les fils à trois ordinairement, & les filles à quatre ; & la molle eſt immobile d'elle-même, ne ſe remuant que par accident avec la matrice, & par la force & vertu d'icelle, l'enfant ſe tourne de lui-même

de tous côtez ; mais la molle eſt comme une boule ronde, qui roule tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, ſelon que la matrice panche d'un côté ou d'autre : ſi on la preſſe avec la main, elle cede auſſitôt, & va au côté oppoſé; & auſſi-tôt qu'on a ôté la main, elle revient à ſon premier lieu : l'enfant au contraire ne va ni vient.
6. Le plus long terme de la groſſeſſe ne paſſe pas onze mois, & la molle dure plus long-tems : c'eſt pourquoi ſi aprés onze mois le ventre demeure enflé, ſans qu'il apparoiſſe aucun ſigne d'hydropiſie, on peut aſſurer que c'eſt une molle.

Quand on aura reconnu par toutes ces marques, que c'eſt une molle, il faudra y remedier promptement, parce que ſi on la negligeoit, elle deviendroit incurable, & cauſeroit l'hydropiſie.

Pour guerir cette maladie, il faut commencer à ſaigner du pied s'il y a plenitude, & uſer d'un regime de vivre chaud & humide, pour ouvrir & ramollir.

On fera une ptiſanne avec racine d'aucus, c'eſt-à-dire, de panets, une poignée, fleurs de ſoucy, quatre onces, betoine, menthe, & armoiſe, de chacun une poignée, racine d'ache & de polipode de cheſne, de chacun une demi-poignée ; faire boüillir le tout dans quatre pintes

d'eau juſqu'à la diminution d'un tiers, y ajoûtant de la regliſſe, pour en boire le plus ſouvent que l'on pourra, & on mettra dans un verre que l'on prendra tous les matins, cinq ou ſix goutes, même juſqu'à douze, ſelon les forces, d'eſprit de gomme ammoniaque; mais il faut avoir été purgé auparavant.

On purgera ſouvent avec trois dragmes de ſené, & un peu d'écorce de citron, que l'on fera infuſer du ſoir au matin, & y mêler ſelon l'état & les forces, juſqu'à huit grains de diagrede.

On prendra les bains dans leſquels on aura mis des mauves, melilot, ſabine, hyſope, romarin, matricaire, camomille, origan, ſauge, calamenthe, anis, parietaire & armoiſe, & à la ſortie du bain on frottera les reins avec de l'huile de camomille, ce que l'on continuëra pendant huit jours.

On fera des injections avec decoction de petite centaurée, fleurs de camomille, racine de guimauve, parietaire & armoiſe: on fera des peſſaires avec deux dragmes de gentiane en poudre, mêlées avec huile de muſcade & miel, la maniere de faire les peſſaires, & de s'en ſervir, a été rapportée en parlant des affections de la matrice.

On recevra par en bas la fumée de castor, semence de ruë, myrrhe, iris de Florence, & therebentine; tous ces remedes sont propres à détacher & à attirer la molle, ainsi il ne faut pas les negliger.

La molle qui arrive aux filles aussi bien qu'aux femmes, est simple & impropre; elle arrive par la suppression des mois, & il s'y mêle des vents, ou des serositez; ce qui leur fait enfler le ventre, comme si elles étoient grosses d'enfans; si on n'y remedie promptement, celle, où il y a des vents mêlez, cause l'hydropisie, qu'on appelle tympanite; & celle, où il y a plus de serositez que de vents, cause l'ascite.

Pour guerir la premiere sorte de ces molles qui arrivent aux filles, on fera des lavemens avec fenoüil, melisse, absynthe, matricaire, marjolaine, ortie grieche, de chacun une poignée, pour en prendre souvent, avec trois onces de miel commun bien écumé, & demi-once d'huile d'anis.

On boira soir & matin à jeun, un verre chaque fois, d'eau d'angelique, pendant quinze jours.

On purgera souvent avec une poudre composée de jalap, & de gomme gutte; sçavoir deux parties de jalap, & une partie de gomme gutte, le tout bien mêlé en-

ſemble, dont la doſe eſt depuis douze grains juſqu'à trente pour les plus forts, que l'on prendra dans une once de vin d'abſynthe.

On fera des peſſaires, avec ſuc d'armoiſe, de ruë & de miel, y mêlant cinq ou ſix gouttes d'huile de ſpic ou lavande.

Pour guerir la ſeconde ſorte de ces molles, c'eſt-à-dire, qui cauſe plus de ſeroſitez que de vents.

On prendra des lavemens avec decoction de racine d'hyebles, abſynthe, chardon benit, feüilles de ſureau, de chacun une poignée, quatre gros poireaux, & un quarteron de racine de colevrée; faire le tout boüillir dans trois pintes d'eau pour en prendre ſouvent, mettant dans chaque lavement deux onces de miel de concombre ſauvage.

On purgera avec douze grains de reſine de ſcammonée, & un ſcrupule d'extrait de rhubarbe, que l'on prendra dans une once de ſuc de cerfeüil; & on appliquera ſouvent ſur le ventre chaudement, des linges uſez, ttempez dans le ſuc de concombre ſauvage, tiré de toute la plante.

On boira ſoir & matin à jeun, un verre d'eau de petite centaurée, dans lequel on mettra à chaque verre, juſqu'à une dragme d'eſprit de cochlearia, ou de



Fig. I.

Fig. II.

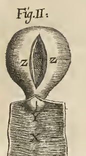
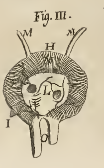


Fig. III.



Crespy fecit

ſel volatile, de creſſon alenois, pareille doſe.

On fera des peſſaires, avec miel, ſuc d'elebore blanc, & opoponax, ſuivant qu'il eſt ci-devant expliqué.

Le boire ordinaire ſera de ptiſanne faite avec racine de flambe, de ſouchet, de chicorée ſauvage, feüilles de boulin, & racine d'hyebles & regliſſe.

§. VI.

Des maladies des femmes groſſes.

LEs femmes groſſes ſont ſujettes à pluſieurs maladies, comme fievre continuë, nauſée, dégoût, vomiſſement, perte de ſang, diarrhée, douleur & tranchées de ventre. Si un grand flux de ventre ſurvient, il y a grand danger d'avorter, dit Hippocrate; & on connoît, dit-il, ſi la femme a avorté, quand ſes mammelles diminuënt tout d'un coup, & deviennent menuës & maigres; & étant groſſe de deux enfans, ſi la mammelle droite eſt diminuée & applatie, elle ſera avortée du mâle; ſi c'eſt la gauche, elle ſera avortée de la femelle; & ſi elle a un eryſipele en la matrice, cela eſt mortel; parce que l'eryſipele, étant cauſé d'humeurs bilieuſes, & de ſang fort chaud mêlez enſemble, ou d'un

ſang ſeul boüillant & ſubtil, il cauſe des fievres aiguës & chaudes, par leſquelles le fruit eſt éteint; ce qui cauſe auſſi ſouvent la mort à la mere, par les grandes douleurs & mordications qu'elle ſent dans la matrice : les femmes maigres ſont fort ſujettes à avorter avant le deuxiéme mois, toute la nourriture allant à la mere pour la rétablir, & ainſi ſon fruit ſe perd.

Hippocrate dit au commencement du quatriéme livre de ſes Aphor. qu'il faut ſaigner les femmes groſſes, depuis le quatriéme mois juſqu'au ſeptiéme, s'il y a plenitude, mais non pas auparavant le quatriéme, ni aprés le ſeptiéme. L'experience neanmoins fait connoître que la ſaignée faite à propos tant au commencement, au milieu, qu'à la fin de la groſſeſſe, même au huitiéme mois, eſt utile quand il y a plenitude, & ſouvent on n'empêche pas ſeulement l'avortement, mais on conſerve auſſi la mere par une ſaignée faite prudemment, particulierement au commencement de la groſſeſſe, auquel tems la plenitude eſt quelquefois ſi grande, que le ſang abondant, & ſuperflu, opprime & ſuffoque le fœtus; & il ſe fait auſſi quelquefois une ſi grande agitation dans la maſſe du ſang, cauſée par une terreur ſubite, une colere violente, ou quelqu'autre

cauſe exterieure, qui agite tellement les humeurs, & leur donne un mouvement ſi impetueux, que l'enfant en reçoit un tres-grand dommage, & pour eviter ſa perte, il faut avoir recours à la ſaignée, pour en diminuant la plenitude, arrêter cette impetuoſité.

Pour ce qui regarde la purgation, il eſt certain qu'on peut purger dans tous les mois de la groſſeſſe; & par le moïen de medecines données avec prudence, j'ai mis ſouvent des femmes groſſes langoureuſes & moribondes, dans une ſanté ſi parfaite, qu'elles ont porté & mis au jour leur fruit fort heureuſement, & ſans beaucoup d'incommodité, parce qu'en evacuant par ce moïen les humeurs ſuperfluës, je ſoulage la mere & l'enfant, ſans agiter trop les humeurs, ne donnant point de remedes violens, au contraire evitant ceux qui pourroient cauſer les purgations, de même que les ſudorifiques, & les diuretiques; il faut auſſi eviter la ſcammonée, la coloquinte, l'aſarum, la gratiole, & tous les remedes chimiques; mais on donne ſans danger le catholicum, le diaprunis, la caſſe, le ſené, la rhubarbe, roſes pâles, fleurs de peſcher ou de ceriſier en infuſion, dans du jus de pruneaux: à l'égard de la caſſe, comme elle eſt venteuſe, qu'elle

relâche, & est lubrique, & ainsi qu'elle pourroit donner des tranchées & épraintes au ventre, & mettre ainsi en danger d'avorter; pourquoi eviter & dissoudre les ventositez, il y faut ajoûter de l'anis, & pour corriger la lubricité y mettre du sucre; si bien qu'en évitant les remedes chimiques & les medecines trop aperitives, comme l'aloës, & les autres de cette qualité, on guerira facilement les femmes grosses, comme on guerit les autres malades.

§. VII.

De l'enfantement.

QUand le fœtus est venu au neuviéme mois, qui est le terme le plus ordinaire, il est plus grand & plus chaud, & la mere ne lui pouvant fournir suffisamment de nourriture, & n'aïant pas suffisamment d'air & d'esprit pour le rafraîchir, il est obligé faute d'aliment & de rafraîchissement, de sortir de la matrice, rompant en pietinant & se debatant, les membranes qui l'envelopent, & sort se tournant avec impetuosité: la matrice d'ailleurs surchargée de la pesanteur de l'enfant, & irritée par l'acrimonie des eaux croupies, que les tuniques rompuës versent dans sa capaci-

té, s'éforce de pouſſer hors l'enfant ; ſi bien que par un effort commun, l'enfant entre au monde la tête devant, quand il ſort naturellement. Cet effort commun eſt beaucoup aidé par la femme qui eſt en travail, laquelle en retenant ſon haleine, pouſſe vers le bas le diaphragme, & par la main du Chirurgien ou de la Sage-femme, qui met la patiente en ſituation commode, reçoit adroitement l'enfant qui ſort comme il faut, redreſſe celui qui ſe preſente autrement qu'il doit, & ſepare doucement l'arriere-faix, qui eſt adherent à la matrice.

La tête doit venir la premiere, parce que, dit Hippocrate, les parties ſuperieures, le fœtus étant ſuſpendu par le nombril, ſont plus peſantes & emportent les inferieures qui ſont plus legeres ; & quoique cette maniere de naître la tête la premiere, ſoit la plus ordinaire & la naturelle, elle n'eſt pas toûjours neanmoins, ſans difficulté ; parce qu'il arrive ſouvent que l'arriere-faix ſort le premier, & ainſi l'enfant en danger d'être ſuffoqué, comme étant privé de reſpiration, ou que les eaux ne s'écoulent, & ne le laiſſent à ſec, ce qui rendroit la ſortie difficile & fort laborieuſe ; mais l'enfant venant bien, les eaux ſe rompent au col de la matrice, elles

portent & font glisser l'enfant, & l'accouchement pour lors est aisé, court & facile. Si ces eaux ont la forme ronde, c'est marque que l'enfant vient bien, parce que les eaux tiennent toûjours la forme de la partie qui se presente : s'il vient un bras ou une jambe, les eaux sont pointuës & bicornuës. Si ces eaux sont rougeâtres, & sortent en grande abondance & sans douleur, c'est signe que l'enfant est mort, La tête sortie, les épaules suivent, & ensuite tout le corps ; ce qui sort le dernier, est l'ombilic & l'arriere-faix ; & aprés suivent les logis & les vuidanges. Enfin, l'enfant soit mâle ou femelle, doit toûjours regarder en naissant, le coccyx de la mere.

L'accouchement contre nature est lorsque l'enfant presente, ou les fesses, ou les pieds, ou le ventre, ou les mains les premieres : de toutes ces manieres, la moins dangereuse est la premiere, parce que presentant les fesses, il devient en double comme une boule, sans s'offenser aucunement ; & quoi que la mere souffre beaucoup, pour peu d'aide qu'on puisse donner à l'enfant, en lui glissant deux doigts aux deux aînes, il coule facilement. La seconde maniere d'enfanter contre nature, n'est pas bien perilleuse, pourvû que le Chirurgien ou la Sage-femme sçache

bien par ſon adreſſe, ménager l'affaire, conſiderant ſi l'enfant preſente un pied, ſans eſperance en le repouſſant au dedans, de le pouvoir tourner en meilleure ſituation, qu'il faut lier le pied avec un ruban, & en le remettant dans la matrice, y couler la main & chercher l'autre, afin que les aïant tous deux, on les puiſſe tirer juſqu'au milieu des cuiſſes, & lors couler derechef la main dans la matrice, afin de lever les deux bras ou un ſeulement, pour défendre le col, & le reſte, au paſſage.

Si l'enfant preſente le nombril, cela eſt fort dangereux, & ne peut ſortir en cette figure, qu'il ne ſoit tout briſé, en ce que ce qui doit ſortir le dernier, ſe preſente le premier: pour tâcher neanmoins de le conſerver, il faut faire en ſorte qu'il n'ait point d'air, & le repouſſer toûjours dans la matrice, & boucher la femme avec des linges trempez dans du vin vermeil, & obſerver s'il y a battement du nombril, auquel cas c'eſt ſigne de vie : il faut lors ſituer la femme, de maniere qu'elle ait un peu la tête baſſe, & tâcher adroitement de donner une poſture plus commode & moins perilleuſe : ſi on ne ſent point de battement au nombril de l'enfant, c'eſt ſigne de mort.

La quatriéme & derniere maniere d'en-

fanter contre nature, eſt lorſque l'enfant preſente une main ou les deux, ce qui eſt une preſomption de mort, ſelon Hippocrate : & au cas qu'il ne ſoit pas mort, il conſeille de les repouſſer au dedans de la matrice, afin que l'enfant en ſe debatant, puiſſe prendre une poſture plus commode pour ſortir, parce que ſi on le tiroit par les mains, on lui romproit le col.

Si outre ces quatre manieres d'enfanter contre nature, l'enfant preſentoit le col, & une partie des épaules, il faudroit tourner le col, & mettre le menton à l'orifice interne de la matrice, pour l'avoir plus aiſément. Et s'il preſente les épaules les premieres, il faut, en ſituant la femme la tête un peu baſſe, repouſſer les épaules, & l'avoir par les pieds ; car quoi que la tête ſoit proche de l'épaule, il ne la faut pas neanmoins tirer, parce que ſi elle étoit engagée au paſſage, on ne la pourroit jamais faire tourner pour la faire venir naturellement, ſi bien qu'il vaut mieux l'avoir par les pieds.

Il y a un autre difference d'enfantement, un legitime, & l'autre illegitime.

Entre toutes les creatures, il n'y a que la femme qui a pluſieurs termes pour accoucher, ſçavoir à ſept, neuf, dix & onze mois.

Le terme de ſept mois eſt le premier, avant lequel il n'y a pas d'enfant qui puiſſe vivre, comme étant hors les regles de la nature, & l'onziéme mois eſt le dernier terme. L'enfant n'eſt pas vital avant le ſeptiéme mois, parce qu'il arrive, avant qu'il ait acquis la grandeur & les forces ſuffiſantes, pour ſupporter les injures externes, c'eſt pourquoi on l'appelle avortement ou écoulement ; avortement, ſi le fœtus eſt formé, & écoulement ſi la ſemence s'écoule avant le ſeptiéme jour.

L'enfantement du huitiéme mois, merite le nom d'enfantement, & non d'avortement, mais l'enfant n'eſt pas tenu pour vital ni legitime, parce qu'il eſt hors des regles de la nature, & ne vient en ce terme que par accident & contre l'ordre de la nature, qui ne l'a pû mettre hors au ſeptiéme mois, qui eſt le premier terme, comme étant trop foible, ni le garder juſqu'au neuviéme, qui eſt le terme legitime, par quelque accident qui eſt ſurvenu, auquel cas, dit Hippocrate, l'enfant ne peut ſupporter deux ſi grands efforts qui ſuccedent de ſi prés l'un à l'autre.

L'enfantement du neuviéme mois, eſt le plus vital & le plus naturel & legitime de tous, comme celui qui eſt deſtiné de la nature, pour un terme prefix de l'ac-

couchement, qui tient le milieu entre les extrémitez.

Quoi que le terme de sept ou neuf mois, soit le plus naturel, l'enfant se trouvant neanmoins débile, & denué de force par quelque accident, il ne peut faire les efforts necessaires pour sortir ; ainsi il faut qu'il demeure plus long-tems pour se fortifier, & afin de forcer les portes, & membranes où il est enfermé ; ce qui fait que la femme accouche au dix ou onziéme mois, & que les enfans vivent : c'est le sentiment d'Hippocrate, qui reconnoît même l'onziéme au livre de l'enfantement septimestre & octimestre.

Schenchius rapporte des exemples, par lesquels il veut persuader que la femme peut porter douze, treize, quatorze & quinze mois, même deux ans : mais comme cela est rare, & extraordinaire & hors de la consideration de la Medecine ; cela n'empêche pas de dire que le premier terme est le septiéme mois, & l'onziéme, le dernier.

A l'égard de la difference des mois ; sçavoir si on doit prendre le solaire, le lunaire ou le commun pour regler le terme de l'enfantement legitime ; Hippocrate prend le solaire qui est de trente jours, & non pas le lunaire de progression qui est

de 29. jours, ni celui d'apparition qui n'eſt que de 27. jours, non plus que le mois commun, qui eſt de 30. 31. & même de 28. jours, comme Fevrier : ſi bien que prenant le mois ſolaire, qui eſt de trente jours, il ne faut pas croire qu'on doive prendre les ſept ou neuf mois entiers, qui feroient 210. jours pour les ſept, & 270. jours pour les neuf mois : mais, comme dit du Laurent, l'enfantement du ſept & du neuviéme mois, eſt de pluſieurs ſortes, parce que le ſept & le neuviéme mois ont une grande étenduë ; & cependant les enfans qui naiſſent au commencement du ſept, ou du neuviéme mois, ſont auſſi bien reputez être à ſept & à neuf mois, que ceux qui naiſſent au milieu & à la fin deſdits mois.

§. VIII.

Des maladies durant & aprés l'accouchement.

IL eſt facile de juger par tout ce qui a été obſervé de l'enfantement, des cauſes qui le peuvent rendre difficile & laborieux, tant par la foibleſſe de la mere, ou de l'enfant, qu'autrement.

Si la difficulté vient de la mere, à cauſe de ſa grande foibleſſe, on la ſoulagera en lui donnant une cueillerée d'eau de

canelle, ou en lui donnant dans un peu de vin blanc fept ou huit gouttes d'huile de genevre.

Si la difficulté vient de la part de l'enfant mort dans le ventre de la mere, il en faut procurer la fortie ; mais auparavant que de la tenter, il fe faut affurer de la mort, afin de ne rien precipiter.

Les fignes de la mort de l'enfant fe connoiffent premierement, quand les mammelles de la mere fe fletriffent, & deviennent extenuées : 2. quand l'enfant qui fe mouvoit ne fe meut plus, & que le mouvement n'eft apperçû de la mere ni des affiftans : 3. quand la femme fe tourne fur un côté & fur un autre, elle femble que cela tombe comme une pierre, l'enfant fuivant fon mouvement fans en avoir de particulier : 4. fi le col de la matrice, & le nombril font refroidis, & que la femme fent une pefanteur en la region hypogaftrique : 5. quand quelque humeur puante découle par la nature de la femme, particulierement aprés quelque maladie chaude : 6. quand les yeux de la mere fe trouvent retirez, & enfoncez dans la tête, que la couleur qu'elle avoit auparavant, devient tanée ; & de plus, quand les yeux & le nez deviennent ftupides, & privez de leur fentiment naturel : 7. quand la mere fent de

grandes douleurs vers les parties genitales, & que son visage change de couleur, & s'enlaidit : 8. quand elle desire manger des choses qui repugnent à la nature : 9. si elle a douleur au nombril, avec une continuelle envie d'aller à la selle, & d'uriner sans pouvoir rien faire : 10. quand elle est tourmentée de songes : 11. quand son haleine est puante, ce qui arrive le deux ou troisiéme jour aprés que l'enfant est mort : 12. si chauffant sa main & la mettant sur son ventre, son enfant ne remuë pas : si enfin l'arriere-faix sort sans être suivi de l'enfant.

Quand il se trouve plusieurs de ces signes en même tems, c'est une marque certaine que l'enfant est mort dans la matrice : s'il y demeure long-tems, il contracte pourriture, & la mere souffre des défaillances de cœur, froideurs, horreurs, douleur de tête, réveries, & autres signes & symptomes ci-dessus déclarez : c'est en ce cas qu'il faut recourir aux remedes pour procurer au plûtôt, la sortie de cet enfant mort.

On preparera pour cela deux pessaires avec du suc de concombre sauvage, & de sabine, qu'on mêlera avec du miel.

On fera prendre à la femme une decoction d'une poignée de feüilles d'armoise

& de sabine quatre onces, y mêlant une demi-dragme de bayes de laurier en poudre, & on étuvera les parties naturelles d'une decoction d'armoise, & en même tems on jettera avec un tuyau de plume dans le nez de la patiente un sternutatoire, composé de fleurs de muguet, feüilles de betoine & marjolaine, le tout en poudre & bien mêlé ensemble.

Si l'arriere-faix est arrêté, outre lesdits remedes, on prendra dix ou douze grains de sel volatile de vipere, ou une dragme d'extrait de melisse dans un peu d'eau de sabine, ou de matricaire.

Si ces remedes sont inutiles, l'enfant étant de travers, ou pour quelqu'autre cause, il faudra emploïer la main du Chirurgien.

Si l'enfant n'est pas mort, on donnera à la femme en travail, pour faciliter l'accouchement & la délivrer sans beaucoup de douleur, un gros de feüilles de dictame pilées & reduites en poudre, dans un peu de vin blanc, & un gros d'eau de canelle.

On se sert quelquefois dans l'accouchement laborieux, & contre nature, de l'operation cesarienne, par laquelle on pretend tirer l'enfant vivant, en faisant l'ouverture & section de la matrice : mais on

on ne devroit pas en venir à une operation si violente & si peu certaine, qui est le plus souvent plus fatale que salutaire, causant la mort de la mere & de l'enfant, & qui ne peut être utile qu'au cas de la mort de la mere, pour tirer l'enfant vivant au moment qu'elle a expiré, afin de conserver par ce moïen la vie à l'enfant, qui aura la liberté de respirer, dans un tems qu'il n'a plus celle de transpirer par les arteres de la mere, dont le mouvement a cessé aprés sa mort.

Si la femme n'est pas bien délivrée restant encore quelque chose des secondines, on lui donnera un verre de vin blanc à jeun, dans lequel on mettra un demi-gros de Safran & un demi-gros de Sucre, pilez & mélez, ensemble. ce que l'on continuëra deux ou trois fois selon la necessité.

Si une femme grosse est tombée, on lui donnera dans un verre de vin blanc, un dragme d'yeux d'Ecrevices en poudre, pour empécher les accidens qui en pourroient arriver.

Les maladies qui suivent l'accouchement, sont les douleurs & tranchées de ventre, le flux immoderé de sang, la suppression des logis ou purgations ; la douleur des tranchées, l'inflammation des

mammelles, & le défaut de lait.

On moderera la douleur du ventre par un boüillon dans lequel on aura fait cuire de la racine de perſil & de la graine d'anis, où juſqu'à ſix gouttes d'huile d'anis dans un boüillon.

On fera des lavemens de décoction de bouroche, buglcſe, chicorée, violier, pimpernelle, fraizier, & polipode de chêne, mettant dans chaque lavement trois onces de miel roſat, & une once d'huile de noix nouvelle.

Si la douleur vient de pituite & de flatuoſitez, la décoction des lavemens ſera faite avec feüilles de matricaire, fenoüil, anis, ſemence de lin, fleurs de camomille melilot & fraizier; & on mettra pour chaque lavement, trois onces de miel commun bien écumé.

On purgera aprés avoir pris de ces remedes, avec deux dragmes d'hippolopathum rotundi folium, un gros d'écorce de citron, une pincée de roſes pâles, & une de fleurs de camomille, & demi-gros de graine d'anis, que l'on fera infuſer du ſoir au matin dans un verre d'eau commune ſur des cendres chaudes, enſuite dequoi le paſſer & le bien exprimer, & trois heures aprés prendre un boüillon, dans lequel on mettra quelques gouttes d'huile d'anis.

Si le ſang coule & ſort avec trop d'impetuoſité, & que les forces de la femme en couche ſoient trop abbatuës ; il faudra conſiderer avec prudence, s'il eſt tems d'en arrêter le cours, parceque ſi on l'arrétoit trop tôt & trop vîte, cela pourroit cauſer de fâcheux accidens.

On ſeignera ſuivant la neceſſité.

On fera ptiſanne avec racine de tormentille, huit onces, fruit de ſumach quatre onces, treffle aceteux & agrimoine de chacun une poignée, & regliſſe, faire le tout boüillir dans trois pintes d'eau juſqu'à la diminution de la moitié pour en boire ſouvent.

On fera des peſſaires avec pepins de coins pilez, tirez de l'eau roſe ou de plantain, avec un peu de terre ſigillée, & on attachera à la cuiſſe de la femme auprés des parties, de la graine de talitron.

La douleur des hanches eſt aſſez ordinaire aux femmes, particulierement aprés un accouchement laborieux, par une matiere pituiteuſe qui occupe l'articulation, ou abreuve les ligamens.

On en commencera la cure par la ſaignée du bras, même du pied s'il y a neceſſité.

Aprés la ſaignée on purgera avec trois

dragmes de ſené, infuſée dans une decoction de feüilles de betoine, petite centaurée, & de fleurs de camomille, & on ſe ſervira des remedes ſudorifiques; comme depuis dix grains juſqu'à vingt de ſel d'abſynthe ou de frêne dans du vin blanc; le bois de genévre eſt auſſi un bon ſudorifique, en faiſant boüillir depuis deux onces juſqu'à trois, dans trois chopines d'eau, juſqu'à la conſomption d'un tiers, & s'il n'y a point de fiévre on ajoûtera ſur la fin demi-ſeptier de vin blanc, pour prendre ſix onces de cette décoction à chaque fois.

L'inflammation des mammelles arrive ſouvent par la corruption du lait qui y eſt retenu.

Pour guerir cette inflammation, il faut d'abord ſaigner au bras, & faire un liniment ſur les mammelles avec huile roſat, mêlée avec eau de plantin, & enſuite appliquer ſur la partie des linges trempez dans l'oxicrat.

Dans le progrez de l'inflammation, on fera cuire des feüilles de violier & de parietaire, fleurs de camomille & de melilot, dans de l'eau commune & un peu de vin blanc, pour en faire fomentation.

Si l'inflammation tend à ſupuration,

on fera un cataplaſme avec racine de guimauve que l'on fera boüillir avec du lait y ajoûtant de l'huile roſat.

Si le lait ſe caille dans les mammelles, on pilera un peu de la racine de refort & de guimauve, & un peu d'eau & de miel avec de la farine de féves, pour en faire un cataplaſme.

Pour faire perdre le lait, il faut prendre de l'huile de menthe & en faire liniment ſur les mammelles.

Si il y a inflammation des mammelles avec des tumeurs, on appliquera ſur la partie emplâtre ou cataplaſme fait avec décoction de feüilles de plantain, & de guimauve, & des quatre farines qui ſont de féves & d'orge une once, de lin & de ſenegré une once & demie, & deux onces d'huile roſat.

Pour faire venir le laït aux Nourrices qui l'ont perdu, ou qui manque à cauſe de la qualité froide & épaiſſe du ſang; on boira le matin & le ſoir en s'allant coucher, un verre de décoction de fenoüil, berle, & de creſſon alenois cuits dans du vin, & ſi le défaut de lait procede d'un excés de chaleur & acreté d'humeurs, on le temperera par la ſaignée, & par un regime de vivre, humectant & rafraîchiſſant, comme boüillon de veau avec chico-

rée, pourpier, ainſi des autres.

On peut ajoûter encore ici, une poudre excellente pour appaiſer les douleurs des accouchées, qui ſe fait en cette maniere ; prenez deux dragmes de ſemence de ſarriete, une dragme de racine de grande conſyre, noix, muſcade, & noyaux de pêche mondez, de chacun deux ſcrupules, une demie dragme de ſuccin, & depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un ſcrupule d'ambre gris ; on pilera chaque choſe à part, puis les mêler & les garder pour le beſoin ; la doſe eſt d'en prendre depuis trois juſqu'à quatre ſcrupules dans du vin blanc quand il n'y a pas de fiévre, s'il y a de la fiévre la prendre dans un boüillon de volaille.

§. I X.

De l'Enfant hors de la Matrice.

L'Enfant hors de la Matrice, ſe nourrit encore ſuivant les Anciens, du ſang de la mere, qui ſe convertit en lait, ſuppoſant que les veines mammaires viennent décharger le ſang, aux glandes des mammelles, où par une vertu oculte, il ſe blanchit & ſe change en lait, & que c'eſt le même ſang qui ſe portoit à la matrice quand l'Enfant y étoit, qui vient à re-

brouſſer l'enfant étant hors de la matrice, & venant à rencontrer les rameaux de l'épigaſtre, qui montent par le long du muſcle droit, juſqu'au nombril; il ſe communique à des autres veines qui le portent aux mammelles; mais comme on a découvert qu'il n'y a pas de communication en cet endroit, des rameaux Epigaſtriques, avec les Mammaires; & que le ſang ni peut être porté, ſelon la doctrine de la circulation; il faut conclure que les Anciens ſe ſont trompez.

Les premiers Auteurs de la Circulation, ont crû mieux rencontrer, diſans, qu'il ſe ſepare des conduits Thorachiques du Chile, des rameaux qui ſe portent droit aux mammelles, ou à leurs glandes; ce qui fait que les Nourrices diſent, qu'il leur ſemble que le lait leur deſcend des épaules, avec quelque ſorte de douleur, qui eſt le lieu où s'inſerent les conduits Thorachiques: c'eſt auſſi le ſentiment d'Hypocrate, au lieu de *natura pueri*, diſant, *Chilus ſeu lac ad mammas protruditur*, ce qui prouve qu'il y a des chemins plus courts pour porter de l'eſtomach, droit à ces glandes, les choſes que les Nourrices ont priſes ſans faire aucune circulation; ce qui ſe fait, dit-il, par cer-

tains conduits qui se portent avec communication des unes aux autres, aux mammelles & à la matrice, *coëcos quosdam ductus lactis ad mammas & à mammis*, ce qui se doit entendre selon Hypocrate, des veines lactées, & non pas des veines mammaires & épigastriques : Car il ne faut pas croire qu'Hypocrate ait voulu dire, que le sang se portât aux mammelles, comme l'ont crû les autres Anciens; qui n'ont pas bien pris sa pensée, puisque luiméme dit, l. 5. de ses Aphor. que s'il s'amassoit du sang dans les mammelles, on en deviendroit fou, *Si sanguis colligitur in mammis furorem indicat*, ce qui confirme encore que c'est sa pensée, c'est qu'il ajoûte, que des filles ont du lait sans être grosses, ni accouchées; *si mulier quæ neque gravida, neque peperit, lac in mammis habeat, huic menstrua defecerunt;* ce qui a fait dire à Densingius, *non sanguinem menstruum aut sanguinis aliquam partem, sed solum chilum lactis materiam adæquatam esse-. Et Schneyderus lib. 3. Chilum esse materiam lactis, non sanguinem.*

Il faut observer, que quoique ce sentiment approche plus de la verité que celui des autres, il n'est pas neanmoins sans défaut, étant certain que le lait est une substance moïenne entre le sang & le chi-

le, il n'eſt pas ſi épaïs que le ſang, ni ſi ſereux que le chile ; Ainſi les Anciens n'ont pas eu raiſon de croire, que le lait ſe faiſoit de ſang, & les premiers Modernes ſe ſont auſſi trompez, en croïant que le lait étoit veritablément du Chile, & dans le chemin qu'ils font prendre à ce Chile, pour aller dans les mammelles. Il eſt bien vrai qu'auſſi-tôt qu'une Nourrice a mangé, le lait en eſt porté auſſitôt aux mammelles; mais on ne trouve pas pour cela, de conduit qui le porte de ſes reſervoirs, droit aux mammelles; Ainſi il faut plutôt croire que le lait ſe fait en cette maniere; le canal thorachique porte le chile dans la ſoûclaviere proche l'axillaire, qui coule dans la veine-cave, d'où il eſt versé dans le ventricule droit du cœur, où il ſe mêle avec le ſang, & paſſe avec lui dans la groſſe artere, qui le diſtribuë dans toutes les autres arteres du corps; le plus ſereux eſt porté aux reins par les arteres émulgentes, & le plus lacté eſt porté aux mammelles, par les arteres mammaires, qui le conduiſent & le diſtribuent par pluſieurs petites branches, à toutes les glandes des mammelles, qui le filtrent comme l'Urine eſt filtrée dans les reins; ſi bien que toutes les particules lactées, étant ainſi réünies enſemble,

sont le corps du lait, qui est ensuite versé par les conduits de ces glandes dans le reservoir, où il sejourne jusqu'à ce que l'enfant le succe par le mammelon; or ce reservoir du lait est une cavité qui est dans le milieu de la mammelle, au tour de laquelle cavité toutes les glandes qui sont d'inegale grosseur, & de figure ovale, sont circulairement arrangées.

§. X.

Des maladies des petits Enfans.

LES maladies esquelles les petits enfans sont sujets, sont les ulceres à la bouche, les humiditez aux oreilles, la galle à la tête, & qui se continuë quelque fois au visage, & plusieurs autres qui sont rapportées par Hippocrate, Liv. 3. aph. 24. *In ætatibus autem talia contingunt, parvis & nuper natis puerulis, oris ulcera quæ aphtæ vocantur, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates*, & quand ces enfans ont six ou sept mois, que leurs dents commencent à sortir, ils ont des fiévres, des convulsions, flux de ventre, demangeaison des gencives, & depuis deux ans jusqu'à huit, il leur vient des inflammations aux amig-

dales, & glandules qui sont aux deux côtez de la gorge, à la racine de la langue, dislocation interieure du spondyle & vertebre du col, difficulté de respirer, gravelle & pierre dans la vessie, vers dans le ventre, ascarides & autres petits vers qui s'engendrent à l'anus, verrues, parotides, strangurie, écroüelles, & autres petites bosses & enflures ausquelles maladies il faut ajoûter la petite verole & la rougeole.

Si les ulceres de la bouche ne procedent que de la force du lait, la nourrice changera de nourriture, & en prendra une conforme à l'état de l'enfant, & fomentera ses mammelles de vin chaud, & en fera couler quelques goutes dans la bouche de l'enfant pour en bassiner ces ulceres, selon Hippocrate, *omnia ulcera, nisi vino humectare oportet.*

Si l'enfant vomit le lait, c'est marque qu'il n'est pas propre pour son estomach, étant trop fort, trop acre, ou trop salé, auquel cas la nourrice prendra des alimens plus doux & sans acrimonie, si le lait a toutes les qualitez requises, c'est à dire sans defaut, c'est marque que l'enfant en aura trop pris, & que son estomach ne le pouvant pas supporter, il est obligé de s'en délivrer, auquel cas la

nourrice ne lui en donnera pas tant à la fois, & le laiſſera repoſer ſans le tourmenter entre ſes bras, comme font ordinairement les nourrices.

La galle de la tête & du viſage, les impuretez qui ſortent de leurs oreilles ne doivent point étonner, au contraire, c'eſt bon ſigne, dit Hippocrate, & il n'y aura pas lieu d'apprehender qu'ils tombent dans l'épilepſie, qu'il appelle maladie ſacrée; ceux au contraire qui ne ſont pas ainſi purgez, ont tout à craindre, & ſont en danger de leur vie, ſelon le même Hippocrate: Il faut donc, imitant & aidant la nature, procurer la ſortie de ces impuretez & mauvaiſes humeurs, quand elles ſe feront jour par la tête, par le viſage & par les oreilles, par des remedes ſpecifiques qui ayent la vertu d'ouvrir les pores, & des autres qui puiſſent abſorber la quantité d'excrément qui en ſortira, ainſi qu'il eſt rapporté dans mon Traité des ſimples, & que je l'ai ci-devant expliqué en parlant des infections de la peau.

§. XI.

Des Hemorroïdes.

Les Anciens vouloient que les hemorroïdes fussent causées d'un sang porté par les veines hemorroïdales, & que la veine hemorroïdale qui cause les internes, vint de la mesenterique, qui est un rameau du tronc de la porte que la nature a fait, dit du Laurent, pour purger le sang melancôlique: C'est cette veine, dit-il, qui fait les hemorroïdes internes, de même que l'hypogastrique rameau de la veine-cave, fait les externes, qui vuident la plenitude, comme les internes évacuent la cocochymie.

La circulation nous apprend que les hemorroïdes sont causées tout autrement; pour comprendre comment cela se fait, il faut sçavoir que les arteres qui sont renfermées dans la duplicature des membranes du mesentere viennent de la mesenterique superieure & de l'interieure, qui sont deux gros rameaux, comme il a été dit, qui sortent du tronc de l'aorte; & qui vont se terminer à tous les intestins, & qu'un des plus gros rameaux est celui qui se trainant le long du *rectum*, va finir à

l'anus, & c'eſt ce rameau qu'on appelle hemorroïdale qui porte un ſang groſſier à ces parties pour y être purifié, & ce ſang ne pouvant remonter par les veines hemorroïdales, comme il arrive ſouvent, à cauſe de ſa peſanteur, il y cauſe des douleurs qu'on appelle les hemorroïdes.

Pour appaiſer la douleur des hemorroïdes on ne peut manquer de ſaigner, aprés la ſaignée on fera boüillir de la racine de petits ſcrophulaire qu'on mêlera avec du beure frais, pour appliquer ſur la partie, ou la toucher d'une ſeule goutte d'huile de Buis, avec du coton.

Si les hemorroïdes ſont ulcerées, on prendra un jaune d'œuf, un peu d'huile de lin, deux grains d'opium, & une dragme d'encens en poudre, on mêlera le tout enſemble, pour appliquer ſur la partie, ou faire un liniment ſur les hemorroïdes avec le mêlange d'une once de baſilicon, & une dragme d'opium.

Pour guerir tant les hemorroïdes internes que les externes, on prendra deux dragmes d'huile de fleur de boüillon blanc, quatre dragmes de ſarcocole qui eſt la gomme, ou plûtôt la larme d'un arbre épineux & noueux qui croit en perſe, & quatre dragmes d'onguent roſat, il faut mêler le tout enſemble pour en frot-

ter étant un peu chaud, avec une plume ou du coton, deux ou trois fois par jour, les hemorroïdes externes, & pour les internes on ne les frottera pas ſeulement du même onguent avec un peu de cotton, mais on le fera auſſi entrer dans le fondement avec le doit, ou avec autre choſe.

On peut auſſi prendre utilement un demi verre de gros vin, le blanc d'un œuf frais, & un peu d'huile d'olive bien fraiche, battez le tout enſemble, juſqu'à ce qu'il vienne en conſiſtence d'onguent pour en frotter les hemorroïdes.

On doit faire difference du flux de ſang des hemorroïdes, d'avec le flux de ſang de la diſſenterie, les tranchées & douleurs de ventre accompagnent la diſſenterie, & le ſang eſt mêlé avec les excrémens, mais le ſang des hemorroïdes eſt ſouvent ſans douleur; & s'il y en a, elle eſt ſeulement au ſiege, & non pas au ventre.

Il ſe fait quelquefois une ſi grande perte de ce ſang quand il s'y porte avec violence, qu'on eſt obligé d'avoir recours aux ſaignées, & d'appliquer des ventouſes aux mammelles & aux hypocondres, & même de faire des ligatures aux bras.

Pour arréter le ſang on trempera des linges dans le mucilage de la ſemence de coins pilée & trempée dans de l'eau de plantain.

On arrétera aussi ce flux excessif des hemorroïdes, mêmes les inflammations du siege, en y appliquant de la consire, ou en faisant une fomentation d'une decoction des racines de ladite consyre qu'on appelle grande consoude, de bistorte, feüilles de boüillon blanc & absynthe, dans égales parties d'eau ferrée & de gros vin.

Aprés quoi on purgera avec deux dragmes d'hippolopathum, rotundi folium, qu'on fera infuser dans de l'eau rose, ou dans une décoction de semence de plantain qu'on passera avec une forte expression.

On frottera les hemorroïdes fermées avec du liege brulé & graisse de chapon, mêlez ensemble, & l'y appliquer en forme de cataplasme, & boire de la décoction de racine de la grande scrophulaire mâle, mêlée avec du vin & du sucre.

Fig. I.

Fig. II.

Crespy fecit

LIVRE TROISIE'ME.

Du ventre moyen qui est la Poitrine.

CHAPITRE PREMIER.

NOus avons traité dans le premier & deuxiéme Livre, du ventre inferieur & des parties tant contenentes, que contenuës qui le composent ; il faut présentement, suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, traiter du ventre moïen que les Grecs appellent thorax, du verbe thoro, qui signifie saillir & sauter à cause du mouvement perpetuel du cœur qui reside dans cette partie, ou selon d'autre, thorax signifie une cuirasse, d'autres l'appelle le coffre, les uns & les autres parce qu'il contient & deffend le cœur & les autres parties contenuës dans sa cavité, qu'on appellent en Latin *pectus*, & en François poitrine, qui est le domicile des parties vitales, l'office & la boutique de la chaleur, du sang & de l'esprit vital, & ainsi la source de la vie, & le siege des affections & passions.

Quoique Hippocrate & Arristote ayent

entendu & compris par ce mot thorax ; le tronc de tout le corps ; nous n'entendons neanmoins par le thorax, que la poitrine qui eſt cette partie bornée par le haut des clavicules, par le bas du diaphragme, par devant du ſternon, par derriere des vertebres du dos & des côtes, par les deux côtez, c'eſt à dire, les parties laterales ; la partie anterieure retient le nom du tout, & s'appelle poitrine, la poſterieure s'appelle le dos.

§. I.

De la Poitrine en general.

LA Poitrine étant bornée comme nous venons d'obſerver, elle eſt de figure ronde tirant ſur l'ovale, elle eſt plus large pardevant & par derriere en l'homme, qu'aux autres animaux qui ont le dos & la poitrine en forme d'un fond de bâteau.

Sa ſubſtance n'eſt pas tout-a-fait oſſeuſe comme la tête, parce que dit Galien, elle ne pourroit pas ſe mouvoir, elle n'eſt pas non plus toute charnuë, comme le ventre inferieur, afin que tout ce qui eſt dans ſa capacité, ne ſe mêle & ne tombe pas ; mais elle eſt en partie oſſeuſe pour deffendre le cœur, & former la cavité orbiculaire, & en partie membra-

neuſe pour obeïr au mouvement qui eſt neceſſaire à cette partie pour faire la reſpiration.

Elle eſt ſituée entre le ventre ſuperieur & l'inferieur, afin de pouvoir départir à tout le corps la chaleur naturelle, & les eſprits vivifians, dont elle contient la ſource, de même que du ſang qui ſert de nourriture à toutes les parties du corps.

Les parties de la poitrine ſont de deux ſortes, les contenantes & les contenuës, les contenantes ſont ou propres, ou communes, les communes ſont l'épiderme, la peau, la graiſſe, le pannicule charnu, & la membrane commune des muſcles, nous avons ci-devant expliqué ces cinq parties dans le premier Livre, où nous avons rapporté les raiſons pour leſquelles les Modernes n'admettent pas en l'homme de pannicule charnu, ni de membrane commune des muſcles.

Les parties contenantes propres ſont de quatre ſortes, les unes ſont glanduleuſes, comme les mammelles des deux ſexes, les autres molles & charnuës, comme les muſcles; les troiſiémes ſont dures, oſſeuſes, & cartilagineuſes, comme le ſternon, les côtes, les clavicules, les omoplates, & les quatriémes ſont membraneuſes, qui environnent interieurement toute la ca-

vité, comme la pleure & le mediaſtin.

Les parties contenuës dans la poitrine, ſont les poumons, le cœur, le pericarde, la veine-cave aſcendante, l'aorte, l'artere des poûmons, la veine des poumons, une partie de la trachée artere, & de l'oëſophage, pluſieurs nerfs; le canal thorachique, & pluſieurs autres parties que nous rapporterons par ordre, quand nous aurons expliqué les contenantes propres commençant par les mammelles.

§. II.

Des Mammelles.

LEs mammelles quoique cōmunes aux hommes & aux femmes, ſont neanmoins bien differentes les unes des autres, celles des hommes ſont imparfaites, étant ſeulement compoſées de peau, de graiſſe & du bout qu'on appelle mammelon, n'aïant preſque point de glandes, tant pour la force des parties contenuës, & deffendre le cœur, que pour l'ornement & la titillation afin, dit du Laurent, que la femme ne ſe glorifiât pas d'avoir des mammelles, que la nature auroit deniées aux hommes.

Pour ce qui eſt des mammelles des fem-

mes, elles ſont compoſées de chair poreu-ſe & de pluſieurs glandes propres pour filtrer le lait, ſi bien que les mammelles, des femmes, outre la graiſſe & la peau, ont encore des corps glanduleux entretiſſus de mil vaiſſeaux, les jeunes filles les ont petites & dures, repreſentant la moitié d'une boule, les femmes enceintes & les nourrices les ont plus groſſes & plus élevées, & les vieilles les ont molles, lâches & flétries.

Elles ſont ſituées aux femmes en la poitrine, afin, dit Plutarque, que la femme puiſſe en même tems alaiter, baiſer & porter ſon enfant entre ſes bras, & ainſi redoubler ſon amitié.

Les mammelles ſont compoſées de parties externes & internes, les externes ſont la cuticule & la peau, laquelle s'élevant au milieu de la mammelle, fait le mammelon qui eſt comme un petit canal, par lequel l'enfant en ſuccçant avec les levres, tire le lait pour ſa nourriture, la ſubſtance de ce mammelon eſt ſemblable à celle du gland, qui eſt d'une ſubſtance fongeuſe, afin de ſe pouvoir relâcher, s'enfler & ſe rabatre facilement, c'eſt l'endroit ou aboutiſſent les extremitez des nerfs qui viennent aux mammelles, cette ſubſtance eſt d'un ſentiment fort vif ce qui la fait

enfler& dreſſer par un doux chatoüillement.

Les jeunes filles ont ce mammelon élevé, rouge & vermeil comme une fraize, & on l'eſtime d'autant plus qu'il eſt dur, comme marque évidente de chaſteté, il pouſſe d'avantage en dehors aux nourrices, & eſt plus livide & plus long aux vieilles & tire ſur le noir.

Les filles ont autour de ce mammelon un petit cercle qu'Hippocrate appelle *areola*, comme qui diroit petit partere, lequel eſt blanc, au milieu duquel ce mammelon eſt vermeil comme un bouton de roſe; cet areole eſt pâle aux pucelles, obſcur aux femmes groſſes, il a plus d'étenduë aux nourrices, & il eſt noir aux vieilles.

Ce cercle doit être conſideré dans les maladies des femmes, parce que dit Hippocrate, on connoît par-là & par la couleur des mammelons, les affections de la matrice.

Les parties internes des mammelles, ſont pluſieurs glandes, quantité de graiſſe, de veines, d'arteres & de nerfs, la membrane qui ſepare les mammelles d'avec les muſcles ſur leſquels elles ſont couchées, ſert de fondement à toutes ces parties.

Quoi qu'il ſemble que les glandes jointes enſemble ne faſſent qu'un corps continu, on en remarque neanmoins une qui eſt toûjours plus groſſe que les autres, au centre du mammelon, laquelle eſt environnée de pluſieurs autres plus petites, qui reſſemblent à des amandes pelées.

Il ſort de ces glandes pluſieurs rameaux de veines, qui forment les mammaires, leſquelles vont ſe rendre aux ſoûclavieres, il en ſort pareillement pluſieurs de la partie exterieure de la mammelle, qui ſont les troncs des veines thorachiques ſuperieures, qui vont aux axillaires; les mammaires reportent le ſang aux ſouclavieres, & les thorachiques ſuperieures, aux axillaires.

Les arteres ſont externes & internes, les externes apportent le ſang pour la nourriture, & les internes celui qui va à toutes les glandes où elles aboutiſſent, d'où il paſſe dans les veines comme il a été dit; ainſi la circulation du ſang ſe fait par deux arteres qui apportent le ſang, & par deux veines qui le reportent de chaque mammelle, ſans qu'il y ait aucunes anaſtomoſes des mammaires avec les épigaſtriques comme pluſieurs le prétendent; ſi bien qu'il eſt facile de comprendre que les arteres thorachiques ſuperieures qui vien-

nent des axillaires, arrosent la partie exterieure des mammelles, & que les mammaires qui viennent des soûclavieres arrosent la partie interieure, donnant un rameau à chacune de ces glandes.

Les nerfs des mammelles sont communes avec ceux des muscles qui sont dessous, il y a même un nerf fort gros qui va du cinquiéme intervale des côtes au mammelon, qui lui donne un sentiment fort vif, & qui fait qu'il ressent du plaisir, quand l'enfant le tette & le succe doucement.

La graisse environne les glandes & les vaisseaux pour conserver leur chaleur, & remplir les espaces qui sont entr'eux, afin de les rendre égales & polies.

L'usage des mammelles, dit Aristote, est d'engendrer le lait pour la nourriture de l'enfant nouveau né ; en second lieu pour deffendre le cœur, & les parties vitales qui reciproquement leur donnent quelque chaleur ; car la chaleur du cœur selon Galien, sert beaucoup pour engendrer le lait. Hipocrate leur donne un autre usage, disant que les mammelles reçoivent l'humeur excrementeuse, dont rendent témoignage les femmes qui ont perdu leurs mammelles, par maladies ou autres accidens ; car elles ont pour lors

la voix rude, & la gorge remplie d'humeurs, elles ſont incommodées de beaucoup de crachats avec douleur de tête, la raiſon qu'il en rend eſt, que le lait qui vient, dit-il, de la matrice ne trouvant point de vaiſſeaux propres où il étoit auparavant porté, ſe jette ſur les principales parties, comme ſur le cœur, & ſur les poûmons & ſont ainſi ſuffoquées ; mais on a découvert que le lait ſe fait tout autrement, comme il a été expliqué ; & l'action des glandes des mammelles, eſt de ſeparer les parties lactées de la maſſe du ſang, & de les verſer par le conduit excretoire, qui eſt en chaque glande dans la cavité, où il ſéjourne juſqu'à ce que l'enfant le tire, & l'oblige de ſortir par pluſieurs petits tuyaux qui aboutiſſent au mammelon, comme il a été dit ; ainſi il eſt facile de comprendre que la matiere du lait étant une liqueur qui tient le milieu entre le ſang & le chile, une femme qui a perdu les mammelles qui en ſont le réceptacle, peut facilement tomber dans les accidens dont parle Hipocrate, ſans que le lait vienne de la matrice comme il le ſuppoſe.

§. III.

Des Mufcles du Thorax.

Les parties charnuës de la poitrine, font les mufcles qui s'y trouvent, & font du nombre des parties contenantes, les unes lui font propres, & fervent à faire fes mouvemens ; les autres y font à la verité fituez, mais ils fervent auffi à mouvoir d'autres parties, comme l'omoplate, & le bras dont on parlera en fon lieu.

Les mufcles propres du thorax, font proprement ceux qui fervent à la refpiration, laquelle, comme elle fe fait par la dilatation, & par la contraction de la poitrine a befoin de deux fortes de mufcles, les uns pour la dilater, & les autres pour la referrer.

Tous les Anatomiftes ne conviennent pas du nom de ces mufcles, Du-Laurent veut qu'il y en ait de propres, qui ne fervent qu'à la refpiration, & d'autres communs qui fervent auffi à d'autres actions, comme les huit de l'épigaftre ; il veut de plus qu'une partie de ces mufcles fervent à la refpiration libre, & que les autres fervent à celle qui eft forcée & con-

trainte, il appelle aprés Galien respiration libre; celle qui par un usage libre de respirer, est presque insensible, & se fait par inspiration & expiration, & la contrainte est celle en laquelle la distention & constraction de la poitrine, est apparente à la veuë, & se fait par une grande inspiration & une forte efflation. La respiration libre se fait, dit-il, presque par le seul mouvement du diaphragme, & la contrainte se fait par soixante-quatre muscles, lesquels en la grande inspiration dilatent la poitrine, en relevant toutes les costes vers le haut, & en la forte efflation, la resserrent en tirant les côtes vers le bas, tellement que tous les muscles de la respiration compris le Diaphragme, sont dit-il, soixante-cinq; Riolan n'en met que cinquante-six; mais il ne comprend que les propres, sans faire mention des huit de l'épigastre, ni du diaphragme; qui feroient avec les muscles propres le nombre pareil de soixante-cinq. Il y en a trente de ces cinquante-six, dit-il, qui font la dilatation, & vingt-six qui font la contraction.

Le premier des muscles qui font la dilatation, est le soûclavier ainsi nommé, parce qu'il est sous la clavicule, & occupe l'espace qui est entre la clavicule, & la

premiere côte ; il naiſt charnu de la partie interieure de la clavicule, & s'inſere à la partie ſuperieure de la premiere côte, qu'il tire en haut & en dehors.

Le ſecond eſt le grand dentelé, ainſi appellé, parce qu'il eſt large, & qu'il a ſept ou huit dentelures comme une ſcie ; il prend ſon origine de la baſe interne de l'omoplate, & s'inſere par digitation à la ſix, ſept & huitiéme côtes ſuperieures, & quelquefois auſſi à la neuviéme, où il s'attache par digitation avec l'oblique exterieur de l'épigaſtre, lorſqu'il agit il tire les côtes en dehors, & dilate par ce moïen la poitrine.

Les trois & quatriéme ſont les deux dentelez poſterieurs, dont l'un eſt appellé dentelé poſterieur ſuperieur, il prend ſa naiſſance des épines des trois vertebres inferieures du col, & de la premiere du dos, étant caché ſous le rhomboïde ; & s'inſere obliquemement, étant comme fendu en trois aux trois côtes ſuperieures qu'il tire en dehors & en arriere ; l'autre eſt le dentelé poſterieur inferieur ; il naiſt des épines des trois vertebres inferieures du dos, & de la premiere des lombes, & s'inſere aux trois ou quatre côtes inferieures par digitation, qu'il tire en bas & en dehors ; ces deux muſcles ſont larges & plats.

Il y a de plus onze muſcles intercôtaux externes, qu'on appelle ainſi, en ce qu'ils occupent exterieurement les onze eſpaces d'entre les douze côtes & ſont ſcituez exterieurement ; ils ſortent en commençans vers les vertebres de la partie inferieure, & externe de chaque côte ſuperieure, & vont s'inſerer obliquement de derriere en devant, à la partie ſuperieure & exterieure de chaque côte inferieure, tirant chacun la côte inferieure en arriere & en dehors, ſi bien que ces quinze muſcles de chaque côté, font le nombre de trente qui ſervent tous à la dilatation de la poitrine ; c'eſt pourquoi on les appelle dilatateurs.

Les muſcles qui reſſerrent la poitrine ſont treize de chaque côté, qui font par conſequent le nombre de vingt-ſix.

Le premier eſt le triangulaire, lequel occupe la partie interieure du ſternon, & montant en haut va s'inſerer aux cartilages des côtes ſuperieures, juſqu'à la deuxiéme côte ſans monter plus haut, quand il tire vers ſon principe, il reſſerre & rétreſcit la poitrine.

Le deuxiême eſt le ſacrolombaire, ainſi appellé, parce qu'il naiſt de l'os ſacrum, & montant tout joignant les racines des côtes, donne en paſſant un tendon à

chaque côte, quand il fait fon action, il ameine toutes les côtes les unes vers les autres, & refferre ainfi la potrine.

Les onze intercôtaux ou interoffeux, qu'on appelle ainfi, parce qu'ils occupent interieurement les efpaces qui font entre les douze côtes, fituez au contraire des externes, naiffent vers le fternon; de la partie inferieure & interne de la côte de deffous, & s'avancent obliquement vers les vertebres, pour s'inferer à la partie fuperieure, & interne de la côte de deffus, ils rempliffent les efpaces d'entre les cartilages, auffi-bien que ceux d'entre les côtes, & ont leurs fibres contraires aux fibres des externes, ce qui fait qu'ils s'entrecoupent comme cette lettre X, quand ils tirent vers leurs principes; ils ameinent les côtes les unes vers les autres, & abbaiffent la poitrine.

Le diaphragme eft un mufcle au deffous des côtes, qui fepare le ventre moïen de l'inferieur, & qui fert à la refpiration & à l'excretion des excremens, tant par haut que par bas, ce mot diaphragme vient de *Phrato*, *fepio*, qui fignifie clore, parce qu'il fepare comme une haye, le cœur & les poûmons, d'avec le foye & la rate, Celfe l'appelle, *feptum tranfverfum*, parce qu'il fepare comme une haye

mitoyenne & tranſverſale, la capacité de la poitrine d'avec celle du ventre inferieur; les anciens Philoſophes & les Poëtes l'appelloient phrénes, comme participant, & organe de la ſageſſe, Hipocrate lui donne auſſi le nom de phrénes, non pas à cauſe de la ſageſſe; quoique *phren* ſignifie pensée ou entendement, mais à cauſe de la ſimpathie qu'il a avec le cerveau où reſide l'organe dont ſe ſert l'entendement; car le diaphragme étant enflammé, il s'enſuit phreneſie.

Il eſt dichotome en ſa compoſition, c'eſt-à-dire, qu'il ſe diviſe en deux cercles, deux veines, deux arteres, deux nerfs, deux tuniques; deux trous, & deux muſcles, ce mot dichotome vient de *dicha* en deux parts, & tome, ſection ou diviſion.

La ſubſtance eſt charnuë par les bords qui ſont le circuit, & membraneuſe en ſon milieu, ſi-bien que des deux cercles dont il eſt composé, l'un eſt charnu, & l'autre eſt membraneux.

Sa grandeur répond à celle du thorax, ſa figure approche de la ronde, & reſſemble aſſez à une raquette ou à une rhaye, c'eſt-à-dire, que cette figure eſt circulaire & non pas ronde, comme un globe ou une boule.

Sa ſituation eſt oblique ; car de la partie anterieure du ſternon, au deſſous du xiphoide où il eſt attaché ; il s'en va par les extremitez des fauſſes côtes, rendre à la premiere vertebres des lombes ; ſi bien qu'étant attaché pardevant au cartilage xiphoïde, & s'avançant par les extremitez des fauſſes côtes, il ceint & environne toute la poitrine ; & s'en va enfin obliquement rendre par derriere, à la douxiéme vertebre du dos ; à laquelle il eſt étroitement attaché par deux aponeuroſes, & finit en ſon milieu, en un tendon circulaire & nerveux, étant charnu tout au tour contre la nature des autres muſcles.

Pluſieurs Anatomiſtes mettent le principe de ce muſcle, au cercle nerveux ; mais du Laurent veut que ce ſoit ſa fin ; Riclan met la tête aux dernieres vertebres du dos premieres des lombes, auſquelles il eſt étroitement attaché, par deux aponeuroſes charnues, & ſa fin aux extremitez des fauſſes côtes, auſquelles il eſt fort adherent.

On a découuert que le diaphragme eſt composé de deux muſcles que l'on diſtingue en ſuperieur & en inferieur ; le ſuperieur eſt de figure circulaire attaché à toutes les extremitez des fauſſes côtes,

où

où commence ſon origine ; il forme à ſa fin un tendon plat en aponeuroſe que l'on a toûjours pris pour la partie nerveuſe du diaphragme ; le muſcle inferieur prend ſon origine par deux productions, dont celle du côté droit eſt plus longue, & vient des trois vertebres ſuperieures des lombes, & l'autre plus courte & plus petite qui eſt la gauche, part des deux vertebres du dos, & va ſe terminer dans l'aponeuroſe du muſcle ſuperieur, qui fait la diviſion des deux muſcles.

Le diaphragme a deux veines qu'on appelle phreniques, qui vont ſe rendre au tronc aſcendant de la veine cave ; & deux arteres nommées phreniques, qui ſortent du tronc de la groſſe artere. Il a deux nerfs de chaque côté, un qui vient de la paire vague du cerveau, & l'autre d'entre la quatriéme & cinquiéme vertebre du col, qui ſont comme des cordes, portez au cercle nerveux. Il a deux tuniques, celle de deſſus vient de la pleure, & celle de deſſous vient du peritoine. Il a deux trous, un au côté droit pour laiſſer paſſer le tronc de la veine cave aſcendante, & l'autre au côté gauche, par lequel deſcend l'oëſophage. Il y a des Anatomiſtes qui ajoûtent un troiſiéme trou, par lequel paſſe la groſſe artere : mais Colom-

be aſſûre le contraire, parceque l'aorte paſſe, étant adherante aux corps des vertebres ; ainſi le diaphragme embraſſant les vertebres, comprend auſſi la groſſe artere, ſans être pour cela percé : Il a encore quelques petits trous ou ouvertures, par où paſſe le canal thorachique, & les nerfs qui vont aux parties contenuës dans le ventre.

Les uſages du diaphragme ſont, comme il a été dit, pour ſeparer la cavité de la poitrine de celle du bas ventre. Secondement, pour éventer & rafraîchir les hipochondres, & les parties y contenuës. 3. Pour en preſſant les boïaux par haut & par deſſus, hâter l'expulſion des excremens. 4. Pour faire la reſpiration libre, qui eſt ſon principal uſage. Or la reſpiration eſt double, l'expiration & l'inſpiration. Quand le diaphragme ſe ramaſſe vers ſon centre, il reſſerre la partie anterieure du thorax, à laquelle comme inferieure, il eſt attaché par deſſous, & dilate ainſi la partie poſterieure ſuperieure; enſorte que le poûmon, pour qu'il n'y ait point de vuide, s'étend pareillement, & puiſe l'air en inſpirant : mais quand il ſe relâche de ſon centre, le thorax tombe par ſon poids, & le poûmon étant ainſi preſſé, rend & repouſſe l'air, & cela ſe

fait dans la reſpiration ſimple & libre ; car ce ſont les muſcles du thorax, qui ſervent à la reſpiration forcée.

§. IV.

Des Os & Cartilages du thorax.

AYANT levé les mammelles & les muſcles, on voit les parties oſſeuſes & cartilagineuſes, comme ſont le ſternon, les côtes, les clavicules & les omoplates, qui ſont miſes au nombre des contenantes propres ; ainſi l'ordre que nous nous ſommes propoſé, demande qu'on les rapporte ici.

Le ſternon eſt compoſé des os anterieurs de la poitrine, entre les deux mammelles, qu'on appelle en François Brichet : Les uns le font de quatre os, les autres de cinq ou ſix, & d'autres de ſept, parcequ'il paroît de differentes pieces, ſelon la diverſité des âges ; & étant tout cartilagineux aux enfans, excepté le premier os où s'attachent les clavicules, on le peut diviſer tranſverſallement en ſix ou ſept pieces : mais aprés ſept ou huit ans, tous ces os s'uniſſent enſemble, de maniere qu'ils ne paroiſſent qu'un os continu, diſtingué par trois lignes & quelques

fois quatre : Le premier a par le haut une cavité dans laquelle s'emboëte la tête de la clavicule : le ſecond a pluſieurs cavitez des deux côtez, pour recevoir les cartilages de la troiſiéme, quatriéme, cinquiéme & ſixiéme côte : le troiſiéme os eſt aſſez petit, & ſe termine au cartilage xiphoïde.

L'uſage du ſternon eſt premierement de former la partie anterieure & moïenne de la poitrine : Secondement, de joindre & d'articuler les côtes & les clavicules : Troiſiémement, de deffendre & de contenir le cœur & les parties de la reſpiration ; & enfin pour ſervir à attacher le long de ſa partie moïenne & interne, le mediaſtin, qui eſt une membrane qui ſepare la poitrine en deux.

Le ſternon a deux cartilages, un entre le premier & le deuxiéme os, & ſert de ligament, & l'autre eſt le xiphoïde.

Le xiphoïde eſt un cartilage qui pend au bout du troiſiéme os du ſternon. Les Grecs l'appellent xiphoïde, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec le bout d'une épée, appellé xiphos. Il eſt tout cartilagineux, mais plus dur que les autres cartilages : Il n'eſt pas néanmoins toûjours pointu, il eſt large quelquefois, & quelquefois fourchu ; d'où vient qu'on l'ap-

pelle la fourchette, lorſqu'il eſt enfoncé en dedans par quelque coup, ou par quelque chûte, il cauſe des vomiſſemens qui ne ceſſent point qu'il ne ſoit remis en ſa place.

Son uſage eſt de reſiſter en obéïſſant mollement aux rencontres violentes, & de deffendre le ventricule & le diaphragme qu'il attache, & à ſoûtenir le foie en devant, par le moïen du ligament large qui y eſt attaché.

Les trois ou quatre os du ſternon joints enſemble par des cartilages, forment une cavité qui paroît exterieurement, & que l'on appelle la foſſette du cœur.

La clavicule eſt un os rond & inégal, qui n'eſt couvert que de la peau, & du perioſte; il eſt poreux & ſpongieux; il n'y a que l'homme & les ſinges qui en aïent. Cet os reſſemble aſſez à la lettre S. Le ſternon étant boſſu par dehors & vers l'omoplate, il eſt boſſu par dedans, ſa figure eſt inégale & faite comme de deux demi-cercles, afin d'être plus fort & de donner paſſage par la cavité qui eſt proche du ſternon, aux vaiſſeaux qui montent & deſcendent le long du col, & qu'ils ne ſoient pas preſſez. Il a double connexion, l'une avec l'omoplate, ainſi appellé des Grecs; parcequ'*omos* ſignifie épaule;

&*platis* large, par l'acromion qui eſt l'extrémité de l'apophiſe de l'humerus, du mot *acros*, *extremus*; & l'autre connexion eſt avec le ſternon, l'une & l'autre par arthroïde; c'eſt-à-dire, quand les os ne ſont pas unis ſi étroitement, que l'un ne ſe puiſſe mouvoir ſans l'autre, & qu'ils ſe joignent immediatement ſans aucune choſe qui ſoit entre-deux : car *arthron*, *id eſt articulus*, ſignifie l'extrémité de l'os ou jointure; le mouvement néanmoins de l'os de la clavicule vers l'omoplate, eſt plus grand & plus frequent que vers le ſternon, où il eſt plus petit & preſqu'inſenſible.

Son uſage eſt pour aſſurer la diarthroſe du bras avec l'omoplate. En ſecond lieu, la clavicule ſert pour laiſſer quelque intervale entre l'omoplate & les côtes; & le tout pour ſervir à la diverſité des mouvemens du bras.

Les os des clavicules ſont moins courbez & moins élevez en dehors aux femmes qu'aux hommes; ce qui ſemble avoir été fait pour la beauté, afin que les foſſes qui ſe voient aux hommes au deſſus de la poitrine, apparoiſſent moins aux femmes.

Les côtes ſont d'une ſubſtance en partie oſſeuſe, & en partie cartilagineuſe: Elle eſt oſſeuſe par la partie que les côtes ſont

jointes avec les vertebres, & par leur milieu; & cette ſubſtance eſt cartilagineuſe par l'endroit qu'elles s'articulent avec le ſternon. On les appelle côtes, parcequ'elles ſont ſituées aux côtez de la poitrine, en formant les parties laterales, tant à droite qu'à gauche. Leur figure eſt comme celle d'un arc: elles ſont plus étroites en leur commencement & en leur fin, & plus larges en leur milieu; & les ſuperieures ſont plus courbées que les inferieures. Elles ſont raboteuſes en leurs racines, afin qu'il en puiſſe ſortir des ligamens qui les attachent avec les corps des vertebres, & leurs apophiſes tranſverſes. Ce mot, *apophiſe*, ſignifie ce qui s'avance & ſort de l'os comme en boſſe, qu'on appelle auſſi procez ou éminence, & vient de *phiſis*, qui ſignifie nature, ou ce qui naît avec quelque choſe du Verbe *phiomai naſcor* & d'*Apo*, qui ſignifie de, ou du.

Les côtes ſont douze de chaque côté, répondantes aux douze vertebres du dos. Ce nombre ſe trouve naturellement; mais contre nature il s'en trouve quelquefois treize de chaque côté. Le nombre des côtes eſt égal naturellement aux hommes & aux femmes, ſans parler de celle dont Eve a été faite, laquelle n'étoit pas ne-

cessaire pour la perfection du corps d'Adam, mais superfluë entant qu'homme privé & particulier, & seulement necessaire selon l'élection de Dieu, qui en vouloit faire le corps d'Eve.

De ces douze côtes, les sept superieures sont appellées vraies & legitimes, parcequ'elles sont articulées avec le sternon; & les cinq autres sont appellées fausses, illegitimes ou bâtardes, en Latin *nothæ*, parcequ'elles n'ont point d'articulation avec le sternon.

Leur usage est de former la cavité de la poitrine, de deffendre les parties y contenuës, de soûtenir & de servir à l'origine, & à l'implantation des muscles qui servent à la respiration.

L'omoplate est l'os de l'épaule: on l'appelle en François le pasleron. Sa figure est trapezienne, qui approche de la triangulaire, aïant particulierement trois côtez comme trois angles. Il est large & gibbeux par dehors, & cave par dedans. On y remarque plusieurs parties qui servent à l'origine, & à l'insertion des muscles. La premiere, est la base qui descend le long des vertebres du dos, laquelle se termine en deux angles, un superieur & l'autre inferieur. 2. Les côtez de la base qui sont appellez côtes de l'omoplate;

l'une est superieure & l'autre inferieure, qui est plus épaisse & plus longue que la superieure. 3. La partie voûtée ou gibbeuse, & la partie cave. 4. Une apophise qui s'avance par le milieu de tout l'os, nommée épine, l'extrémité de laquelle articulée avec la clavicule, est l'acromion. 5. Deux cavitez, l'une au dessus, & l'autre au dessous de l'épine. 6. Une apophise pointuë appellée anchiroïde ou coracoïde, qui vient du mot Grec *Corax*, qui signifie un Corbeau; & le mot anchiroïde vient d'*anchira*, qui signifie anchre de Navire, à cause de la ressemblance. 7. Le col au bout duquel se voit une cavité glenoïde qui reçoit la tête de l'humerus. Glenoïde vient de *eidos* & *glene*, qui signifie superficielle, & non pas si enfoncée. 8. Cinq appendices. 9. La neuviéme & derniere des parties qui servent à l'origine de ces muscles, est une sinuosité au côté superieur, par laquelle passent quelques vaisseaux. Or sinuosité ou *sinus* est comme un port ou rivage, lequel en son embouchure est étroit, & va en s'élargissant.

L'usage de l'os de l'omoplate, est la deffense des côtes, l'implantation des muscles, & l'articulation de l'humerus & de la clavicule, d'attacher le bras au corps,

& de lui servir d'appui, afin qu'il fasse commodément tous ses mouvemens, & enfin pour former l'épaule.

§. V.

Des parties membraneuses du thorax, qui sont la Pleure & le Mediastin.

LA Pleure est une membrane qui environne & contient toute la cavité de la poitrine. Les Grecs l'appellent *pleura*, à cause des côtes qu'ils appellent *pleuras*, sous lesquelles elle est étenduë, & qu'elle ceint & environne par dessous.

Sa substance est semblable à celle du peritoine, mais elle est plus forte & plus épaisse.

La pleure est fort adherante aux vertebres du dos, où elle prend son origine: elle s'attache au perioste des côtes, & aux muscles intercostaux, internes, & vient s'inserer à la partie anterieure & interne du sternon. Elle a plusieurs trous, dont les uns sont superieurs par où passe la grosse artere, la veine cave, l'oësophage, la trachée artere, & les nerfs de la huitiéme paire, & les autres inferieurs qui laissent passer la veine cave & l'oësophage.

Elle eſt unique, mais elle eſt double; enſorte qu'une partie couvre les côtes par dedans, & l'autre partie les couvre par dehors : ce qui a fait dire à Courtin qu'il y en avoit deux, l'une au côté droit, & l'autre au côté gauche, qui ſe touchent en leur origine, qui eſt, dit-il, ſur les vertebres; & de-là en ſe courbant une de chaque côté ſelon la figure des côtes, elles s'avancent juſqu'au ſternon.

La partie qui couvre les côtes par dedans, donne des tuniques à toutes les parties contenuës dans cette cavité. Sa figure & la grandenr correſpondent à celles de la poitrine.

Elle a beaucoup de veines, d'arteres, de nerfs, & eſt en mouvement perpetuel; c'eſt pourquoi elle s'enflamme facilement, d'où vient la maladie qu'on appelle plureſie, qui eſt cauſée par le ſang extravaſé entre la pleure & les muſcles, & fort ſouvent entre les deux tuniques de cette membrane; ce qui fait pour lors que la fiévre & les douleurs en ſont plus aiguës, de même que lorſque l'humeur s'amaſſe entre la pleure & le perioſte qui couvre les côtes, & fait l'inflammation. Voilà ce qu'on appelle plureſie.

Ses veines vont à l'intercoſtale ſuperieure & à l'azigos, & ſont accompagnées

d'autant d'arteres, qui viennent de l'intercostale & de la grosse artere : Elle a plusieurs nerfs qui viennent de la huitiéme paire du cerveau & de l'épine, c'est-à-dire, des vertebres du dos; c'est pourquoi les plaies de cette partie sont dangereuses & fort douloureuses.

Son usage est de donner des tuniques communes à toutes les parties encloses dans la poitrine, de les lier & revêtir toutes, en donnant aux vaisseaux un certain vehicule comme un renfort, & de servir comme de deffense & de boulevart aux poûmons.

La pleure étant parvenuë de part & d'autre jusqu'aux côtez du sternon, elle se replie pour se rendre du sternon aux vertebres du dos, faisant par cette reduplication une membrane qui separe toute la poitrine & les poûmons en deux parties, laquelle de sa situation & de son usage est appellée mediastin.

La longueur du mediastin est depuis les clavicules jusqu'au cartilage xiphoïde, & sa largeur des côtez du sternon, où elle commence à se redoubler jusqu'aux vertebres, où elle s'insere. Ces membranes étant ainsi redoublées, ne s'entretouchent qu'auprés de l'épine, étant distantes par devant de l'une & de l'autre,

autant que le ſternon a de largeur, & ſont une cavité entre-tiſſuë de pluſieurs filamens nerveux, & remplie vers la gorge de pluſieurs nœuds membraneux, & contient un peu au deſſous le cœur avec ſon pericarde, la veine cave & l'eſtomach, & eſt fort ample vers le diaphragme.

L'uſage du mediaſtin eſt de faire comme avec deux murailles ou parois, une cavité dans laquelle le cœur demeure non-ſeulement libre & ſans être preſſé des poûmons, mais le pericarde en eſt auſſi ſoûtenu, afin qu'il ne puiſſe tomber d'un côté ni d'autre; & afin que les poûmons étant ſeparez en deux parties, un côté étant offenſé, le mal ne ſe communique pas ſi-tôt à l'autre, & qu'il ſupplée auſſi au defaut de l'autre, en faiſant ſa fonction, en fourniſſant & apportant l'air au cœur. Il ſepare ſi bien la poitrine en deux cavitez, que les humeurs épanchées dans l'une, comme du ſang & de l'eau, ne peuvent paſſer dans l'autre. Il ſuſpend le cœur avec le pericarde qui lui eſt attaché, & ſoûtient les vaiſſeaux & le diaphragme, afin que les viſceres qui y ſont attachez, comme le ventricule & le foie, ne le tirent pas trop en bas.

§. VI.

Des Maladies de la Poitrine.

LEs maladies de la Poitrine ſont ordinairement la foibleſſe, l'inflammation, la pleureſie, l'aſthme ou courte-haleine.

Pour guerir la foibleſſe de poitrine, il faut le ſoir deux heures aprés un leger ſouper, étant chaudement dans le lit, prendre une potion compoſée d'un verre d'eau d'orge, & un pareil verre de lait de Vache recemment tiré, mêlez enſemble avec une once de ſucre fin pulveriſé, que l'on boira en une ſeule fois le plus chaud que l'on pourra, continuer pendant la neceſſité.

On fera de la ptiſanne avec racine de ſouchet deux onces, & quatre onces de racine de cariophillata, que l'on fera boüillir avec un citron dans deux pintes d'eau reduites à trois chopines, pour en boire un verre le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant.

L'aſthme eſt une oppreſſion de poitrine, qui fait la difficulté de reſpirer & la courte-haleine. Il y en a de deux ſortes. Quand il eſt cauſé de la vapeur de la rat-

te ou des viſceres échauffez, laquelle arrivant à la poitrine, lui cauſe une oppreſſion & grande difficulté de reſpirer. Il faut pour guerir cette maladie, où la chaleur eſt dominante, ſe ſervir de remedes rafraîchiſſans, comme du lait clair, les bains ſeront auſſi utiles. On fera ptiſanne avec chiendent, pommes de renette, politrich, ceterach, capilli veneris, adiantum noir, ſcolopendre & regliſſe pour la boiſſon ordinaire.

On purgera avec du ſené juſqu'à quatre gros infuſé douze heures dans un verre de cette ptiſanne, avec un gros d'écorce de citron.

Si l'aſthme procedoit d'un gros phlegme & viſqueux qui chargeât les poûmons, il faudroit prendre dans un peu de vin bien chaud, un demi grain de muſc, & un ſcrupule de ſafran, le tout bien mêlé enſemble, le matin à jeun, & ne manger de quatre heures aprés, ou prendre dans deux cuillerées de ſucre de baſilic, un demi-ſcrupule de ſafran trois heures aprés un leger ſoûper.

On prendra des pilules faites avec une once d'aloës, qu'on fera digerer à un feu lent avec du ſuc de flambe, y ajoûtant une dragme de ſoulfre pulveriſé, en prendre de deux jours l'un, une dragme

pour chaque priſe, le ſoir avant un leger ſouper.

On purgera auſſi avec une infuſion de trois dragmes de ſené dans une décoction de feüilles de meliſſe, dans laquelle on mettra auſſi infuſer une pincée de fleurs de muguet, y délaïant demie dragme de poudre d'hermodate.

La pleureſie eſt une inflammation de la membrane ſuccingente, qu'on appelle pleüre, comme il a été dit.

Les ſignes de la pleureſie ſont la fiévre aiguë, grande toux, crachement coloré: Si le crachat eſt jaune, c'eſt marque de bile; s'il eſt rouge, il denote le ſang; s'il eſt ſpumeux comme de l'écume, c'eſt la pituite; & s'il eſt noir, c'eſt la mélancolie qui domine & qui cauſe la pleureſie. On ſent une grande ponction de côté, difficulté de reſpirer, un petit poulx: mais quand c'eſt une fauſſe pleureſie, on a bien pour lors une peſanteur de côté, mais ſans toux, & on ſent la douleur au dehors, & non pas au dedans des côtes.

Il faut néanmoins obſerver que les pituiteux, & qui rotent aigrement, ne ſont pas ſujets, ſelon Hippocrate, à la pleureſie; parceque la membrane ſuccingente ne reçoit pas facilement la pituite, d'autant qu'elle eſt épaiſſe & gluante; mais

elle

elle reçoit plûtôt l'humeur bilieuſe, quant au rot aigre, il vient de la frigidité du ventricule, ou de l'humeur pituiteuſe qui y eſt contenuë.

Si le flux de ventre ſurvient à celui qui eſt malade de pleureſie, & peripneumonie, qui eſt difficulté de reſpirer ſans cauſe externe ni autre que de la maladie, c'eſt mauvais ſigne, dit Hipocrate; car cela ſignifie que le foye eſt pour lors tellement affecté par ſympathie, & conſentement des parties qui ſervent à la reſpiration, qu'étant devenu fort debile, il ne peut filtrer ni purger le ſang, ce qui eſt tres-dangereux, de même qu'aux pleuretiques & maladies de côté où on ne crache point les premiers jours, & où on n'eſt point purgé & gueri en quatorze jours, par le crachement des humeurs qui cauſent la pleureſie & mal de côté, à compter du jour qu'on aura commencé à ſe purger par crachement, & non du jour que le mal à pris, auquel cas le mal ſe convertit le plus ſouvent, en ſuppuration. On peut neanmoins être gueri en d'autres manieres, par des bons remedes donnez à propos, & étant ſuppuré, c'eſt à dire, aïant le pus entre le thorax & les poûmons, par l'inflammation du côté qui a été convertie en ſuppuration, ſi on eſt purgé en cra-

chant le pus dans le tems de quarante jours, qui eſt le terme critique des maladies aiguës par tranſmutation d'eſpece en eſpece de maladie ; comme de pleureſie en ſuppuration , comtant du jour que la ruption eſt faite , & non dù jour que la pleureſie à commencé ; on eſt gueri, ou du moins hors de danger , ſinon on devient hectique & tabide , parce que le poûmon qui eſt rare & mol,eſt facilement ulceré de ce pus qui eſt acre & mordicant par la putréfaction qui s'en fait par ſucceſſion de tems.

Si le ſang qu'on crache en touſſant eſt noir , il vient du thorax & eſt plus gros, & quelquefois écumeux par l'émotion de la toux, il eſt plus gros que celui qui vient des poûmons , ainſi qu'il ſera dit en ſon lieu.

La gueriſon de la pleureſie ſe doit commencer par la ſaignée au bras du côté de la douleur, & à proportion du mal,de l'âge & des forces.

On uſera pour le boire ordinaire , de ptiſanne faite avec raiſins de panſe , racine de guimauve , ſemence de pavot rouge & regliſſe.

S'il y a des veilles immoderées on donnera le ſoir un apozeme fait avec laituë, & cinq ou ſix têtes de pavot blanc con-

tuſes, aïant égard aux forces & à l'état du malade, l'uſage des émulſions des quatre ſemences froides, eſt fort utile.

On fera des lavemens avec chicorée ſauvage, endive, racine de nenuphar, joubarbe, violier, échium & bouroche, métant pour chaque lavement trois onces de miel roſat, & juſqu'à demi-once de criſtal mineral.

On appliquera ſur le côté malade, un cataplaſme fait avec jaunes d'œufs frais ſans ôter les germes, & fiente de Pigeon qu'on broyera bien dans un mortier, y ajoûtant une once d'huile de noix, & le faire cuire un peu de tems à un feu clair & moderé, pour appliquer chaudement le malade étant au lit, cela fait cracher le ſang qui s'amaſſe au côté.

Si on n'a qu'une fauſſe pleureſie, que l'on connoîtra par la douleur de côté que l'on ſent en dehors des côtes, ſans fiévre & ſans toux, la ſaignée n'eſt pas ſi neceſſaire qu'en la veritable pleureſie; car en ce cas ce ſont les vents qui cauſent diſtenſion dans la pleure ou dans les muſcles intercoſtaux, qui font la douleur du côté, qui eſt ſans fiévre & ſouvent errante paſſant d'un côté à l'autre ſubitement.

On fera des lavemens avec décoction de fenoüil, d'abſynthe, ariſtoloche ronde,

anis calamenthe & caryophillata ; on mettra pour chaque lavement un quarteron de miel commun & une once de fel, & une heure aprés on prendra un boüillon dans lequel on mettra quelques gouttes d'huile d'anis.

On purgera avec une décoction de feüilles de laureole , & de racine de fouchet, prenant depuis une dragme jufqu'à deux, des feüilles de laureole pour chaque medecine.

On ne doit pas purger dans la vraie plurefie que le mouvement de l'humeur ne foit paffé & ceffé, l'inflammation & la douleur diminuées, & le crachat épaiffi; la purgation fera de trois dragmes de fené infufé dans du lait clair avec une pincée de fleurs de rofes pâles.

Pour arrêter le crachement de fang qui vient de la poitrine , il faut prendre dans un boüillon un gros de fuc de mirthe qui eft le meurte domeftique , on le tire de toute la plante tant de fes feüilles, de fes fruis, que de fes bourgeons : on applique auffi de ce fuc exterieurement, en faifant des linimens fur le côté malade.

On prendra auffi pour guerir la pleurefie , trois onces d'eau de chardon benit, quinze grains d'efprit de fel armoniac, ou vingt grains d'efprit de nitre dulcifié.

Pour rétablir la poitrine, on mettra une livre de raiſins de damas dans trois demi-ſeptiers de vin blanc, que l'on fera boüillir avec demi-livre de ſucre fin, juſqu'à conſiſtence de ſyrop, pour en uſer ſouvent, tant des raiſins que du ſyrop.

La toux eſt ſeche ou humide, la ſeche eſt celle où on ne crache aucune matiere, à cauſe de l'intemperie ſeche de la poitrine, ou du poûmon cauſée par la fiévre.

On fera de la ptiſanne avec des raiſins de penſe, jujubes & régliſſe, & on fera un ſyrop de la compoſition de méſué, qui y eſt ſouverain : prenez cent jujubes des plus groſſes & recentes, les rompres & les faire boüillir dans quatre livres d'eau, juſqu'à la conſomption de la moitié, clarifier la coulure avec blancs d'œufs, & étant coulée on y mettra une livre de ſucre fin pour le faire cuire en forme de ſyrop dont on uſera ſouvent, ou ſeul, ou avec la ptiſanne durant la ſoif.

Si la toux eſt humide & la matiere épaiſſe, on fera pour la corriger, un ſirop avec des prunaux une livre, une once de racine d'aunée, demi-livre de ſucre fin, un quarteron de miel de narbonne, faire le tout boüillir dans une pinte d'eau juſqu'à conſiſtence de ſyrop, pour en uſer ſouvent durant la neceſſité.

Le lait de Vache ou d'Aneſſe ſera utile, de même que les émulſions des quatre ſemences froides,ajoûtant à chaque priſe, une dragme de ſemence de pavot blanc contuſe.

Si on vomit le Sang, on prendra chopine d'eau d'échium, dans laquelle on mêlera demi-ſeptier d'eau de plantain, que l'on boira le plus promptement que l'on pourra, aprés quoi on uſera de la ptiſanne qui ſuit. Prenez une poignée d'orge commune, racine de grande conſoude, & de tormentille de chacune une poignée, fruit de ſumach quatre onces,& amaranthe pourprée quatre onces; faire le tout boüillir dans trois pintes d'eau juſqu'à la conſomption d'un tiers,pour en boire ſouvent, & mettre dans un verre que l'on prendra le matin à jeun, juſqu'à un ſcrupule de ſel de corail.

Si le ſang ſort ſubtile par les efforts de la toux & de ſa chaleur avec douleur piquante, c'eſt marque qu'il ſort des vaiſſeaux de la poitrine & des membranes, d'où il ſort quelquefois noir, épais,& grumeleux quand il y a croupi.

Les perſonnes jeunes qui crachent le ſang, ont plus à craindre que les vieilles, & ſi on le vomit ſans fiévre, il n'y a pas de danger, & on l'arrêtera avec trente grains

de sel de corail, avallé dans un peu de cotignac.

Pour arrêter le crachement de sang, on usera de la decoction de pervenche & de noix de cypres, fort souvent cela est fort specifique.

CHAPITRE DEUXIE'ME.

Des parties contenuës dans la Poitrine.

LEs parties contenuës dans la poitrine, sont de deux sortes, les viscères & les vaisseaux; les viscères sont le cœur revêtu de son pericarde & le poûmon; les vaisseaux sont les veines, les arteres, les nerfs, la trachée artere l'oësophage, & un corps glanduleux qu'on appelle *thymus* par lequel nous commencerons.

§. I.

Du thymus ou fagouë.

GAlien appelle *thymus* un corps glanduleux un peu plus mol que le pancreas, situé sous le sternon vers la gorge, c'est-à-dire, dans la plus haute partie du thorax, auprés des clavicules, à l'endroit

où la grosse artere se divise en rameaux soûclaviers, c'est ce que l'on appelle en françois la *fagouë*, on l'appelle *thymus*, parce qu'elle ressemble à une feüille de thim.

Ce corps reçoit des nerfs de la huitiéme paire, qu'on appelle vague, & qui étoit la sixiéme paire des Anciens, il reçoit des arteres des carotides ; il a une veine particuliere appellée *thymique* qui va aux jugulaires, il a aussi quelques vaisseaux limphatiques, qui vont se décharger dans la veine soûclaviere, il a dans son milieu une cavité pleine de limphe, il sert de coussin à la veine-cave, lors qu'elle le fend pour produire les rameaux soûclaviers, afin qu'elle ne soit pas offensée par l'attouchement de l'os. Il sert aussi, dit Bauhin, de deffense à la grosse artere, il est gros & fort remarquable aux enfans nouveaux nez, mais il se seche aux grandes personnes, & devient si petit, qu'on ne le trouve qu'avec peine ; c'est pourquoi il y a apparence qu'il n'a pas été fait pour appuyer les vaisseaux, comme le croïent presque tous les Anatomistes, mais plûtôt selon la pensée des plus judicieux, il sert au fœtus à separer une humeur chileuse & lactée, pour la verser ensuite dans la veine soûclaviere ; cette

humeur dans l'enfant qui est encore dans la matrice, tenant lieu du chile qui est porté par le canal thorachique dans la soûclaviere aussi-tôt qu'il est né, & comme cette glande ne sert qu'au foëtus, on ne doit pas hesiter de la mettre au nombre des vaisseaux umbilicaux, & du trou botal qui n'ont plus d'usage, l'enfant étant né, étant à croire que si elle avoit d'autre usage qu'elle ne diminueroit pas, étant d'ailleurs necessaire qu'il y ait quelque liqueur mêlée avec le sang avant qu'il entre dans le cœur du foëtus pour le détremper de la même maniere qu'il est détrempé dans les adultes, par la lymphe & le chyle qui y sont portez par le canal thorachique.

§. II.

Des Vaisseaux de la Poitrine.

IL y a quatre grands vaisseaux qui aboutissent aux ouvertures du cœur.

Le premier de ces vaisseaux est la veine-cave, laquelle sortant de la partie gibbeuse du foye, aïant percé le diaphragme, monte par le milieu de la poitrine, comme il a été expliqué dans le premier Livre. Nous remarquerons encore ici qu'elle

n'a pas d'autre uſage que de reporter le reſidu du ſang de la nourriture des parties au cœur,& non pas de porter le ſang dans les parties , pour leur nourriture comme l'ont crû les Anciens.

La veine des poûmons que les Anciens appelloient artere veineuſe , à quatre membranes comme les autres veines, elle ne ſort pas du cœur comme ils l'ont crû, mais elle ſort de la ſubſtance des poûmons où elle commence par une infinité de petits rameaux qui s'uniſſent en un ſeul tronc pour la former, & va ſe rendre au ventricule gauche du cœur.

L'uſage de cette veine des poûmons eſt de reprendre par les extrémitez de ſes rameaux capillaires qui ſont répandus dans toute la ſubſtance des poûmons , le ſang qui a été porté par l'artere des poûmons, que les Anciens appelloient la veine arterieuſe,& de le rapporter dans l'oreille gauche du cœur, où il tombe comme par meſure de l'extrémité de cette veine qui y apporte auſſi avec ce ſang les parties les plus ſubtiles de l'air , qui paſſent des extremitez de la trachée artere dans ſon tronc.

Il y a à l'orifice de ce vaiſſeau deux valvules triangulaires qu'on appelle mitrales, parce qu'elles reſſemblent à la mittre

d'un Evêque, lesquelles regardent de dehors en dedans, & s'ouvrent pour donner passage au sang qui vient du poûmon dans le ventricule gauche du cœur, & pour empêcher que ce qui est entré dans le cœur ne retourne aux poûmons, cette veine se distribuë par toute la substance des poûmons, comme fait l'artere des poûmons.

L'artere des poûmons que les Anciens appellent veine arterieuse, est le troisiéme des grands vaisseaux qui aboutissent au cœur; les Anciens l'appelloient veine arterieuse, parce que ne la prenant pas pour artere, mais pour veine, ils étoient néanmoins obligé d'avoüer qu'elle ressembloit en composition aux arteres, étant six fois plus épaisse qu'une veine, afin que le sang plus subtile ne s'évapore, & afin qu'elle ne soit pas rompuë par le mouvement continuel du cœur & des poûmons, mais on peut assurer qu'elle est veritablement artere, ainsi qu'il paroît par sa composition, qui est de plusieurs tuniques, elle sort du ventricule droit du cœur, elle se divise en deux gros rameaux qui se divisant encore en plusieurs autres petits, vont se répandre à droit & à gauche dans toute la substance des poûmons. Elle a en son orifice trois valvules sygmoïdes qui

du dedans regardent en dehors, & empêchent que le sang porté aux poûmons ne puisse retourner au cœur.

Son usage est de recevoir le sang qui sort du ventricule droit du cœur, & de le distribuer par toute la substance des poûmons.

La grande ou grosse artere est appellée des Grecs *aorta*, parce qu'elle renferme le sang arterieux, & quoique ce nom soit commun, il lui est neanmoins approprié par excellence, car le mot *aorta* vient de *aos*, *spiritus*, c'est à dire esprit ; elle a aussi le nom d'artere à cause de son poulx, & mouvement qui s'éleve en haut, car le mot d'artere vient, selon du Laurent, du verbe Grec *areomai*, qui signifie élever, on lui donne encore une autre étymologie qui est de *tereo*, je conserve & aër, l'air, parce qu'elle contient l'esprit vital qui est aërien, c'est pourquoi il y en a qui l'appellent veine vitale, *vena vitalis*.

Le tronc de l'aorte tire son origine du ventricule gauche du cœur, elle est la source & l'origine de toutes les arteres, excepté de celles du poûmon, qui sont les branches de l'artere qui sort du ventricule droit du cœur, que nous appellons l'artere des poûmons.

Auparavant que l'aorte sorte du peri-

carde, elle produit un petit rameau, qui environne la baſe du cœur ; & on l'appelle l'artere coronaire, laquelle va diſtribuer du ſang par tout le cœur pour ſa nourriture ; & auſſi-tôt qu'elle eſt ſortie du pericarde, elle ſe fend & ſe diviſe en deux gros rameaux, dont l'un deſcend le long des vertebres des lombes, & l'autre qui eſt le moindre, monte en haut aux clavicules, pour nourrir toutes les parties qui ſont au deſſus du cœur, comme celui qui deſcend en bas nourrit toutes les parties au deſſous du cœur.

L'artere aſcendante, c'eſt-à-dire, celle qui va aux clavicules, ſe diviſe en deux rameaux, un plus gros & l'autre plus petit, nommez ſoûclaviers ; parcequ'ils ſont placez ſous les clavicules, l'un va à droit, & l'autre à gauche.

Le rameau droit de cette artere qui eſt le plus gros, & le plus haut, produit cinq arteres.

La premiere qu'on appelle intercoſtale ſuperieure, va aux quatre eſpaces des côtes ſuperieures, pour nourrir & vivifier ces eſpaces, & les muſcles voiſins.

La deuxiéme appellée mammaire, paſſe à la partie interne du ſternon, & envoie pluſieurs branches aux mammelles.

La troiſiéme s'appelle muſcule ou muſ-

culaire, parcequ'elle ſe diſtribuë aux muſcles poſterieurs du col.

La quatriéme eſt appellée cervicale, parcequ'elle monte par les trous des apophiſes tranſverſes des vertebres du col, & étant entrée dans le crane, perce la dure-mere, elle s'unit avec ſa compagne qui vient du côté oppoſé; & étant ainſi unie, paſſe à la baſe du cerveau pour ſe rendre à la ſelle du ſphenoïde, où elle ſe fend en deux parties, dont l'une va à droit, & l'autre du côté gauche, elles ſe répandent toutes les deux diverſement dans la pie & la dure-mere; & montant enfin aux ventricules ſuperieurs du cerveau, où avec une portion des carotides, elles font, dit du Laurent, le rets admirable que les Grecs appellent *choroïde*.

Les cinquiémes ſont les carotides, toutes deux ainſi appellées; parcequ'étant interceptées, elles arrêtent l'eſprit vital, qui fournit la matiere à l'eſprit animal, & cauſent ainſi la maladie que les Grecs appellent, *caros de caronſthai*, qui ſignifie être peſant; ou bien, *de caros ſopor*, qui ſignifie aſſoupiſſement, ce qui eſt une eſpece d'apoplexie.

Ces arteres ſe diviſent chacune en externe & en interne: l'externe nourrit les parties du viſage, envoïant des ſcions à

presque toutes les parties de la tête, aux muscles du larinx & de l'os hioïde, à la mâchoire d'en-bas, au menton, aux lévres, à la langue, aux dents, aux muscles temporaux, & aux narines; & l'interne montant par le trou qui lui est propre, à la selle du sphenoïde, où perçant la dure-mere, elle se joint à la base du cerveau avec la cervicale, & envoie des arteres aux yeux & aux muscles temporaux: montant enfin aux ventricules superieurs, elle y forme avec les cervicales le rets admirable, qu'on appelle aussi labirinthique ou plexus choroïde. Cette artere carotide, selon Colombe & Fallope, est bien plus apparente aux brutes qu'aux hommes.

La soûclaviere gauche se distribuë de la même maniere que la droite, sinon qu'elle ne produit point de carotide: car la carotide gauche vient du côté droit.

Ce qui reste du rameau soûclavier sorti de la poitrine & venu aux aisselles, est nommé axillaire, dont naissent l'artere thorachique & la basilique.

La thorachique est double, l'une va aux muscles anterieurs de la poitrine, & l'autre va aux posterieurs.

La basilique est pareillement double, l'une profonde & l'autre superficielle,

qui produisent l'une & l'autre differens rameaux, entre lesquels il y en a un de la superficielle, fort apparent au carpe, c'est-à-dire, au poignet, où on touche & examine les differens mouvemens du poulx.

Le tronc descendant de l'aorte, auparavant de percer & de passer par le diaphragme, produit l'intercostale inferieure, qui va aux espaces d'entre les huit côtes inferieures, & la phrenique qui se répand au diaphragme & au pericarde.

Ce tronc aïant percé le diaphragme, produit sept branches.

La premiere appellée coëliaque, envoie non-seulement plusieurs rameaux au ventricule, dont elle prend son nom coëliaque : mais elle en produit aussi plusieurs autres, qui accompagnent la distribution de la veine porte, à l'épiploon, au duodenum, au commencement du jejunum, à une partie du colon, au foie, à la vessicule du fiel, au pancreas & à la rate.

La deuxiéme appellée mesenterique, est double, la superieure & l'inferieure: la superieure va dans la partie superieure du mesentere, & dans la plus grande partie du colon; & l'inferieure va dans la partie inferieure du mesentere, & principalement

cipalement dans la partie gauche du colon, & dans le rectum.

La troisiéme appellée renale ou emulgente, va dans les reins.

La quatriéme eſt la ſpermatique ou ſeminale dans chaque côté, qui s'inſere par des anfractuoſitez labirinthiques aux teſticules.

La cinquiéme eſt la meſenterique inferieure dont nous avons parlé, en parlant de la meſenterique ſuperieure.

La ſixiéme eſt appellée lombaire, parcequ'elle paſſe aux muſcles des lombes, dans les vertebres des lombes, & entretient la moëlle ſpinale.

La ſeptiéme eſt appellée muſcule ou muſculaire ſuperieure, parcequ'elle va aux muſcles lombaires, & ſe perd dans les chairs.

Le tronc deſcendant de l'aorte, aprés avoir jetté ces neuf branches, & étant parvenu à l'os ſacrum, monte ſur la veine cave, & ſe diviſe en deux gros rameaux appellez iliaques, un de chaque côté, chacun deſquels produit cinq branches.

La premiere eſt appellée ſacrée, parcequ'elle va à la moëlle de l'os ſacrum.

La ſeconde eſt appellée hipogaſtrique, à cauſe qu'elle arroſe toutes les parties de l'hipogaſtre.

La troisiéme est l'umbilicale : c'est par cette artere que l'enfant vit & transpire dans la matrice.

La quatriéme est appellée épigastrique, parcequ'elle se répand dans les muscles de l'epigastre, hors la cavité du ventre.

La cinquiéme est appellée honteuse, parcequ'elle va à la verge, & aux parties genitales de l'un & de l'autre sexe, & se divise en autant de rameaux que la veine, lesquels étant remplis d'un sang écumeux & flatulent, étendent & roidissent le membre viril.

Le rameau iliaque étant sorti du ventre inferieur pour descendre aux cuisses, s'appelle crural, & produit plusieurs branches.

La premiere est la musculaire, qui envoie un rameau exterieur aux muscles anterieurs de la cuisse, & un rameau interne aux muscles interieurs.

La deuxiéme est la poplitée, qui se répand dans les muscles posterieurs de la cuisse.

La troisiéme est appellée surale, & donne des rameaux à la peau, au genoüil, & aux muscles du pied.

La quatriéme est la sciatique, qui envoie des scions dans les muscles anterieurs

& posterieurs de la jambe, & en envoie au pied & aux doigts d'icelui.

Il y a trois valvules aux orifices de l'aorte, de même qu'à la veine cave, & à l'artere des poûmons, & deux à la veine des poûmons, dont les unes regardent & s'ouvrent en dedans des vaisseaux, & les autres en dehors : les premieres sont en triangle, & les autres comme le croissant de la Lune, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs.

§. III.

Du Cœur & du Pericarde.

LE Pericarde est ainsi appellé des Grecs, *de peri*, *circum*; c'est-à-dire, autour, & *de cardia*, qui signifie cœur; parceque c'est une tunique qui entoure & contient le cœur. On la trouve entre les membranes du mediastin : elle ne couvre pas seulement le cœur, mais elle contient aussi une certaine humeur, pour empêcher que le cœur ne s'échauffe & ne s'enflamme à cause de ses mouvemens continuels. Hippocrate l'appelle *Chouleos*, qui veut autant dire que *Vagina* ou étui.

Elle est d'une substance plus dure que celle de la pleure, composée de deux tuniques,

une exterieure & une interieure : la premiere est une production du mediastin, & l'interieure est la membrane propre du pericarde, qui n'est qu'une continuité des membranes des quatre gros vaisseaux dont nous avons parlé.

Sa figure est semblable à celle du cœur: mais quoiqu'elle le contienne comme un étui, elle ne lui touche pas néanmoins, sinon en la base, en étant distante autant qu'il est necessaire, pour lui laisser son mouvement libre ; & c'est dans cette espace que l'humeur sereuse est contenuë pour rafraîchir le cœur.

Sa situation est semblable à celle du cœur qui est dans les membranes du mediastin, occupant le milieu du thorax, & étant par sa pointe, qui décline un peu à gauche & en devant, fort adherante au cercle nerveux du diaphragme ; & par sa base, à l'épine du dos, elle est continuë, excepté en sa base, où elle est troüée pour les vaisseaux qui entrent & sortent du cœur.

Le pericarde a une veine particuliere, que l'on appelle capsulaire, qui reporte le sang aux axillaires : Il a des petites arteres qui viennent des arteres phreniques, & quelques petits nerfs qui viennent du recurrent gauche, qui est un ra-

meau de la huitiéme pairie.

L'humeur qu'il contient ne ſert pas ſeulement pour rafraîchir le cœur, mais auſſi afin que ſon mouvement ſoit plus libre & plus facile, & que le cœur nageant comme dans un bain, ſoit plus leger. Il y en a ordinairement deux ou trois cuillerées : elle eſt ſemblable à l'urine, ſans être acre ni ſalée, & reſſemble quelquefois à de la laveure de chair. On en trouve en toutes ſortes d'animaux morts, ou vivans : les femmes & les vieillards en ont une plus grande quantité que les jeunes gens, parcequ'ils ont moins de chaleur. Il y en a auſſi dans le pericarde du foëtus, étant neceſſaire dés que le cœur commence à ſe mouvoir.

Quand cette humeur ſereuſe eſt en trop grande quantité, elle cauſe des palpitations de cœur, qui le ſuffoquent, & lui peuvent cauſer la mort, & elle ſe peut rengendrer en ceux qui l'ont perduë par quelque plaïe au pericarde ; ainſi qu'il eſt arrivé à un homme que Veſlingius rapporte avoir gueri d'un coup de poignard reçû dans cette partie, quoiqu'à chaque pulſation de cœur, cette ſeroſité s'écoulât par la plaïe.

Le cœur ſe voit à l'ouverture du pericarde, étant placé en la moienne region

entre la ſuperieure & l'inferieure, afin de diſtribuer également la chaleur naturelle, & le ſang à toutes les parties.

Sa figure eſt piramidale, plus ronde & plus longue en l'homme qu'aux autres animaux. Il reſſemble à une pomme de pin, qui d'une baſe large, ſe termine peu à peu en pointe.

Sa grandeur n'eſt pas pareille en tous les animaux : les peureux & timides l'ont fort gros, & les autres petit ou mediocre. Celui de l'homme eſt plus grand à proportion que celui des autres animaux. Il eſt fort petit néanmoins en comparaiſon du cerveau & du foie. Sa longueur ordinaire eſt de ſix travers de doigt dans les adultes, & ſa largeur de quatre.

On remarque dans cette grandeur deux parties, celle du haut qui eſt la plus large qu'on appelle la tête ou la baſe du cœur, & la partie du bas qu'on appelle la pointe ; la premiere eſt la plus noble, dit Galien, & la derniere eſt la plus vile.

Il paroît en la ſuperficie exterieure uni & liſſé, ſinon que les veines & arteres coronaires, & la graiſſe dont il eſt environné, lui donnent quelque inégalité.

La baſe eſt ſituée au milieu de la poitrine, qui eſt autant éloignée du ſternon que des vertebres du dos, des clavicules

que du diaphragme, & des côtes droites que des gauches. Cette base doit être ainsi située, comme étant la plus noble partie du cœur posée sur l'implantation des quatre vaisseaux, qui doit occuper le lieu le plus seur & le plus digne ; le reste du corps du cœur avance un peu par sa pointe en devant, & vers le côté gauche, au dessous de la mammelle, où on le sent battre en y touchant avec la main. Estant ainsi situé, il est envelopé par les poûmons ; desorte qu'il est comme caché par devant entre leurs lobes, mais on le voit évidemment par derriere.

La substance du cœur est un parenchime ou chair épaisse & solide à cause de la ferveur de la chaleur naturelle, de la subtilité des esprits, & de l'agitation perpetuelle du mouvement ; & afin qu'elle ne se rompe pas, disent Archange & Bauhin, dans les mouvemens violens comme dans la palpitation, elle est plus solide en la pointe, parceque toutes les fibres s'y terminent.

On a découvert que le cœur est composé de deux sortes de fibres charnuës, dont les unes sont exterieures, & les autres interieures ; les unes & les autres aïant leur origine & leur insertion à la base du cœur, les exterieures descendent

de la base en ligne spirale de droite à gauche vers la pointe, où faisant un demicercle, elles remontent en même ligne spirale de gauche à droite vers la base; les fibres interieures sont droites, elles descendent de la base à la pointe, & remontent de la pointe à la base, où elles finissent. Ce sont ces fibres internes qui forment ces petites colomnes charnuës, qui sont dans les ventricules : c'est dans le milieu de ces fibres que sont les deux ventricules, dont les orifices & les valvules sont faites par la dilatation de leurs tendons : si bien que suivant cette disposition de fibres, il est aisé de concevoir que les mouvemens du cœur se font tout autrement que ne le croïoient les Anciens, qui faisoient trois sortes de fibres au cœur, les droites, les obliques & les transverses, dont les unes servoient à la dilatation, & les autres à la contraction: Mais suivant les dernieres découvertes, il n'y a que deux sortes de fibres; & le diastole est un allongement du cœur, & le sistole en est le racourcissement. Diastole vient du Verbe Grec *diastello*, je dilate, & systole vient de *systello*, je resserre; ainsi ces mouvemens sont naturels au cœur, comme la palpitation, qu'on appelle en Grec *palmos* du Verbe *pallo*, qui

signifie tressaillir, est un mouvement violent & contre nature. Enfin les Anciens vouloient que le cœur se racourcît au diastole, & qu'il devint plus long au systole, qui est tout le contraire de ce qui arrive selon les dernieres découvertes. Pour bien entendre ce mouvement, il faut remarquer qu'il se fait en cette maniere.

Le mouvement du cœur dépend du sang, & ce mouvement est plus ou moins vîte & frequent, que le sang est plus ou moins dans l'effervescence, & que le sang entre & sort du cœur avec plus ou moins de vîtesse. Par exemple, ses battemens sont plus frequens à une personne qui a couru, ou qui a fait quelque exercice violent; parceque l'agitation précipite en ces cas le cours du sang; au contraire le poulx & les battemens du cœur d'une personne qui a été long-tems sans manger, sont plus foibles & plus lents; parceque le sang étant lors épais, il va lentement vers le cœur, & il est plus frequent quand on a bû & mangé; parceque le sens augmentant par l'addition du chile, les mouvemens du cœur augmentent en élevation & en vîtesse. Ces mouvemens s'appellent, comme il a été dit, systole & diastole. Le systole se fait donc,

ſelon les dernieres découvertes, lorſque les fibres qui ont été allongées par le ſang qui eſt entré dans les ventricules du cœur, ſe racourciſſent & forcent le ſang de s'élancer dans les arteres, qu'il dilate en y entrant; & la pointe du cœur ſe rapprochant lors de la baſe, il en devient plus court, & ſes cavitez plus étroites. Le diaſtole qui eſt la dilatation du cœur, ſe fait lorſque le ſang pouſſant les parois des ventricules pour y entrer, oblige les fibres charnuës de s'allonger; & la pointe s'éloignant lors de la baſe, le cœur en devient plus long & ſes cavitez plus amples. La dilatation ſe fait en même-tems dans les deux ventricules, & la contraction ſe fait de la même maniere. Les repos qui ſont entre ces mouvemens dans le cœur & dans les arteres, s'appellent periſiſtoles.

Les vaiſſeaux du cœur ſont de trois ſortes, le veines, les arteres & les nerfs: les veines & les arteres ſont appellées coronaires, parcequ'elles ceignent la baſe du cœur en forme de couronnes; & les nerfs viennent de la ſixiéme paire du cerveau, ſelon les Anciens, qui eſt la huitiéme paire, ſelon les Modernes, du rameau appellé ſtomachique, ainſi qu'il eſt plus amplement expliqué en ſon lieu. Ils ſont

ſi petits, qu'à peine les peut-on trouver. Il n'eſt pas auſſi neceſſaire qu'ils ſoient plus gros ; parceque le cœur n'a pas beſoin de beaucoup d'eſprits animaux pour ſon mouvement : ſa diſpoſition étant de maniere que le ſang qui y entre, l'oblige aſſez de ſe dilater & de ſe reſſerrer, & il n'en a pas beaucoup de beſoin pour le ſentiment ; parcequ'étant en continuelle agitation, il n'a pas beſoin d'un ſentiment fort exquis. Il a auſſi des vaiſſeaux limphatiques, qui ſe vont décharger dans le canal.

Le cœur ainſi compoſé de chair & de vaiſſeaux, eſt revêtu d'une tunique propre qui conſerve ſa ſubſtance & la rend plus ferme : la graiſſe qui le couvre preſque partout, particulierement à la baſe, eſt pour empêcher qu'il ne ſe deſſeiche & ne s'enflamme, à cauſe de ſon mouvement perpetuel. On trouve parmi cette graiſſe pluſieurs petites glandes conglobées, qui reçoivent des rameaux des arteres coronaires : leur uſage eſt de filtrer l'eau que l'on trouve dans la capacité du pericarde.

Il a connexion avec le cerveau par les nerfs, avec le pericarde, le mediaſtin & la pleure, par les membranes avec le foie, par les veines cave & coronaire avec

les poûmons, par l'artere & la veine des poûmons, que les Anciens appelloient veine arterieuſe, & artere veineuſe; & enfin avec toutes les parties du corps, par les arteres par leſquelles il leur envoie le ſang pour leur nourriture.

Le cœur a deux ventres ou ventricules, c'eſt-à-dire, cavitez, le droit & le gauche. Le droit n'eſt pas tout-à-fait rond, mais ſemblable au croiſſant de la Lune, & beaucoup plus grand & plus large que le gauche, mais moins long. L'uſage de ce ventricule droit, eſt de recevoir le ſang qui y eſt porté par la veine cave, & de le pouſſer enſuite par la contraction de ſes fibres, dans l'artere des poûmons.

Le ventricule gauche du cœur eſt en forme de piramide, plus étroit & plus long que le droit, deſcendant juſqu'à la pointe, environné d'une chair plus épaiſſe & plus ſolide. Son uſage eſt, ſuivant les Anciens, pour empêcher que l'eſprit qu'il contient ne ſe diſſipe par ſa ſubtilité. Galien l'appelle ſpiritueux, voulant que l'eſprit vital y reçoive ſa perfection & ſa forme: mais l'uſage veritable de ce ventricule, eſt plutôt de recevoir le ſang qui lui eſt apporté par la veine des poûmons, aprés avoir déja paſſé par le ven-

tricule droit, & de le verser avec impetuosité, dans la grosse artere, en se contractant, pour en faire la distribution à toutes les parties du corps pour leur nourriture ; ainsi l'usage des deux ventricules du cœur, tendent à même fin, c'est-à-dire à subtiliser le sang, en le recevant par leur dilatation, & en le chassant dehors par leur contraction ; il y en a deux, parcequ'un seul n'auroit pas suffit pour vivifier le sang qui est plus échauffé & mieux perfectionné à deux reprises, qu'il ne le feroit par une seule, si le gauche est plus épais que le droit, c'est qu'il a besoin d'une plus forte impulsion que le droit, qui n'a qu'à pousser le sang dans l'artere des poûmons qui est courte, & le gauche envoye le sang dans toutes les arteres du corps, & le force à passer par les extremitez des arteres, dans toutes les parties pour les nourir, & pousse ce sang extravasé dans les orifices des veines capillaires, & de ces capillaires dans de plus grosses ; & enfin dans la veine-cave pour retourner au cœur, étant certain suivant les dernieres découvertes, que le mouvement circulaire du sang, ne se fait & ne se continue, que par la force du ventricule gauche du cœur.

On ne void point de chair dans ces deux

ventricules, mais ſeulement des fibres qu'Ariſtote a pris pour des nerfs ; mais qui ne ſont que des productions des membranes qui ſont comme des valvules, aux vaiſſeaux du cœur.

On voit entre ces ventres, une cloiſon que les Grecs appellent *Diaphragme* & les Latins, *Medium ſeptum*, qui les ſepare & empêche, que les matieres qu'ils contiennent, ne ſoient confonduës, elle eſt ſolide ; & quoique la plûpart des Anciens ont crû qu'elle étoit poreuſe, & percée d'une infinité de petits trous, afin diſent-ils, que le ſang puiſſe paſſer du ventricule droit, au ventricule gauche pour la generation de l'eſprit vital : Veſale aſſûre néanmoins, n'avoir pû découvrir aucuns veſtiges de ces trous, comme veritablement il n'y en a point ; cette ſeparation eſt épaiſſe d'un travers de doigt, aïant la même épaiſſeur que les parois du ventricule gauche ; elle eſt charnuë & de même ſubſtance, que le reſte du cœur, étant composée de fibres muſculeuſes qui lui aident à faire ſes mouvemens.

Les oreilles du cœur, ſe voïent aux côtez des ventricules à ſa baſe ; ce ſont des appendices membraneuſes, qu'on appelle oreilles, à cauſe de la reſſemblance ; elles ſont aſſiſes ſur les emboucheures des

vaiſſeaux qui portent quelque matiére au cœur, pour, comme ciſterne recevoir l'air & le ſang, qui veulent entrer avec éfort aux ventricules, & empêcher ainſi qu'en une ſoudaine contraction, le cœur ne ſoit ſuffoqué par une grande oppreſſion, & déchiré ou rompu par les matiéres qui veulent entrer trop abondamment; Hipocrate & du Laurent leur attribuent encore un autre uſage, qui eſt de ſervir d'éventail au cœur pour le rafraîchir.

Il faut obſerver qu'entre toutes les parties du cœur, les oreilles ſont les dernieres qui conſervent leur mouvement, parce que la mort arrivant, la pointe du cœur commence à ceſſer à ſe mouvoir, aprés les ventricules, enſuite la baſe, & enfin les oreilles, comme marque de la derniere diſſolution de la nature, & de l'extinction de la vie, ces oreilles ſont differentes en ſituation & en grandeur, en ſituation, parce que la droite eſt aſſiſe à l'emboucheure de la veine-cave, & la gauche à celle de la veine des poûmons qui eſt l'artere veneuſe des Anciens, en grandeur, la droite étant plus grande, & la gauche plus petite, ne recevant que de l'air ſuivant les Anciens, ou plûtôt ſuivant les Mordernes, parce que la veine

des poûmons, & le ventricule gauche du cœur étant plus petits leur oreille est aussi plus petite, mais elle est plus ferme & plus solide que la droite, parceque le ventricule gauche est plus ferme & plus compacte que le droit.

Le mouvement du cœur est different de celui de ces oreilles ; dit du Laurent; parce que le cœur se remplit, à cause qu'il se dilate, & les oreilles au contraire se dilatent, à cause qu'elles se remplissent. Enfin l'action des oreilles du cœur, dépend de ses mouvemens ; car quand le cœur se contracte, les oreilles s'ouvrent, & quand le cœur se dilate, les oreilles se resserrent, de sorte qu'elles font leur diastole quand le cœur fait son sistole ; ainsi leurs mouvemens sont alternatifs.

L'usage de ces oreilles est en recevant des veines le sang dans leurs cavitez, de lui servir de mesure, & d'empêcher qu'il ne tombe en trop grande quantité à la fois, & avec trop de précipitation dans les ventricules, & qu'il ne suffoque la personne.

A l'égard des quatre grands vaisseaux du cœur dont nous avons ci-devant parlé; il faut observer que les Anciens vouloient que les deux vaisseaux du ventricule droit fussent des veines, & que les vaisseaux du

ventricule

ventricule gauche, fussent des arteres; mais il en est tout autrement suivant les nouvelles découvertes, étant certain qu'il y a à chaque ventricule, une artere & une veine; le ventricule droit reçoit la veine cave & l'artere des poûmons, & le ventricule gauche reçoit la veine des poûmons, & l'aorte qui est la grosse artere.

La veine-cave qui est le plus gros de ces quatre vaisseaux, finit au ventricule droit du cœur, où elle est fortement attachée, elle s'ouvre dans ce ventricule par uue large embouchure pour y verser le sang qu'elle a reçû de plusieurs rameaux de veines, sa membrane qui est mince en tous les autres endroits, est fort épaisse en celui-là, & remplie de fibres charnuës, ce qui empéche qu'elle ne puisse être déchiree par le mouvement continuel du cœur, & qu'elle ne s'élargisse trop par le concours du sang qui lui vient en abondance de tous côtez; cette veine est capable de quelque contraction, par le moïen de cette grande quantité de fibres charnuës, pour pousser ce sang qu'elle apporte dans ce ventricule droit. A l'entrée de cette veine dans le ventricule droit, il y a comme il a été dit trois valvules membraneuses, que les Grecs appellent *Triglochines*,

c'eſt-à-dire, tricuſpides, parce qu'elles ont une figure triangulaire, elles ſont faites de la dilatation des tendons des fibres qui compoſent le cœur.

L'uſage de la veine-cave ſuivant les dernieres découvertes, eſt de recevoir le ſang qui lui eſt apporté de toutes les parties du corps par les rameaux des veines, & de le verſer dans la cavité de l'oreille droite, d'où il tombe enſuite comme par meſure dans le ventricule droit du cœur.

L'artere des poûmons que les Anciens appelloient veine arterieuſe, eſt une veritable artere, étant composée de pluſieurs tuniques, elle ſort du ventricule droit du cœur ; ſon embouchure eſt bien moindre que celle de la veine-cave ; elle ſe diviſe en deux gros rameaux, ces deux en pluſieurs autres petits, qui vont ſe répandre à droit & à gauche, dans toute la ſubſiſtance des poûmons, comme il a été ci devant expliqué, où il a auſſi été parlé de l'aorte, & de la veine des poûmons, & dont nous parlerons encore en parlant de la circulation.

§. IV.

De la Circulation du Sang.

DEPUIS que l'on a reconnu le mouvement circulaire du ſang. On a toûjours avoüé que le cœur en eſt le principe, & que c'eſt lui qui met en mouvement tous les reſſorts de la machine ; la Circulation étant un mouvement du ſang du cœur aux extrémitez, & un retour de ce ſang des extremitez au cœur : Mais tous les Anatomiſtes modernes qui ont reconnu cette Circulation ne ſont pas d'accord de la maniére qu'elle ſe fait.

Si tous ceux qui ont profeſſé la Medecine depuis Hipocrate, avoient entré dans ſa pensée, on n'auroit pas ignoré la Circulation pendant tant de ſiécles, puiſqu'il l'a lui-même marquée dans ſes Livres, en ces termes, *Qui nectunt aut texunt, fila in orbem ducendo plicant, à principio in principium deſinunt, quod eſt circuitus in corpore, unde incipit, eodem deſinat*, Hip. lib. 1. de die. Si bien que ſuivant cette pensée, il eſt certain que comme le fil que les ouvriers dévuident, revient toûjours ſur ſon principe par pluſieurs mouvemens circulaires ; le ſang de la circulation, agiſſant ſur un même mouvement, re-

tourne toûjours fur fon terme du départ qui eft le cœur, de maniére que le terme du départ, eft le terme de l'abord, & le terme de l'abord, eft le terme du départ, c'eft-à-dire, que le fang partant du cœur par l'aorte, pour la nourriture de toutes les parties du corps ; il y doit étre reporté par la veine-cave, qui en a receu le refidu par les rameaux des veines, de toutes les parties.

Ce n'eft pas affez d'établir la Circulation ; dont les plus fpirituels conviennent avec Hipocrate ; mais il faut fçavoir comment elle fe fait, les derniers Modernes ne font pas d'accord fur ce fujet, avec les premiers Auteurs de cette belle découverte ; les premiers difent que pour bien comprendre la Circulation ; il faut confiderer la difpofition des valvules, qui font aux deux ouvertures du cœur où la veine-cave, & l'artere veneufe qui eft la veine des poûmons, aboutiffent, on verra que ces deux vaiffeaux étans toûjours pleins de fang, il en tombe neceffairement de chacun d'eux, une groffe goute dans chacune de fes cavitez, quand elles font vuides ; Ces deux goutes fe dilatent par la chaleur, qui eft beaucoup plus grande dans le cœur qu'en aucune autre partie du corps, & tendentàen fortir par les ou-

vertures qui se trouvent dans ces deux cavitez; mais ne pouvant sortir par celles par lesquelles elles y sont descenduës, à cause qu'elles se ferment elles-mêmes le passage en approchant les valvules qui sont à leur entrée, elles sont obligées de sortir par les deux autres, dont elles peuvent ouvrir & écarter les valvules; ainsi presque tout le sang qui étoit dans la cavité droite passe dans les poûmons par la veine arterieuse qui est l'artere des poûmons, & presque tout celui qui étoit dans la cavité gauche passe dans l'aorte.

Le sang étant ainsi sorti du cœur, n'y peut pas rentrer, parce que la disposition des valvules est de maniere qu'il se ferme lui-même le passage, c'est pourquoi ce qui reste dans les cavitez du cœur n'étant plus capable de presser les valvules qui sont aux ouvertures où la veine cave & la veine des poûmons aboutissent; il en tombe ensuite deux grosses gouttes de sang, lesquelles se dilatant comme les précédantes prennent le même chemin, pour faire concevoir comme cela se peut continuer durant toute la vie, ils disent qu'à chaque fois que l'artere des poûmons reçoit du sang qui s'est nouvellement dilaté dans la cavité droite du cœur; ce sang pousse celui dont elle étoit déja plei-

ne, & fait qu'elle ſe décharge d'une partie de ce ſang dans la veine des poûmons, qui eſt l'artere veineuſe des Anciens, où il paſſe diſent-ils, par des anaſtomoſes viſibles, & par une infinité de paſſages inſenſibles qui ſont aux extremitez des rameaux de l'artere des poûmons, & qui s'abouchent avec les rameaux de la veine des poûmons : Ils diſent deplus que chaque fois que l'aorte reçoit du ſang qui s'eſt nouvellement dilaté dans la cavité gauche du cœur, ce ſang pouſſe celui dont elle étoit déja pleine, & fait qu'elle ſe décharge d'une partie dans les rameaux de la veine cave, où il paſſe par quelques anaſtomoſes ſenſibles & par pluſieurs autres inſenſibles, d'où ils concluent qu'il eſt facile de concevoir que le ſang contenu dans les veines, ſe meut des extremitez du corps vers le cœur, où il entre par la veine cave qui le décharge dans la cavité droite, d'où il paſſe dans la veine arterieuſe, puis dans l'artere veineuſe, & de là dans la cavité gauche du cœur, d'où il eſt porté juſqu'aux extremitez du corps par le tronc & les rameaux de l'aorte qui s'abouchent avec ceux de la veine-cave qui le rendent & le reſtituent à ſon tronc, d'où il ſe décharge de rechef dans la cavité droite du cœur ; voila de la maniere

qu'ils établiſſent la circulation.

Ils prétendent prouver les anaſtomoſes inſenſibles des veines & des arteres, en diſant qu'ouvrant la poitrine d'un animal vivant, & aprés en avoir lié l'aorte à deux doigts au deſſus du cœur, il la faut couper entre la ligature & le cœur, enſuite de quoi non ſeulement tout le ſang des veines, mais auſſi celui des arteres, ſortira en fort peu de tems par l'ouverture du cœur, par où le ſang a coûtume de paſſer de la cavité gauche dans l'aorte, ce qui ne pourroit pas ſe faire, diſent-ils, ſi les extremitez des branches de ce vaiſſeau, n'avoient communication avec les extremitez des branches des veines.

Les curieux remarqueront que Rohaut Mathematicien à Paris, pour prouver le tems & la durée de la circulation ſur la quantité de ſang qui paſſe dans l'aorte à chaque battement du cœur, & ſur tout celui que le corps d'un homme peut contenir lorſqu'il eſt en ſanté. Il ſuppoſe dans ſon traité de Phiſique, qu'à chaque fois que le cœur bat il tombe dans l'aorte une dragme de ſang qui eſt la moindre quantité ſelon ſon ſentiment, qui puiſſe être, pour cauſer une dilatation ſenſible dans toutes les arteres; il compte enſuite de ſa ſuppoſition combien ſon poulx, & par-

conſequent ſon cœur, battent de fois en une minute d'heure ; & il trouve qu'ils battent ſoixante & quatre fois, & qu'il doivent battte 3840 fois en une heure, & de-là il conclud qu'il paſſe chaque jour par le cœur, quatre-vingt-douze mil cinq cens vingt onces, ou ſept cens vingt livres de ſang. Cela préſupoſé, & qu'il n'y a pas plus de dix livres de ſang dans tout le corps, il doit paſſer en vingt-quatre heures ſoixante & douze fois par le cœur ; & ainſi il ſe fait trois circulations de tout le ſang dans l'eſpace d'une heure.

Voilà quelles ſont les conjectures de ce grand Matematicien, qui ſont aſſurement fort curieuſes, on peut neanmoins ſur ce calcul juger autrement, ſi on eſt certain qu'à chaque battement du cœur il en ſort plus ou moins de ſang que ce qu'il a établi, ſi on trouve un poulx plus ou moins frequent, ſi la maſſe du ſang n'étoit pas de dix livres, & par conſequent conclure à une autre nombre de circulations.

Les derniers Modernes demeurent bien d'accord, que la circulation eſt un mouvement du ſang du cœur aux extremitez, & un retour de ce ſang des extremitez au cœur, mais ils ne veulent point d'anaſtomoſes d'arteres avec les veines, cette circulation ſe faiſant ſuivant les derniéres

découvertes, en cette maniere: Le ſang ſortant avec impetuoſité du ventricule gauche du cœur, eſt pouſſé par la contraction du cœur, dans la grande artere, la portion la plus ſubtile de ce ſang monte en haut par le tronc ſuperieur de la groſſe artere, & ſe diſtribuë aux bras par les arteres axillaires, & à la tête par les arteres carotides & cervicales, & la portion la plus groſſiere deſcend en bas par le rameau inferieur de l'aorte, & ſe diſtribuë à toutes les parties qui ſont au deſſous du cœur par les arteres coëliaques, meſenteriques, émulgentes, ſpermatiques, iliaques & par pluſieurs autres rameaux.

Le ſang étant ainſi diſtribué à toutes les parties du corps, il ſort par les extremitez des petites arteres, & s'extravaſe pour nourrir toutes ces parties, & comme tout ce qui s'extravaſe de ce ſang n'eſt pas entiérement conſommé, ce qui reſte rentre dans les orifices des veines capillaires, par l'impulſion du nouveau ſang, qui ſortant continuellement de ces petites arteres, oblige celui qui le précede de retourner par des veines tres-petites dans de plus groſſes; de ſorte que le ſang qui a été diſtribué aux parties inferieures retourne au cœur par les iliaques & par toutes les veines du bas ventre qui aboutiſſent au

tronc inferieur que les Anciens appelloient descendant, & que les Modernes appellent ascendant de la veine-cave. A l'égard du sang qui a été distribué à la tête il revient au cœur par les veines jugulaires, & celui des bras par les axillaires dans les soûclavieres, & de-là dans le tronc superieur de la veine-cave ; sibien que tout le sang du corps se joint ensemble dans la veine-cave, & va se dégorger dans l'oreille droite du cœur,& delà dans le ventricule droit, d'où il ressort aussi-tôt par la contraction du cœur, qui l'oblige d'entrer dans l'artere du poûmon, ne pouvant retourner dans la veine-cave à cause de la disposition de ses valvules.

Ce sang étant entré dans l'artere des poûmons, est distribué dans toute leur substance, d'où il passe ensuite avec la partie la plus subtile de l'air qui y a été apportée par les extremitez de la trachée artere dans les rameaux de la veine des poûmons, qui le conduit dans l'oreille gauche du cœur, & de là dans le ventricule gauche, & ce sang ne pouvant ressortir par où il est entré à cause de la disposition des valvules de cette veine, il sort avec impetuosité de ce ventricule, par la contraction du cœur, & entre dans la grande artere qui le distribuë derechef

à toutes les parties du corps, d'où il eſt encore rapporté à la ſource par des petites veines dans de plus groſſes ; & enfin dans le tronc ſuperieur & inferieur de la veine-cave, pour recommencer toûjours cette circulation qui eſt abſolument néceſſaire pour la vie de l'animal, renouvellant, ſubtiliſant & purifiant par cette agitation continuelle, la maſſe du ſang de ſes excremens, & qui eſt par ce moïen renduë propre à nourrir toutes les parties du corps ; & comme la maſſe du ſang diminuë beaucoup par la perte de ſes eſprits, qui ſont employez à la nourriture de toutes les parties du corps, ou qui ſe diſſipent continuellement par les pores de la peau. Il eſt neceſſaire qu'il ſe faſſe tous les jours de nouveau ſang & de nouveaux eſprits pour réparer ce qui ſe diſſipe de cette maſſe, & empêcher qu'elle ne s'épuiſe ; ce qui ſe fait par le moïen du chile, qu'il eſt neceſſaire de rapporter ici, pour ſçavoir comment il eſt changé en ſang.

Le chile, ſuivant les anciens, étoit porté au foye par les veines meſaraïques qui le ſuccçoient pour le porter au foye, pour lui donner ſa couleur rouge & en faire le ſang ; mais cette erreur eſt détruite par la circulation, les veines méſaraïques n'aïant point d'autre uſage que de ſe charger du

reste du sang impur des parties voisines pour le transporter à la porte,d'où il entre dans le foye , pour y être filtré & purifié auparavant d'être porté au cœur , par le tronc de la veine-cave.

Le chile , suivant le sentiment des premiers Auteurs de la circulation , se rougit par le changement que l'ébullition qu'il acquiert dans le cœur cause dans la figure ; & l'arrangement de ses parties, & qu'ainsi le cœur ne contribuë à la confection du sang que comme une huche de Boulanger contribuë à faire la pâte, prétendant que tout le sang se fait par la force du premier esprit vital , par son mouvement & par l'agitation qu'il communique au cœur , mais le chile se fait tout autrement, & ainsi qu'il va être expliqué.

Le Chyle, suivant les dernieres découtes , étant entré dans les veines l'actées qu'onappelleles premieres veines & radicales dont tout le mesentere est parsemé, comme il a été dit ci-devant ,l esquelles vont seules ou accompagnées des veines mesaraïques , les unes en droite ligne , les autres s'entrecroisant , se rendre à des glandes qui sont à la basedu mésentere, où ce chile est repris par les veines lactées secondaires , & porté à des glandes qui sont entre les deux tendons du diaphragme ,

que l'on appelle lombaires ou le reservoir de pequet, d'où il va droit au cœur par le canal thorachique qui sert de conduit au chile & à la limphe, pour les porter des reservoirs dans la veine souclaviere, où il décharge sans cesse quelqu'une de ces liqueurs dans la masse du sang, pour la détremper & la rendre plus liquide qu'elle n'est lorsqu'elle revient des parties, où le plus subtil a été emploïé pour leur nourriture, afin que le sang soit par ce moïen susceptible des impressions qu'il doit recevoir en passant par les ventricules du cœur.

Le chile étant ainsi porté dans le cœur par le canal thorachique, les liqueurs differentes qui sont dans la masse du sang, en sont separées en differens endroits par la configuration des pores des parties par où les liqueurs passent, comme par exemple, le suc animal est separé dans le cerveau & la salive dans les glandes parotides maxillaires, la liqueur acide dans les glandes de l'oësophage & de l'estomach, le suc pancreatique dans le pancreas, la bile dans le foye, l'urine dans les reins, la semence dans les testicules, le lait dans les mammelles, ainsi des autres liqueurs.

Il paroît par ces observations que les premiers Auteurs de la circulation se sont

trompez, croïant qu'il y eût des anastomoses d'arteres à veines, étant certain qu'il n'y en a que de veine à veine, & d'artere à artere; & s'il y en avoit d'artere à veine, le sang demeurant toûjours renfermé dans des vaisseaux, ne pourroit pas nourrir les parties : car pour nourrir une partie, il faut que le sang la touche de toutes parts; & pour la toucher, il faut qu'il sorte de ses conduits, & qu'il soit versé dans la partie; ce qui ne pourroit pas arriver, s'il y avoit des anastomoses d'artere à veine.

Enfin pour être entierement persuadé de la circulation du sang, il n'y a qu'à observer ce qui se passe dans la saignée; on trouvera que les Chirurgiens sont obligez de lier les bras, pour faire sortir le sang de la veine qu'ils ont ouverte, au de-là de la ligature; parceque la bande dont ils lient le bras, presse les veines, & ne presse pas les arteres qui ne sont pas si souples que les veines, & qui sont plus enfoncées au dessous de la peau; si bien que le sang a la liberté de couler dans les arteres du bras, & d'aller du milieu du corps vers les extrémitez des doigts: mais il n'a pas la liberté de retourner de l'extrémité vers le milieu du corps par les veines, à cause que la ligature l'en em-

pêche ; ainſi il eſt obligé de ſortir par l'ouverture qui a été faite. Cela paroît encore évidemment, en obſervant que le bras étant trop ſerré par la ligature qui preſſe les arteres, il eſt impoſſible de tirer du ſang de la veine qu'on a ouverte, à moins que l'on ne lâche un peu la bande, afin de donner par ce moïen la liberté au ſang des arteres de couler par deſſous : ce qui prouve que le ſang ſe meût veritablement du cœur aux extrémitez, & non-pas des extrémitez au cœur.

Averrhoës veut que le temperamment du cœur ſoit froid & humide, eu égard à ſa compoſition qui eſt de fibres, de vaiſſeaux & de graiſſe, qui ſont des marques de frigidité ; & qu'il n'eſt chaud que par accident, en tant qu'il contient le ſang arterieux & les eſprits vitaux, & en tant qu'il eſt dans un mouvement perpetuel. Mais il eſt plus vrai-ſemblable, comme aſſurent Hippocrate & Galien, que le cœur eſt chaud & ſec, comme étant la ſource & le principe de toute la chaleur, il engendre le ſang arterieux, il attenuë les veineux : tout cela avec les autres actions qui lui ſont propres, ſont des marques de la chaleur, & non-pas du froid ; ainſi on peut dire que le cœur eſt chaud veritablement.

§. V.

Des Maladies du Cœur.

LA palpitation & la ſyncope ou foibleſſe, ſont les maladies qui attaquent ordinairement le cœur.

La palpitation eſt ſon mouvement violent & contre nature, cauſé ſelon les Anciens, par une abondance de ſang, & ſuivant les Modernes, par l'humeur aqueuſe amaſſée en trop grande abondance au dedans du pericarde, ou par l'intemperie du cœur ou du pericarde, ou par les tubercules des mêmes parties, inflammation, ériſipele, plaïe, ulcere, ou par quelque vapeur froide & épaiſſe à laquelle eſt attachée certaine malignité, ſoit qu'elle ſoit renfermée dans le cœur, ou qu'elle vienne d'ailleurs, le cœur ſe trouvant affecté par ſimpathie, lorſqu'il s'éleve des vapeurs du ventre, ou des inteſtins, particulierement quand il y a des vers, ou qu'il y a obſtruction par la pourriture des matieres groſſieres les plus proches des viſceres, ſur tout de la ratte ou de la matrice, d'où il s'éleve frequemment au cœur des vapeurs malignes, froides & épaiſſes, à cauſe de la corruption

de

de la ſemence y retenuë, ou des jeunes femmes qui ſont ſans maris, ou par la ſuppreſſion des mois. Il y a auſſi des vapeurs malignes & veneneuſes qui viennent de l'air, ou de la priſe de quelque venin, ou de quelqu'autre cauſe exterieure, comme d'un animal venimeux ou enragé, ou enfin la bile noire amaſſée dans les entrailles, & le plus ſouvent dans la ratte, cauſe la palpitation; ainſi les melancoliques, hipochondriaques, ou dont la ratte eſt remplie de melancolie, ou qui uſent des choſes melancoliques, y ſont plus ſujets que les autres, à cauſe de l'abondance de la bile noire.

Les ſignes de la palpitation ſont premierement, ſi elle vient d'animal venimeux, la ſueur & auguſtie du cœur : ſi elle vient de la ratte, on s'apperçoit vers la region de ce viſcere, & du meſentere, une pulſation évidente & fâcheuſe des arteres : ſi elle vient de la matrice, elle eſt precedée de la ſuppreſſion des mois, & du changement de couleur & d'habitude en tout le corps, & il arrive ſuffocation de matrice.

Pour guerir la palpitation, il faut examiner de quelle partie elle eſt cauſée, parceque la gueriſon dépend de celle de la partie malade; & ſi la cauſe en eſt dans

le cœur ou dans le pericarde, & que ce battement ou palpitation soit avec des frequentes syncopes ou défaillances, la mort est proche, ou du moins il y a grand danger. Si au contraire la palpitation est sans syncope, on se servira d'eau distillée de bouroche ou de buglose, ou de leurs décoctions épurées au feu, à la quantité de deux onces avec deux dragmes de sucre fin, ou deux onces de suc de la fleur de souci, que l'on prendra le matin à jeun auparavant de se lever. On peut aussi appliquer une ventouse seche sur la region du cœur, c'est un remede fort excellent pour les arrêter.

La syncope, dont le mot vient de la Particule Grecque *syn*, avec *&* du Verbe *copto*, qui signifie couper, est veritablement une interruption de l'action vitale & animale. Les Latins l'appellent *deliquium animi*, parceque le cœur cessant de se mouvoir, les actions vitales & animales cessent pareillement. Les Grecs l'appellent aussi *lypothimie* ou *lypopsychia*. Galien dit néanmoins, qu'il y a quelque difference entre la lypotymie & la syncope, en ce que celle-là se fait peu à peu & est un mal plus leger, & que la syncope se fait tout à coup avec une perte subite des forces; de sorte qu'elles ne diffe-

rent pas en espece, mais seulement par le plus & le moins.

Les causes les plus ordinaires de la syncope, sont le froid externe, la superfluité du sang ou de quelqu'autre humeur, la douleur, l'abstinence, une grande perte de sang, cours de ventre, ou sueur immoderée, & tout ce qui peut épuiser la chaleur naturelle & les esprits, la matiere de quelle qualité qu'elle soit au tour du cœur, soit qu'elle soit pestilentielle ou veneneuse, la morsure des animaux veneneux ou enragez, les vapeurs malignes qui s'élevent de l'estomach au cœur, ou de quelqu'autre partie du corps, comme il arrive ordinairement dans l'obstruction du mesentere & de ses vaisseaux, ou dans la suppression des mois.

Les signes sont la resolution de toutes les forces, particulierement des vitales, la diminution ou même l'intermission du poulx, le defaut de respiration, la nausée, le vomissement, douleur de tête, sueur froide du visage, du col, de la poitrine, & de toutes les extrémitez.

Si la syncope dépend d'une vapeur maligne qui s'éleve de l'estomach, ou d'une autre partie au cœur, on se purgera avec une décoction de feüilles de melisse & fleurs de sauge, dans laquelle on aura fait

infufer jufqu'à quatre dragmes de fené ; & une dragme d'écorce de citron, ou on prendra une demie-once de conferve de rofes pâles.

Si la fyncope eft caufée par la morfure ou picqueure d'animaux venimeux ou enragez ; fi d'enragez il faudra guerir la bleffure en la lavant avec eau marine, c'eft-à-dire, d'eau & de fel ; & aprés avoir fait une longue ligature au deffus, on fcarifiera avec la lancette la partie, pour en tirer par la plaïe autant de fang que l'on pourra jufqu'au troifiéme jour, que l'on fera encore de fortes ligatures aux extrémitez du corps, & enfuite entre la region du cœur & la plaïe, afin d'empêcher la communication de la mauvaife qualité aux parties interieures ; & aïant bien exprimé le fang, on appliquera les ventoufes fi la partie le permet : finon, on appliquera un pain de rofes trempé dans de l'eau-de-vie, le plus chaudement que l'on pourra, & enfuite donner à boire un verre d'eau de fcabieufe ou de reyne des prez, ou de la décoction de ces plantes ; ce qui eft pareillement bon aux picqueures des bêtes veneneufes.

Ces picqueures de bêtes venimeufes, comme Lezards, Serpens, Afpics & autres, fe diftinguent d'avec les plaïes de

celles qui ne le ſont pas, par le changement de couleur, la douleur & l'ardeur, l'engourdiſſement de tout le corps, la lenteur & foibleſſe, qui ſont les marques du venin, qui porte ſes atteintes juſqu'aux parties nobles : Et comme j'ai parlé ailleurs de ces plaïes & des morſures d'animaux enragez, je ne les repeterai pas ici.

Si la ſyncope dépend d'autre cauſe, comme de ce qui peut épuiſer la chaleur naturelle & les eſprits ; on prendra pour fortifier le cœur une goutte d'eſſence de canelle, ou trois gouttes d'eſſence de giroffle, ou depuis deux onces juſqu'à ſix d'eau de meliſſe, ou de fleur d'orange, ou prendre par cuillerées du vin où on aura fait infuſer de la racine d'angelique, de l'écorce d'orange, de citron & un peu de canelle.

§. VI.

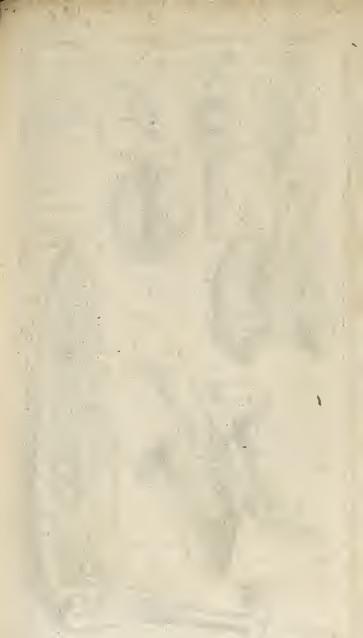
Des Poûmons.

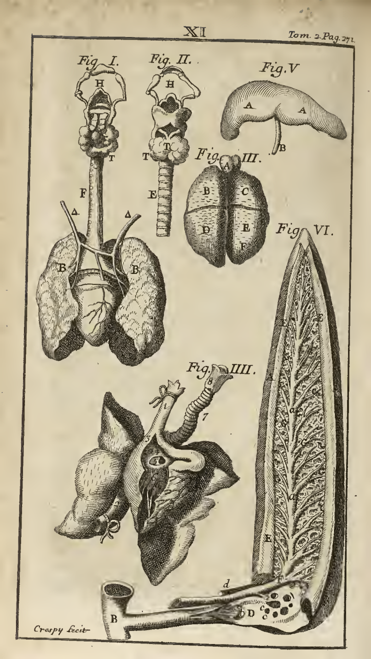
LE Poûmon eſt appellé des Grecs *pneumon*, du Verbe *pneo*, *ſpiro*, c'eſt-à-dire, halener, ſelon les Philoſophes, qui diſent que c'eſt l'éventoir du cœur. Les Medecins, comme Avicenne, du

Laurent, Bauhin & plusieurs autres, l'appellent l'instrument du cœur & l'organe de la respiration; parcequ'en inspirant, il attire l'air, & le rend en expirant.

Si bien que le poûmon étant l'organe de la respiration & de la voix, il reçoit l'air attiré par l'inspiration, l'attenuë & le prepare avant qu'il soit porté au cœur; & de même que la poitrine est separée en deux cavitez égales par le mediastin, le poûmon est divisé en deux parties, dont l'une occupe la cavité droite, & l'autre la gauche. Sa grandeur répond à celle de la poitrine, & la partie droite assemblée avec la gauche ressemble à la figure d'un pied fourchu, comme d'un bœuf; le regardant par la partie posterieure, il est convexe & élevé par dehors du côté qu'il touche aux côtes, & cave par dedans afin de mieux embrasser le cœur.

Suivant les dernieres découvertes, toute la masse des poûmons n'est qu'un amas de plusieurs petites membranes tres-legeres, lesquelles se terminent en une infinité de vessicules rondes, & un peu longues, de la figure à peu prés des trous que font les abeilles pour leur logement, se terminant toutes dans la membrane qui les contient, étant entre-lassées de rameaux, d'arteres & de veines; ou, selon




Fig. I.
Fig. II.
Fig. V
Fig. III.
Fig. VI.
Fig. IIII.
H
T
F
B
E
A
C
D
Crespy fecit

quelques-uns, la figure des poûmons approche d'une grappe de raisin qui seroit enveloppée dans une toille. Ces vessicules membraneuses se forment des extrémitez de la tunique interne de la trachée artere; elles ont toutes communication les unes avec les autres: c'est dans ces vessicules que l'air entre par la trachée artere dans l'inspiration, & d'où il sort par l'expiration.

Il faut observer que la substance des poûmons qui est fort rare & legere aux personnes vivantes hors de la matrice, est si épaisse au fœtus, que si on en jette un morceau dans l'eau, il va au fond; & celui des adultes & des enfans qui ont respiré, c'est-à-dire, qui ne sont morts qu'aprés leur naissance, nage dessus: si bien que la preuve qu'un enfant est venu mort au monde, est lorsqu'un morceau de son poûmon mis dans de l'eau va au fond; & la preuve qu'il a vécu, est quand il nage dessus l'eau; parcequ'aussi-tôt aprés la naissance, l'air trouvant par la dilatation de la poitrine un chemin ouvert, il entre dans les poûmons, s'insinuë jusqu'aux extrémitez de la trachée artere, & rend leur substance rare, lâche & spongieuse; ainsi leur chair en devient plus molle & plus legere.

Les poûmons ont trois ſortes de vaiſſeaux principaux, c'eſt-à-dire, gros & fort apparens, comme ſont la trachée artere, qui apporte l'air; l'artere qui vient du cœur, & la veine qui retourne au ventricule gauche du cœur. Outre ces vaiſſeaux, il y en a encore pluſieurs autres, comme des nerfs, quoique du Laurent aſſure qu'il n'y en ait aucun : mais on a découvert pluſieurs rameaux, qui viennent de la paire vague, qui ſe diſtribuënt par toute leur ſubſtance, & qui portent les eſprits animaux aux fibres muſculeuſes des tuniques de la trachée artere & de ſes bronches, pour ſervir aux mouvemens de la reſpiration. On a auſſi découvert dans les poûmons une artere particuliere, qu'on appelle artere bronchiale : elle leur vient du tronc deſcendant de l'aorte par deux rameaux, qui ſe gliſſans ſous ceux de la veine des poûmons, accompagnent toutes les diviſions de la trachée artere, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent en rameaux capillaires : Elle porte aux poûmons & à la trachée artere le ſang pour leur nourriture, & la veine bronchiale porte dans la veine cave le reſte de ce ſang, qu'elle reçoit d'autant de capillaires de veines, qu'il y a de rameaux capillaires de l'artere bronchiale. Cette découverte fait

connoître que les poûmons, aussi - bien que le cœur, se nourrissent de la même maniere que toutes les autres parties du corps, sans consumer aucune chose du sang qui passe continuellement dans leur substance ; ces vaisseaux leur étant particuliers pour leur nourriture. C'est Frederic Rüisch qui a le premier découvert l'artere bronchiale, qu'il a ainsi appellée à cause de sa situation, & des connexions qu'elle a avec les bronchies des autres vaisseaux, aïant trouvé aprés avoir separé l'artere & la veine des poûmons de tout ce qu'ils avoient de parenchime, & en avoir tiré tout le sang qui y étoit contenu, que la distribution de cette nouvelle artere se faisoit dans les bronchies de ces deux grands vaisseaux, & qu'elle les accompagne toûjours en serpentant jusqu'à leur fin & à leurs extrémitez.

Outre ces vaisseaux, on a encore découvert les limphatiques, qui sont des vaisseaux qui environnent les rameaux de l'artere & de la veine des poûmons, & qui vont rampant sur la membrane exterieure des lobes des poûmons, où ils se divisent en plusieurs branches qui se joignent ensemble, & en forment de plus grosses, qui vont se rendre dans le canal thorachique, pour y porter la limphe.

D'où on peut inferer que la ftructure des poûmons eft fi particuliere, & qu'il y a un fi grand nombre de capillaires de vaiffeaux, que le moindre effort & changement d'humeurs peuvent caufer la rupture de quelqu'un de ces vaiffeaux, & par confequent des hydropifies de poûmons, des crachemens de fang, des afthmes, empyéme, pthifie, & autres fâcheux accidens.

Tout le corps des poûmons eft revêtu d'une tunique fort déliée, afin d'être plus legere, & percée d'une infinité de petits trous, afin de donner une libre entrée à l'air qui vient de dehors, pour fe porter à la capacité de la poitrine, & rafraîchir les poûmons; & afin que la fanie, le pus, ou la parulence amaffées dans la poitrine puiffent paffer par ces trous, étant tirées & comme fuccées par la chair fpongieufe des poûmons, pour en touffant & crachant, être chaffées hors par la trachée artere.

Les poûmons font attachez au fternon, & au dos par le mediaftin, au col par la trachée artere, au cœur par l'artere & la veine des poûmons, & quelquefois à la pleure & au diaphragme par des ligamens fibreux.

La couleur des poûmons n'eft pas toû-

jours la même : elle est rouge au fœtus, parcequ'elle n'attire point d'air : mais aux adultes, ou à ceux qui sont nez, elle est ordinairement d'une couleur pâle tirant sur le jaune. On la trouve quelquefois cendrée ou marbrée ; & ceux qui meurent de longue maladie, l'ont le plus souvent noirâtre. On en a même trouvé qui étoient en partie d'une couleur, & en partie d'un autre.

L'usage des poûmons est premierement pour recevoir & contenir l'air pour le rafraîchissement du cœur, & le preparer afin qu'il en fasse mieux ses fonctions. En second lieu pour former la voix & servir à la respiration : C'est pourquoi les animaux qui n'ont point de poûmons sont privez de la voix, comme les poissons, dit Aristote avec Pline & Galien, qui veulent que les poissons reçoivent du rafraîchissement, en recevant l'air & les vapeurs dans l'eau. 3. Pour deffendre le cœur & empêcher de frapper par devant contre le sternon, & par derriere contre l'épine du dos ; & enfin pour les autres usages dont nous avons parlé ci-devant.

A l'égard du mouvement des poûmons, Riolan veut qu'il soit naturel : mais Galien, Vesale, du Laurent & Archange asseurent & prouvent que ce mouvement

n'eft qu'accidentaire, fuivant le mouvement de la poitrine, pour empêcher le vuide que la nature abhorre & fuit.

Enfin les poûmons font fi utiles & fi neceffaires à la confervation de l'individu, que plufieurs Modernes n'ont pas fait de difficulté, d'affeurer que toutes les maladies dépendent de ce vifcere, comme de leur premier principe, ou qu'elles s'y terminent & finiffent par leur deftruction, ainfi qu'il s'y faut toûjours attacher dans la cure des maladies.

§. VII.

Des maladies des Poûmons.

LA difficulté de refpirer que les Grecs appellent *Dyfpnoëe* de la particule *dys*, qui fignifie négation ou difpofition contraire, & du verbe *pneo*, *fpiro*, je refpire, eft une des principales maladies des poûmons, comme empêchant la refpiration, dont le Poûmon eft le principal inftrument; cette maladie fe prend ordinairement pour tout ce qui eft contraire à la refpiration, & pour toute refpiration contre nature, comme quand on halete, & qu'on fouffle à tous momens, tantôt plus, tantôt moins & fans fiévre. Il

y en a même qui comprennent sous ce genre, l'asthme, comme on peut apprendre de Galien. 4. *de locis affectis.*

Les causes sont l'imbecillité de la vertu, où la respiration naturelle diminuë peu à peu ; l'angustie des conduits ou des voïes du poûmon, comme dans l'asthme, la squinancie & le catarrhe.

Pour guerir la courte haleine, aprés les remédes généraux, on boira demi-once de suc de basilic avec un demi-scrupule de saffran, le matin à jeun.

L'asthme se guerit par les lavemens forts & acres, & par un vomitoire préparé, avec une dragme de la racine de gratiole en infusion dans du vin blanc, ou depuis un dragme jusqu'à deux, du suc de feüilles de nicotiane, dans un peu de boüillon. ou de vin blanc, où depuis dix grains jusqu'à douze de la poulpe ou chair de la coloquinte, que l'on prendra avec un peu de canelle en poudre, dans la moëlle d'une pomme cuite ; mais ayant parlé de l'asthme, de la toux, du crachement & vomissement de sang, en parlant des maladies de la poitrine en général, le lecteur y aura récours,

La phthisie est un ulcére des poûmons, & la consomption de tout le corps, du verbe Grec *phthino*, qui signifie extenuer

ou à maigrir. Les caufes font differentes, les alimens chauds : veine rompuë, les humeurs falées & acres qui fe pourriffent dans les poûmons, la plaïe qu'on y a receu & l'ulcére, la caufent.

Les fignes font la diftillation fréquente fur la poitrine, la toux continuelle, difficulté de refpirer particulierement quand on monte un efcalier, le crachement de fang & purulent, & la grande abondace de crachats fans douleur.

La phthifie & ulceration des poûmons vient dit Hipocrate, particulierement aux âges d'adolefcence & de Jeuneffe, depuis dix-huit ans jufqu'à trente cinq, parce que les vaiffeaux des poûmons fe rompent aux adolefcens par la grande abondance du fang ; & aux plus jeunes, le fang bilieux & acre, ronge & ulcere les poûmons, & ceux qui font délivrez de la fquinancie, laquelle leur tourne aux poûmons, font en danger de mourir en fept jours, lib. 5. Aph. 20. Parce que les humeurs caufant la fquinancie ; étant defcenduës aux poûmons y demeurent, fuffoquent & étranglent le malade en fept jours ; mais s'ils paffent les fept jours, ils fuppurent parce que la fluxion fe tourne en pus.

Si le crachat ou le pus des phthifi-

ques & tabides, qu'ils jettent en touſſant, & mis ſur les charbons ardens, eſt puant & de mauvaiſe odeur, & les cheveux tombent de la tête, cela eſt mortel, l. 5. aph. 11. & s'ils ſentent que ce qu'ils crachent a mauvaiſe odeur, & leur haleine ſent mauvais; cela procede de la putrefaction des poûmons & eſt mortel; la mort arrive ordinairement aux nouvelles feüilles; c'eſt-à-dire en Mars, ou quand elles tombent; ce qui arrive en Septembre, ſi on n'y apporte de bons remédes, & j'en ai gueri qui étoient en ſi pitoïable état, qu'on ne croïoit pas qu'ils pûſſent paſſer le mois de Septembre, & qui ſe portent bien preſentement.

Si les cheveux tombent de la tête de ceux qui ſont tabides, & qu'il leur vienne aprés cela, un cours de ventre, ils ſe meurent dit, Hipocrate, parce que les forces naturelles ſont foibles & imbeciles.

Pour guerir les poûmoniques, on mettra dans ſix pintes d'eau, une once de regliſſe, quinze feüilles de tuſſilage, une poignée d'orge que l'on fera boüillir pendant une heure: aprés cette heure, on y ajoûtera deux onces de raiſins de damas, deux onces de jujubes, deux onces de ſebeſtes, & une poignée de ſca-

bieufe, & un peu avant d'ôter le vaiffeau de deffus le feu; on y mettra une livre de fucre fin, pour prendre un verre de cet apozéme le matin à jeun, un trois heures aprés dîner, & un le foir deux heures aprés un leger foûper, & continuer ainfi pendant huit jours; enfuite dequoi on donnera des potions faites avec vin, dans lequel on aura fait boüillir des racines d'ancholie, c'eft-à-dire, un quarteron de racine dans une livre de vin, que l'on fera reduire à la moitié, y ajoûtant une once de fucre fin, pour en boire tous les matins à jeun deux onces, & ne rien prendre que trois heures aprés, ce qui eft fort bon pareillement aux ulceres des poûmons.

On peut auffi faire un fyrop avec fuc de lierre terreftre, de veronique, de pulmonaire, & la moitié moins de fuc de reine des prez, pour en prendre une once le matin à jeun, & trois heures aprés on prendra un boüillon, dans lequel on mettra vingt grains de fel de corail, & on en prendra pareille dofe le foir deux heures aprés un leger foûper, continuer ainfi pendant trois jours, aprés quoi on n'en prendra plus que tous les matins, ce que l'on continuera felon la neceffité, ou on prendra tous les matins pendant un mois

mois jusqu'à un scrupule de sel de perle dans de l'eau de ros solis.

La peripneumonie qui est proprement l'inflammation des poûmons, ou une chaleur extraordinaire avec exulceration, se guerit par les mêmes remédes que la phthisie, l'une & l'autre de ces maladies trouvant leur principale malignité dans l'ulcere des poûmons; on pourra de plus prendre dans la peripneumonie, le matin à jeun, deux heures aprés dîner, & deux heures aprés un leger soûper, une once à chaque fois, de syrop fait avec parties égales de suc de veronique & de pimpinelle.

Ou on prendra tous les matins à jeun, un once du syrop de Charles-Quint, qui est pareillement bon pour la phthisie, & pour toutes les autres maladies des poûmons. Ce syrop se fait en cette maniére, prenez quatre livres de sucre de mercuriale, une livre de suc de bouroche, une livre de suc de buglose, six livres de miel de Narbonne, que l'on fera seulement boüillir un boüillon, & l'aïant écumé, on le retirera du feu, & on le passera étant encore un peu chaud; on mettra en même tems infuser pendant vingt-quatre heures dans trois demi-septiers de vin blanc, deux onces de racine de la grande gentiane, que l'on coupera par petits morceaux,

& trois onces de racine de flambe, aussi coupée par morceaux ; & aïant ainsi infusées sur la cendre chaude, on les passera sans les exprimer pour joindre la coulure, à la premiere, & on fera cuire le tout à feu lent en consistance de syrop, que l'on écumera toûjours pendant qu'il cuira, pour le garder dans des bouteilles bien bouchées, & s'en servir non seulement dans les maladies des poûmons ; mais aussi dans les douleurs d'estomach, rhumatisme, migraine, chaleur d'entrailles & langueur, & dans la goutte.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Du Col.

AUparavant de parler de la tête il faut faire la description du col qui la porte, & par lequel elle est jointe avec le tronc du corps.

§. I.

Du nom & de la division du Col.

LE col est ainsi appellé *à colendo*, parce que cette partie est ordinairement

ornée de collier ou fil de perles, ou ſelon quelques uns, ce mot vient de *collis*, parce que la tête eſt poſée deſſus comme ſur une colline ; il eſt ſitué entre la tête & le thorax pour porter l'air aux poûmons, & pour articuler la voix.

On diviſe le col en partie anterieure, poſterieure & laterales ; l'anterieure s'appelle la gorge & le goſier, la poſterieure le chaînon du col ou la nuque, en Latin *cervix*, & les parties laterales ſont les parotides qui ſont ſous les oreilles.

Les parties du col ſont contenantes ou contenuës ; les contenantes ſont communes ou propres, les communes ont été ci-devant rapportées en parlant de la peau, de l'épiderme & des autres parties communes à tout le corps.

Les parties contenantes propres du col, ſont les muſcles & les os.

Les muſcles ſervent à flechir, étendre & tirer le col vers les côtez. Ceux qui le flechiſſent ſont quatre, deux de chaque côté ; le premier eſt appellé le long ou le droit, il eſt ſous l'oëſophage, prenant ſon origine du corps de la troiſiéme vertebre du dos, & montant couché le long des vertebres du col, leur donne à chacune en paſſant un petit tendon, & s'en va enſuite inſerer à l'apophyſe anterieure de la pre-

miere vertebre, & quelque fois aussi à l'os occipital: Il fléchit le col conjointement avec le scalene qui est le second des fléchisseurs, ainsi appellé, parce qu'il ressemble à un triangle à côtez inegaux; il tire son origine de la premiere côte & de la clavicule, & s'en va inserer interieurement par des fibres obliques aux extremitez des apophyses transverses du col; & comme il a deux origines qui sont éloignées l'une de l'autre, les vaisseaux passent entre elles, qui sont les nerfs, veines & arteres qui se distribuënt au bras, sans que ce muscle soit troué, comme l'ont crû les Anciens.

Ceux qui l'étendent sont aussi quatre, deux de chaque côté, le premier est nommé transverse; il sort des six apophyses transverses des vertebres superieures du dos, & va s'inserer à l'extremité des apophyses transverses des trois & quatre vertebres superieures du col pour les étendre. Le deuxiéme est appellé l'épineux, parce qu'il sort des apophyses épineuses des quatre & cinq vertebres superieures du dos, & va s'inserer à toutes les apophyses épineuses des six vertebres inferieures du col qu'il étend.

Les muscles qui tirent & font le mouvement du col vers les côtez, sont deux; un

fléchiſſeur & un extenſeur, qui agiſſent enſemble, comme le ſcalene & le tranſverſe du même côté, & font pancher la tête ſur une épaule. Enfin quand tous ces muſcles agiſſent enſemble & d'un commun accord, ils tiennent le col droit, roide & ferme.

Il y a dans les eſpaces des muſcles qui occupent le col plusieurs petites glandes qu'on appelle jugulaires, à cauſe qu'elles accompagnent les vaiſſeaux jugulaires; il y en a de plus groſſes les unes que les autres, & ſont attachées enſemble par des membranes & des vaiſſeaux, on en trouve environ quatorze, & ſont de même ſubſtance que les maxillaires; elles ſervent à ſeparer ces muſcles de la limphe qui retourne par les vaiſſeaux limphatiques, & c'eſt l'obſtruction de ces glandes, qui cauſe les écroüelles.

§. II.

Des vertebres du Col, & de l'Epine.

LEs os du col ſont les vertebres qui ſont au nombre de ſept, dont la premiere s'appelle atlas, parce que comme Atlas par une fiction poëtique, porte le Ciel ſur ſes épaules, cette vertebre

foûtient & porte la tête. On l'appelle auffi épiftrophe, c'eft à dire, tournoyante, parce qu'elle fert à tourner le col. La deuxiéme eft appellée dent parce qu'elle a une apophyfe particuliere laquelle ref-femble à une dent canine, la luxation de cette vertebre en dedans caufe une fqui-nance incurable, les cinq autres n'ont point de nom particulier.

Tous les mouvemens propres de la tête fe font fur l'articulation des deux pre-mieres vertebres du col avec l'os occi-pital.

L'épine depuis la premiere vertebre du col, jufqu'à la feptiéme, fe courbe en de-dans, & le corps de ces vertebres eft plus applati en devant que celui des autres, afin de ne point incommoder l'oëfopha-ge, ni la trachée artere, & l'épine fe voute en dehors depuis la premiere vertebre du dos jufqu'à la douziéme, pour rendre la capacité de la poitrine plus fpatieufe, afin que le cœur & les poûmons y foient plus commodément contenus. La premiere vertebre du dos s'appelle éminente, parce qu'elle l'eft plus que les autres. La feconde s'appelle axillaire parce qu'elle eft la plus proche de l'aiffelle. Les huit qui fuivent s'appellent coftales ou pleuretiques, à caufe qu'elles articulent les côtes qui font

convertes interieurement de la pleure : Celle qui suit, c'est à dire l'onziéme du dos, est appellée la droite, parce que son apophise épineuse n'est pas couchée comme celle des autres. La douziéme & derniere du dos s'appelle ceignante, à cause qu'elle est placée à l'endroit où on met ordinairement les cintures. Les lombes se courbent en dedans pour appuyer les troncs de la veine-cave & de la grosse artere ; ces lombes ont cinq vertebres, comme il a été dit, plus épaisses & plus grandes que celles du dos, parce qu'elles leur servent de base, leurs articulations ne sont pas si serrées que celles du dos, afin de pouvoir se courber plus aisement, & de faire plus librement les autres mouvemens. La premiere de ces cinq vertebres, s'appelle nephrites ou renale à cause que les reins sont couchez à côté d'elle, &que la nephretique commence à cet endroit ; les trois suivantes n'ont point de nom particulier, mais on appelle la cinquiéme asphalites, parce qu'elle est comme l'appui & le soûtient de toute l'épine: Et l'os sacrum se voute en dehors pour rendre la capacité de l'hypogastre plus ample, afin de contenir la vessie, le rectum & la matrice des femmes ; il est de figure triangulaire, comme poli & égal par de-

dans, pour former le baſſin & empêcher que les parties y contenuës ne ſoient bleſſées, il eſt convexe & inégal par ſa partie poſterieure, afin que les muſcles s'y attachent plus facilement, & l'épine eſt égale, dit Du-Laurent, par la partie qu'elle regarde les viſceres pour ne les pas offenſer, & eſt fort inégale par dehors, pour ſervir à l'inſertion des muſcles, & pour aſſurer le paſſage aux vaiſſeaux.

D'où il paroît qu'il y a vingt-quatre vertebres, & que l'épine comprend tout ce qui eſt depuis la premiere vertebre du col juſqu'au coccyx; elle ſert de domicile à la moëlle dorſale, de même que le crane à celle du cerveau, c'eſt pourquoi elle eſt percée tout de ſon long pour la contenir oſſeuſe & dure, pour la deffendre des injures externes: elle eſt faite de pluſieurs os afin que le mouvement ſoit plus facile, & la diſlocation moins perilleuſe. Les Grecs appellent l'épine *a cantha*, de la particule a, & de *canthos* qui ſignifie angle, comme qui diroit ſans angle, parce que l'épine eſt pointuë; ils l'appellent auſſi rachis, d'où vient qu'il y a des muſcles qu'on appelle rachites, les nœuds de cette épine s'appellent *ſpondyles* en Grec, & en Latin *vertebres*, comme il a été dit, du mot *verto* qui ſignifie tourner, parce qu'elles

ſervent à ſe tourner de tous côtez.

La ſuite de ces vertebres depuis la premiere juſqu'à l'os *ſacrum* s'élargit peu à peu, de ſorte que la vertebre ſuivante eſt plus groſſes que la précedente, parce qu'il faut que ce qui porte ſoit plus gros & plus fort que ce qui eſt porté dans cette augmentation, neanmoins qui ſe fait de degré en degré : les inferieures quoique plus groſſes, n'ont point leur cavité plus ample que les ſuperieures, & quoique la moëlle en produiſant les nerfs perde peu à peu ſa groſſeur, le trou des vertebres inferieures eſt neanmoins rempli autant que celui des ſuperieures, ce qui ſe fait par l'épaiſſeur des membranes qui les lient & attachent les unes aux autres. Elles ſont jointes enſemble par articulation & par ſymphyſe, l'articulation s'appelle en Grec *Arthroſe*, du mot arthron *articulus* qui ſignifie l'extremité de l'os ou jointure : Or l'articulation des vertebres eſt anterieure ou poſterieure; l'anterieure ſe fait par les corps des vertebres, & la poſterieure par les apophyſes obliques, laquelle eſt ginglymoïde parce que chaque vertebre, excepté la premiere du col, & l'onziéme du dos reçoit celle de deſſus, & eſt reçû par celle de deſſous ; de ſorte que trois vertebres ſont neceſſaires pour

faire le ginglime, la ſymphyſe, dont le mot vient de phyſis nature,& de ſyn, avec & ſignifie par conſequent l'union naturelle des os, qui ſe fait par des ligamens cartilagineux,qui naiſſent en cette occaſion de la membrane qui envelope les deux tuniques de la medulle ſpinale ; ces ligamens ſortant d'entre ces cartilages qui ſont entre les vertebres, joignent & attachent toutes les vertebres enſemble pardevant. Les vertebres ont trois ſortes d'apophyſes, procez ou éminances, c'eſt à dire, ce qui ſort de l'os comme en boſſe; Les premieres ſont obliques, les ſecondes tranſverſes, & les troiſiémes ſont pointuës. Les obliques ſont quatre, deux ſuperieures ou aſcendantes, & deux inferieures ou deſcendantes. Les tranſverſes ſont deux, faites pour la ſeureté, pour la naiſſance & l'inſertion des muſcles; la pointuë eſt unique, & eſt ſituée en la partie poſterieure, c'eſt elle qui a donné le nom à toute l'épine, elles ont un trou ample & grand pour contenir la medule ſpinale, elles ont auſſi cinq épiphyſes, c'eſt à dire des appendices,parce que épiphyſe vient de *épi* & *phyſis*, comme qui diroit une choſe qui ſurcroît, ou eſt comme ajoûté par deſſus quelque choſe ; de ces cinq épiphyſes, il y en a deux au corps,

deux aux apophyſes tranſverſes, & une en l'apopyſe pointuë : Enfin chaque vertebre jointe avec celle qui lui eſt plus proche, fait un trou par lequel ſortent les nerfs de l'épine, & ce trou n'eſt pas ſemblable en toutes les vertebres ; car en celles du col l'inferieure eſt plus échancrée que la ſuperieure, en celles du dos, le demi-rond eſt égal en l'une & en l'autre, & en celles des lombes, le trou eſt preſque tout en la ſuperieure.

§. III.

Des parties contenuës du Col.

LEs parties contenuës du col ſont ou anterieures comme le larynx, la trachée artere & l'oëſophage, ou laterales, comme les veines jugulaires externes & internes, les arteres carotides, les nerfs de la huitiéme paire du cerveau & les recurrens, où elles ſont poſterieures comme pluſieurs vaiſſeaux. Aïant parlé ci devant de pluſieurs de ces parties, je parlerai ſeulement ici de celles qui n'ont pas été rapportées.

La trachée artere eſt celle par laquelle paſſe l'air qui eſt inſpiré & expiré pour rafraichir les poûmons ; les Grecs l'ap-

pellent *tracheia*, c'est à dire âpre, à cause de son inegalité. Sa substance est differente & inegale, car elle est premierement faite de cartilages qui representent presque la figure d'un anneau, sans faire neanmoins le cercle entier, c'est pourquoi, on les appelle aussi sigmoïdes à cause de la ressemblance de la lettre *sigma*, que l'on écrivoit anciennement comme C. Si bien que par la partie posterieure où ils touchent à l'oësophage, ils se terminent en des membranes afin de ne point offenser par leur dureté l'oësophage qui est d'une substance molle, & afin de ne point empêcher d'avaler les morceaux, même à demi-mâchez. Il estoit aussi necessaire qu'elle fut plus cartilagineuse, à cause de la voix qui en sort comme par un instrument, parce que la voix n'étant rien autre chose qu'un certain son, la substance de cette artere doit être cartilagineuse, afin que par la concussion & rencontre de deux corps solides; il se fit un son, ce qui ne se pourroit pas faire si elle étoit molle & charnuë; mais quand ces cartilages sont descendus au dessous des clavicules pour se répendre dans les poûmons ils parachevent le cercle, parce que cette artere doit être toûjours ouvertes dans les poûmons pour

l'inſpiration & l'expiration , elle ſe fend au deſſous des clavicules en deux rameaux qui vont un de chaque côté aux poûmons; chaque rameau ſe fend derechef en deux branches qui ſe rendent aux lobes , où elles ſe diviſent en une infinité de petites branches qui ſe répandent par toute la ſubſtance de ce parenchyme, afin de donner des branchettes à toutes les petites veſſicules qui ſont à chaque petit lobe.

Elle a deux membranes , l'une externe qui eſt tres-forte & vient de la pleure;elle tient les cartilages attachez les uns aux autres, & empêche la trop grande dilatation ; & l'autre interne qui vient de celle qui couvre le palais , n'étant que la même continuité , elle eſt fort épaiſſe au larynx, médiocrement dans le milieu de la trachée artere, & fort mince & deliée aux rameaux qui ſont dans les poûmons ; Elle eſt entretiſſuë de fibres muſculeuſes droites & circulaires, & comme graiſſeuſes, c'eſt à dire , enduite d'une humeur graſſe pour empêcher qu'elle ne ſoit offenſée par l'acrimonie des humeurs , ou que deſſechée elle ne nuiſe à la voix & à la reſpiration. L'abondance de cette humeur eſt neanmoins nuiſible, parce qu'elle cauſe l'enroüement, & ſi elle eſt exceſſive elle cauſe la perte de la voix ; mais elle

revient quand cette humeur eſt conſumée; elle eſt d'un ſentiment fort exquis, de ſorte qu'elle ne peut rien ſouffrir, & quand quelque portion de l'aliment, même de la boiſſon, tombe dans ſa cavité, on ne ceſſe point de touſſer que ce qui y eſt entré n'en ſoit ſorti. Elle eſt auſſi d'une ſubſtance glanduleuſe, il en ſort une humidité dans la cavité des bronches ; elle reçoit des petits nerfs qui lui viennent des recurrens qui ſont de la huitiéme paires ; ils ſe repandent par toute la membrane interne, c'eſt ce qui la rend ſi ſenſible. Elle a auſſi des arteres qui lui viennent des carotides, & des veines qui vont ſe rendre dans les jugulaires externes.

L'uſage de la trachée artere & de ſes bronches, ſont de porter l'air aux poûmons, & de recevoir des poûmons les vapeurs fuligineuſes pour les chaſſer dehors, d'où on l'appelle l'organe de la reſpiration & de la voix.



§. IV.

Du Larinx, Glotte, Epiglotte, & de l'Oësophage.

LE Larinx est proprement la tête de la trachée artere : on l'appelle aussi le sifflet, & le nœud de la gorge, ou le morceau d'Adam.

Il a deux membranes, l'une exterieure qui est la continuité de celle qui couvre exterieurement la trachée artere, & l'autre interieure qui tapisse toute la bouche, & en descendant revêt interieurement le pharinx, le larinx & la trachée artere. Il a trois cartilages, sans y comprendre la glotte & l'épiglotte, qui font cinq. Des trois premiers le plus grand & anterieur s'appelle thiroïde, & comprend dans soi les deux autres. Ce mot thiroïde vient de *thyreos*, qui signifie écu ou bouclier ; c'est pourquoi on l'appelle aussi scutiforme, à cause de la ressemblance. Le deuxiéme s'appelle cricoïde, c'est-à-dire, annulaire. Il est situé en la base du thiroïde ; & comme il est tout rond comme un anneau, il sert de base aux autres ; & étant immobile, il tient toûjours le passage ouvert, & est comme enchassé dans le thi-

roïde. Le troiſiéme qui eſt auſſi ſitué dans le thiroïde, eſt appuyé & ſoûtenu par le cricoïde, & s'appelle arithenoïde, du mot *arytæna*, *id eſt*, *genus vaſculi*, parcequ'il eſt fait en forme d'un biberon d'aiguiere par où on verſe l'eau, il forme la partie poſterieure du larinx. Ces trois cartilages enſemble ont un mouvement double par le moïen de quelques membranes fort déliées, l'une de clauſion & d'aperſion qui dépend de l'arithenoïde, & l'autre de dilatation & de contraction qui ſe fait par le thiroïde, & l'un & l'autre par le moïen des muſcles qui ſont au nombre de quatorze, ſept de chaque côté, dont il y en a quatre communs, & dix propres.

Les muſcles communs du larinx ſont le bronchique, du mot *bronchos*, goſier, ou ſternotiroïdien, parcequ'il prend ſon origine de la partie ſuperieure & interne du ſternon; & montant au long des cartilages de la trachée artere, il s'inſere à la partie inferieure du thiroïde, il tire le larinx en bas; & reſſerrant le thiroïde par le bas, il le dilate par le haut. Le deuxiéme eſt l'hyothyroïdien, prenant ſon nom de deux parties, de celle d'où il ſort, & de celle où il s'inſere, parcequ'il ſort de preſque toute la baſe de l'os hyoïde, &

s'inſere

s'insere à la partie externe & inferieure du thiroïde, il tire le larinx en haut, & en resserrant le thiroïde par le haut, il le dilate par le bas; si bien qu'un de ces muscles étant de chaque côté, font le nombre de quatre.

Les propres sont premierement le cricothyroïdien anterieur, situé à la partie anterieure & laterale du larinx, il naît de la partie anterieure du cartilage cricoïde, & est porté obliquement, & par des fibres obliques, à la partie laterale & inferieure du thiroïde pour le dilater. Le deuxiéme est le cricothyroïdien posterieur, lequel sort de la partie superieure & posterieure du cricoïde, & s'insere exterieurement à la partie laterale & superieure du thiroïde pour le resserrer. Le troisiéme est le cricoarytenoïdien lateral, qui naît de la partie laterale & interne du cricoïde, & s'insere à la partie superieure & laterale de l'arithenoïde, pour l'ouvrir. Le quatriéme & le cinquiéme servent à le fermer, & leur action est fort apparente quand on retient son haleine: car lorsqu'ils agissent, ils s'opposent à tous les muscles de la poitrine, & ferment l'arithenoïde si exactement, que l'air ne peut entrer ni sortir. Le premier de ces deux est le thyroathenoïdien : il

naît de la partie interne & anterieure du thiroïde, & s'inſere à la partie laterale de l'arithenoïde. Le deuxiéme eſt l'arithenoïdien, qui naît de la conjonction de l'arithenoïde avec le cricoïde, & s'inſere à la partie laterale & ſuperieure de l'arithenoïde.

La glotte qui eſt le quatriéme cartilage dont nous avons parlé, eſt une petite fente, dit du Laurent, formée des procez du cartilage arytenoïde, ſitué au dedans dudit arithenoïde, & attaché au cricoïde, faiſant cette fente cartilagineuſe, qui ſert non-pas à faire, mais à meſurer & à articuler la voix, comme on peut voir par les bêtes qui ruminent, leſquelles quoiqu'elles n'aïent point de glotte, ne laiſſent pas néanmoins de pouſſer hors une voix, mais ſimple & uniforme, ſans être diſtinguée ni articulée. On a découvert que ce cartilage eſt ſeparé de l'arithenoïde, ainſi qu'il paroît quand on le dépoüille de ſa membrane. On voit aux côtez de la glotte deux ſinus ou foſſettes, une de chaque côté, dans leſquels ſe ramaſſe ce qui tombe dans le larinx quand on rit ou qu'on parle en beuvant & mangeant, & y demeure juſqu'à ce qu'il ſoit pouſſé hors en touſſant, & on ne ceſſe de touſſer juſqu'à ce qu'il en ſoit ſorti.

L'épiglotte est le cinquiéme cartilage qui est le couvercle de la fente du larinx, qui est la glotte, de même que le larinx sert de couvercle à la trachée artere : si bien que l'épiglotte est un corps cartilagineux qui ressemble à une feüille de lierre, & se termine d'une base large en une pointe qui n'est pas fort aiguë. Il est cartilagineux, mais plus mol que les autres cartilages, afin de pouvoir mieux s'abaisser & s'élever souvent comme un pont levis, pour donner passage à l'air & aux alimens. Il sort longuet de la fissure anterieure du thiroïde, & demeure droit, afin que l'air puisse entrer & sortir librement pour la respiration, & ne s'abbaisse jamais sur l'arithenoïde, que par la pesanteur de l'aliment qui passe pour entier dans l'oësophage, afin d'êpêcher qu'il n'entre rien du boire ni du manger dans le larinx; c'est pourquoi aussi-tôt que la viande est passée, il se redresse & se remet en son lieu, comme par un ressort qui lui est naturel, pour laisser entrer l'air dans la trachée artere. On le compare à ces petites trapes qui sont aux comptoirs des Marchands, qui s'abbaissent par la pesanteur de l'argent, & se relevent aussi-tôt qu'il est passé; parceque l'épiglotte se releve de même aussi-tôt que l'aliment est passé.

D'où il paroît que l'uſage de l'épiglotte, eſt de couvrir la fente du larinx, afin qu'en beuvant & mangeant, il n'entre rien dans la trachée artere ni dans les poûmons, & afin, en frappant l'air chaſſé hors avec impetuoſité par les poûmons, d'en former la voix avec les parties qui y contribuënt differemment, qui ſont les poûmons, la trachée artere, & la bouche : car les poûmons pouſſent l'air qui ſort ſans bruit par la bouche & par le nez, ſans autre effet que la ſimple reſpiration, ou des ſoûpirs s'il trouve les conduits libres & ouvers : mais la fente qui eſt au haut du larinx, comme celle qui eſt aux flûtes, s'étrêciſſant & s'oppoſant à la ſortie de l'air, cet air la repouſſant alors pour paſſer, & la glotte faiſant effort pour retrêcir ce paſſage, cauſent ce tremblement & ces ſecouſſes preſſées qui font les ſons; de ſorte que la netteté de la voix dépend de la diſpoſition du larinx, ou de la glotte qui eſt à ſon ouverture, & la diverſité qui rend la voix articulée & diſtincte par la prononciation des lettres, des ſillabes, & des paroles, vient & eſt produite de la configuration de la bouche, des mouvemens de la langue & des levres.

Les nerfs de tout le corps du larinx,

ſont deux rameaux qui lui viennent des recurrens, & finiſſent dans ſes muſcles pour le faire mouvoir, & pour ſervir à la voix: ſi bien que ſi on lie ou ſi on coupe ces nerfs, on perd la voix tout d'un coup. Les arteres du larinx viennent des carotides, & ſes veines vont ſe rendre dans les jugulaires externes. Il a quatre groſſes glandes qui ſervent à l'humecter, deux ſont ſituées au deſſus & deux au deſſous: les ſuperieures ſont appellées tonſiles, & les inferieures tiroïdes: les tonſiles qu'on appelle auſſi amygdales ſont ſpongieuſes, placées à chaque côté de la luette, proche la racine de la langue, revêtuë de la tunique commune de la bouche: Elles ont des nerfs de la quatriéme paire, des arteres, des carotides, & des veines qui vont aux jugulaires. Il ſe fait ſouvent des abſcez dans ces glandes, qui ſe meuriſſent facilement, à cauſe de la chaleur de la bouche. Leur uſage eſt de filtrer le ſang qui leur eſt porté par les rameaux des carotides: elles en ſeparent les ſeroſitez, & les déchargent dans le fond de la bouche pour humecter le larinx, afin qu'il ne ſoit pas trop deſſeiché par l'air qui y paſſe continuellement; & comme ce larinx eſt toûjours ouvert, il coule quelque choſe de ces ſeroſitez dans la trachée artere.

Les glandes inferieures appellées tiroïdes ſont ſituées au deſſous du larinx, à côté du cartilage annulaire & du premier anneau de la trachée artere, une de chaque côté : elles ſont comme des petites poires, plus rouges, plus ſolides & plus viſqueuſes que les autres glandes : les nerfs leur viennent des recurrens, les arteres des carotides, & les veines vont aux jugulaires : elles ont auſſi des limphatiques qui vont ſe rendre au canal thorachique. L'uſage de ces glandes eſt de ſeparer une humidité viſqueuſe, qui ſert à enduire le larinx, pour faciliter les mouvemens de ſes cartilages, à adoucir l'acrimonie de l'humeur ſalivale, & à rendre la voix plus douce & plus agreable.

L'oëſophage eſt le goſier : les Grecs l'appellent oëſophage, du Verbe *phagomai*, qui ſignifie manger ; parceque c'eſt le canal par lequel paſſe le boire & le manger ; & de *oiſô*, qui eſt le futur de *phero*, comme qui diroit, le porte-manger. Les Latins l'appellent *gula*, les Arabes *meri*, & Lactance *cibaria fiſtula* : ſi bien que l'oëſophage eſt un canal qui porte de la bouche au ventricule le boire & le manger : ſa figure eſt ronde & longue ; ronde pour la capacité & ſeureté, & longue parceque le ventricule eſt éloigné de

la bouche d'un aſſez grand intervale : ſa ſubſtance eſt ſemblable à celle du ventricule, aïant deux membranes propres, & une commune ; & on prétend que l'oëſophage n'eſt autre choſe que le ventricule continué juſqu'à la bouche.

Il a deux membranes propres, & une commune : des propres l'une eſt interne & l'autre externe : l'externe eſt preſque toute charnuë & rougeâtre, remplie de pluſieurs fibres circulaires & obliques, par le moïen deſquelles il pouſſe en bas les viandes dans le ventricule, & chaſſe hors par le vomiſſement ce qui eſt contraire & nuiſible à l'eſtomach ou ventricule : ce qui a porté les Anciens à le tenir pour un muſcle ; parcequ'étant tout charnu, il ſemble faire le même office que le muſcle. L'interne eſt plus nerveuſe & plus épaiſſe, & commune à la bouche, à la langue & au palais ; ce qui fait que les levres tremblent lorſqu'on eſt ſur le point de vomir : elle a beaucoup de fibres droites, par leſquelles elle tire la viande pour la chaſſer en bas. Cette membrane eſt ſemblable à celle du ventricule, étant parſemée d'une infinité de petites glandes qui ſeparent une humeur acide, qu'elles verſent dans l'oëſophage ; & c'eſt cette humeur qui cauſe le ſentiment de la faim,

quand elle tombe dans l'eftomach. Ces deux membranes propres font revêtuës d'une troifiéme commune, qui naît des ligamens des vertebres.

Les vaiffeaux font deux fortes de veines, l'une fuperieure qui va à l'azigos, & l'autre inferieure qui fe termine à la coronaire ftomachique : les arteres qui y apportent le fang viennent de l'aorte & de la coëliaque : les nerfs font notables & viennent des ftomachiques, qui tirent leur origine de la huitiéme paire du cerveau : Il a auffi des glandes qui font au milieu du chemin de ce conduit, à la partie pofterieure, qui fervent comme de couffin & d'appui pour empêcher qu'il ne roule d'un côté ni d'autre, & pour humecter continuellement l'eftomach, & rendre la defcente des alimens plus gliffante & plus prompte, facilitant le paffage d'un aliment fec, en feparant une humeur vifqueufe qui enduit fa cavité & l'humecte, pour en rendant le conduit plus gliffant, faciliter la defcente des alimens, comme il a été dit. Il a deux mufcles qui viennent des côtez du thiroïde ou fcutiforme, lefquels environnant l'oëfophage, fervent à la déglutition.

Enfin l'oëfophage eft fitué fous la trachée artere & fous les poûmons, & cou-

ché sur les vertebres du col & du dos, & sur deux glandes vers la quatriéme vertebre du dos qui lui servent de coussins, & pour les autres usages rapportez cidessus, il descend par dessous les poûmons droit en bas, jusqu'à la quatre ou cinquiéme vertebre du dos, où étant arrivé, il décline un peu à droite, pour faire place à la grosse artere; ensuite il retourne à gauche à la neuviéme vertebre, pour faire place au foye; & aïant là percé le diaphragme, & descendu aussi bas que l'onziéme vertebre du dos: il se termine à l'orifice superieur du ventricule: son action est animale, c'est-à-dire, qu'elle se fait par le moïen des muscles, & que la déglutition dépend de nôtre volonté.

Quelques Modernes, comme Duncan, ont remarqué que la membrane nerveuse de l'oësophage, est le siege du baaillement qui arrive toûjours quand quelque irritation détermine les esprits à y venir en grande abondance. La cause de cette irritation, est une humidité incommode qui arrose la membrane interieure de l'oësophage. Cette humidité vient ou des glandes dont la membrane interne est parsemée, ou des vapeurs acides qui s'élevent de l'estomach comme d'un pot boüillant, & qui se condensent contre les

parois de l'oësophage, comme contre un couvercle ; & les fibres nerveuses de la membrane interne en étant alors irritées, le gouflent, & font baailer en dilatant l'oësophage ; & la bouche qui est tapissée de la même membrane, est obligée de suivre ce mouvement.



LIVRE QUATRIE'ME.

De la Tête, ou Ventre superieur.

AYANT fait la description exacte des cavitez & regions inferieures & moïennes qui contiennent les parties naturelles & vitales ; il faut presentement, suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, rapporter & décrire la region superieure où se forme l'esprit animal, qui est la tête, que les Grecs appellent *cephale*, & les Latins *caput*. C'est ce que nous avons appellé ventre superieur, qui s'étend du sommet de la tête jusqu'à la premiere vertebre.

CHAPITRE PREMIER.

De la situation, figure, composition & division de la tête.

LA Tête est située au lieu le plus élevé du corps, afin que le cerveau qui doit envoyer un suc animal à toutes les parties par le moïen des nerfs, le puisse

facilement faire du haut en bas, ce qu'il n'auroit pas pû faire autrement étant d'une fubftance peu folide, qui ne peut pas faire de fortes impulfions.

La figure de la tête eft ronde, oblongue, élevée de deux éminences, & applatie par les côtez ; elle eft ronde pour la capacité & pour la facilité du mouvement ; elle eft oblongue pour contenir le grand & le petit cerveau ; elle eft élevée de deux éminences, l'une pardevant pour les apophifes mammillaires, & l'autre par derriere pour la medule fpinale ; elle eft auffi applatie par les côtez, mais un peu plus vers le devant, afin que les os des tempes donnent moins d'empêchement aux yeux de voir au tour d'eux ; toutes les autres figures comme celles qui font exactement rondes ou pointuës comme un pain de fucre, ou qui n'ont point d'éminence font réputées vicieufes, & contre nature, & parconfequent les fonctions du cerveau n'y font pas trop bien reglées.

La tête eft divifée en partie cheveluë qui eft le crane, & en partie qui n'a point de cheveux qui eft la face. Le crane eft divifé en parties anterieure & pofterieure moïenne & laterale : les Latins appellent l'anterieure *fynciput*, la pofterieure *occiput*, la moïenne qui eft le fommet de la tête,

vertex, & les laterales *tempora* les tempes.

La partie cheveluë se divise en parties contenantes & en contenuës, les contenantes sont ou communes ou propres; les communes sont la cuticule, la peau & les autres qui ont été expliquées ci-devant; les propres sont ou externes comme le pericrane, le perioste & le crane; les internes sont les deux meninges, & les parties contenuës sont le cerveau & le cervelet.

§. I.

Des parties contenantes de la Tête.

LEs contenantes communes n'ont rien de particulier, sinon que la cuticule est plus épaisse que dans le reste du corps, de même que la peau, où les cheveux sont enracinez bien avant. Il y a une infinité de petites glandes qui ont chacune un petit conduit qui aboutit à chaque pore, d'où viennent les sueurs qui sont plus abondantes en cette partie qu'ailleurs & ces glandes étant engorgées & tumefiées, forment les loupes de la tête.

Le pericrane est la premiere des parties contenantes propres, c'est une membrane qui environne le crane de toutes parts; elle ne prend pas son origine de la duremere comme quelques uns l'ont crû; elle

en eſt tout à fait ſeparée, & prend ſon principe dans la matrice comme toutes les autres; elle revêt tout le crane, excepté à l'endroit des muſcles crotaphites. pardeſſus leſquels elle paſſe pour aller s'attacher à l'apophiſe zigomatique, il reçoit des nerfs de la ſeptiéme paire du cerveau, & de la ſeconde paire du col, c'eſt pourquoi il eſt fort ſenſible dans les playes de la tête, les arteres lui viennent des carotides, & les veines vont ſe rendre aux jugulaires.

Le perioſte eſt une membrane nerveuſe fort deliée & ſenſible ſous le pericrane, couvrant immediatement le crane, & tous les autres os, excepté les dents; elle eſt tellement adherente au crane qu'on a de la peine à l'en ſeparer; elle a les mêmes vaiſſeaux & les mêmes uſages que le pericrane.

Le crane ainſi appellé du mot Grec *cranion* ou plûtôt de *cranos*, *Galea* en François, caſque parce qu'il couvre le cerveau comme un heaume; il eſt compoſé de pluſieurs os qui ſont ſeparez les uns des autres par pluſieurs ſutures, dont les unes ſont propres & les autres communes.

Les ſutures propres ſont celles qui ſeparent les os propres du crane & les communes ſont celles qui ſeparent les os propres du crane d'avec les os de la machoire ſuperieure, & d'avec les os

ſphenoïde & ethmoïde , & enfin d'avec les autres os de la face.

Les propres ſont vrayes ou fauſſes , les les vrayes ſe joignent en forme de ſcie , & les fauſſes ſe joignent en forme d'écailles de Poiſſon , d'ongles , ou de tuiles. Les vrayes ſont trois ; la coronale , la lambdoïde & la ſagittalle , la coronale eſt ainſi appellée , parce qu'elle a la figure circulaire , ou parce qu'on portoit autrefois les couronnes en cet endroit , c'eſt celle du devant de la tête ; elle s'étend depuis une tempe juſqu'à l'autre, & joint l'os du front avec les deux parietaux. La ſeconde eſt appellée ſagittale, de *ſagitta* fleche, parce qu'elle eſt droite comme une fleche , elle s'avance ſelon la longueur de la tête , & ſepare le crane en parties droite & gauche , & s'étend quelquefois aux enfans pardevant juſqu'à la racine du nez , & diviſe l'os frontal en deux , & par derriere , juſqu'au trou de l'os occipital ; ſi bien qu'elle eſt placée à la partie ſuperieure de la tête , & ne va ordinairement que de la coronale juſqu'à la lambdoïde , & joint les deux parietaux par leurs parties ſuperieures. La troiſieme s'appelle lambdoïde parce qu'elle eſt faite comme la lettre Grecque Λ, elle eſt oppoſée à la precedente, elle unit l'os occipital avec les deux pa-

rietaux par leur partie poſterieure.

Les ſutures fauſſes ſont auſſi appellées ſquammeuſes & écailleuſes, parce qu'elles s'aſſemblent & ſe joignent en forme d'écailles de poiſſon ; on les appelle auſſi temporales parce qu'elles circonſcrivent, & environnent les os des tempes ; elles ſont deux,une de chaque côté,& joignent les parties ſuperieures, & les plus minces des os petreux avec les parietaux, d'où il paroît que les ſutures propres du crane, ſont cinq , la coronale , la ſagittale , la lambdoïde & les deux ſquammeuſes.

Les ſutures communes ſont celles qui ſeparent les os du crane d'avec ceux de la face ; elles ſont quatre, la tranſverſale , l'étmoïdale, la ſphenoïdale & la zigomatique. La tranſverſale traverſe la face d'un côté à l'autre, commençant à un des petits angles de l'œil , & paſſant par le fond des orbites, & par la racine du nez, va finir à l'autre petit angle ; c'eſt elle qui ſepare l'os coronal d'avec ceux de la face. La ſeconde eſt appellée étmoïdale, parce qu'elle tourne tout au tour de l'os étmoïde, le ſepare des os qui le touchent. La troiſiéme s'appelle ſphenoïdale , parce qu'elle environne tout l'os ſphenoïde, & le ſepare de l'os coronal , des os petreux & de l'occipital. La quatriéme & derniere

eſt

eſt appellée zigomatique parce qu'elle eſt toute dans le zigoma, elle eſt fort petite & ſepare les os petreux par ſon apophiſe, d'avec l'os de la pomette. Ces ſutures ne ſont pas ſi apparentes que les propres, & on ne peut voir les petites pieces d'os qui entrent dans les eſpaces des unes & des autres qu'en les regardant de prés.

Les uſages des ſutures ſont ou premiers ou ſecondaires; les premiers ſont deux, l'un pour ſuſpendre la dure-mere qui ſepare le grand cerveau d'avec le petit, & diviſe le premier en parties droite & gauche, en donnant attache à pluſieurs petits filets ligamenteux qui ſuſpendent la dure-mere, & l'autre pour donner iſſuë aux vapeurs fuligineuſes. Les uſages ſecondaires ſont pour donner ſortie aux filets de la dure-mere, pour donner paſſage aux vaiſſeaux qui entrent & qui ſortent du diploé, pour empêcher que la fracture d'un os ne ſe communique ſi facilement aux autres; En quatriéme lieu, pour laiſſer penetrer plus facilement la vertu des médicamens: 5° pour rendre la capacité du crane plus ſpacieuſe, & enfin pour aider à la tranſpiration, c'eſt pourquoi ceux qui ont les ſutures du crane trop ſerrées, ſont ſujets à de tres-grandes douleurs de tête, parce que les ſeroſitez acres ne pouvant tranſpi-

rer, rongent & offenſent le crane pour ſe faire jour & ſortir au dehors.

§. II.

Des os du Crane.

ON diviſe les os du crane en propres & en communs ; les propres ſont ceux qui ne ſervent qu'au crane, & les communs ſont ceux qui ſervent au crane & à la face : Il y en a ſix propres & deux communs, les propres ſont le coronal, l'occipital, les deux parietaux, & les deux temporaux, les communs ſont le ſphenoïde & l'etmoïde.

Le premier des os propres eſt le coronal appellé auſſi frontal, parce que c'eſt l'os du front, il paroît quelquefois ſeparé en deux par la ſuture ſagittale, laquelle paſſant entre les deux ſourcils, ſe termine à la racine du nez, la figure de cet os eſt demi-circulaire,unie & polie par dehors, & inégale par dedans ; il n'eſt pas ſi dur que l'occipital, mais il eſt plus épais que les parietaux, & plus dur que tous les autres os de la tête. Il eſt ſitué en la partie ſuperieure de la face & anterieure du crane, & c'eſt lui qui forme le front ; il eſt ſeparé des parietaux par la ſuture coronale,

& des os sphenoïde, éthmoïde & mâchoire superieure. Par la seconde & troisiéme sutures communes, on remarque en cet os deux fosses qui font la partie superieure de l'orbite, deux trous au siege des sourcils, un de chaque côté, à la partie superieure de l'orbite par où passe une partie du nerf de la troisiéme paire, deux fosses internes qui contiennent le cerveau & les apophises mammillaires, & deux sinuositez ou sinus appellez surciliers, parcequ'ils sont placez à la partie inferieure de cet os proche les sourcils, & contiennent une humeur moelleuse qui rend l'œil glissant, & une humeur aqueuse qui forme les larmes.

Les os parietaux sont les os du devant, ou du sommet de la tête, on les appelle parietaux parce qu'ils forment les parois de la tête, on les appelle aussi les os du bregma parce que bregma en Grec signifie en Latin *sinciput* le devant de la tête; ils sont quarrez & bornez par devant, par la suture coronale, par derriere par la lambdoïde, par haut, par la sagittale, & par bas, par les écailleuses. Ces os sont d'une substance plus rare, plus deliée, plus mince & plus foible que tous les autres; ils apparoissent aux enfans nouveaux nez par l'endroit où les sutures coronale,

ſagittale ſe rencontrent, c'eſt-à-dire, à la fontaine de la tête, mols & comme membraneux, & ne deviennent point oſſeux ; que le cerveau qui eſt fort humide en cet endroit ne ſoit deſſeché, ils ſont ſituez aux parties laterales, & les occupent toutes ; ils ſont par la partie ſuperieure, jointes enſemble par la ſuture ſagittale, par la partie anterieure à l'os du front par la coronale, par leur partie ſuperieure à l'os occipital par la lambdoïde, & enfin, par leur partie inferieure ils ſont joints aux os petreux par la ſuture ſquammeuſe. Ils ſont polis en leur ſuperficie externe leur ſuperficie interne eſt inegale, à cauſe des impreſſions que les arteres de la dure-mere y ont faites, par leur battement continuel auparavant qu'ils fuſſent oſſifiez.

Les os des tempes ſont appellez temporaux du mot Latin *tempus* temps, à cauſe que l'on griſonne plûtôt en cet endroit, & ainſi on connoît le tems ou l'âge qu'on a; leur partie ſuperieure s'appelle ſquammeuſe étant fort mince, & la partie inferieure s'appelle petreuſe, à cauſe qu'elle eſt fort dure, & qu'en leur partie interieure ils ſont comme une roche panchante ſur la Mer, laquelle a pluſieurs promontoires ou à cauſe qu'ils ſont âpres & raboteux du mot Grec *lithoeides* qui a forme de pierre.

Ils ſont les plus petits des os propres du crane ſituez aux parties laterales & inferieures de la tête, bornez en haut par les ſutures écailleuſes qui les unit aux parietaux, en bas & pardevant par la ſphenoïdale qui les attache à l'os ſphenoïde, & par derriere par la lambdoïde. Ils ſont demi-circulaires en leur partie ſuperieure, & en leur partie inferieure ils reſſemblent à un rocher. Ces os petreux ont quatre apophiſes, c'eſt-à-dire, quatre parties éminentes, dont il y en a une interne de chaque côté, & trois externes, l'interne eſt comme un gros rocher de chaque côté, dans lequel ſont les cavitez de l'ouïe, & les oſſelets qui y ſervent. Les apophiſes externes ſont la ſtiloïde, ou graphoïde parce qu'elle eſt pointuë comme un ſtilet. La ſeconde s'appelle maſtoïde parce qu'elle reſſemble à un mammellon. La troiſiéme s'appelle zigomatique laquelle s'avançant en dehors, & ſe joignant à une éminence qui eſt en l'os malum, forme le zigoma. Ces os ont trois trous internes, deux communs; un avec l'os ſphenoïde & l'autre avec l'occipital, & un propre par où paſſe le nerf anditif, ils ont deux trous externes, un commun avec la face, par lequel paſſe le muſcle crotaphite, & l'autre propre qui eſt le trou de l'oreille.

Il y a dans l'os petreux trois cavitez, qui ſont le tambour, le labirinthe & la coquille, on voit dans la premiere de ces cavitez trois oſſelets qui ſont appellez de leur figure, *maleolus*, *incus*, & *ſtapes*, c'eſt-à-dire, marteau, enclume & étrier; ces oſſelets ſont dés la naiſſance auſſi gros qu'aux hommes parfaits, mais un peu plus mols comme cartilagineux dans leur milieu, ce qui fait que les enfans n'entendent pas ſi bien; ils ſont joints & articulez de maniere que l'apophiſe du marteau eſt attachée au tambour, & articulée par ſa tête dans la cavité de l'enclume; l'enclume reſſemble à une dent macheliere, l'étrier eſt triangulaire & reſſemble au *delta* qui eſt de cette figure Δ ainſi ſemblable à un étrier d'où il a pris ſon nom. Entre ces trois os, on a découvert aux enfans un quatriéme qu'on appelle circulaire, il eſt comme un anneau ſur lequel la membrane appellée le tambour, eſt tenduë comme la peau d'un tambour ſur une quaiſſe; & Sylvius en a encore decouvert un cinquiéme fort petit, attaché par un petit ligament à la partie ſuperieure & l'aterale de l'étrier. Ces oſſelets ſont attachez au tambour par une corde tres-deliée qui ſert à les bander, & à les lâcher enſuite avec le ſecours des petits muſcles qui y

sont, ces parties étant ainsi disposées & frappées par l'impulsion de l'air qui y entre, representent au cerveau par leurs petits mouvemens, les sons tels qu'ils y ont été portez.

Le sixiéme & dernier des os propres de la tête, est l'occipital qui est opposé au coronal ; il est circonscrit par la suture lamdoïde, c'est le plus sec, le plus épais, & le plus dur des os du crane ; pour la deffense du quatriéme ventricule du cerveau & de la medule spinale ; il est moins grand que le coronal, de figure oblongue, il occupe toute la partie posterieure de la tête ; il est borné par la suture lambdoïde & par la sphenoïdale, l'une le joint aux parietaux, & l'autre l'attache à l'os sphenoïde. Il a cinq trous, le premier qui est le plus grand est impair, c'est par lui que la medule cerebrale descend dans le canal de l'épine. Il y en a deux par où sortent les nerfs de la langue, & deux autres pour donner entrée aux arteres cervicales qui sont les carotides qui montent au cerveau. Il a deux fosses qui sont internes, & fort grandes pour contenir le cervelet qui est le petit cerveau. Il a des apophyses entre lesquelles on en remarque principalement deux, que Galien appelle coronées, lesquelles s'inserent dans les cavitez glenoï-

des de la premiere vertebre ; elles joignent la tête avec l'épine par artrodie.

Les os communs du crane ſont le ſphenoïde & l'éthmoïde, le ſphenoïde a differents noms, à cauſe de ſes differentes figures & de ſa ſituation ; les Barbares & Arabes l'appellent l'os baſilaire, parce qu'il eſt comme la baſe de tout le crane & du cerveau, l'os colatoire ou du couloir à cauſe que la glande pituitaire eſt poſée ſur lui, laquelle eſt comme un baſſin qui reçoit la pituite qui découle du cerveau, & qui diſtile par le moïen de cet os dans le palais, on l'appelle auſſi cuneiforme qui vaut autant dire que ſphenoïde, qui ſignifie ce qui a la forme du coing, parce qu'il eſt enfoncé dans les autres comme un coing dans du bois ; on l'appelle pareillement polymorphes, ou poliforme, ou multiforme à cauſe de ſes differentes figures, il eſt épais dans ſa baſe & fort mince à la cavité des tempes ; il eſt ſitué en la baſe du crane, & eſt d'une telle étenduë qu'il touche preſqu'à tous les os de la tête, & à pluſieurs de la mâchoire ſuperieure avec leſquels il eſt joint par la ſuture ſphenoïdale. Il a trois apophyſes internes qu'on appelle clinoïdes, elles reſſemblent à la ſelle d'un cheval, ou plûtôt aux pieds d'un lit, que l'on appelle en Grec *cline*, & en Latin *lectus*, d'où elles

ſont appellées clinoïdes. Il y en a deux anterieures & une poſterieure, qui ſont enſemble une petite cavité, dans laquelle eſt placée la glande pituitaire ; & il a deux apophiſes externes qu'on appelle pterigoïdes, du mot *pterygion ala*, aîle ; parcequ'elles ſont comme des aîles de chauve-ſouris. C'eſt de leur cavité que ſortent les muſcles de la machoire, appellez *latitentes in ore*. Il a des ſinus pour perfectionner l'air qui y entre, ſelon Bartholin, par pluſieurs petits trous, pour entretenir l'eſprit animal. Et pluſieurs autres trous, tant pour ſervir de décharge à la glande pituitaire, que pour donner paſſage à pluſieurs vaiſſeaux.

Le deuxiéme & dernier des os communs au crane & à la face, a auſſi pluſieurs noms. On l'appelle ethmoïde du mot *ethmos*, *cribrum*, crible ; doù vient qu'on l'appelle auſſi l'os cribreux, parcequ'il eſt percé dans ſa partie ſuperieure comme un crible ; d'autres l'appellent ſpongoïde, à cauſe que ſa partie inferieure eſt ſpongieuſe, rare & lâche comme une éponge. Dans la partie crebriforme il y a une apophiſe qu'on appelle de ſa figure *criſta galli*, parcequ'elle reſſemble à la crête d'un coq : c'eſt en cet endroit que s'attache la partie de la dure-mere, qui

ſepare le cerveau en deux, & que l'on appelle à cauſe de ſa figure, la faux. Cet os ſert pour l'inſpiration de l'air, & pour l'expulſion des vapeurs fuligineuſes, pour l'expurgation des humeurs excrementeuſes du cerveau, pour donner paſſage à pluſieurs petites fibres ; & la parti eſpongieuſe de cet os,ſert à preparer & alterer l'air avec les odeurs, & à contenir & filtrer les excremens & ſeroſitez abondantes du cerveau, juſqu'à ce que coulant le long de ces fibres, ils tombent dans les narrines, ou qu'ils ſoient chaſſez hors en touchant & preſſant les aîles du nez.

Le zygoma n'eſt pas un os particulier, mais une union de deux éminences d'os, dont l'une vient de l'os temporal, & l'autre de l'os de la pommette. C'eſt pourquoi on l'appelle *zigoma*, qui ſignifie joug, qui joint & accouple, étant fait de deux apophiſes, qui ſont jointes en leur milieu par une ſuture oblique appellée zigomatique, d'où on l'appelle auſſi os jugal : Il eſt fait comme une voûte relevée en dehors & creuſe par dedans : il couvre le tendon du muſcle crotaphite, c'eſt-à-dire, temporal, & donne origine au muſcle maſſeter, dont l'action eſt avec le temporal, de macher les alimens, & ſert pour appuyer comme une arcade, l'os le plus

éminent de la machoire ſuperieure.

§. I I I.

Des Os de la face.

LEs Os de la face ſont compris ſous deux rangs, qui ſont ceux de la machoire ſuperieure, & ceux de l'inferieure. La machoire ſuperieure comprend depuis l'œil juſqu'à l'extrémité de la levre ſuperieure : Elle eſt immobile en l'homme & en tous animaux, excepté au Perroquet & au Crocodile : Elle eſt faite d'onze os, cinq de chaque côté, & un au milieu, joints enſemble par harmonie. Le premier fait le petit angle de l'œil, une partie du zigoma, & l'apophyſe ronde de la jouë, qu'on appelle l'os de la pommette. Le deuxiéme, qui eſt le moindre de tous, fait le grand angle de l'œil: on l'appelle orbitaire, ou *unguis*, parcequ'il a la grandeur & la figure d'un ongle, & eſt d'une ſubſtance mince comme une écaille. Le troiſiéme eſt le plus grand de tous, il contient toutes les dents de ſon côté; c'eſt pourquoi on l'appelle l'os maxillaire ; il eſt plus ſpongieux que les autres : il eſt ſitué à côté & au deſſous de l'os de la pommette ; il a des foſſes qu'on

appelle alveoles, dans leſquelles ſont emboëttées les dents qui ſont au nombre de ſeize, & autant dans la machoire d'enbas; ainſi chaque perſonne a trente-deux dents ordinairement. Le quatriéme os eſt celui du palais, un de chaque côté, qui a un trou qu'on appelle guſtatif; cet os eſt appuyé ſur le vomer. Le cinquiéme, un de chaque côté, ceſt-à-dire, le neuf & le dixiéme, ſont appellez les os du nez: ils ſont minces, mais durs & ſolides, & de figure piramidale: ils compoſent le dos du nez. Le onziéme & dernier os de cette machoire eſt impair, n'aïant point de compagnon comme les autres. On l'appelle vomer, parcequ'il reſſemble au ſoc d'une charuë: il eſt ſitué entre le palais & l'os ſphenoïde; & s'avançant au fond des narrines, il les ſepare comme un entre-deux. On le voit dans le milieu au deſſus du palais: il eſt joint avec les os ſphenoïde & etmoïde, dont les éminences entrent dans ſes cavitez, & l'affermiſſent dans ſa place.

Les orbites ſont les deux grandes cavitez des yeux, ainſi appellées du mot *orbita*, orniere. Leur figure eſt piramidale, aïant au dehors une grande ouverture, qui ſe retrêciſſant à meſure qu'elle s'enfonce, fait comme une perſpective.

Il y a des trous dans le fond pour laisser passer les nerfs optiques : elles sont composées de six os differens joints ensembles : il y en a un propre appellé orbitaire, parcequ'il ne sert qu'à l'orbite, situé au grand angle de l'œil. Les cinq autres sont communs ; sçavoir, trois du crane, & deux de la face, comme il a été dit cidessus.

La machoire inferieure est composée de deux os aux enfans jusqu'à sept ans, aprés quoi ils se joignent ensemble dans leur partie anterieure & moïenne, par simphise sans moïen, & ne font plus qu'un os. Ces os servent de base à seize dents qui y sont articulées : ils sont durs & solides, attachez en haut aux os petreux, avec lesquels ils sont articulez par artrodie, & bornez en bas par le menton. Cette machoire se remuë par le moïen des muscles, pour macher les viandes, former la voix, & exprimer les paroles : Elle a deux apophises appellées coronoïdes du mot *corone*, *summitas*, parcequ'elles aboutissent en pointe, & reçoivent chacune de leur côté le tendon du muscle crotaphite ou temporal, d'où vient que la luxation de cette machoire est le plus souvent mortelle. Les autres apophises sont appellées condiloïdes, parce que

leurs têtes sont un peu plates. C'est par leur moïen que se fait l'articulation arthrodiale de la machoire, avec l'os petreux ou temporal. Ces deux os sont inégaux & raboteux par devant, pour servir à l'origine & à l'insertion des muscles.

Les meninges sont deux membranes que l'on voit quand le crane est levé : la premiere est plus épaisse, plus dure, & plus seche que l'autre, & plus éloignée du cerveau : on l'appelle dure-mere : on l'appelle aussi diploé, du mot Grec *diplous*, c'est-à-dire, double. Elle correspond en grandeur & en figure à la cavité du crane ; car il n'y a point d'endroit qu'elle n'environne. Elle est fort adherante à la base du cerveau, & suspenduë au crane par les petits vaisseaux, & les fibres qui en sortent par les sutures : elle est aussi attachée au milieu des os par sa superficie ; ainsi quand on trepane, il ne faut pas lever la piece par force, de crainte de déchirer la membrane : elle est d'un sentiment fort vif ; si bien qu'étant picotée par quelque humeur acre, elle cause des convulsions & de grandes douleurs, elle se redouble au sommet de la tête ; & comme ce redoublement ressemble à une faux, étant large du côté de l'occiput, & s'étrécissant peu à peu en allant vers le devant de la

tête, où il s'attache à l'apophise *crista galli.* Cela a donné lieu aux Latins d'appeller cette reduplication, *falx*, c'est-à-dire, la faulx. La dure-mere étant parsemée d'un grand nombre d'arteres, elle a un mouvement continuel de sistole, & de diastole, qui répond à celui du cœur & des arteres. Elle a quatre sinus, dont l'usage est, suivant les dernieres découvertes, de recevoir tout le sang qui n'a pû être emploïé dans le cerveau, & qui leur est apporté par plusieurs veines, pour être ensuite porté dans les jugulaires qui le reportent au cœur. Il y a de petites fibres pour en se dilatant, dit Vvillis, qui en a fait le premier la découverte, retarder le cours du sang, & qui le font couler plus vîte en se resserrant.

La seconde meninge est plus déliée & simple ; c'est pourquoi on l'appelle piemere, autrement ploé, ou plutôt aploé, c'est-à-dire, sans pluralité. Le mot de mere a été ajoûté, parceque les Anciens regardoient ces deux membranes comme les meres de toutes les autres du corps. La pie-mere envelope immediatement le cerveau, le couvrant par dessus & par dessous, en descendant dans toutes ses anfractuositez & divisions les plus profondes, où elle conduit les veines & les arte-

res ; ainsi elle est bien plus grande que la dure-mere : elle est parsemée d'arteres qui lui viennent des carotides, & autant de veines qui vont se décharger dans les sinus. On a découvert qu'elle est remplie de plusieurs petites glandes, qui servent à separer une liqueur aqueuse qui humecte ces deux membranes.

Les douleurs de tête ont leur siege principal dans cette membrane, qui est d'un sentiment fort vif.

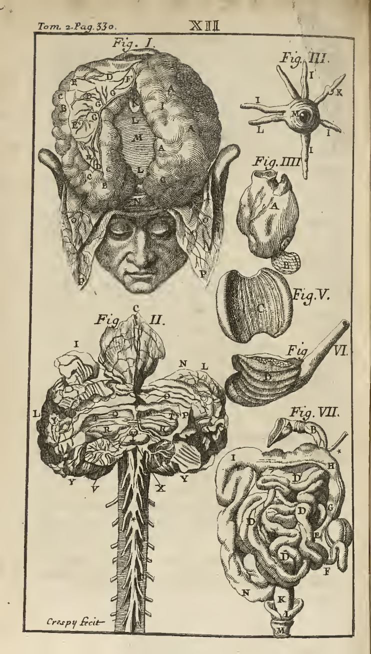
CHAPITRE DEUXIE'ME.

Des parties contenuës de la Tête.

§. I.

Du Cerveau, & cervelet.

LEs meninges étant levées, on voit le cerveau qui n'a point eu de nom parmi les Anciens Grecs. Les Modernes l'ont appellé, à raison de sa situation, *encephalos*, & les Latins l'appellent *cerebrum*, dont la figure est semblable à celle du crane qui le contient, & où il est situé comme dans un étui, afin que rien ne puisse nuire à sa substance qui est molle. Il est


Fig. I.
Fig. III.
Fig. IIII
Fig. V.
Fig. II.
Fig VI.
Fig. VII.
Crespy fecit

situé au lieu le plus élevé du corps, afin que les fonctions animales, dont il est le principal organe, s'en fassent plus commodément. Sa grandeur est telle, selon Riolan, qu'il est six fois plus gros que celui d'un bœuf, & pese, dit-il, ordinairement trois livres de poids Marchand, qui en valent quatre de Medecine.

La substance du cerveau est de deux sortes, dont l'une est moëlleuse, blanche & molle. On l'appelle le corps calleux indifferemment, quoique Riolan en ait fait un corps different du corps medullaire : mais les Modernes aïant remarqué qu'il n'y avoit point de difference entre le corps calleux & le medullaire, ils n'en font pas differens corps. L'autre substance du cerveau est le corps cendré : on l'appelle aussi corticale, parcequ'elle est comme l'écorce du cerveau qui l'environne de tous côtez, & n'est autre chose, selon les dernieres découvertes, que l'assemblage d'une infinité de petites glandes rouges, les unes auprés des autres. Il est entre-coupé d'une infinité de circonvolutions qui ressemblent aux anfractuositez des menus boyaux, lesquelles sont faites, afin que la pie-mere puisse descendre plus profondément, & introduire les vaisseaux d ns le cerveau : si bien que ceux qui ont

plus de ces anfractuoſitez, forment beaucoup plus d'eſprits, ſont plus vifs, & conçoivent plus facilement que les autres.

On diviſe le cerveau en grand & petit, en anterieur & en poſterieur : l'anterieur à cauſe de ſa grandeur retient le nom du tout, & eſt nommé ſimplement le cerveau, & le poſterieur s'appelle cervelet ou petit cerveau. Ces deux cerveaux ſont ſeparez par la reduplication de la duremere, par le haut ſeulement ; parceque par le milieu & par le bas, le grand cerveau, le cervelet, & la medule ſpinale, ſont continus, & ne font qu'un corps ; c'eſt pourquoi on l'appelle la moëlle allongée, qui deſcend dans le canal de l'épine, pour fournir de nerfs neceſſaires à toutes les parties auſquelles le cerveau n'en peut fournir, à cauſe de ſa petiteſſe & de ſa diſtance.

On remarque quatre ventricules au cerveau, les deux anterieurs, dont l'un eſt au côté droit, & l'autre au côté gauche, ſont ſeparez par une cloiſon fort déliée & tranſparente, qu'on appelle *ſeptum*, ou *ſpeculum lucidum*. On les appelle auſſi lateraux : ils ſont les deux plus grands du cerveau : ils ſont égaux en toutes choſes, même en ſituation, qui eſt dans la partie moïenne du cerveau, étant également

diſtans de l'os coronal, que de l'occipital, & preſqu'autant de la baſe du crane, que du ſommet de la tête. Il y a à chaque ventricule deux éminences, que l'on appelle les corps cannelez, à cauſe qu'ils ſont rayez. On voit auſſi dans la partie moyenne de ces ventricules, une cavité ronde comme un entonnoir, qui deſcendant en la baſe du cerveau, en ſe terminant en pointe, va finir ſur la glande pituitaire aſſiſe à la ſelle du ſphenoïde. Les Grecs l'appellent *choane*, *infundibulum* en Latin, c'eſt-à-dire, entonnoir ou tremie de moulin, à cauſe de ſa figure. On a découvert qu'elle eſt toûjours pleine de limphe dans les cadavres ; ainſi elle eſt comme l'égout de ces ventricules, qui ſont les reſervoirs des humiditez ſuperfluës du cerveau.

Le plexus coroïde, dont le mot vient de *chora*, *regio* ; parceque c'eſt un lieu placé en cet endroit, comme un tiſſu ou lacis labirinthique, fait d'une infinité de petites arteres qui viennent des carotides, & de petites veines qui vont ſe rendre dans le quatriéme ſinus de la dure-mere. Il eſt auſſi compoſé de pluſieurs vaiſſeaux limphatiques, & de pluſieurs glandes ſi petites, qu'on ne les peut appercevoir que par le moïen du microſcope. Son uſa-

ge, ſelon les Modernes, eſt de ſervir comme de bain-marie, dont la chaleur douce qu'il contient, conſerve le mouvement des eſprits dans le corps calleux, qui eſt immediatement au deſſus de lui.

Les apophiſes mammillaires ſont des productions & allongemens du cerveau, qui des ventricules anterieurs, s'en vont rendre à l'os cribreux, pour en l'inſpiration recevoir l'air, & avec l'air les odeurs, & chaſſer hors en l'expiration les excrémens fuigineux & pituiteux par les narrines.

Le troiſiéme ventricule du cerveau, n'eſt autre choſe que l'aſſemblement des deux anterieurs qui finiſſent par leur partie inferieure, en cette cavité commune, que Galien appelle ventre moïen, parcequ'il eſt ſitué entre les deux anterieurs, & qu'il occupe preſque le centre du cerveau. Il eſt placé ſous le corps voûté qui eſt blanchâtre, & porté ſur trois pilliers, dont l'un le ſoûtient par devant, & les deux autres par derriere; de ſorte que le deſſous repreſente par tout un triangle à côtez inégaux, & ſert comme de voûte pour ſoûtenir la lourde maſſe du cerveau, & l'empêcher de preſſer trop le troiſiéme ventricule. On voit ſortir de ce ventricule deux conduits, dont l'un de la partie

plus basse de la cavité, descend en devant à l'entonnoir. Ce ventricule a communication par ce conduit avec la glande pituitaire, dans laquelle il décharge par ce moïen les excrémens du cerveau. Cette glande est de la grosseur d'environ un gros pois : elle est convexe en sa partie superieure, & revétuë d'une tunique qui vient de la pie-mere. L'autre conduit qui sort du troisiéme ventricule, s'en va rendre droit au quatriéme ventricule. On y remarque une glande pointuë, qu'on appelle pineale, & en Grec *conoyde* & *conarion*, c'est-à-dire, pomme de pin, à cause de la ressemblance : Elle n'est pas plus grosse qu'un petit pois, dont l'usage est de filtrer comme les autres glandes une liqueur, pour la verser dans les ventricules du cerveau.

On trouve plusieurs autres parties dans la longueur de ce canal, comme des petites éminences élevées comme des collines, & situées de côté & d'autre, lesquelles forment ce conduit. Les Anciens leur ont donné le nom des parties naturelles, à cause de la ressemblance ; & pour les mieux distinguer les unes des autres, on appelle le conarion, *virga*, la verge. On a donné le nom de *vulva* à l'ouverture du conduit qui va à l'entonnoir, parcequ'il

ressemble à l'orifice exterieur de la matrice. Les Grecs appellent *gloutia*, & les Latins *nates*, les deux premieres éminences, & qui sont les plus grosses, sur lesquelles sont appuyées les colomnes de derriere du corps voûté, parcequ'elles representent la figure de deux fesses. Ils appellent les deux éminences qui suivent *didymoi*, têtes, parcequ'elles ressemblent aux testicules; & la fissure que l'on voit entre les deux, est appellée l'anus. Les Modernes appellent les deux superieures qui sont plus grandes, protuberances orbiculaires, & les deux inferieures qui sont plus petites, epiphises des protuberances orbiculaires.

Le quatriéme ventricule commence sous le conarion, à l'entrée duquel il y a une epiphyse qu'on appelle vermiforme, parcequ'elle ressemble à un ver à soye. Ce ventricule est le plus petit & le plus solide de tous les autres, d'un commencement large; il se termine en une fente pointuë qui ressemble à une plume à écrire, d'où on l'appelle *calamus*: il est situé dans le cervelet. Il y a aussi une pareille epiphyse vermiforme en la partie posterieure de ce quatriéme ventricule, couchée sur la medule spinale, qui empêche que le conduit du quatriéme ventricule

ne se bouche, étant pressé par le cervelet. On a encore découvert un conduit dans ce ventricule qui va à l'entonnoir, le dessus duquel est appellé le pont de varole parcequ'il en a fait la premiere découverte.

Le cervelet ou petit cerveau, est un corps moëlleux qui est sous le cerveau dans la partie inferieure & posterieure de la tête: il est joint & continu au grand cerveau par en bas, & en est separé par en haut, par le replis de la dure-mere: il est en sa superficie tout parsemé de cannelures & d'anfractuositez: il est d'une figure plus large que longue, & represente une boule large & plate: sa couleur est grise ou cendrée: sa substance est plus dure & plus solide, que celle du cerveau anterieur: il est situé en la partie du crane qui est conscripte par les deux fosses de l'os occipital. Vvillis a découvert quatre sortes d'apophyses qui y aboutissent; il y en a deux laterales, une moïenne, deux piramidales, & deux annulaires: les laterales étant situées & couchées le long de la moëlle allongée sur les bords, servent à entretenir le commerce du grand cerveau avec le petit, en conduisant les ondulations des esprits de l'un & de l'autre: la moïenne joint les la-

terales, & communique les ondulations aux nerfs pathetiques qui en tirent leur origine, & aux muscles des yeux, pour faire les mouvemens propres à signifier la passion qui les cause. Les piramidales sont le reservoir des esprits qui doivent couler dans la huitiéme paire de nerfs, & les annulaires sont placées à côté de la moëlle allongée qu'elles embrassent comme un anneau : Elles servent, dit Vvillis, de reservoirs aux esprits qui doivent être distribuez par la cinq, six & septiéme paires de nerfs qui en sortent immédiatement.

Galien décrit un lacis retiforme, qu'il appelle le rets admirable. On le trouve, dit-il, sur & autour de l'os sphenoïde, aprés avoir levé le cerveau & la dure-mere, étant situé entre la dure-mere & le crane : Il est fait d'une infinité d'arteres qui viennent de la carotide, sans veines ni membranes, qui ressemblent, dit Courtin, à des étoupes entassées ensembles : Mais les Modernes qui ne se rapportent qu'à leurs yeux, assurent avoir cherché aussi-bien que moi, fort exactement ce rets admirable de Galien, sans l'avoir pû trouver, parcequ'il n'y en a point en l'homme, auquel on trouve seulement aux côtez de la glande pituitaire, où ils plaçoient ce rets admirable, une

double flexion des arteres corotides,avant que de percer la dure-mere , qui ressemble à cette figure ∽ , ce qui fait croire que Galien s'est contenté de l'avoir admiré dans les bêtes , qu'il a dissequées en grand nombre , où il se trouve veritablement ; ainsi il a crû sans examiner davantage , qu'il se devoit aussi trouver dans l'homme.

Enfin retournant la base du cerveau on y découvre six grosses éminences , qui entrent dans les six grandes fosses qui sont au crane ; les quatre anterieures sont faites du cerveau , dont deux occupent les cavitez des os petreux , & les deux autres occupent les cavitez de l'os frontal ; les deux dernieres éminences qui sõt les posterieures , sont formées par le cervelet, & situées dans les cavitez de l'os occipital , on y voit quatre arteres qui portent le sang dans tout le cerveau , qui sont les carotides , & les cervicales. Les carotides sont les deux anterieures qui entrent aux côtez de la glande pituitaire , & les cervicales qui sont les posterieures, entrent proche de la moëlle spinale , elles se joignent ensemble aussi-tôt qu'elles sont entrées , & forment toutes les quatre un gros tronc à la base du cerveau , d'où il sort une infinité d'autres arteres qui se répandent par toute sa substance.

§. II.

Des Nerfs de la moëlle ablongé.

Les nerfs ſont des corps ronds & blancs, envelopez de deux membranes faites des deux meninges, & compoſez de pluſieurs fibres qui viennent des glandes de la ſubſtance corticale du grand & du petit cerveau, & qui étant unies enſemble font la moëlle allongée dans le cerveau, & la moëlle de l'épine dans les vertebres, c'eſt pourquoi pour bien comprendre l'hiſtoire des nerfs ſuivant les dernieres découvertes, il faut commencer à établir la ſubſtance où ils prennent leur origine, qui eſt cette moëlle allongée & celle de l'épine; celle qu'on appelle proprement moëlle allongée, eſt contenuë dans le cerveau, & l'autre qui eſt la médule ſpinale, eſt enfermée dans les vertebres. La premiere commence à la partie anterieure du cerveau, où les nerfs optiques prennent leur origine, & va finir au grand trou occipital où commence celle de l'épine, laquelle ſe continuant par les cavitez des vertebres, va finir à l'extremité de l'os ſacrum.

La moëlle allongée eſt plus dure que

celle du cerveau, on a decouvert qu'elle eſt formée par quatre racines, dont les deux plus grandes ſortent du cerveau, & les deux plus petites ſortent du cervelet ; toutes ces parties unies enſemble en forment deux qui ſont ſeparées par la pie-mere ; c'eſt pourquoi un côté peut tomber en paraliſie, ſans que l'autre ſoit offenſé.

La moëlle de l'épine eſt encore plus ſolide, que la moëlle allongée étant comme un gros cordon de fibres nerveuſes, qui ſe diſtribuent dans toutes les parties du corps, pour leur donner le ſentiment & le mouvement. Sa figure eſt longue & oblongue, & on ne trouve pas qu'elle ſoit plus diviſée vers la ſix ou ſeptiéme vertebre du dos, qu'ailleurs, quoique quelques-uns aïent ſoûtenu le contraire ; les tuniques qui envelopent la moëlle de l'épine, ſont trois, la premiere eſt forte & nerveuſe, & vient des ligamens qui ſont à l'endroit où la premiere vertebre eſt jointe à l'os occipital, & ſert pour empêcher que la moëlle ne ſoit froiſſée & rompuë quand on ſe courbe beaucoup. La ſeconde vient de la dure-mere, & la troiſiéme de la pie-mere.

L'uſage de ces deux moëlles eſt de donner naiſſance à tous les nerfs, dont il y en

a dix paires, felon les Modernes, qui fort tent de la moëlle allongée, & trente paires de la medule fpinale, qui fortent le long de fon cours par foixante trous qui font entre chaque vertebre ; la medule fpinale, dit Hipocrate, n'eft pas moins neceffaire à la vie, que le cerveau, & la luxation parfaite d'une vertebre, apporte une mort fubite, parce qu'elle écrafe & rompt la medulle, c'eft pourquoi la nature l'a non feulement envelopée de trois tuniques, mais elle l'a auffi enfermée dans les os des vertebres comme dans un étui.

Pour fuivre l'ordre de la naiffance & de la diftribution des nerfs, fuivant les Modernes, il faut commencer par ceux qui fortent de la moëlle allongée qui font au nombre de dix paires.

La premiere eft, ce que les Anciens appelent apophyfes mammillaires, & que les Modernes appellent olfactoire, ou nerfs olfactifs qui naiffent de la bafe des corps cannelez par une fibre moëlleufe qui eft plus groffe dans l'endroit où ils font un contour auprés des optiques, ils ne font pas dans les bêtes comme dans les hommes, étant aux bêtes deux productions creufes qui font un cul-de-fac du côté de l'os ethmoïde.

Les optiques compofent la feconde pai-

re ſelon les Modernes,& étoit la premiere ſelon les Anciens, ils naiſſent des extremitez des corps cannelez, & de la partie medullaire qu'on appelle les couches des nerfs optiques, ils s'uniſſent enſemble au deſſus de la ſelle du ſphenoïde, pour ſe partager aprés en branches qui vont aux yeux, ils ſont environnez des petits rameaux des moteurs. Vvillis dit que les carotides étant couchées ſur le tronc des optiques en entrant dans le crane, cauſent aprés le repas le ſommeil, quand elles ſont plus remplies de ſang, parce qu'elles compriment ces nerfs, leſquels ſi ils ſont opilez comme il arrive en la goute ſeraine, la veuë s'éteint auſſi-tôt comme ſi on avoit ſoufflé la chandelle. Ces nerfs étant ſeparez, ſe vont rendre chacun de ſon côté par les trous du crane au centre de l'œil, & leur ſubſtance moëlleuſe interne & molle étant parvenuë au cryſtalin, ſe dilate & fait la tunique reticulaire, & la ſubſtance externe qui eſt faite de la pie & de la dure-mere, ſe perd à faire l'uvée & la cornée, ce qui fait que l'eſprit viſoire eſt porté en un moment par la continuité de l'optique, juſqu'à la prunelle pour faire la veuë.

Les moteurs des yeux ſont la troiſiéme paire des modernes, & la ſecondes des

anciens ; on voit entre ces nerfs les arteres carotides, & l'entonnoir, ils servent au mouvement des yeux & des paupieres, ils sont continus en leur origine, & semblent ne faire qu'un cordon, ce qui fait qu'on ne peut tourner un œil d'un côté, que l'autre ne suive son mouvement, ils naissent de la base de la moëlle allongée prez l'entonnoir, & passent par un trou au dessous de l'optique que les Modernes appellent la fente irréguliere du sphenoïde, ils se divisent en quatre scions qui se distribuent aux muscles des yeux & des paupieres, & une branche au muscle crotaphite qui fait la communication de ce muscle avec les yeux.

La quatriéme paire inconnuë aux anciens, s'appelle pathetique, parce qu'ils servent à mouvoir les yeux dans leurs differentes passions, ils sortent de la partie inferieure de la moëlle allongée derriere les nates & les testes, ils sont les plus petits du cerveau, & se divisent en quatre rameaux, dont l'un va dans le grand oblique cinquiéme muscle de l'œil, le deuxiéme aux muscles de la levre superieure au nez & aux gencives. Le troisiéme se distribuë à la membrane des narines, & le dernier au muscle crotaphite qui est le temporal.

La cinquiéme paire des Modernes eſt la troiſiéme des Anciens: elle ſort des côtez de l'éminence annulaire derriere les pathetiques. Ces nerfs ſont plus gros que tous les autres, & vont s'inſerer à la tunique de la langue, principal organe du goût, aïant produit auparavant pluſieurs ſcions, dont les uns vont aux yeux, environnant les nerfs optiques, les autres aux muſcles du front, à l'orbiculaire des paupieres, à la glande lacrimale, & au ſac naſal; d'autres vont ſur les membranes oſſeuſes du nez, & enfin les autres vont aux dents d'en-haut & d'en-bas.

La ſixiéme paire des Modernes eſt la quatriéme des Anciens: elle ſort, ſelon les dernieres découvertes, de la partie inferieure de l'éminence annulaire auprés de la précedente; & ſortant du crane par le même trou que paſſent la trois & quatriéme paires, elle ſe diſtribuë toute dans les dédaigneurs muſcles des yeux, dont il y en a un de chaque côté, aïant donné auparavant une petite branche pour former l'intercoſtal avec deux rameaux de la cinquiéme paire. L'intercoſtal ſe diſtribuë au cœur, aux mammelles & aux parties naturelles: Ces communications cauſent les plaiſirs que reſſentent les perſonnes de different ſexe, dans les careſſes reciproques.

On a remarqué que le nerf intercoſtal eſt quelquefois formé par la ſixiéme paire ſeulement ; & un travers de doigt aprés qu'il eſt ſorti du crane par le même conduit qui donne entrée à la carotide interne, il forme vers l'angle de la machoire inferieure, une tumeur qu'on appelle le premier plexus de l'intercoſtal : les uns l'appellent cervical à cauſe de ſa ſituation, & d'autres olivaire à cauſe de ſa figure, deſcendant ſous la huitiéme paire : il fait ſous la clavicule un, deuxiéme plexus, d'où partent deux petits ſcions qui environnent l'artere axillaire, & vont ſe rendre enſuite dans un troiſiéme plexus qui eſt formé du tronc de l'intercoſtal entre la ſeconde & troiſiéme côte. Cet intercoſtal produit pluſieurs branches, qui font avec celles de la huitiéme paire, les nerfs cardiaques, & ceux des poûmons ; il en ſort enſuite trois cordons, qui ſe joignant enſemble avant de percer le diaphragme, ne font qu'un tronc, qui forme auſſi-tôt qu'il eſt entré dans le ventre inferieur, le plexus conſiderable qu'on appelle au côté droit hepatique, & au gauche ſplenique. Il y a pluſieurs branches qui ſortent du plexus hepatique, dont les unes vont au foye en montant ſur le duodenum & ſur la veine-porte, d'autres vont au

pancreas

pancreas & au côté droit du ventricule, d'autres vont à la capſule atrabilaire, & deux autres branches plus groſſes vont au rein droit, en paſſant ſur l'artere emulgente. Il y a auſſi pluſieurs branches qui ſortent du plexus ſplenique, qui vont au côté gauche du ventricule & du pancreas, d'autres vont à la ratte & à la glande renale gauche, & deux autres branches conſiderables vont au rein gauche, en faiſant un lacis autour de l'artere emulgente, & l'envelopant d'une capſule comme les rameaux du plexus hepatique, font à l'émulgente du rein droit; pluſieurs rameaux de ces deux plexus, parcourent les arteres meſenteriques, particulierement la ſuperieure, à laquelle ils font comme une envelope qui ſuit toute la diſtribution des arteres, formant un tiſſu que l'on appelle meſenterique, de la circonference duquel ſortent pluſieurs capillaires qui vont aux inteſtins avec les arteres; enfin pluſieurs rameaux des deux premiers plexus, forment un tronc chacun de leur côté, qui deſcend le long de l'aorte, juſqu'à ce qu'elle ſe diviſe; & aprés ſa diviſion, il eſt ſoûtenu du peritoine qui attache le rectum avec la veſſie dans les hommes, & avec la matrice dans les femmes; aprés cela ce nerf intercoſtal ſe perd en ſe divi-

ſant en petits filets qui ſe diſtribuënt à la veſſie, au rectum, à l'anus, à la matrice & au vagina dans les femmes, aux veſſicules ſeminaires & aux proſtates dans les hommes.

La ſeptiéme paire de nerfs des Modernes eſt la cinquiéme des anciens. On l'appelle auditive, parceque ſe diviſant en deux ſcions, le plus gros & le plus mol eſt porté par le meat auditoire au tambour de l'oreille, & finit là, ſelon les Anciens: mais ſelon les dernieres découvertes, ce ſcion étant employé à l'organe immediate de l'ouïe, forme la membrane nerveuſe qui revêt le limaçon, & le dedans des canaux demi-circulaires : l'autre ſcion qui eſt le plus petit & le plus dur, deſcend par le trou qui eſt entre les apophiſes ſtiloïde & maſtoïde au pharinx, donnant en paſſant deux branches aux narrines, aux jouës, & à toute la peau du viſage : mais la plus grande partie ſe diſtribuë aux racines des dents, à la langue & au larinx ; ce qui fait que ceux qui entendent dur, ont la voix rauque, & que ceux qui ſont ſourds dés leur naiſſance, ſont muets ; & que ceux à qui on touche le tambour avec un cure-oreille, ſont auſſi-tôt tourmentez d'une toux ſeche & fâcheuſe.

La huitiéme paire des Modernes eſt la

fixiéme des Anciens. On l'appelle la paire vague, parcequ'elle va en differens endroits : elle vient des côtez de la moëlle allongée, & eſt derriere l'auditive : elle commence comme par plusieurs filets, auſquels ſe joint un autre nerf appellé ſpinal, en ce qu'il vient de la moëlle de l'épine ; c'eſt pourquoi Vvillis l'appelle acceſſoire. Ils ſortent enſemble par le même trou de l'occipital, par où paſſe la jugulaire interne ; & étant hors du crane, ils ſe diviſent ; le ſpinal ſe perdant tout entier au muſcle trapeſe ; & la huitiéme paire étant deſcenduë auſſi bas que les clavicules, elle ſe fend en trois rameaux conſiderables, qui ſont les recurrens, le coſtal & le ſtomachique. Le recurrent eſt double, un à droit & l'autre à gauche : le droit environne l'artere axillaire, & ſe repliant autour d'elle en forme de poulie, remonte en haut le long de la trachée artere, ſemant pluſieurs ſcions capillaires qui vont dans les fibres, qui attachent les anneaux dans l'oëſophage & dans les muſcles du larinx : le gauche ne ſe replie pas ſur l'artere axillaire comme le droit, mais il embraſſe tout le tronc de la groſſe artere, par l'endroit qu'il ſe courbe vers le dos. On les appelle recurrens, parcequ'aprés être deſcendus ils remontent,

On les appelle auſſi vocales, parcequ'étant liez ou coupez, on perd à l'inſtant la voix.

Le deuxiéme rameau de la huitiéme paire s'appelle coſtal, parcequ'il parcoure les parties laterales des côtes.

Le troiſiéme eſt appellé ſtomachique, parcequ'il deſcend à l'eſtomach ou ventricule, aprés avoir donné pluſieurs ſcions aux poûmons & au cœur, qu'on appelle les nerfs cardiaques & pneumatiques; & on a découvert que le tronc de cette huitiéme paire ſe diviſe vers la baſe du cœur, en deux rameaux qui ſont quelque chemin ſur l'oëſophage, & s'uniſſent enſuite avant de percer le diaphragme, auquel il donne en paſſant des petits filets.

Le tronc droit de cette huitiéme paire ſe diſtribuë en forme de patte d'oye ſur le côté droit du ventricule, d'où il ſort des rameaux qui vont à la partie cave du foye, & qui ont communication avec ceux de l'intercoſtal, & le tronc gauche ſe diſtribuë de la même maniere ſur le côté gauche du ventricule.

La neuviéme paire qui eſt la ſeptiéme des Anciens, ſert particulierement au mouvement de la langue: elle prend ſon origine de pluſieurs fibres au deſſus de la huitiéme paire; étant ſortie du crane,

elle reçoit deux rameaux de la premiere paire des vertebres, & un de la seconde en passant entre les muscles de l'os hyoïde; & le tronc de cette neuviéme paire va ensuite se distribuer dans la base de la langue, & lui fournit plusieurs rameaux.

La derniere paire du cerveau, qui est la dixiéme selon les Modernes, est composée de plusieurs filets, & descendant le long de la moëlle de l'épine, elle sort d'entre la premiere vertebre du col & de l'occipital, perçant la dure-mere au même endroit que l'artere vertebrale, faisant un contour avec elle dans l'échancrure de la premiere vertebre du col; elle donne des rameaux aux muscles obliques de la tête, & allant au premier plexus de l'intercostal, elle reçoit un rameau de la premiere paire des vertebres.

§. III.

Des nefs de la moëlle de l'épine.

Le cerveau ne pouvant fournir des nerfs à tout le corps, la medulle spinale qui en est une production & un allongement, descendant par le long canal de l'épine, envoye des nerfs à toutes les parties au defaut de ceux du cerveau: elle

commence à la sortie du crane, & finit à l'extrémité de l'os sacrum : elle va toûjours diminuant à mesure qu'elle s'éloigne du crane, & qu'elle distribuë les nerfs qui en sortent depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Trente paires de nerfs sortent de cette moëlle ; sçavoir, sept du col, douze du dos, cinq des lombes, & six de l'os sacrum.

La premiere du col sortant d'entre l'os occipital & la premiere vertebre, s'en va par son rameau posterieur aux petits muscles de l'occiput & des vertebres ; & par celui de devant, aux muscles couchez sous l'oësophage & à ceux du col. La seconde paire s'insere par son rameau de devant dans la peau de la face, & se traîne par celui de derriere aux muscles qui sont communs à la seconde vertebre & à l'os occipital. La troisiéme étant sortie par le trou commun à la seconde & troisiéme vertebre, se divise aussi-tôt en deux rameaux, dont celui de devant se distribuë aux muscles qui fléchissent le col, & celui de derriere dans deux qui l'étendent. La quatriéme par son petit rameau qui est posterieur, va aux muscles posterieurs du col ; & par le plus gros & anterieur, va aux muscles levateurs du bras & de l'omo-

plate, & au diaphragme. La cinquiéme étant sortie par le trou commun à la quatriéme & cinquiéme vertebre, se distribuë par son plus petit rameau, aux muscles posterieurs du col; & par le plus gros au diaphragme, & aux muscles du bras & de l'omoplate. La sixiéme envoye son rameau posterieur aux muscles de la nuque où il se perd, & celui de devant qui est le plus gros, se divise en plusieurs branches, dont les unes vont au diaphragme, & les autres aux muscles du bras, & au creux de l'épaule. La septiéme envoye son plus gros rameau aux muscles du bras, & quelquefois au diaphragme, & le plus petit aux muscles posterieurs.

Les douze paires de nerfs qui sortent des douze vertebres du dos, sont les plus petites de toutes: elles se distribuënt aux espaces qui sont entre les douze côtes. Ces nerfs étant sortis par leurs trous, se divisent en deux rameaux inégaux, dont le plus gros s'avance en devant, & se répand entre les côtes aux muscles intercostaux externes & internes, & donnent aussi des rameaux aux muscles de la poitrine, & aux obliques descendans de l'abdomen, & le plus petit se recourbe en derriere pour se distribuer aux muscles dorsaux & épineux, qui sont situez entre les verte-

bres, & qui y ſont adherans.

Les cinq paires de nerfs des cinq vertebres des lombes, ſont plus groſſes que les précedentes : les rameaux poſterieurs vont aux muſcles des lombes, & les anterieurs à ceux de l'épigaſtre, à ceux du dedans de la cuiſſe, aux teſticules, à la verge, à la veſſie & au col de la matrice.

Les ſix paires de l'os ſacrum ſe diſtribuent en partie à la cuiſſe, aux muſcles voiſins & à la peau, en partie au col de la matrice, à la verge, & aux muſcles du ſiege. Outre ces nerfs, on en a découvert une ſeptiéme paire, qui ſort par un trou qui eſt poſterieurement à la fin de cet os ſacrum où finit la moëlle de l'épine, & va ſe diſtribuer à la peau qui eſt entre les feſſes, & à l'anus, & jette des rameaux qui vont juſqu'aux muſcles de la cuiſſe à droite & à gauche. Il faut obſerver qu'il y a quatre de ces nerfs qui ſe diſtribuënt partout le pied, en ſe répandant dans les muſcles de la cuiſſe & de la jambe. Il y en a trois anterieurs, & un poſterieur. Ce poſterieur eſt plus gros, le plus ſec, & le plus fort de tous les nerfs : il eſt fait de trois ſcions joints enſemble, dont deux ſortent des trous ſuperieurs de l'os ſacrum ; & le troiſiéme du trou que la derniere vertebre des lombes fait avec l'os ſacrum.

Ces trois ſcions joints enſemble, font un gros nerf qu'on appelle crural, lequel aïant paſſé par le ſinus formé de la cavité appellée cotiloïde du nom d'une meſure des Anciens, & de la tuberoſité de l'iſchion, deſcend tout entier juſqu'au jarret, où il ſe diviſe en deux gros rameaux, & ces deux en pluſieurs autres, qui donnant en paſſant des rameaux aux parties voiſines, ſe terminent enfin aux muſcles des doigts du pied.

§. I V.

Des Muſcles de la tête & de la face.

LEs mouvemens de la tête ſont ou droits, ou obliques, ou demi-circulaires: tous ces mouvemens ſe font par le moïen de quatorze muſcles, ſept de chaque côté: les mouvemens droits ſont deux, la flexion quand on la baiſſe vers la poitrine, & l'extention quand on la panche en derriere vers les épaules.

La flexion ſe fait par deux muſcles, un de chaque côté: le premier qu'on appelle flechiſſeur & abaiſſeur, eſt le maſtoïdien, qu'on appelle auſſi ſternoclinomaſtoïdien; il prend ſon origine de la partie ſuperieure & laterale du ſternon & de la moïenne

de la clavicule ; & montant obliquement, il s'insere à la partie superieure de l'apophise mastoïde : l'extension se fait par quatre muscles, deux grands & deux petits de chaque côté, qu'on appelle extenseurs : le premier s'appelle splenius ou splenique, parcequ'il ressemble à la ratte ; le second des grands s'appelle complexus, parcequ'il a plusieurs sortes de fibres ; il fait comme une croix de S. André, s'entre-croisant avec le splenique : les petits extenseurs qui sont aussi deux de chaque côté s'appellent droits, parceque leurs fibres vont directement de leur origine à leur insertion.

Lesmouvemens demi-circulaires se font par deux muscles qu'on appelle obliques à cause de leur situation ; il y en a un grand & un petit : ce sont aussi ces muscles qui font remuer la tête à droit & à gauche, pour faire les mouvemens qui signifient que l'on ne veut pas certaine chose, étant deux de chaque côté, font avec les précedentes le nombre de quatorze.

Les mouvemens du visage se font aussi par des muscles ; les Anciens prétendent que le muscle large qui couvre par tout le visage, en faisoit les mouvemens : mais on a découvert que ce prétendu muscle, n'est autre chose que la membrane ner-

veuſe parſemée de pluſieurs fibres charnuës, qui eſt tellement adherente à toute la peau de la face, qu'on ne l'en peut ſeparer qu'avec beaucoup de peine ; ainſi le mouvement du viſage ne ſe fait pas par ſon moïen, mais par les muſcles frontaux & occipitaux.

Les occipitaux ſont deux, un de chaque côté, ils ſont plats & minces, leur mouvement n'eſt pas bien apparent, ils prennent leur origine vers la partie ſuperieure de l'os du front, & vont s'inſerer à la partie inferieure de la peau de l'occiput, qu'ils tirent en haut en agiſſant; les frontaux ſont pareillement deux, ils font le mouvement du front quand on veut ouvrir les yeux bien grands, & quand on les veut fermer, ils prennent leur origine à la partie ſuperieure de l'os du front, & ſe terminent aux ſourcils, ils ne ſont point obliques ni tranſverſaux, mais ils deſcendent en bas par des fibres droites, c'eſt pourquoi les Chirurgiens ne doivent pas faire tranſverſalement les inciſions en cette partie, mais en droite ligne du haut en bas; ces muſcles étans ſeparez un peu l'un de l'autre dans leur milieu, cela fait que la peau ſe ride & ſe fronce en cet endroit.

§. V.

Des Yeux.

L'Oeil que les Grecs appellent *ophthalmos* du Verbe *optomai* je vois, & les Latins *oculus ab oculendo* parce qu'il est comme caché dans un vallon qui est l'orbite, est de differentes couleurs en l'homme & au cheval seulement, les autres animaux l'aïans de même couleur; cette diversité de couleurs dépend des differentes couleurs qui paroissent dans l'iris.

On divise les yeux en parties externes & en internes, les externes sont celles qui les deffendent & les couvrent comme sont les sourcils & les paupieres, les internes sont celles qui sont enfermées dans l'orbite & qui composent le globe de l'œil.

Les sourcils ne sont autre chose que les extremitez du front, veluës & couvertes de poil, qui est arrangé obliquement & en forme de croissant: il y en a deux, un de chaque côté au dessus de chaque œïl, les Anciens y logent le fast & l'orgueil; on appelle le côté proche du nez la tête des sourcils, & celui qui regarde les tempes, la fin ou la queuë des

ſourcils, les muſcles qui ſervent à les lever & abaiſſer, ſont les extremitez des deux frontaux. La graiſſe ſert à renforcer ces parties, & à nourir les poils.

Les paupieres ſont deux en chaque œil, l'une en haut & l'autre en bas, elles ſont les couvertures des yeux, l'inferieure eſt immobile, parce que l'œil eſt fermé par la ſuperieure quand elle s'abaiſſe, & ouvert quand elle ſe leve; ainſi cette paupiere de deſſus ſe mèut alternativement en haut & en bas comme un pont-levis, par le moyen de deux muſcles, un releveur & un abaiſſeur, ſuivant les Modernes, contre le ſentiment des Anciens qui en mettent trois, un releveur & deux abaiſſeurs: le releveur naît de la partie interne de l'orbite au deſſus du trou, par où ſort le nerf optique, & vient s'attacher par une longue aponeuroſe au bord de la paupiere ſuperieure, en ſe racourciſſant il la tire en haut; & par ce moyen il ouvre & découvre l'œil. Le fermeur ou abaiſſeur prend ſon origine au grand angle, & paſſant par deſſus la paupiere ſuperieure, il va s'inſerer au petit angle: & une partie paſſant par la paupiere inferieure ferme l'œil fort exactement, ſans qu'il ſoit beſoin de deux muſcles.

Les cartilages des paupieres s'appellent tarſes ou peignes, il y en a deux à chaque paupiere d'une figure demi circulaire, c'eſt par leur moyen que l'œil s'ouvre & ſe ferme également, & ſervent pour reſiſter aux injures externes. Ils ont dans leurs bords pluſieurs petits trous d'où ſortent les poils des paupieres qu'on appelle cils, leſquels recourbez en arc & rangez en ordre, ſervent à défendre les yeux des choſes legeres comme de la pouſſiere & des moucherons, & pour adreſſer les rayons viſoires qui ſortent des yeux ; ceux de la paupiere ſuperieure ſont un peu courbez en haut, & en l'inferieure : ils ſont courbez vers le bas, afin de ne point faire ombrage à la veuë, ni empêcher de voir en haut & en bas, il ſort une humeur gluante des petits pores qui ſont au bord de chaque paupiere pour humecter les cartilages, & les rendre plus ſouples dans leurs mouvemens, quand cette humeur a de l'acrimonie, elle cauſe des petits ulceres au bord des paupieres, & les rend rouge, juſqu'à ce que ces ulceres ſoient gueris.

Les deux parties par leſquelles la paupiere de deſſus, & celle de deſſous s'aſſemblent, ſont appellées des Grecs *Canthos*, des Latins *Anguli*, & des François *Angles*

& coins des yeux : il y en a deux à chaque œil, un auprés du nez appellé le grand *Canthus*, & l'angle interne, & un vers les tempes qui est le petit *Canthus*, & l'angle externe; il y a au grand angle un corps cartilagineux fait en forme de petite poulie, par le canal duquel va & vient la corde ou tendon du muscle oblique superieur, on l'appelle *Troclée* ou *Trocleateur*, du mot *Trochlea* qui signifie une poulie.

Les Anciens vouloient que la glande lacrimale fut placée au grand angle, mais on a découvert qu'il n'y en avoit point dans l'homme, & qu'ils ont pris pour une glande, une petite éminence comme une caroncule que l'on voit au grand coin de l'œil, qui n'est que la réunion de la membrane interieure des paupieres, étant certain que la glande lacrimale est située au dessus de l'œil proche le petit angle, elle est conglomerée, & filtre une serosité visqueuse qu'elle verse entre le corps de l'œil & les paupieres, pour en faciliter les mouvemens; quand cette glande est consommée par quelque ulcere, elle fait l'aigilops qui est la fistule lacrimale qui baigne ordinairement les jouës d'eau & & de larmes, les yeux pleurans incessamment. Aigilops vient du mot grec *Aix*, *Capra* chevre, & de *ops* qui signifie la vuë,

parce que les chevres sont sujettes à cette maladie ; ces larmes sont causées en cette maniere , les deux petits trous qui sont aux bords des paupieres appellez trous lacrimaux , étant des ouvertures d'un petit sac membraneux appellé par les Modernes sac lacrimal, qui est proprement l'entrée du canal par lequel la liqueur qui vient de la glande lacrimale, passe pour se décharger dans la cavité du nez ; si ce sac vient à être ulceré, il cause la fistule lacrimale , & empêche le passage des larmes dans le nez, ce qui fait que les yeux sont toûjours pleurans.

Les parties internes de l'œil sont la graisse , les muscles , tuniques , humeurs & vaisseaux.

La graisse qui environne de tous côtez le corps de l'œil , est comme un coton pour le défendre contre le froid & la dureté des os , & pour humecter les muscles, afin de rendre leurs mouvemens plus faciles ; & empêcher que l'œil s'échauffant par son continuel mouvement , ne vienne à se dessecher , c'est dans cette graisse en la partie superieure du petit angle , que l'on trouve cette glande lacrimale.

Six muscles font tous les mouvemens de l'œil , il y en a quatre droits pour faire les mouvemens droits , & deux obliques pour

pour faire les mouvemens obliques. Le premier des quatre droits, eſt appellé le releveur ou le ſuperbe, parce qu'il leve l'œil en haut & fait regarder le Ciel. Le ſecond eſt appellé l'abaiſſeur ou l'humble, parce qu'il tire l'œil en bas, & fait regarder la terre. Le troiſiéme eſt appellé l'adducteur ou beuveur, parce qu'il amene l'œil vers le nez, & fait regarder dans le verre en beuvant. Et le quatriéme eſt appellé l'abducteur ou le dédaigneur, parce qu'il retire l'œil vers le petit angle, & fait regarder par deſſus l'épaule ; quand ces quatre muſcles agiſſent enſemble, ils tirent l'œil au fond de l'orbite.

Les deux muſcles obliques ſont appellez tournoïeurs, circulaires & amoureux, parce qu'ils font mouvoir les yeux obliquement en rond & à la dérobée, comme les guides & les meſſageres de l'amour, par leſquels les amans envoïent des œillades à leur maîtreſſe. Il faut obſerver que ſi les muſcles des yeux des enfans ne prennent pas l'habitude d'agir enſemble, ils deviennent bigles & louches.

Les arteres qui vont à l'œil ſont trois, dont la premiere accompagne le nerf optique, & vient de la carotide interne, & ſort vers le grand angle aïant donné des rameaux aux muſcles temporaux, & aux

membranes voiſines. La ſeconde vient de la carotide externe, & s'anaſtomoſe avec la premiere aprés avoir arroſé les parties externes de l'œil. La troiſiéme ſortant de la dure-mere paſſe dans le milieu du nerf optique, & ſe diſtribuë ſur la retine.

Les veines vont ſe rendre en partie dans la jugulaire externe, & les plus groſſes recevant preſque tout le ſang, ſe rendent aux quatriéme ſinus, qui ſont à la baſe du crane, pour le porter dans les laterales, d'où il eſt enſuite déchargé dans les jugulaires internes.

Les tuniques des yeux ſont ſuivant les Anciens, cinq, ſçavoir la conjonctive, la cornée, l'uvée, l'arachnoïde, & la reticulaire, auſquelles les Modernes ajoûtent une ſixiéme qui eſt la vitrée, dont il y en a quatre communes, & deux propres, les communes ſont la conjonctive, la cornée, l'uvée & la retine ou reticulaire ; la conjonctive eſt ainſi appellée parce qu'elle attache l'œil dans l'orbite,ou parce qu'elle renferme toutes les autres. Hipocrate l'appelle le blanc de l'œil, parce qu'elle eſt blanche & calleuſe, elle ne couvre pas plus de la moitié du bulbe, c'eſt-à-dire, du globe de l'œil ; elle eſt troüée pardevant, & laiſſe toute la prunelle décou-

verte, elle prend son origine des extrémitez du pericrane, & se termine au fond de la cornée, au bord de la partie qu'on appelle sclerotide, parce qu'elle est dure; la cornée est ainsi appellée parce qu'elle est dure, claire & fort polie comme une corne; elle est plus opaque, plus épaisse & plus sombre par derriere, qui est le fond où la conjonctive la couvre, & plus déliée & transparente pardevant, afin de recevoir plus promtement les especes & la lumiere externe, & pour l'émission plus parfaite de l'esprit visoire & de la lumiere interne; ce qui a fait croire à plusieurs qu'il y avoit deux cornées, celle de devant appellée proprement cornée, & celle de derriere appellée sclerotica ou sclerotide du mot Grec *scleros*, dur; mais il est certain qu'il n'y en a qu'une seule, ni aïant qu'une même continuité, sans qu'on la puisse separer; elle vient de la dure-mere, & passant par dessous la conjonctive; elle paroît dans l'ouverture qu'elle laisse au devant l'œil, & s'y éleve par une petite éminence qui excede la ligne circulaire; elle sert de boulevart au cristallin pour le deffendre du chaud & du froid, & contient les autres tuniques & les humeurs. La troisiéme est l'uvée que les Grecs appellent *rhagoïde*, parce

qu'elle reffemble à un raifin noir : ils l'appellent auffi choroïde à caufe du lieu qu'elle occupe, ou parce qu'elle eft faite comme le chorion ; elle eft fituée au deffous de la cornée, elle eft mince & deliée, & prend fon origine de la pie-mere qui envelope le nerf optique, laquelle étant parvenuë à l'œil fe dilate & fait cette tunique qui couvre l'œil par tout, finon pardevant où elle eft percée d'un petit trou rond, qu'on appelle la prunelle ou la fenêtre de l'œil, qui paroît au milieu d'un cercle appellé iris à caufe de fes couleurs; elle eft de differentes couleurs dans les bêtes, mais elle eft noire en l'homme, afin que la clarté paroiffe davantage au criftallin, parce qu'en ramaffant par fa noirceur les efprits, elle rompt la fplendeur de la lumiere externe. Il y a un lieu vuide entre la cornée & la prunelle, dans lequel dit Celfe, il s'amaffe l'humeur qui fait la cataracte. La quatriéme & derniere tunique commune eft la retine ou reticulaire, ainfi appellée parce qu'elle reffemble à un rets tendu derriere les humeurs, elle eft faite de la dilatation des fibres du nerf optique ; & comme elle eft la feule de toutes les tuniques des yeux qui foit tranfparente, il s'y fait l'impreffion des objets, & elle répand l'efprit vifoire dans

le criſtallin & par tout l'œil.

La premiere des tuniques propres de l'œil, eſt appellée des Grecs *hyaloïde*, c'eſt à dire vitrée, parce qu'elle renferme l'humeur vitrée, & empêche qu'elle ne s'écoule par pluſieurs petits filets qu'elle répand par toute la ſubſtance de cette humeur; quand cette membrane eſt rompuë, l'humeur ſe fond & ſe tourne toute en eau, la deuxiéme des propres qui eſt la derniere de l'œil, s'appelle aranoïde parce qu'elle eſt deliée comme une toille d'araignée, afin de ne point nuire à la veuë; elle eſt diaphane afin que les images des objets y apparoiſſent comme dans un miroir, & comme elle envelope immediatement l'humeur criſtalline on l'appelle auſſi criſtalloïde.

Les humeurs de l'œil ſont trois, l'aqueuſe, la vitrée & la criſtalline, leſquelles ſont enfermées dans les ſix tuniques. L'aqueuſe eſt fluide comme de l'eau d'où elle tire ſon nom; elle eſt ſituée en la partie anterieure de l'œil qu'elle remplit; elle ſert pardevant comme de boulevart à l'humeur criſtalline, pour rompre les premieres rencontres de la lumiere externe, & ſervir de glace pour preſenter à la criſtalline, les images des objets plus grands; elle fait avancer la cornée un peu hors

de l'orbite , pour recevoir les raïons qui viennent directement & obliquement ; elle est liquide afin de faire la refraction des humeurs , & d'y laisser nager l'uvée qui se doit resserrer & dilater ; elle couvre la cristalline pardevant, & environne la vitrée de toutes parts, elle sert à humecter les parties de l'œil, & empêcher qu'une trop grande lumiere n'en blesse les parties, cette humeur étant consumée par maladie , ou évacuée par quelque plaïe, elle se repare facilement.

La vitrée est ainsi appellée parce qu'elle ressemble à du verre fondu en consistance & en épaisseur , mais en couleur & diaphanité , elle ressemble à du verre déja épaissi & refroidi ; elle est située derriere l'humeur cristalline , afin que si quelque partie de la lumiere lui est échapée ; elle s'y perde, parce que la réflexion de la lumiere contre le corps opaque & noir de l'uvée , troubleroit la veuë ; elle remplit la partie posterieure de l'œil & lui donne la figure spherique , & tient la retine dans une proportion convenable pour recevoir l'impression des objets; elle est plus molle que la cristalline & moins fluide ,& plus rare que l'aqueuse, afin de faire la refraction des raïons ; elle excede en quantité les deux autres hu-

meurs, & retient les esprits visoirs afin de rendre la cristalline plus claire & plus reluisante.

La troisiéme & dernier humeur de l'œil, est appellée cristalline, parce qu'elle est solide & transparente comme du cristal, on l'appelle aussi glaciale parce qu'elle ressemble à de la glace, & si on met cette humeur sur de l'écriture, les lettres en paroissent plus grandes, faisant le même effet que des lunettes ; elle est le principal organe de la veuë comme étant seule alterée par les couleurs ; elle est située entre l'aqueuse & la vitrée, vis-à-vis la prunelle ; elle n'occupe pas entierement le centre de l'œil étant plus en devant pour mieux voir ; elle n'est pas tout à fait ronde, mais applatie pardevant & un peu gibbeuse & convexe par derriere ; elle est la plus petite des trois humeurs, & est plongée dans l'humeur vitrée, où elle est affermie par le ligament ciliaire.

D'où on peut inferer que les tuniques servent à contenir les humeurs, & que les humeurs servent à rompre les raïons à proportion de leur consistance, afin que par differentes refractions, les raïons partant de l'objet, aillent directement se terminer au point propre, pour être représentez par l'optique.

§. VI.

Des Oreilles.

L'Oreille eſt l'organe de l'oüie, Hipocrate la diviſe en externe & en interne ; l'externe eſt toute cartilagineuſe, de figure large, cave demi-circulaire & aſſez ſemblable à un van, afin de mieux recevoir & ramaſſer les ſons pour les porter au meat auditoire,& a beaucoup d'anfractuoſitez qui reſſemblent à celles des coquilles de limaçons, afin de rendre l'écho plus raiſonnant, au derriere & deſſous l'oreille il y a des glandes conglomerées appellées parotides du mot *para* auprés, & de *ota* oreilles à cauſe de leur ſituation, & ſervent d'émonctoires pour recevoir les excremens du cerveau, la partie la plus large qui eſt la ſuperieure s'appelle l'aîle, & l'inferieure que l'on fait percer, s'appelle le lobe de l'oreille, le circuit exterieur, helix, l'interieur qui lui eſt oppoſé anthelix, & la cavité qui eſt entre ces deux circuits, la naſſelle, qui eſt la plus grande cavité de l'oreille externe, celle qui eſt au commencement du conduit auditoire où il s'amaſſe des ordures jaunes & ameres, s'appelle la

ruche, & l'éminence qui eſt proche des tempes hircus.

L'oreille interne qui eſt le veritable organe de l'oüie eſt ſitué en l'os petreux, entre l'apophiſe maſtoïde, & celle qui fait une partie du zigoma ; elle eſt compoſée de quatre conduits, le premier qui paroît au dehors, eſt le meat auditoire, à la fin duquel on voit une membrane qui le ſepare d'avec le ſecond appellée le tympan ou tambour, à cauſe qu'elle eſt tenduë & réſonne comme un tambour ; c'eſt une petite peau mince, ſeche & tranſparente qui prend ſon origine de la dure-mere. On voit derriere le tambour le deuxiéme conduit qu'on appelle la quaiſſe du tambour, dans lequel eſt enfermé l'air qui entre par l'aqueduc, & par l'agitation de cette membrane, il reçoit les impreſſions & les mouvemens de l'air qui eſt au dehors ; c'eſt dans la cavité de ce conduit que ſont les trois oſſelets qui ont été rapportez ci-devant, appellez marteau, enclume & étrier qui ſervent à la pulſation de l'air, avec la corde qui eſt couchée ſur le tambour, & les muſcles. A la trajection de l'eſpece du ſon, il y a deux petits trous comme deux fenêtres, dont l'un eſt rond & l'autre ovale, entre leſquels on voit une tuberoſité, & pour l'expurgation

de l'air interne, il y a un petit canal qu'on appelle aqueduc en partie cartilagineux, & en partie membraneux ; il paſſe obliquement de cette cavité juſques dans le palais, & ſe termine dans la bouche par une ouverture à côté de la luette, & proche les fentes qui vont aux narines. Le troiziéme conduit eſt appellé labyrinthe, à cauſe qu'il a pluſieurs tours & détours, pour rendre l'air qui paſſe par ſes anfractuoſitez, plus éclatant, & empêcher qu'il ne ſe perde. Le quatriéme & dernier conduit eſt appellé par Fallope coquille, limaçon ou la trompe, parce qu'il reſſemble à la coquille du limaçon, il monte en ſpirale & va diminuant & en s'étrêciſſant à meſure qu'il monte; on voit à la fin de ce conduit le nerf de la ſeptiéme paire qui eſt l'auditif, dont il a été parlé, & qui reçoit l'eſpece du ſon & l'impreſſion de l'air agité, pour le porter au ſens commun.

§. VII.

Du Nez & des autres parties du Visage.

LE nez est l'organe de l'odorat, il se divise en parties externe & interne; l'externe est composé de peau, de muscles, de veines, d'arteres, de nerfs, de cartilages, dos & de membranes; il est situé au milieu du visage, & se distingue en plusieurs parties qui ont chacune leur nom, la partie superieure qui est entre les deux yeux s'appelle la racine du nez, celle de dessous qui est osseuse & immobile s'appelle le dos du nez, la plus pointuë qui est plus basse s'appelle l'épine, l'extremité qui est cartilagineuse & mobile se nomme le petit globe du nez, les parties laterales s'appellent les aîles, & la charnuë qui avance au milieu & qui separe les deux narines, s'appelle la colomne du nez. Il n'y a rien à dire de particulier touchant ces parties en aïant parlé ailleurs, nous dirons seulement qu'il y a une membrane glanduleuse, qui sert à filtrer la morve qui se décharge par le canal nazal & par les autres excretoires, la plus liquide coule par le trou appellé incisif, & la plus épaisse par les fentes na-

zales dans la bouche. Le nez interne eſt compoſé de l'os ethmoïde, & de ce que nous avons appellé procez mamillaire: il eſt rempli de pluſieurs lames cartilagineuſes ſeparées les unes des autres ; & les nerfs olfactoires jettent par les trous de l'os ethmoïde pluſieurs petits ſcions qui ſe perdent dans la tunique interieure du nez, laquelle étant frapée & les petits tuyaux des nerfs olfactoires ébranlez par les atomes qui s'exhalent d'un corps odorant, & qui ſont portez avec l'air dans le nez, fait l'odorat ; de même que le goût ſe fait par les tremouſſemens, que les ſels des alimens cauſent aux eſprits de la langue en frapant les nerfs qui les contiennent, & le ſentiment de ſaveur eſt cauſé par ces tremouſſemens, parceque les ſels de tout ce qui touche la langue, venant à fraper la tunique de la langue, qu'on appelle corps papillaire, y cauſent des ondulations qui ſe communiquent auſſi-tôt aux eſprits contenus dans les nerfs, qui les portent aux corps cannelez avec leſquels ils ſont continus, & qui les repreſentent à l'ame telles qu'ils les ont reçûës, pour juger des goûts.

La bouche a deux uſages, le premier pour donner entrée aux alimens pour paſſer au ventricule, donner paſſage à l'air

pour aller aux poûmons,& pour former la voix: l'usage secondaire est pour rejetter les excremens du ventricule par le vomissement, pour vuider ceux des poûmons, les humides par les crachats en toussant, & les fuligineux & vaporeux en expirant.

Les parties de la bouche sont externes & internes: les externes & contenantes sont les levres, les muscles & les os des machoires: les contenuës & internes sont les gencives, les dents, le palais, la langue, la luette, le pharinx & les amygdales. Le levres sont deux, une superieure & une inferieure, composées d'une chair fongueuse, & couvertes d'une tunique fort déliée, qui est continuë avec celle de la bouche. Le mouvement des levres se fait par douze muscles, six à chaque levre, & un treiziéme impair qui est l'orbiculaire, & environne les deux levres comme un sphincter; il ferme la bouche en les approchant l'une de l'autre, & c'est par son moïen que l'on fait la mouë quand on avance les levres en dehors.

Les dents sont les os les plus durs du corps: elles ont des veines, des arteres & des nerfs, dont on a parlé ailleurs. On remarquera seulement ici qu'elles sont articulées par gomphose aux deux machoires, c'est-à dire, comme un clou qui est

fiché dans quelque choſe. Il y en a ordinairement vingt-huit ou trente-deux, qui ſont quatorze ou ſeize en chaque machoire, dont les unes ſont appellées inciſoires, les autres canines, & les autres machelieres : les inciſoires ſont quatre, les canines deux, appellées auſſi œilleres, parcequ'elles reçoivent quelques branches des nerfs de l'œil : les machelieres ou molaires ſont huit ou dix, le tout en chaque machoire.

Il faut obſerver que l'élevation ronde qui eſt au deſſous des yeux entre le nez & l'oreille, s'appelle la pommette ; cet endroit eſt ordinairement vermeil : le deſſous de la pommette qui eſt lâche, s'appelle la jouë, & le deſſus de la levre ſuperieure s'appelle la mouſtache : la fente qui eſt entre les deux levres ſe nomme la bouche : les extrémitez de la fente ſont les coins de la bouche : les parties avancées des levres s'appellent *prolabia* : le deſſous de la levre inferieure eſt le menton ; & la partie charnuë ſous le menton s'appelle petite gorge, en Latin *buccula*.

Le palais eſt appellé des Grecs *ouranos*, des Latins *Cœlum*, parcequ'il eſt comme le Ciel en forme de voûte, en laquelle on voit des trous qui ſervent à purger le cerveau, & des rugoſitez pour retenir plus

long-tems la viande en la maſtication.

Du palais pend la luette, joignant les conduits des narrines : c'eſt une petite chair ſpongieuſe appellée *uvula* des Latins, à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec un grain de raiſin. Colombe l'appelle columelle ou vua. Son uſage eſt de rompre d'abord l'air froid tiré en l'inſpiration, & empêcher qu'il n'entre tout d'un coup dans les poûmons qu'il offenſeroit par ſa frigidité, & pour aider à la prononciation ; & ceux qui l'ont coupée par le mal, elle ſe gonfle, s'enflamme & ſe relâche ſouvent. La luette a quatre muſcles pour faire ſes mouvemens, deux internes & deux externes, qu'on appelle periſtaphilins, du mot *peri*, autour, & de *ſtaphyle*, qui ſignifie la luette.

Le pharynx que les Latins appellent *fauces*, eſt le détroit de la gorge, & ſignifie, ſelon Veſale, du Laurent & Ariſtote, la partie anterieure & poſterieure de la bouche, c'eſt-à-dire, tout l'eſpace long & étroit de la bouche, qui eſt au derriere de la racine de la langue, où ſe terminent les orifices de l'oëſophage & du larinx. On voit dans cet eſpace mouvoir ces deux parties pour faire la déglutition & l'inſpiration, mais de maniere qu'elles changent de place ; car quand on avalle,

le larinx se hausse, & monte vers la racine de la langue, & l'oësophage s'abaisse & descend; & quand on a avallé, l'oësophage se rehausse, & le larinx se rabaisse & se remet en son lieu.

Les amygdales, tonsiles ou glandules, sont aux deux côtez du pharynx, comme il a été dit ci-dessus.

La langue est l'organe du goût & de la parole, ainsi appellée, dit du Laurent, parcequ'elle est enclose & liée au dedans des dents: la pointe s'appelle *proglossis*, de *pro*, qui signifie devant, & de *glossa* langue: son contraire s'appelle *hypoglossis*, qui est la base de la langue. On donne aussi ce nom à une tumeur des veines sous la langue. Quand la langue est trop grosse, elle fait begayer; & si elle est trop molle & trop humide, on ne peut pas bien articuler les paroles, comme on remarque aux enfans.

La chair de la langue est fibreuse & musculeuse, molle, rare, spongieuse, & si particuliere, qu'il n'y en a point de pareille dans tout le reste du corps: elle est entourée de fibres en droite ligne, qui de sa base s'étendent jusqu'à sa pointe, & qui la retirent en dedans & la racourcissent, & de differentes sortes dans son milieu; les unes sont droites, les autres obliques

& tranſverſes, & d'autres ſont entre-tiſſuës qui deſcendent de haut en bas: C'eſt par le moïen de toutes ces fibres que la langue tourne & ſe meut comme une anguille dans la bouche. Ces fibres ſont entre-mêlées de graiſſe & de petites glandes vers ſa baſe ; elle a pluſieurs nerfs qui viennent de la cinquiéme & de la neuviéme paire, & ſe terminent preſque tous dans ſa ſubſtance & dans ſes tuniques : ſes arteres viennent des carotides, & ſes veines qu'on appelle ranules, vont ſe rendre dans les jugulaires : elles ſont ſituées aux deux côtez du filet. On les ouvre dans la plus grande partie des affections du pharinx, particulierement dans la ſquinancie.

Il y a quatre groſſes glandes proche les ranules, qu'on nomme hypoglotides, & deux autres appellées ſublinguales, placées aux deux côtez de la langue : elles ſervent toutes à filtrer une ſeroſité comme une eſpece de ſalive, qu'elles déchargent dans la bouche par de petits canaux vers les gencives.

La langue a deux ligamens, un l'attache par ſa baſe à l'os hyoïde, & l'autre plus large qu'on appelle le frein de la langue, s'inſere à ſa partie moïenne & inferieure. On en trouve ſouvent un troïſiéme aux enfans qui naiſſent, qui s'étend

quelquefois juſqu'au bout de la langue, & les empêche de tetter & de parler ; ainſi on eſt obligé de le couper avec les ciſeaux. Elle a huit muſcles, quatre de chaque côté, pour faire ſes grands mouvemens, comme de ſortir & d'entrer dans la bouche ; celui qui la tire hors s'appelle genioglosse, un de chaque côté ; celui qui la leve en haut s'appelle ſtilogloſſe ; celui qui la tire vers le fond de la bouche eſt nommé baſigloſſe. La quatriéme paire eſt des deux ceratogloſſes qui la tirent à côté & en arriere. Quand ces huit muſcles agiſſent ſucceſſivement, étant quatre de chaque côté, ils lui font faire des mouvemens circulaires, c'eſt-à-dire, en rond.

On a découvert quatre vaiſſeaux ſalivaires, deux ſuperieurs qui ont leur commencement dans les glandes parotides, & deux inferieurs qui naiſſent des maxillaires : les parotides ſont deux groſſes glandes conglomerées ſituées derriere les oreilles, comme il a été dit ailleurs ; & les maxillaires ſont auſſi deux groſſes glandes conglomerées, ainſi appellées, parcequ'elles ſont ſituées ſous la machoire inferieure entre le larinx & l'os hyoïde. L'uſage de ces quatre groſſes glandes eſt de filtrer & de ſeparer la ſalive, & de la verſer par les quatre vaiſſeaux ſalivaires

dans la bouche. C'eſt cette ſalive qui eſt le premier diſſolvant des alimens, comme je l'ai expliqué en parlant de la digeſtion. Ces vaiſſeaux ſalivaires tirent leur origine de pluſieurs rameaux réünis enſemble ſous le digaſtrique, leſquels ſe vont terminer ſous la pointe de la langue aux côtez du frein, où ils déchargent dans la bouche cette ſalive filtrée, comme il a été dit, par les glandes dont nous avons parlé.

Son temperamment tire ſur le chaud & ſur le ſec.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des Maladies de la Gorge & de la Tête.

§. I.

Des Maladies de la Gorge.

LA Maladie la plus ordinaire de la Gorge eſt l'inflammation, qui empêche d'avaler ou de reſpirer par la tenſion des parties qui ſervent à l'une & à l'autre fonction. Il faut ſaigner au bras, même à la langue, ſi l'inflammation eſt grande. On tiendra ſouvent du lait tiede

dans ſa bouche : on fera gargariſme avec décoction de feüilles de plantain, roſes ſeches & de regliſſe dans du lait. Si ce mal eſt cauſé par l'influence d'une matiere pituiteuſe ſans fiévre, on donnera des lavemens avec mercuriale, joubarbe, parietaire, meliſſe & gratiole, mettant dans chaque lavement trois onces de miel mercurial & une once d'huile de camomille ; & on purgera en faiſant infuſer juſqu'à quatre gros de ſené dans une décoction de feüilles de ſauge & de marube blanc, épithin & anis. On fera ptiſanne avec cuſcute, polipode de chêne, racine de flambe, de ſouchet, graine de coriandre, agrimoine & racine d'oſeille, avec une poignée d'orge & regliſſe.

On fera des gargariſmes dans cette difficulté d'avaler, ſans fiévre, qui eſt une fauſſe ſquinancie, cauſée par les injures de l'air, avec décoction de feüilles de ſauge, d'hyſope, ſemence d'anis & de fenoüil, ajoûtant ſur la fin un peu de miel & de vinaigre ; & on fera un liniment avec onguent de guimauve, mêlé avec graiſſe de poule, & mettre par deſſus de la laine ſorge.

S'il arrive tumeur & rougeur au tour du col, ou qu'il ſurvienne ædeme & rougeur à la poitrine dans la vraie ſquinancie,

c'est bon signe, dit Hippocrace, Liv. 7. aphor. 49. parceque le mal se tourne en dehors. Si au contraire il ne paroît rien; il y a plus à craindre; parceque le mal étant au dedans, si on n'est promptement secouru, on meurt en trois ou quatre jours, ou au plus tard le septiéme, quand la fluxion se jette sur les poûmons, ou du moins il se fait un abscez qui cause la pthisie & la peripneumonie, pour quoi éviter il faut saigner peu & souvent, même à la veine jugulaire, & sous la langue; & si elle est causée aux filles ou aux femmes par la suppression de leurs mois, il les faudra saigner du pied, & aux uns & aux autres ouvrir au bras la veine cephalique, & prendre souvent des lavemens avec décoction de melilot, de mercuriale, mauves guimauves, fraizier & violier; mettre dans chaque lavement, particulierement quand la squinancie vient de cause chaude, deux onces de miel de nenuphar, deux onces de miel commun, & une once d'huile de lin; aprés quoi on appliquera utilement des ventouses sur la seconde vertebre du col. On fera linimens au tour du col avec huile de violette & de camomille partie égale, & y tremper de la laine avec le suin, pour appliquer au tour du col. On purgera avec la décoction d'une once de

tamarins, dans laquelle ſera diſſoute juſqu'à ſept dragmes de caſſe mondée, deux dragmes de l'électuaire de ſuc de roſe ; & une once de ſyrop violat ; ſi on ne peut pas avaler cette medecine, il faudra donner frequemment des lavemens avec la décoction ci-deſſus, dans laquelle on diſſoudra de la caſſe mondée & du ſucre rouge de chacun un once, & de l'électuaire du ſuc de roſe demi once, avec trois onces d'huile violat, & le malade tiendra dans ſa bouche de la décoction d'orge, avec du ſuc de grenade & du ſyrop roſat, ou du ſuc de morelle avec ſyrop roſat, ou de l'eau roſe avec du vinaigre.

Pour guerir les abſcez & apoſtémes de la gorge ; il faut faire aprés la purgation un gargariſme avec du vin chaud & ſouvent, y mettant une poudre de parties égales de fiente d'hirondelle & d'aſne.

Pour les groſſes gorges on ſe ſert du bdelium d'Arabie, qui eſt une larme ou gomme d'un arbre épineux : on le détrempe avec de la ſalive à jeun, juſqu'à ce qu'il ſoit reduit en forme d'emplâtre, pour l'appliquer ſur la partie.

Pour les ulceres ſimples de la gorge, on les touchera avec du ſuc de feüilles de lierre rampant, & un peu de ſel.

Si les ulceres ſont malins, tant à la bou-

che qu'au gozier, de quelque cauſe qu'ils puiſſe venir ; on gargariſera & lavera ſa bouche de la décoction ſuivante ; faites boüillir des gobelets ou écuelles de glans de chêne, des noix de cyprés, des feüilles d'olives, du ſumach, du plantain, ſauge, rômarin, lentilles & roſes ſeiches ; on y ajoûtera un peu de miel ou de ſucre, & un peu d'alun brûlé ; ſi l'ulcere eſt causé de maladie Venerienne, on purgera ſouvent l'humeur, la diette ſera legere ; on uſera de décoction de gayac, & on touchera l'ulcere deux fois le jour avec de l'eau ſublimée, & ce avec du coton qu'on y aura trempé.

Le Goitre que les Grecs appellent *bronchocele*, eſt engendré de pituite froide & viſqueuſe, mêlée le plus ſouvent d'humeur mélancolique, mol & ſans douleur ; les perſonnes graſſes y ſont fort ſujettes, & ſi on n'y remedie promptement, il devient incurable ; il faut manger peu pendant qu'on en fait la cure, éviter & s'abſtenir de manger du liévre, oiſeaux de riviere & de bœuf ; & de tout ce qui engendre des ventoſitez ; il ne faut pas crier ni pancher la tête, & boire du meilleur vin, purger ſouvent avec quatre ſcrupules d'agaric trochiſqué, qu'on aura fait infuſer avec du miel roſat, & l'aïant paſſé & exprimé,

on y mettra une dragme de turbith, pourveu qu'on ne foit pas fujet à vomir, du fel gemme & du gingembre, de chacun fix grains, un once & demie de fyrop rofat folutif, eaux de betoine & de meliffe, de chacune deux onces, que l'on prendra le matin à jeun, & prendre un boüillon trois heures aprés, & le lendemain de la medecine, on prendra une dragme de theriaque, ou de mithridat dans un peu d'eau de chardon-benît; pour ceux qui font fujets au vomiffemens, au lieu de la precedente purgation, prendront jufqu'à trois onces de manne diffoute dans un verre d'eau de melliffe, aprés avoir éte purgé on appliquera la gomme ou larme de bdelium, comme il a été dit ci-devant, Et pour difcuter & confumer peu à peu l'humeur faites une poudre de pouliot, de fariette; hyffope, polium de montagne & fpicnard, de chacun deux dragmes, femences d'ache & de perfil, de chacun deux dragmes, femence d'anis trois dragmes, poivre long & myrrhe de chacun une dragme & demie, regliffe deux dragmes, noix mufcade, & cloux de girofle de chacun demi-once, canelle trois dragmes, pulverifez le tout fubtilement pour en ufer trois fois la femaine, particulierement en hyver, jufqu'à une

dragme dans du vin blanc, y ajoûtant un peu de sucre, & ne rien prendre que trois heures aprés cette prise; on peut aussi appliquer selon Aëtius, des crotes de chévre dissoutes en vinaigre, où du bdellium mêlé avec miel.

Pour la luette relachée on fera gargarisme avec du vinaigre, dans lequel on aura fait infuser pendant quinze heures des feüilles de rômarin, & si elle est allongée par fluxions & distillations d'humeurs; on frottera le sommet de la tête l'aïant rasé, avec du suc de choux rouge; si elle est enflammée, on fera gargarisme aprés avoir saigné, avec décoction de feüilles de plantain, d'écorce de grenade & fruit de sumach, y ajoûtant du suc de meures, qui ne soient pas entierement noires, qu'on aura fait épaissir avec un peu de miel, ou ajoûtant à ladite décoction, desdites meures; ce qui est aussi bon pour l'inflammation des amigdales.

Il faut observer que si l'inflammation des amygdales, vient de grande chaleur & d'un sang boüillant & billieux, il n'en faudra pas commencer la cure par des astringens & repercussifs, mais saigner d'abord, donner beaucoup de lavemens rafraîchissans; on appliquera un cataplasme, fait avec farine d'orge boüillie, avec

partie égale d'huile de lin & d'eau, y a-joûtant pour appaiser la douleur, du mucilage de la semence d'herbe à puce & de coins, aprés quoi on usera de plus forts discussifs, comme de la graisse de laine, avec huile de camomille & laine sorge, ou on fera cataplasme avec décoction d'herbes qui discutent, comme fleur de camomille, melilot, stechas, romarin, farine de lentilles, d'orobes & semence de lin & de senegré, graisse de poule & d'oye; si la tumeur vient à supuration, on l'aidera par cataplasmes faits avec oignons cuits sous la braise, une demie livre, racine de lys cuite de même trois onces, trois jaunes d'œufs, graisse de porc, & onguent d'althea, de chacun deux onces, pour du tout en faire un cataplasme.

Enfin, pour guerir la squinancie on fera le gargarisme de Galien, qui est avec le suc exprimé de l'écorce de noix vertes, & si on n'est pas dans la saison d'avoir des noix vertes, on gargarisera avec eau rose deux parties, & une partie de vinaigre mêlez ensemble, & on mettra au tour du col de cloportes vifs dans un linge sans les presser.

§. II.

Des Maladies de la Tête.

LE mal de Tête est causé par une intemperie froide ou chaude, dominante au cerveau ; la froide dépend ordinairement d'une matiére pituiteuse, dont la reserve se fait au cerveau, & cause ou la paralisie, l'apoplexie, ou l'éthargie catharre & douleur de tête. L'intemperie chaude est le plus souvent accompagnée de secheresse, & cause non seulement la douleur de teste, mais aussi des veilles immoderées & la phrenesie.

Dans toutes sortes de douleur de tête, il ne faut rien appliquer au derriere de la tête, ni rien mettre dans les oreilles, de crainte d'offenser le cerveau.

Si on a grande pesanteur de teste, c'est une marque d'humeurs vicieuses & abondantes, auquel cas, il ne faut pas saigner, mais purger souvent avec sené jusqu'à quatre gros, infusez du soir au matin, dans une décoction de feuilles de betoine & de fleurs de petite centaurée. Si les douleurs sont fort sensibles & aiguës, c'est signes de vapeurs ou d'humeurs acres; en ce cas la saignée est necessaire comme

dans toutes ſortes de douleurs de tête cauſées de chaleur. On uſera ſoir & matin un verre d'eau diſtillée de betoine, & on tirera du lait de chévre par le néz.

Si la douleur de teſte vient d'intemperie froide, comme il eſt facile de connoître par les urines; on prendra tous les matins un verre d'eau d'angelique; dans lequel on mettra juſqu'à vingt grains de ſel volatile de ſuccin. Si la circulation eſt empêchée, on mettra dans un verre d'eau de petite centaurée juſqu'à un ſcrupule de ſel volatile de ſang humain, ce que l'on continuera pendant neuf jours aprés avoir été purgé.

Pour guerir l'épilepſie, aprés avoir été purgé, on prendra pendant ſix ſemaines, tous les matins juſqu'à un ſcrupule de ſel de perles dans un verre d'eau de ſauge, & les ſoirs on mettra dans un verre d'eau diſtilée de galega, ou de pivoine, juſqu'à trente grains de ſel de crane humain, ce que l'on continuëra pendant quinze jours, le prenant trois heures aprés un leger ſoûper, & on oindra trois fois la ſemaine les tempes, & l'endroit des ſutures du crane avec l'huile de crane humain, & en mettre quelques goutes dans les narines.

Si on eſt dans des lieux, où il ne ſoit pas

facile d'avoir du sel & de l'huile de crane humain; on fera une eau raportée par Fumanel qui est merveilleuse, en beuvant tous les matins à jeun pendant deux mois, environ une cueillerée dans un peu de vin; cette eau fortifie le cerveau, on en frotte aussi la suture coronale de la tête; elle en ôte toute la douleur qui vient de cause froide: elle ôte la rougeur des yeux, nétoïe la face de toutes lentilles, goutte rose, feu volage, & autres telles macules & taches, appaise la douleur de dents, le bruit d'oreille, puanteur de nez & des gencives, rompt les enflures & apostêmes du gosier, & appliquée sur le cancer l'arrête; la composition est telle, prenez mastich, cloux de girofle, noix muscade, cardamone petit, cubebes, poivre long, canelle, galanga, gingembre, bois d'aloës, grand cardamone, de chacun une once, aspic, c'est à dire lavande, trois dragmes, camphre un dragme & demie; noix d'inde qui est le spatha de Dioscoride, & qui est proprement l'envelope qui couvre les fleurs & les fruits du palmier, c'est à dire des dattes, une demi-dragme, mêler le tout dans du bon vin blanc autant qu'il en faut pour le distiler à petit feu; elle est aussi bonne pour la colique, la goutte froide la paralisie, &

l'hydropiſie, pour faire mourir les vers & reſiſter au venin : on en prend une demi-dragme.

Pour le vertige & tournement de tête, on prend le matin à jeun, un boüillon dans lequel on aura mis huit ou dix gouttes d'huile d'anis.

Pour purger le cerveau on fera infuſer à chaud pendant douze heures, deux gros de ſené, un gros d'agaric, & un demi gros de ſel polycreſte, enſuite le paſſer pour en prendre la coulure le matin à jeun, & trois heures aprés on prendra un boüillon.

L'Apoplexie eſt la maladie la plus dangereuſe, par laquelle on eſt privé d'abord de mouvement, de ſentiment & des principales fonctions de la faculté animale, il ne reſte plus que la reſpiration qui devient plus difficile à meſure que le mal augmente ; elle eſt ordinairement cauſée depuis quarante ans juſqu'à ſoixante ans par l'humeur mélancolique qui embaraſſe & empêche les ventricules du cerveau, ſelon Hipocrate, Liv. 6. Aphor. 57. Ceux qui ſont pituiteux qui ont le col court & étroit la tête peſante, aſſoupis, ſedentaires qui font excez à boire & à manger, y ſont auſſi fort ſujets; elle eſt quelquefois ſi forte que l'on meurt ſur le champ en tombant, mais à la commune & mediocre on a la

reſpiration difficile, on ronfle, on écume & on jette par le nez ce que l on prend par la bouche, quand elle eſt ſur le point d'arriver on a une grande douleur de tête, les jugulaires ſont enflées, les extremitez ſont froides avec grincement de dents, les yeux étincelans, battement dans toutes les parties du corps ; quand on eſt preſt à tomber dans la foible on fait un grand cry, il ſemble qu'on ſuffoque, on demeure auſſi-tôt ſans ſentiment & mouvement, & on écume de la bouche, le poulx eſt foible, mais on avalle facilement ce que l'on donne, les urines ſont en petite quantité, ſi elles ſont rouges c'eſt mauvais ſigne, elles ſont quelquefois tirantes ſur le vert, ou ſur le noir avec ſediment farineux, la couleur même du viſage devient verte & enſuite noire, les pituiteux qui y ſont ſujets, mangeront peu, plûtôt du roti que du boüilli, & boiront du vin delicat ou blanc. Les ſanguins ſe feront ſaigner tous les trois mois dans la nouvelle Lune ; les mélancoliques ſeront purgez de deux mois en deux mois avec agaric comme il eſt dit ci-deſſus pour le cerveau.

Celui qui ſera tombé d'apoplexie ſera auſſi-tôt relevé, on le fera aſſeoir, on lui tiendra la tête haute, on lui mettra du ſel

dans la bouche, on ſaignera aux bras auſſitôt ouvrant les cephaliques ; on donnera des lavemens avec decoction de feüilles de cabaret, gratiole, fenoüil, abſynthe, mercuriale & racine de concombre ſauvage; on mettra dans chaque lavement trois onces de miel mercurial & une once de ſel de ſalpêtre ; on donnera dans un peu de vin juſqu'à huit grains de la poudre d'algarot, elle ſe fait avec du beurre d'antimoine ; on donnera juſqu'à une dragme d'extrait de chardon-benit, dans deux onces d'eau de miliſſe, ou enfin, ſi on ne peut pas avoir commodément toutes ces choſes, on mettra une poignée de ſel commun dans un verre de vinaigre que l'on donnera quand il ſera fondu, à differentes repriſes ſi le patient ne peut pas avaller le tout à la fois, ce remede quoique commun, n'en eſt pas moins bon, & on aura ſoin de tourmenter beaucoup le malade, ſans le laiſſer de repos, parce que ſi la fiévre lui venoit, & qu'il l'eût au moins vingt-quatre heures ſans dormir, ce ſeroit bon ſigne; on pourra auſſi lui appliquer ſur le ventre de la poudre d'ellébore blanc & de coloquinte, avec du fiel de beuf, & du miel, & on fera entrer dans la gorge une plume trempée dans de l'huile de narciſſe.

La paralifie fuccede fouvent à l'apoplexie foible, mais la caufe ordinaire de la paralifie vient de l'abondance d'une pituite craffe qui defcend du cerveau, & penetre jufques dans la fubftance des nerfs affoiblis, ou par l'obftruction de ces parties. La paralifie parfaite eft une entiere privation du mouvement & du fentiment, fi le mouvement refte, elle eft imparfaite, de même que fi le mouvement étant perdu, le fentiment refte.

On donnera des lavemens acres & forts comme avec décoction de feüilles de laureole, abfynthe, laurier, gratiole, cabaret & mercuriale, afin de reveiller le fentiment des parties; on y mettra quatre onces de miel commun & une demie once de fel de falpetre: & on purgera par vomitoire, comme jufqu'à une dragme de gilla, c'eft-à-dire du vitriol vomitif, dans du boüillon, la ptifanne fera d'une décoction de bois de buis & de genévre, avec écorce de citron polipode, de chêne & régliffe; on mettra dans chaque verre de cette ptifanne, que l'on prendra foir & matin aprés avoir été purgé pendant un mois, jufqu'à un gros pour les plus forts; d'efprit de cochlearia ou de creffon alenois, & fe tenir bien couvert pour fuer. Damacene Medecin Arabe, Aphor. 55.

dit qu'il eſt fort profitable aux paraliti-ques, de leur appliquer la chaleur natu-relle de jeunes filles, c'eſt-à-dire, mettre le malade tout nud, au milieu de deux jeunes filles nuës; enfin en pratiquant les ſudorifiques, & les remedes ci-deſſus, on fera liniment ſur la partie paralitique avec de l'huile rectifiée de ſang humain.

La lethargie eſt un aſſoupiſſement ſi dur & ſi profond, qu'on la compare à la mort, ainſi l'étymologie vient de *lethum*, la mort, ou bien ſelon quelques uns, de *lethé* oubli, parce que l'abondance de la pituite qui la cauſe bleſſe & fait perdre la memoire; cette pituite eſt mêlée de bile, c'eſt pourquoi la fiévre accompagne la lethargie, & ſi cette pituite eſt pure, abondante dans le cerveau, ſi froide qu'elle cauſe un aſſoupiſſement invincible, ſoit qu'on ſoit d'un temperamment naturelle-ment froid, ou que cela vienne d'humeurs pourries, & corrompuës dans le cerveau, ou d'une mauvaiſe diſpoſition d'eſto-mach, ſi il n'y a pas de fiévre, & que le poulx n'en ſoit pas plus émeu; cet aſſou-piſſement s'appelle care, du mot Grec *Caros*, *ſopor*.

La ſaignée n'eſt pas propre dans ces maladies, on purgera ſouvent en don-nant juſqu'à quinze grains de diagrede,

& une demi-dragme de caſtor que l'on prendra dans de la conſerve de roſe, & on prendra tous les matins à jeun, une demi-dragme de feüilles de ruë en poudre dans deux onces d'eau-de-vie, & on prendra le ſoir trois heures aprés un leger ſouper, juſqu'à ſeize grains de ſel volatile de vipére dans un verre d'eau de polium montanum. On donnera ſouvent des lavemens de decoction de ſariette, romarin, galega, abſynthe, racine de guimauve & de pivoine; on mettra dans chaque lavement trois onces de miel mercurial, & deux onces de miel commun que l'on moderera ſelon l'âge & les forces; on mettra auſſi dans chacun une once de ſel commun.

Le catharre eſt une fluxion du cerveau chaude ou froide, on en connoîtra la qualité par les urines; le chaud vient d'une pituite acre ſalée & brulante, il cauſe le plus ſouvent la ſquinancie, ou la poulmonie, pourquoi éviter, il faut ſaigner tant pour moderer le mouvement de l'humeur, que pour corriger l'intemperie chaude des parties; on donnera des lavemens avec joubarbe, violier, mauves, guimauves, racines de nenuphar, de chardon roulant, parietaire, ortie blanche & meliſſe; on mettra dans chaque

lavement jusqu'à quatre onces de miel de nenuphar. On fera ptisanne avec racine, de bistorte quatre onces, pied de lion, plantain, racine de chicorée sauvage, agrimoine & treffle aceteux de chacun une poignée, faire boüillir le tout dans trois pintes d'eau jusqu'à la consomption d'un tiers, le passer & ajoûter dans la coulure deux gros de cristal mineral, pour en boire souvent ; on n'usera point de viande gluande, grossiere, venteuse, ni vaporeuse, ni aucun ragoût, épicé ni salé, ail, oignon, porreaux ni aucune viande indigeste ; On donnera le soir un apozeme fait avec laituë & semence de citroüille, pour en prendre un verre dans lequel on mettra demi-once de syrop de pavot rouge.

Si le catharre est causé par une fluxion froide, il ne faudra pas saigner, on fera une ptisanne avec salse-pareille, racine de caryophillata, bois de genéve, adjantum noir & reglisse ; on donnera tous les matins dans un verre de cette ptisanne, jusqu'à vingt grains de sel volatile de succin. Les repas seront éloignez les uns des autres, c'est-à-dire, que l'on ne mangera pas que la digestion ne soit entierement faite, & manger fort peu le soir ; on ne mangera point de poisson, de lait, de

legumes, fruits cruds, ni de potage que fort rarement, & plutôt du rôti que du boüilli. Quand les fluxions seront un peu moderées, on purgera avec trois dragmes de sené infusé dans une décoction de racine de flambe, racine de souchet, & feüilles de betoine.

La douleur de tête causée par une intemperie chaude, se connoît par la soif, la chaleur, la bile dominante, le poulx frequent, rougeur de visage, veilles immoderées, & par les urines: il est necessaire de saigner d'abord tant au bras qu'au pied: on fera lavement avec argentine, ortie blanche, bouroche, atriplex, chicorée, racine de nenuphar, & joubarbe: on mettra pour chaque lavement deux onces de miel rosat, deux onces de miel mercurial, & deux gros de cristal mineral. On fera ptisanne avec racine de bistorte, pied de lion, fleurs de nenuphar, betoine morelle, & racine d'oseille, avec treffle aceteux & reglisse.

On donnera le soir un apozeme fait avec laituës, mousse d'arbre, & fleurs de nenuphar, mettant dans chaque potion une once de syrop de pavot blanc: on appliquera sur le front des linges trempez dans une mixtion d'huile rosat, d'un peu d'eau rose & de vinaigre; on purgera avec

quatre gros de sené infusez dans une décoction de petite centaurée, de betoine & de semence d'anis. Si la douleur est rebelle, on donnera dans un peu de boüillon, jusqu'à huit grains de cristal de tartre émetique, & donner à chaque fois que l'on vomit un peu de boüillon. Et deux jours aprés, on purgera avec pareille medecine que la premiere ; & on tirera par le nez du suc de poirée, que l'on aura laissé reposer deux jours auparavant d'en user.

Si la douleur de tête est accompagnée de veilles immoderées sans fiévre, qui est un signe d'une intemperie seche ; outre les remedes ci-dessus, on appliquera sur le front la morelle, laituë & fleurs de nenuphar pilées ensemble.

§. III.

Des autres Maladies de la Tête.

POUR l'inflammation des yeux, on fera boüillir un peu de vitriol blanc dans de l'eau ; & étant refroidie & rassise, on en moüillera les yeux trois ou quatre fois par jour sans les essuyer.

S'il y a quelque nuée dans l'œil ou quelque tache qui couvre la prunelle, on pren-

dra utilement du ſuc de fenoüil & de plantain de chacun une once, ſuc de ruë demi-once : on fera clarifier ces ſucs ſur les cendres chaudes, aprés quoi on y ajoûtera trois onces de ſucre candi, pour en diſtiller ſouvent, étant tiede, dans les yeux avec un linge délié.

Pour guerir le mal des yeux des petits enfans, il les faut baſſiner avec du lait de femme. Si on a grande demangeaiſon des yeux, on les lavera avec deux cuillerées de vin blanc & une d'eau roſe, le tout mêlé enſemble; ce qui eſt bon pour toutes ſortes de perſonnes. L'eau de la grande éclaire eſt ſpecifique pour la veuë, & pour guerir les tayes; & le ſuc mêlé avec un peu de lait de femme, guerit les mailles, taches & les cicatrices des yeux.

Pour clarifier la veuë, ôter les tayes, l'inflammation cauſée d'humeurs froides retenuës & échauffées dans les membranes, réſoudre les contuſions; on fera une eau de la compoſition de Liebaut, qui eſt telle : Prenez feüilles & fleurs de ſauge trois quarterons, gingembre, cloux de girofles, noix muſcade, grains de paradis, de chacun demi-once, bien pulveriſez, trempez dans deux pintes de vin dans une bocie bien étoupée pendant quatorze jours, pour diſtiller à petit feu ſelon

l'art. On en frotte les yeux avec une plume. Cette eau est souveraine contre la douleur de tête, apoplexie, catharre & toute intemperie froide du cerveau; contre la goutte des pieds & douleurs des jointures; on en fait liniment sur les parties malades; & en prenant une once tous les matins à jeun, elle guerit la teigne, la gale, la gratelle, morsure de chien enragé, en en frottant pareillement la plaïe, & est excellente contre l'hydropisie, la toux & debilitez d'estomach.

Pour les ulceres des yeux & ôter les cataractes, il les faut bassiner avec du suc de mourron à fleurs bleuës, & tiré par le nez, purge le cerveau; & pour les coups & meurtrissures des yeux, on prend deux onces de mourron rouge, que l'on bat avec deux onces de miel blanc, pour appliquer dessus.

Ulceres du nez; pour guerir les internes on tirera par le nez du suc de feüilles de lierre; pour les externes on fera boüillir de l'huile d'olive, avec pareille quantité de suc de nicotiane, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'huile, dont on en fera liniment soir & matin; & pour le *noli me tangere* qui vient dans le nez, on le guerit en l'étuvant souvent avec du suc de la grande serpentaire, & il guerit ainsi les

chancres en le mêlant avec un peu d'huile, & en colire guerit la fistule du coin de l'œil : mais à tous ces maux, il faut commencer la cure par la purgation, & donner beaucoup de lavemens. Et pour les polypes malins, qui est une excroissance dans la partie interne du nez, & pour les ulceres corrosifs, on prendra de la racine en poudre d'aron ou pied de veau, mêlée avec miel pour appliquer dessus, ou de l'onguent qu'on aura fait avec ses feüilles.

Pour l'odorat perdu, on tirera par le nez tous les matins de la décoction de romarin, ou du suc de marjolaine; & s'il y a puanteur du nez qui vienne du cerveau, on prendra deux parties du suc de ruë, & une partie du suc de menthe mêlez ensemble, pour en tirer par le nez le matin à jeun, & le soir en se couchant; & pour toutes sortes de puanteurs du nez, on tirera aussi par le nez du suc de lierre, avec un peu d'huile d'olive; ce qui guerit aussi la douleur de tête inveterée, en usant aprés la purgation, de l'humeur qui la cause. Pour l'enchifrenement, on mettra des fleurs de stoëchas sur un réchaux de braise bien allumée, pour en recevoir la fumée par le nez.

Pour guerir les ulceres de la bouche, on prendra le suc de feüilles de ronce

pour les gargariser, & pour guerir infailliblement tant ceux de la bouche, que de la gorge : on distillera de l'eau des feüilles de chevrefeüilles avec du mercure, mettant sur une livre de chevrefeüil deux onces de mercure, pour de l'eau en gargariser les ulceres sans en rien avaler.

Pour les levres fenduës & crevassées, on se servira de l'eau seule distillée de fraxinelle, qui est le dictame blanc ; ce qui est aussi bon pour les crevasses des mains & les taches du visage.

Pour guerir, tant les vieilles gales, démangeaisons & fluxions des yeux, & en chasser les fumées, que pour guerir les gersures des levres, ulceres des gencives & de la luette, les crevasses & les fentes du fondement ; on se servira de *lycium*, qui est le suc d'un arbre qu'on appelle aussi *pixacanthum* ; le meilleur est celui des Indes : on en fait colire pour les yeux, & pour les autres maux ; & ceuxdes oreilles on le pile, pour l'appliquer sur la partie.

Pour les inflammations de la langue & de la gorge, on fera boüillir quatre onces de semence de coins dans huit onces d'eau, jusqu'à ce qu'elle s'épaisisse, pour s'en gargariser & en tenir long-tems dans la bouche ; ce qui est aussi bon pour les pustules de la langue.

La langue devient ſouvent enflée par une abondance de ſang, ou par une pituite aqueuſe & ſubtile. Quand on en aura connu la cauſe par les urines, on y apportera les remedes propres: Si elle eſt ſanguine, on commencera par la ſaignée; aprés quoi il faudra purger en donnant juſqu'à trois onces de manne de Syrie ou de Calabre, dans de l'eau de poulet, ou de l'eau d'orge: il faudra enſuite gargariſer ſouvent avec de l'eau de morelle mêlée avec ſyrop de grenade, ou une décoction faite avec des laituës & de l'hepatique appellée lichen, qui eſt comme de la mouſſe qui s'attache à des pierres humides, parties égales, pour s'en gargariſer, y mettant un peu de ſucre. Quand on a la parole defectueuſe aprés l'apoplexie, on uſera de la décoction de ſquine pendant huit jours ſoir & matin un grand verre; & l'eau diſtillée de lavande fait revenir la parole perduë.

Pour le mal de dents on fera gargariſme avec du vin, dans lequel on aura fait boüillir de l'imperatoire, qui eſt une eſpece d'angelique; & pour les affermir, & les gencives, & guerir le mal de gorge & tumeurs de la bouche, on ſe ſervira de la décoction des feüilles & des fleurs de viorne; & ſi la douleur eſt cauſée de froid,

on se gargarisera avec décoction de sauge & d'hisope qu'on aura fait boüillir en vin. Si la douleur vient de chaleur, aprés qu'on aura été saigné, on mettra sur les gencives de l'origan en poudre ; c'est un prompt remede pour en appaiser la douleur. Si la dent est creuse, on y mettra dans le creux du suc de queuë de pourceau, qui en ôtera aussi-tôt la douleur ; & si la douleur est causée par fluxion, on mettra dans la bouche sur l'endroit de la douleur des feüilles froissées entre les mains d'espargoute ou matricaire, elles tireront goute à goute l'humeur qui cause la douleur. On prendra pour toutes douleurs de dents un gros de camphre, un gros d'essence d'anis & un gros d'essence de girofle, mettre le tout dans une once d'esprit de vin rectifié, y tremper un peu de cotton pour l'appliquer sur la dent, & la douleur cessera aussi-tôt, & le reste sera gardé dans une fiole de verre bien bouchée.

Pour les dents gâtées, on mettra dedans un peu de resine tacahamaca, elle en appaisera la douleur.

Pous tous les maux de dents, prenez tacahamaca une dragme, laudanum demi-dragme, storax & benjoin de chacun deux scrupules, opium crud en poudre

ſubtile une dragme, mêler & incorporer bien le tout enſemble avec un peu terebentine dans un mortier un peu chaud, pour en faire emplâtre.

Pour les boutons & rubis du viſage, d'artres, feu volage, mal ſaint Mein, feu ſaint Antoine, c'eſt-à-dire, ériſipelle, mal de tête; on trempera des linges dans de l'eau diſtillée, ou dans du ſuc, ou décoction d'élatine ou veluette, pour l'appliquer ſur la partie; & en diſtillant dans les yeux foibles, elle les affermit, arrête les fluxions qui les enflamment, & qui les éblouïſſent, arrête & deſſeche les larmes. La décoction en vin ſeche les ulceres de la bouche en s'en gargariſant, & l'eau diſtillée guerit la fluxion qui tombe ſur la luette: elle efface les contuſions & meurtriſſures, & réſout les tumeurs & apoſtémes ſans venir à ſuppuration.

A l'égard du filet de la langue, qui empêche les enfans de tetter, & de parler quand ils ſont grands, il le faut couper d'abord; & quand on l'aura coupé, on appliquera deſſus en même-tems de la poudre du poil de liévre brûlé, ou du maſtic en poudre.

Pour toutes ſortes de plaïes de la tête particulierement, on fait emplâtre avec des feüilles de betoine recentes, que l'on

pile, & que l'on fait boüillir avec de l'huile; de même que la racine de xyris que Dioscoride appelle *spatula foëtida*.

Si les gencives saignent, on les frottera avec de l'eau de tormentille, dans laquelle on mettra du corail en poudre; & pour en guerir les ulceres, on les frottera avec décoction de feüilles de baffinets qui est la petite scrophulaire, faite en vin.

Pour les douleurs d'oreilles & enflures des ulceres, on fera liniment avec huile des noyaux d'abricots; & s'il survient surdité par quelque maladie, on distillera dans l'oreille du suc de chou rouge mêlé avec du vin tiede; & on recevra dans l'oreille pour toute sorte de surdité, la vapeur de la décoction de feüilles de fenoüil en vin blanc; & on y distillera, ou exprimera avec du cotton, de la décoction d'élebore noir, que Mathiole appelle à fleur rouge, ou on y mettra un peu de suc de nicotiane, le tout aprés avoir purgé; & on donnera souvent des lavemens avec décoction d'absynthe, ruë, poireaux, anis, acine de colevrée, mercuriale & betoine. On mettra dans chaque lavement une once d'huile de camomille, & trois onces de miel commun.

Pour dissiper les vents & empêcher que les oreilles ne cornent, on mettra dans

l'oreille de l'huile d'amandes ameres, qui eſt auſſi fort bonne pour adoucir & ramollir les nerfs en les en frottant un peu chaudement. Si les oreilles ſont boüeuſes & fangeuſes, on y appliquera du ſuc ſeul d'afrodille, ou broyé avec encens, vin, miel & mirrhe, ou du ſuc de cyclamen, & l'huile de genévre eſt bonne pour diſſiper les bourdonnemens d'oreilles.

Pour quelque délire que ce ſoit, & appaiſer l'extrême chaleur des fiévres, il faut appliquer des feüilles recentes d'argentine pilées avec un peu de ſel à la plante des pieds, & en mettre dans la ptiſanne avec du trefle aceteux, ſi le délire n'eſt pas un ſimptôme de fiévre continuë, mais une action dépravée de l'imagination & de la memoire, cauſée pour avoir mangé de la juſquiame, ſolanum, madragore, coriandre verte, & autres choſes ſemblables, ou par la ſuppreſſion des mois, peur, ou par vapeur du charbon, par vieilleſſe, ou perte de ſang ; il faudra purger avec un ſcrupule d'extrait de rhubarbe, & un demi-ſcrupule de reſine de ſcammonée dans une once de ſyrop de capillaires, ou dans un peu d'eau de betoine ; & on prendra aprés cette purgation tous les matins un des mirabolans citrins confit, & deux heures aprés prendre un boüillon de pou-

let, où on aura fait cuire de la bouroche & buglose; & on ne mangera que des viandes de bon suc & du pain de froment bien cuit, en donnant des potions suivant l'humeur dominante.

Pour guerir la phrenesie qui est inseparable d'une fiévre continuë & aiguë, il faudra aller à la cause, & ne rien appliquer de froid sur la tête; parceque repoussant la chaleur au dedans, on y causeroit encore plus de desordre. Il ne faut pas aussi donner d'abord des émulsions des semences froides, mais évacuer & purger l'humeur par des medecines douces, & plusieurs lavemens avec décoction de racine de guimauve, laituë, joubarbe, fraizier, melilot, argentine, mercuriale & parietaire: on mettra dans chaque lavement deux onces de miel de nenuphar, deux onces de miel mercurial, & deux gros de cristal mineral: on en donnera aussi sans miel, ou avec du miel de nenuphar seul. On appliquera sur la tête de la graine d'agnus castus, pilée avec de l'huile & du vinaigre. A l'égard des autres remedes pour la guerir, avec la fiévre qui la cause, on les trouvera dans mon Traité des Fiévres, avec le regime de vivre; ainsi je n'en dirai pas davantage ici.

Pour

Pour les contusions de la tête causées par chûte ou autrement, on fera boüillir de la mie de pain bien menuë dans du gros vin, le remuant toûjours; & quand il sera en consistance d'onguent, on y mettra un peu d'huile d'olive, pour l'appliquer chaudement entre deux linges, & continuer selon la necessité.

Pour la manie qui est une folie avec rage & furie sans fiévre, aprés avoir donné des potions suivant l'humeur dominante qui la cause, on donnera le matin à jeûn jusqu'à une dragme en infusion de la racine d'élebore dans une décoction de pommes de renette, avec un peu de canelle & de sucre.



LIVRE CINQUIE'ME.

Des extrémitez & jointures du corps humain.

HIPPOCRATE appelle les extrémitez ſuperieures, la grande main, & les inferieures, le grand pied. Il diviſe la grande main en trois parties, qui ſont le bras, le coude & la petite main, & le grand pied, en la cuiſſe, en la jambe, & au petit pied.

Le bras que les Anatomiſtes appellent *humerus*, s'étend de la jointure de l'omoplate, juſqu'à celle du coude. Le coude que les Latins appellent *cubitus* & *ulna*, s'étend depuis la jointure du coude juſqu'à la petite main, & la petite main s'étend depuis la fin du coude juſqu'aux bouts des doigts, & ſe diviſe derechef en trois parties, au carpe, au metacarpe, & aux doigts.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de la grand-main.

§. I.

Des Muſcles.

LEs Muſcles de l'omoplate, qui eſt l'épaule, ſont propres ou communs; & comme le bras commence où finit l'omoplate, pour bien comprendre les muſcles du bras, il faut rapporter ceux de l'épaule.

Les communs ſont deux, le tres-large, & le pectoral ou profond, leſquels quoiqu'ils ſervent à faire les mouvemens du bras, s'attachent néanmoins en paſſant à l'omoplate, & aident à la mouvoir.

Les propres ſont quatre, le trapeſe, le releveur propre, le rhomboïde, & le petit dentelé anterieur.

Le trapeſe, comme l'appelle Galien, ou le cuculaire, ſelon Fallope; parceque joint à ſon pareil, il reſſemble à un coqueluchon de Moine, naît de preſque tout l'occiput, des cinq épines inferieures du col, & des huit ou neuf ſuperieures

du dos, & s'insere à la base de l'omoplate, & à son épine, jusqu'à l'acromion qui est l'extrémité de l'apophyse de l'humerus. Ce mot vient de *acros*, *extremus*, & celui d'omoplate de *omos*, épaule, & de *platys*, large; à la difference de l'humerus, que Celse veut être la partie superieure du bras. Et comme ce muscle a differentes origines, & differentes sortes de fibres, il fait differens mouvemens: car la partie qui descend de l'occiput, leve l'omoplate en haut; celle qui vient des épines du col, la tire en derriere, & celle qui sort des épines du dos, la tire en bas.

Le releveur propre sert d'aide au trapezien: il prend son origine de la premiere, deux, trois & quatriéme vertebres superieures du col; & tous ces principes s'assemblans en un, il s'insere par un fort tendon à l'angle superieur de l'omoplate, qu'il tire en haut & en devant.

Le petit dentelé appellé *serratus minor*, parcequ'il est en forme de scie, tire l'omoplate en devant: il sort des cinq côtes superieures avant qu'elles se terminent en cartilages, & s'insere par un tendon qui est en partie charnu, & en partie nerveux à l'apophyse coracoïde.

Le rhomboïde, ainsi appellé, à cause de sa figure, qui est en forme de quarré

oblong, du mot *rhombos*, loſange, tire l'épaule en derriere : il ſort des trois épines des trois vertebres inferieures du col, & des trois ſuperieures du dos : il s'inſere dans preſque toute la baſe externe de l'omoplate, & ſon action eſt aidée par la portion du trapeſe qui vient des épines du col.

Les muſcles du bras ſont neuf : il eſt élevé par le deltoïde & le ſuſépineux ; le deltoïde eſt ainſi appellé, parcequ'il a la figure d'un delta △. On l'appelle auſſi épomis & humeral : il ſort de la moitié de la clavicule, de l'acromion, & de toute l'épine de l'omoplate ; & s'amenuiſant peu à peu, s'inſere par un fort tendon, juſqu'au milieu du bras. Le ſuſépineux eſt ſitué dans la cavité qui eſt au deſſus de l'épine de l'omoplate, & porté par deſſous l'acromion, s'inſere au col du bras qu'il ceint avec un large tendon. Le bras eſt abaiſſé par le tres-large & le grand rond : le tres-large qu'on appelle auſſi *aniſcalptor*, à cauſe qu'il porte la main à l'anus, & grand dorſal, couvre preſque tout le dos : il prend ſon origine des épines de l'os ſacrum, de celles des lombes, & des neuf interieures du dos, & de la partie ſuperieure & poſterieure de l'os ilion, par un principe large & nerveux ;

& montant en haut tout charnu, couvre toutes les fausses côtes, & une partie des vraïes, & en passant s'attache à l'angle inferieur de l'omoplate; le quatriéme est le grand rond, il sort de la partie externe de l'angle inferieur de l'omoplate, & se confond avec le tres-large, & ne faisant ensemble qu'un tendon, s'insere en la partie superieure & interne de l'humerus, un peu au dessous de sa teste, qu'il tire en bas.

La coracoïdien, & le pectoral remuent le bras en devant, le grand pectoral est ainsi appellé, parce qu'il est couché sur la poitrine, on l'appelle aussi pentagone, parce qu'il a cinq angles; il sort de plus de la moitié de la clavicule, de presque tout le sternon, des 5. 6. & 7. côtes vraïes, & s'insere par un fort tendon, à la partie interne & superieure du bras, & le tire en devant. Le bras est remué en arriere par le soû-épineux & le petit rond, & le soû-scapulaire; le soû-épineux sort de la cavité qui est sous l'épine de l'omoplate; il est large & charnu, il remplit tout l'espace qui est sous cette épine, & s'insere par un tendon large & épais, à la partie posterieure & superieure de l'humerus qu'il tire en arriére; le petit rond sort de la cavité qui est sous la côte inferieure de l'omoplate, & se termine

comme le précedent, & pour le même usage, le soûscapulaire ainsi appellé du mot *scapula* épaule, parce qu'il est situé sous l'omoplate, naissant de toute la base interne de l'omoplate ; & la remplissant entierement de sa chair, s'insere par un tendon large & fort, à la partie interne & superieure de l'humerus qu'il fait serrer contre les côtes ; comme quand on porte quelque chose sous le bras, quand ces trois muscles agissent ; ils font un mouvement demi-circulaire, ou le circulaire, parce qu'il est composé de tous les movemens droits & obliques, n'étans pas fait par des muscles particuliers ; mais par tous ceux du bras, quand ils agissent successivement.

Le coude a deux sortes de muscles, les uns pour le fléchir, & les autres pour l'étendre ; ceux qui font la flexion sont le biceps & le brachial interne, le biceps est ainsi appellé, parce qu'il a deux testes, dont l'une vient du bord de la cavité glenoïde de l'omoplate, & passe par la fissure qui est en la teste de l'os du bras ; & l'autre naist de l'apophise coracoïde ; ces deux testes descendant le long du bras se rencontrent environ la partie moïenne d'icelui, où elles s'unissent, & ne font qu'un ventre & un tendon, qui s'insere

à la partie interne du raïon ; le brachial interne eſt couché ſous le biceps, il ſort charnu de la partie ſuperieure & anterieure de l'os du bras, & lui étant fort adherent, il va s'inſerer entre le coude & le raïon, à la partie où ces deux os s'entretouchent.

Le bras eſt étendu par quatre muſcles qui ſont le long, le court, le brachial externe & l'angonus. Le long ſort de la côte ſuperieure de l'omoplate, joignant ſon col, & deſcend par la partie poſterieure du bras, pour s'inſerer à l'olecrane, par une forte aponeuroſe qui eſt commune avec les deux ſuivans ; le court naiſt de la partie poſterieure & ſuperièure de l'humerus & rencontrant le long s'aſſemble avec lui, de ſorte qu'ils ne font qu'un ſeul tendon, qui s'inſere à l'olecrane, qui eſt la partie poſterieure, qu'on appelle la tête du coude, du mot cranion, & olené coude ; le brachial externe que Galien appelle maſſe de chair, naiſt un peu au deſſous de la teſte de l'os du bras, qui eſt la partie poſterieure de l'humerus, & deſcendant ſe confond avec les deux derniers, & s'inſere avec eux à l'olecrane, l'angonus ou anconeus, eſt ainſi appellé, parce qu'il eſt ſitué au derriere du plis du coude que les Grecs appellent *ancon* &

olecrane, c'eſt le plus petit de tous, il naiſt de la partie inferieure, & externe de l'os du bras, que l'on appelle le condile externe, & deſcendant entre le cubitus & le radius, c'eſt-à-dire, le coude & le raïon, s'inſere par un tendon nerveux à la partie poſterieure & latterale du coude, trois ou quatre doigts au deſſous de l'olecrane.

Le raïon auſſi-bien que le coude, a ſes mouvemens propres, qui ſont faits par quatre muſcles, deux pronateurs qui ſont internes, & deux ſupinateurs qui ſont externes, le premier des pronateurs eſt appellé le rond, parce qu'il eſt rond; il ſort de la partie interne de l'apophyſe interne du bras, & deſcendant obliquement de derriere en devant, s'inſere par un tendon membraneux, preſqu'au milieu du raïon. Le deuxiéme des pronateurs s'appelle le quarré à cauſe de ſa figure, il naiſt de la partie inferieure & externe du coude, & va tout charnu tranſverſalement s'inſerer à la partie inferieure & externe du raïon. Le premier des ſupinateurs s'appelle le long, parce qu'il eſt plus long que ſon compagnon, il ſort du bras, trois ou quatre doigts au deſſus de ſon apophyſe externe, & couché tout le long du raïon, s'inſere interieurement

tout charnu à la partie inferieure d'icelui. Le deuxiéme eſt appellé le court, il ſort de la partie externe de l'apophiſe interne du bras, & couché ſur le raïon en tournant au tour, va obliquement s'inſerer en ſa partie ſuperieure & anterieure.

Le carpe qui eſt le poignet, à quatre muſcles, dont il y en a deux flechiſſeurs qui ſont internes, & deux extenſeurs qui ſont externes, le premier des fléchiſſeurs, s'appelle *cubitus internus*, cubital interne & fléchiſſeur inferieur, il ſort de la partie interne de l'apophiſe interne de l'os du bras, & couché interieurement le long du coude, paſſe par deſſous le ligament annulaire, pour s'inſerer à l'os qui ſoûtient le petit doigt. Le deuxiéme des fléchiſſeurs s'appelle *radius internus*, radial interne ou fléchiſſeur ſuperieur; il naiſt du même endroit de l'apophiſe interne de l'os du bras, & deſcendant le long du raïon, paſſe ſous le ligament annulaire, pour s'inſerer au premier os du carpe qui ſoûtient le poûce; le premier des extenſeurs eſt appellé *cubitus externus*, cubital externe ou extenſeur inferieur, il prend ſon origine de l'apophiſe externe de l'os du bras, & porté exterieurement le long du coude, paſſe avec ſon tendon ſous le

ligament annulaire, pour s'inſerer à l'os qui ſoûtient le petit doigt; le deuxiéme eſt le *radius externus*, & extenſeur ſuperieur. On l'apelle auſſi bicornis, il ſort de la partie externe de l'apophiſe externe de l'os du bras, & couché exterieurement le long du raïon, paſſe ſon tendon qui eſt fourchu, ſous le ligament annulaire, pour inſerer une partie à l'os qui ſoûtient le doigt index, & l'autre partie à l'os qui ſoûtient le doigt du milieu, comme il a deux origines & deux inſertions, il y a des Anatomiſtes qui en font deux muſcles, qu'ils appellent le long & le court; ces mêmes muſcles remuënt le poignet obliquement & vers les coſtez quand ils font leurs actions ſucceſſivement & ſeparément, ou bien quand un fléchiſſeur agit avec un extenſeur.

La paûme de la main a deux muſcles, le premier eſt le palmaire, & Riolan appelle le ſecond chair muſculeuſe; le palmaire ſort de la partie interne de l'apophiſe interne de l'os du bras, & couché ſur tous les muſcles internes du coude immediatement au deſſous de la peau, paſſant par deſſus le ligament annulaire, ſe dilate dans la paûme de la main, & s'avance juſqu'à la premiere jointure des os des doigts. Le deuxiéme ſe trouve à la ra-

cine de la main au dessous du mont de la lune qui est une certaine chair musculeuse, laquelle étant fenduë en deux & quelquefois en trois, paroît comme si c'étoient deux ou trois muscles, elle est étenduë dans le fond de la main au dessous du palmaire, il sert pour en amenant l'éminence charnuë qui est vers le petit doigt, vers le thenar rendre la main cave, & former le gobelet de Diogenes.

Les doigts ont plusieurs muscles dont tous les Anatomistes ne conviennent pas du nombre, les uns en mettent vingt-trois, treize communs & dix propres; d'autres plus & d'autres moins, mais le nombre le plus ordinaire est celui qui suit.

Les muscles qui fléchissent les doigts sont deux, le sublime & le profond; le sublime prend son origine de la partie interne de l'os du bras, d'où s'avançant couché sur le profond vers le carpe; il produit quatre tendons qui passent sous le ligament annulaire, & vont s'inserer à la seconde phalange ou rangée des os des doigts, & passant par la premiere, ils s'y attachent si fortement par des filets membraneux, qu'il y a apparence qu'ils aident beaucoup à la fléchir; ces tendons sont troüez pour donner passage à ceux du

profond. Le profond ſort des parties ſuperieures du coude & du raïon, & deſcendant au long d'iceux, ſe diviſe en quatre tendons, leſquels paſſans par deſſous le ligament annulaire,& enſuite par les trous qui ſont aux tendons du muſcle ſublime, & s'attachans par des ligamens membraneux aux os de la premiere & ſeconde phalanges, s'inſerent enfin à la troiſiéme qu'ils fléchiſſent.

Les doigts ſont étendus par un muſcle qu'on appelle extenſeur commun que Du Laurent diviſe en quatre ; il ſort de la partie externe de l'apophiſe externe de los du bras, deſcendant par la partie poſterieure du coude, & parvenu au carpe il ſe fend en quatre tendons qui ſont plats & comme membraneux, leſquels paſſans par deſſous le ligament annulaire, s'inſerent exterieurement à la ſeconde & troiſiéme phalange des os des doigts, pour les étendre en les tirant ver leurs principes.

Le doigt indice, outre le tendon de l'extenſeur commun, à un muſcle particulier qu'on appelle indiqueur, il ſort de la partie moïenne & externe du coude, & paſſant ſous le ligament annulaire, s'inſere en dehors par un tendon fourchu, à la deuxiéme jointure.

Le doigt auriculaire a auſſi ſon extenſeur propre, il naît de la partie ſuperieure du raïon, & couché entre le coude & le raïon, paſſant par deſſous le ligament annulaire, s'inſere par un tendon double exterieurement au petit doigt.

Le mouvement vers les côtez eſt double, l'adduction qui ſe fait quand les doigts ſont menez vers le poûce, & l'abduction qui ſe fait quand on les éloigne; ces mouvemens ſe font par des muſcles particuliers qui n'ont rien de particulier, on les appelle abducteurs, interoſſeux & lumbricaux ou vermiculaires, à cauſe de leur reſſemblance avec des veres de terre; Il y a quatre lumbricaux, & ſix interoſſeux, trois internes & trois externes.

Le poûce a des muſcles particuliers qui le fléchiſſent, l'étendent, l'éloignent & l'approchent des doigts; on les appelle le fléchiſſeur, le long, le court, le thenar & l'antithenar, le thenar forme le mont de venus, prenant ſon origine du premier os du carpe & du ligament annulaire, & s'inſere à la deuxiéme articulation du poûce qu'il éloigne des autres doigts, & les autres n'ont rien de particulier.

Les arteres & les veines ont été rapportées dans le premier & le troiſiéme Livre.

§. II.

Des nerfs de la Main.

IL y a six nerfs qui se répandent par tout le bras jusqu'aux extrémitez des doigts, ils viennent des quatre paires inferieures du col, dont les plus gros rameaux se joignent à la premiere paire superieure du dos, & font ensemble ces six nerfs, dont le premier se perd au muscle deltoïde, & à la peau du bras, c'est le plus petit de tous. Le deuxiéme est premierement porté au muscle biceps, & donne ensuite aussi-tôt un scion au muscle long du coude, & descendu enfin au plis du coude, il se fend en deux rameaux dont le plus petit descendant le long du radius, & le plus gros appuyé de la membrane charnuë le long du cubitus, se vont perdre dans la peau du coude & de la main. Le troisiéme mélé avec le deuxiéme répand ses branches aux muscles du bras, qui est couché sous le biceps, & se termine au poûce, aux doigts indice & du milieu, & aux fléchisseurs des doigts. Le quatriéme qui est le plus gros de tous, descendant par dessous le muscle biceps avec la basilique profonde, & l'artere interne aprés

avoir envoïé des scions aux muscles extenseurs du coude, & à la peau du dedans du bras, il se fend environ l'articulation du coude en deux rameaux, dont l'un se traine selon la longueur du radius,& l'autre du cubitus; le premier aïant produit cinq scions, en donne deux au poûce, deux au doigt indice, un au doigt du milieu, & le dernier finit au carpe. Le cinquiéme étant porté entre les muscles extenseurs du coude & les fléchisseurs, & étant passé par derriere l'apophise interne du bras, & mêlé avec le quatriéme il donne des rameaux au coude, & quand quelqu'un de ces rameaux est pressé en s'appuïant dessus, ou autrement, le bras s'engourdit, il va ensuite se perdre aux doigts en donnant deux branches au doigt auriculaire, deux à l'annulaire, & un à celui du milieu. Le sixiéme & dernier descend le long de la partie interne du bras accompagnant la basilique,& se perd dans la peau du coude & dans la membrane commune des muscles, ainsi il est presque tout cutané.

§. III.

Des Os de la Main.

PAr les os de la main on entend celui du bras, ceux du coude qui ſont deux; les huit du carpe, les quatre du metacarpe & les quinze des doigts, & les ſeſamoïdes.

L'os du bras que Celſe appelle humerus, eſt fait d'un ſeul os, qui eſt grand, fort & cave par dedans pour contenir la moëlle, le bout d'en haut qui eſt le plus gros, s'éleve en une groſſe tête ronde qui entre dans la cavité glenoïde de l'omoplate : Il y a en la partie anterieure de cette tête, une fiſſure ou fente par laquelle, comme par une poulie, paſſe la tête nerveuſe du muſcle biceps fléchiſſeur du coude, qui prend ſon origine de la cavité de l'omoplate, le bout d'en bas de cet os cambre un peu en dedans, & ſe dilate pour la production des deux apophiſes, dont la ſuperieure eſt appellée externe, & l'inferieure interne ou condiloïde, deſquelles naiſſent preſque tous les muſcles du coude & de la main entre ces deux apophiſes; il s'éleve une épiphiſe ronde & longue en forme de poulie que quelques uns appel-

lent troifiéme apophife, au tour de laquelle tournent les corones du cubitus, qui font reçûës dans les cavitez qui font d'un côté & d'autre joignant la poulie, & fervent à la flexion, & à l'extenfion du coude.

Le coude eft fait de deux os, dont celui de deffous qui eft le plus long, eft appellé *cubitus* & le coude, & par les Arabes le grand *focile*, celui de deffus qui eft le plus court eft appellé radius le raïon, parce qu'il reffemble à la navette d'un Tifferant, & les Arabes l'appellent le petit focile. Ces deux os font joints enfemble avec celui du bras, par differentes fortes d'articulations; le coude eft articulé avec lui par ginglyme, & de cette articulation dépendent les mouvemens droits qui font la flexion & l'extenfion, & le raïon par arthrodie, & fait les mouvemens obliques qui font de pronation & de fupination; la pronation eft quand la paume de la main regarde en bas, & la fupination quand elle eft tournée en haut; & comme il faut des têtes & des cavitez pour faire le ginglyme. Il y a en la partie fuperieure du cubitus, deux apophifes pointuës & une cavité; l'apophife anterieure eft la plus menuë & la pofterieure eft la plus groffe, & fe termine en un angle qu'on appelle olecrane, & la cavité s'appelle fygmoïde

à cauſe de la reſſemblance de la lettre C, qui eſt l'ancien ſygma des Grecs ; ainſi les cavitez de l'os du bras qui ſont de part & d'autre, joignant l'épiphiſe faite en forme de poulie reçoivent les deux corones du coude, ce mot vient de coroné, ſummitas, & la cavité ſygmoïde du coude, reçoit les deux apophiſes du bras, & font ainſi le ginglyme ; le coude ſe termine par le bas, en une apophiſe pointuë appellée ſtilloïde, par le moïen de laquelle & d'un cartilage, il eſt articulé par diarthroſe avec le carpe. Le raïon eſt articulé par arthrodie par le bout d'en haut avec le condyle ou apophiſe externe du bras, & il ſe joint par le bas par le moïen d'une épiphiſe avec l'os du carpe, qui regarde le doigt du milieu ; ces deux os ſont contraires en la ſituation de leurs parties & en leur conjonction ; car le coude eſt plus gros par le haut & plus menu par le bas ; & leur raïon au contraire eſt plus gros par le bas, & plus menu par le haut, deplus le coude reçoit le raïon par le haut, & au contraire le raïon reçoit le coude par le bas étant ſeparez l'un de l'autre par le milieu pour faire place aux muſcles.

L'extréme main comprend le carpe, le metacarpe & les doigts.

Le carpe du mot Grec *carpos*, *brachial*, eſt ce que nous appellons le poignet, il eſt

composé de huit os solides & inegaux, qui sont joints si étroitement ensemble par des ligamens & des cartilages qu'ils semblent n'être qu'un seul os ; ils sont disposez en deux rangs, de sorte que le premier qui est articulé avec le coude & le raïon, est fait de trois os, & le deuxiéme qui s'assemble avec les os du metacarpe, est fait de quatre os, & le huitiéme os est hors de rang, on le rapporte neanmoins au premier rang.

Le metacarpe qui vaut autant dire *que post brachial*, est ce que nous appellons la paume, & le dessus ou le dehors de la main ; il est fait de quatre os, longs, grêles & inégaux ; ils ont des apophises en haut & en bas, d'où naissent des ligamens qui affermissent leur articulation ; ils sont un peu gibbeux ou convexes par dehors, & cambres par dedans, & ont une petite cavité pleine de moëlle ; ils s'entretouchent par leurs bouts comme font le coude & le raïon, & sont separez en leur milieu pour faire place aux muscles interosseux.

Les cinq doigts ont chacun trois os disposez par ordre en trois rangs, que les Grecs appellent phalanges, c'est-à-dire *acies & agmina*, d'une base plus large, ils vont en amenuisant, de sorte que le premier est plus long, plus gros & plus large

que le deuxiéme, & le deuxiéme plus que le troiſiéme; ils ſont articulez par ginglyme avec les os du metacarpe,& entr'eux-mêmes; on appelle leurs éminences qu'on void en dehors en leur articulation, condyles, nodi, c'eſt-à-dire noëuds.

Outre tous ces os il y a encore les ſeſamoïdes qui ſont des petits os ainſi appellez, à cauſe de leur reſſemblance avec la graine de ſeſame ou jugiolaine; ils ſervent dit Galien, à renforcer l'articulation des doigts, quelques-uns les appellent auſſi condiles, le nombre en eſt incertain, on en trouve neanmoins ordinairement douze à chaque main, & autant à chaque pied.

L'uſage de la main eſt triple, pour prendre. 2. Pour être le juge de l'attouchement. 3. Pour défendre le corps en repouſſant ce qui le peut offenſer.

Les ongles ſelon Gorraus ſont engendrez de l'excrement de la troiſiéme coction qui ſe fait aux parties ſolides qui compoſent la main & les doigts; ainſi ils croiſſent toûjours par appoſition de matiere, ils n'ont point de ſentiment que par l'irradiation du nerf qui eſt en leur racine, ou comme dit Colombe, le ſentiment n'eſt point au corps de l'ongle, mais au tendon ſur lequel il eſt couché, lequel

s'avance jusqu'au bout du doigt.

Outre les usages communs des ongles, qui sont pour la fermeté des doigts, & pour l'apprehension des corps durs & menus, ils ont des usages particuliers dans la pratique de la Medecine, & on y remarque l'humeur qui domine au corps, car les sanguins les ont rougeâtres, les pituiteux blanchâtres, les mélancoliques noirâtres, & les bilieux pâles & jaunâtres; ils sont aussi utiles à plusieurs Artisans, & aux Chirurgiens dans plusieurs sortes d'operations.

§. IV.

Des maladies des Mains.

LE tremblement arrive ordinairement aux mains par la foiblesse des nerfs, laquelle vient par le defaut des esprits animaux, comme il arrive par le grand âge, maladie, grand travail spirituel ou corporel, intemperie de tout le corps, ou du cerveau, ou enfin par les débauches: Quand on aura connu la cause de ce tremblement, il faudra garder un regime de vivre convenable, & tremper ses mains dans de l'eau de sureau, ou de sauge, & boire le matin à jeun, deux on-

ces de vin de rômarin, ou prendre huiles laurin, de ruë, & de sauge parties égales, qu'on mêlera avec bon vin, les y laisser dix jours entiers, puis les distiller par alambic pour en frotter les mains.

Pour les fissures & rimes des mains, & des levres, c'est-à-dire, qui sont gercées crevacées de froid ou de vent; on amplira une grosse rave qu'on aura creusé, d'huile d'olive, & la couvrir de ce qu'on en aura ôté, & l'envelopper d'étouppes moittes & la mettre sous les cendres chaudes avec petits charbons allumez pendant une demi-heure, l'aïant retirée du feu, on coulera l'huile & on exprimera la rave pour s'en servir au besoin, ou faire fondre de la cire jaune neuve, la retirer du feu quand elle sera fonduë, & verser dans le vaisseau de l'huile d'amandes douces pour en faire onguent & emplâtre.

Pour les absez qui viennent au bout des doigts qu'on appelle panaris ou maux d'avanture, qui causent quelquefois la fiévre; on y appliquera en forme de cataplasme l'ortie morte recente broïée, ou des feüilles d'ozeille ronde avec un peu de beurre frais, qu'on enveloppera avec une feüille de poirée, pour les faire cuire sous la cendre chaude, & l'appliquer ensuite en forme de cataplasme.

Pour la goutte des mains, qu'on appelle chiragre, comme qui diroit capture, & prise des mains de *cheir*, main, & *agra*, prise; aprés avoir donné des potions & remedes interieurs selon l'humeur dominante qui la cause, on trempera des linges dans l'eau distillée de fleurs de sureau, ou des morceaux d'écorce interieure de sureau, pour les appliquer sur la douleur.

Pour les démangeaisons des mains, aprés les remedes généraux, on les étuvera avec vin rouge, dans lequel on aura fait boüillir de la sauge. A l'égard des porreaux, dartres & autres maux de cette nature; j'en ai parlé en traitant des infections de la peau.

Pour toutes sortes de plaïes de la tête, du corps, des mains & des autres parties; faites emplâtre avec gomme élemi deux onces, terebenthine de Venise deux onces, huile de laurier deux onces, sang de dragon demi-once, cire blanche fonduë, pour incorporer le tout ensemble, & s'en servir sans tente ni charpie.

L'onguent de Bauquemare étant fort experimenté pour toutes sortes de plaïes, morsures, contusions, chancres, nerfs coupez, écroüelles, apostémes, ulceres, hemorroïdes, brûlures, tumeurs chaudes

ou froides, fiſtules, mal de dents, rhumatiſme, & maux de mammelles, je le rapporterai ici pour le bien & l'utilité du Lecteur, quoiqu'il ſoit rapporté dans le premier Tome.

Il faut avoir un pot de terre neuf verniſſé, mettre dedans une livre de bonne huile d'olive, que l'on fera cuire ſeule à tres-petit feu pendant une demie-heure, la remuant ſouvent; aprés quoi on y mettra quatre onces de ceruſe bien pulveriſée, que l'on fera cuire à petit feu pendant une heure, la remuant ſouvent: on y mettra enſuite quatre onces de litarge d'or bien pulveriſées, que l'on fera encore boüillir pendant une heure en remuant toûjours; puis on y mettra quatre onces de poids de Bourgogne, que l'on laiſſera cuire un quart-d'heure à petit feu, & ſans remuer; enſuite on y mettra une livre de cire neuve coupée par petits morceaux, qu'on laiſſera boüillir pendant demie-heure à petit feu en remuant ſouvent; aprés quoi on retirera le pot de deſſus le feu, & on y mettra auſſi-tôt, verſant peu à peu, quatre onces de myrrhe concaſſée & la plus onctueuſe que l'on pourra trouver, & remuer toûjours juſqu'à ce que le tout commence à ſe refroidir; & lorſque l'onguent commencera à ſe prendre, on

en fera des rouleaux, que l'on envelopera de papier pour le garder au beſoin, & ne s'en pas ſervir que quatre jours aprés qu'il aura été fait. On s'en ſert ſans tente ni charpie, en mettant peu ſur les emplâtres. Quand il n'y a que tumeur, ou douleur, l'emplâtre peut ſervir cinq ou ſix jours; mais aux plaïes, chancres & ulceres, il faut changer tous les jours d'emplâtre.

Ceux qui n'aiment pas les onguents, ſe ſerviront d'huile de primevere pour guerir toutes ſortes de contuſions, meurtriſſeures, plaïes malignes, douleurs & points qui prennent aux épaules, aux cuiſſes ou ailleurs, pour les inflammations & enflures des bleſſures, & contre la paraliſie qui commence, on en frotte ſoir & matin la partie. Cette huile ſe fait en mettant beaucoup de fleurs de primeverre dans une bouteille de verre remplie d'huile d'olive, que l'on expoſera au Soleil pendant ſix ſemaines, pour s'en ſervir au beſoin.

CHAPITRE DEUXIE'ME.

Des parties du grand pied.

NOus entendons avec Hyppocrate, par le grand pied, la cuisse, la jambe, & le petit pied.

§. I.

Des Vaisseaux du pied en general.

LEs arteres & les veines aïant été décrites au premier & troisiéme Livre, il ne reste plus qu'à parler des nerfs.

Les nerfs qui sont les organes du sentiment, sont des corps longs, ronds & blancs, envelopez de deux membranes faites de la dure & de la pie-mere, & composez de plusieurs fibres qui viennent toutes des glandes de la substance corticale du cerveau & du cervelet, & qui étant unies ensemble, font la moëlle allongée dans le cerveau, & la moëlle de l'épine dans les vertebres, comme il a été expliqué au quatriéme Livre : Et comme le cerveau ne peut pas fournir de nerfs au pied, il en reçoit de l'épine. Du Laurent

en fait ſortir pour cet effet ſix paires de l'os ſacrum, Riolan n'en met que quatre: mais comme nous en avons trouvé ſept, nous rapporterons la diſtribution qui s'en fait au pied, ſelon les dernieres découvertes, en cette maniere.

Les plus gros rameaux des trois paires inferieures des lombes, & ceux des quatre ſuperieures de l'os ſacrum, ſe joignent les uns aux autres en deſcendant en bas, & forment les nerfs qui vont aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds, & tous enſemble font quatre branches de nerfs, dont il y en a deux qui ne paſſent pas les cuiſſes; une finit dans la jambe, & la derniere va juſqu'au pied: la premiere qui va aux cuiſſes vient de la troiſiéme & quatriéme paire des lombes, & ſe termine au deſſous du genou: la ſeconde ſort d'entre la quatriéme & cinquiéme vertebre des lombes, & paſſant par le trou qui eſt à la fin de l'os pubis, ſe perd dans la peau des aînes: la troiſiéme branche ſortant auſſi de la troiſiéme & quatriéme paire des lombes, deſcend par les aînes à la cuiſſe, & envoye un rameau conſiderable qui accompagne la ſaphene juſqu'à la malleole interne où il ſe termine: la quatriéme & derniere branche eſt la plus dure, la plus groſſe & la plus longue de toutes: elle eſt faite des

quatre nerfs ſuperieurs de l'os ſacrum, qui joints enſemble, font un gros nerf qui eſt le crural, lequel paſſant proche l'éminence de l'iſchion, deſcend au jarret, où il ſe fend en deux gros rameaux, dont l'externe va de-là à la partie exterieure du pied, & aux muſcles du peroné; & ſe reflêchiſſant vers la cheville externe, s'y termine. L'interne, qui eſt le plus gros, deſcend le long de la jambe aux muſcles du pied, & ſe termine à la plante du pied & à tous les orteils, par deux rameaux qu'il leur donne à chacun.

§. II.

Des Muſcles du grand pied.

De ces Muſcles, les uns ſervent à mouvoir la cuiſſe, les autres la jambe, les autres le petit pied, & les autres les orteils.

La cuiſſe a differens mouvemens: quand elle les fait en devant vers l'aîne, on appelle ce mouvement fléxion: en derriere quand elle ſe porte vers le bas, on l'appelle extenſion, en dedans adduction, en dehors abduction, & en rond circulaire.

Les muſcles qui la fléchiſſent ſont trois: le premier appellé lombaire & *pſoas*, eſt

ſitué dans l'épigaſtre, & couché ſur les corps des vertebres des lombes : il prend ſon origine des apophiſes tranſverſes des deux vertebres inferieures du dos ; & étant porté par deſſus la face interne de l'os ilion, il va s'inſerer au petit trocanter. Ce muſcle eſt la chair la plus tendre des alloyaux, qu'on appelle le filet. Le deuxiéme, appellé iliaque, ſortant de la cavité qui eſt en la partie interne de l'os ilion, & ſon tendon s'uniſſant avec celui du lombaire, ils n'en font qu'un, & s'inſere en devant au petit trocanter. Le troiſiéme qu'on appelle *pectineus*, ſort de la partie ſuperieure de l'os pubis, & s'inſere en devant un peu au deſſous du petit trocanter à l'os de la cuiſſe.

Il y a auſſi trois extenſeurs, qu'on appelle feſſiers, parcequ'ils font les feſſes. Le premier eſt exterieur : on l'appelle le grand feſſier : il fait la plus grande partie de la feſſe, & eſt le plus épais de tous ceux du corps : il ſort du coccyx, des épines de l'os ſacrum, & de la côte de l'ilion, & s'inſère quatre doigts au deſſous du grand trocanter à l'os de la cuiſſe. Le deuxiéme s'appelle feſſier moïen, parcequ'il eſt moïen en grandeur & en ſituation : il ſort de la partie poſterieure de l'os ilion, & s'inſere trois doigts au deſſous

du grand trocanter. Le troisiéme eſt le petit feſſier ou feſſier interne, étant ſorti de la même face de l'os ilion : mais plus bas, s'inſere à une petite cavité qui eſt à la racine du grand trocanter.

L'adduction ſe fait par le triceps en approchant une cuiſſe vers l'autre, & l'affermiſſant, comme dit Riolan, qui l'appelle auſſi quadriceps, parcequ'il a trois ou quatre têtes, dont la premiere ſort de la partie ſuperieure & externe de l'os pubis, la ſeconde de la partie moïenne du même os, & la troiſiéme de la partie inferieure de cet os, & s'inſere en la ligne poſterieure de la partie interieure de l'os de la cuiſſe, mais en differens endroits : car la premiere s'inſere au milieu, la ſeconde un peu au deſſous du col, & la troiſiéme par un tres-fort tendon s'avance juſqu'au bout. Il y a des Anatomiſtes qui en font trois muſcles differens, à cauſe de ſes origines & inſertions differentes : c'eſt par leur moïen que l'on ſerre les cuiſſes l'une contre l'autre ; c'eſt pourquoi on les appelle les deffenſeurs du pucelage.

L'abduction eſt faite par quatre muſcles qui meinent la cuiſſe en dehors, dont le premier vient de la partie inferieure & externe de l'os ſacrum, & s'inſere à une petite cavité qui eſt à la racine du grand

trocanter : on l'appelle piramidal & piri-forme, parcequ'il est comme une petite poire en piramide. Le deuxiéme de la tuberosité de l'os ischion du côté externe, & s'insere à la partie posterieure & externe du grand trocanter : on l'appelle le quarré, parcequ'il a quatre angles. Le trois & quatriéme s'appellent les gemeaux étant égaux en tout : ils sortent des deux petites éminences qui sont à la partie posterieure de l'ischion, & s'inserent à la racine du grand trocanter : ils sont separez par le tendon de l'obturateur interne.

Le mouvement circulaire de la cuisse se fait par les deux obturateurs, dont le premier est l'externe, qui sort de la circonference externe du trou ovalaire qui est en l'os ischion ; & se repliant autour du col de l'os de la cuisse, comme par une poulie, est porté par dessous le deuxiéme des gemeaux à la cavité du grand trocanter, & sert à tourner la cuisse en rond vers le dedans. Le deuxiéme qui est interne, vient de la circonference interne de ce trou ovalaire, & son tendon passant au milieu des deux gemeaux par la sinuosité qui est entre la tuberosité & l'acetable ; c'est-à-dire, la boëte de l'os ischion, s'insere à la cavité du grand trocanter, & tourne la cuisse en rond vers le dehors :

on les appelle obturateurs, du Verbe *obthuro*, qui signifie clore & étouper; parcequ'ils bouchent le trou de l'os ischion d'où ils sortent, & remplissent la cavité du grand trocanter où ils s'inserent.

La jambe aïant son os articulé avec celui de la cuisse par ginglyme, n'a que deux mouvemens, la fléxion & l'extension; parceque le ginglyme, dit Riolan, n'en doit pas faire davantage : mais cette articulation étant lâche, elle permet que la jambe soit portée en dedans & en dehors.

Il y a onze muscles à chaque jambe, dont les fléchisseurs sont quatre, que Sylvius appelle posterieurs. Le premier qui est le demi-nerveux, sort de la tuberosité ou éminence de l'ischion, & s'insere à la partie superieure & posterieure de l'os de la jambe appellé *tibia*. Le deuxiéme est le demi-membraneux, qui sort par un principe nerveux & membraneux de la même tuberosité, & s'insere par un large tendon au même endroit que le premier. Le troisiéme est le biceps, ainsi apllé, parcequ'il a deux têtes, dont l'une vient de la même tuberosité de l'ischion, & l'autre de la partie posterieure & moïenne de l'os de la cuisse qu'on appelle *femur*, & porté par le dehors de la cuisse. Quand

il vient au milieu d'icelle, il devient fort charnu, & s'inſere par un ſeul tendon à la partie ſuperieure & poſterieure de l'épiphiſe ſuperieure du peroné. Le quatriéme eſt le greſle poſterieur : il eſt nerveux & ample, & prend ſon origine de la partie anterieure & inferieure de l'os pubis; & deſcendant par le dedans de la cuiſſe, inſere ſon tendon à la partie ſuperieure & interne de l'os de la jambe. Il y a des Anatomiſtes qui mettent ce muſcle au nombre des adducteurs, & n'en mettent que trois fléchiſſeurs.

Les muſcles qui font l'extenſion de la jambe ſont auſſi quatre, dont le premier eſt le greſle droit : il ſort de la partie anterieure & inferieure de l'os ilion, & s'inſere à la partie ſuperieure & anterieure du tibia. Les ſecond & troiſiéme ſont appellez vaſtes, à cauſe de leur maſſe & groſſeur, dont l'un eſt externe & l'autre interne : l'externe ſort nerveux de la racine du grand trocanter qu'il environne, & l'interne ſort de la racine du petit trocanter, & vont s'inſerer à la partie ſuperieure & anterieure du tibia. Le quatriéme appellé crural eſt attaché à l'os de la cuiſſe, & ſort de la partie anterieure de l'os de la cuiſſe, entre les deux trocanters, & s'inſere avec les trois precedens. Ces

quatre muſcles s'uniſſent enſemble vers le genouïl, & ſe terminent en un ſeul tendon; lequel aprés avoir embraſſé & envelopé le genoüil & la rotule, s'inſere fort au large à la partie ſuperieure & anterieure du gros os de la jambe, & ſert au genouïl de ligament.

Le neuviéme muſcle, appellé le long, amene la jambe en dedans: il eſt le plus long de tous ceux du corps: on l'appelle auſſi le coûturier, parcequ'il fait plier la jambe en dedans comme font les coûturiers: il ſort de la partie ſuperieure & anterieure de l'épine de la côte de l'os ilion; & deſcendant obliquement par le dedans de la cuiſſe, s'inſere à la partie ſuperieure & interne de l'os de la jambe, qui eſt le tibia. Il y en a qui lui donnent pour compagnon le greſle poſterieur, dont nous avons parlé au nombre des fléchiſſeurs.

La jambe eſt portée en dehors par les dix & onziéme muſcles appellez abducteurs, dont le premier eſt le poplité ou jarretier: il ſort de la partie inferieure de l'apophiſe externe de l'os de la cuiſſe qui eſt le femur; & paſſant par la cavité du jarret, va obliquement de dehors en dedans, s'inſerer à la partie ſuperieure & interne de l'os de la jambe, qui eſt le tibia. Le ſecond & dernier appellé membraneux

& *fascia lata*, c'est-à-dire, bande large, sort charnu de l'épine superieure & externe de l'os ilion, & devenu tout membraneux, descend obliquement pour s'inserer à la partie superieure & externe du petit os de la jambe qui est le peroné, ou plutôt en couvrant tous les muscles de la cuisse & de la jambe, il s'avance jusqu'à l'extrémité du pied.

Le tarse, c'est-à-dire, le pied, a deux muscles qui le fléchissent, le jambier ou tibial, & l'épronier ou *peronæus* : le premier sort de la partie superieure & anterieure de l'os de la jambe tibia; & descendant exterieurement le long de cet os où il est attaché, étant parvenu environ au milieu, il se termine en un tendon, lequel passe par dessous le ligament annulaire, & se fend en deux, & en insere une portion au premier os innominé, que les Modernes appellent cuneiforme, & l'autre s'avance à l'os du metatarse qui soûtient le pouce. Le second qui est l'épronier, sort de la partie moïenne & externe du peroné, qui est le petit os de la jambe; & descendant le long d'icelui, passe avec son tendon par la fissure de la malleole externe, pour s'inserer à l'os du metatarse qui soûtient le petit doigt.

L'extension de la jambe se fait par six

muſcles, dont les deux premiers s'appellent gemeaux, l'un externe & l'autre interne : l'externe ſort du condyle externe, & l'interne du condyle interne de l'os de la cuiſſe ; & deſcendant par le derriere de la jambe, s'uniſſent & ne font qu'un même ventre fort charnu, qui fait une partie du gras ou mollet de la jambe, & enſuite ſe termine en un fort tendon, pour s'inſerer à la partie poſterieure & ſuperieure de l'os du talon appellé *calcaneum*. Le troiſiéme eſt le ſolaire, ainſi appellé, parcequ'il reſſemble à une ſole : il eſt caché ſous les gemeaux, il eſt large & épais, & ſort de la partie ſuperieure & poſterieure des os de la jambe, tant du tibia que du peroné ; & deſcendant, confond ſon tendon avec celui des gemeaux, & va s'inſerer à l'os du talon. Le quatriéme eſt le plantaire qui eſt greſle, & caché entre les gemeaux & le ſolaire : ſort charnu du condyle externe de l'os de la cuiſſe ; & faiſant un tendon fort greſle & fort long, deſcend par le derriere de la jambe, & ſe confond avec les trois autres ; de ſorte qu'ils ne font tous quatre qu'un même tendon, qui s'inſere à la partie poſterieure de l'os du talon, & qui s'appelle le tendon d'Achiles, à cauſe qu'Achiles eſt mort d'une plaïe qu'il y avoit reçûë ; auſſi les bleſſures en

sont-elles fort dangereuses. Le cinquiéme est le jambier posterieur ; il sort de la partie superieure & posterieure de l'os de la jambe ; & attaché tout le long de cet os, passe deux tendons par la fissure qui est à la malleole interne, dont il en insere un à la partie interne de l'os naviculaire ou scaphoïde, & l'autre au premier os innominé qui regarde le pouce. Le sixiéme & dernier de la jambe, est l'épronier posterieur, qui naît de la partie posterieure & superieure du peroné ; & porté par la fissure de la malleole externe avec l'épronier anterieur, avance son tendon, pour s'inserer à l'os cyboïde, & plus loin sous la plante du pied à l'os du metatarse. Quand ces muscles agissent ensemble, ils font la fléxion ou l'extension : mais quand ils agissent separément, ils font l'adduction ou l'abduction.

Les orteils ou doigts du pied ont vingt-deux muscles pour faire leurs mouvemens. Les quatre petits sont fléchis par le profond & le sublime : le profond sort de la partie posterieure & superieure du peroné ; & étant porté sous la malleole interne par la sinuosité du *calcaneum*, il fait quatre tendons, lesquels passant par les trous du sublime, vont s'inserer aux os de la derniere jointure des orteils. Le sublime

eſt ſitué à la plante du pied, & ſortant de la partie inferieure & interne de l'os du talon, & diviſé en quatre tendons troüez, s'inſere aux quatre os du deuxiéme rang des quatre doigts.

Ils ſont étendus par le long & le court: le long s'appelle auſſi extenſeur commun; il ſort de la partie anterieure & interne de l'os de la jambe, par l'endroit où il ſe joint avec le peroné, deſcendant enſuite le long du peroné; & paſſant par deſſous le ligament annulaire, il s'avance aux quatre articulations des quatre doigts, pour les étendre tous quatre enſemble. Le court eſt auſſi appellé *pedius*, lequel étant ſorti de l'os du talon & de la partie ſuperieure & exterieure de l'aſtragale, s'inſere par ſes quatre tendons aux os du premier rang des quatre orteils.

Ils ſont amenez par les quatre lumbricaux, leſquels naiſſent de la maſſe de chair qui eſt à la plante du pied, & s'uniſſent par leurs tendons avec les tendons des interoſſeux internes, & s'inſerent à la partie ſuperieure & laterale des orteils.

Ils ſont emmenez par huit appellez interoſſeux, dont il y en a quatre externes & quatre internes, leſquels naiſſans des os du tarſe, & rempliſſans les eſpaces d'entre ceux du metatarſe, s'inſerent latera-

lement aux os du premier rang ; ils ſervent auſſi un peu à la fléxion. Le petit orteil a un emmeneur particulier, qui ſort du cinquiéme os du metatarſe ; & étant couché exterieurement ſur cet os, va s'inſerer aux os de la premiere & de la ſeconde jointure. Il y en a encore un, lequel étant ſorti de la partie interne du premier os du pouce, s'inſere aux rangs du doigt indice, pour le mener vers le pouce.

Le pouce ou gros orteil a ſes muſcles particuliers, qui font la fléxion, l'extenſion, l'adduction & l'abduction. Il eſt fléchi par un muſcle, qui naiſſant tout charnu du peroné, & s'avançant par la malleole interne à la plante du pied, s'inſere à l'os de la derniere jointure. L'extenſeur ſort de la partie externe du tibia ; & ſe traînant par le deſſus du pied, s'inſere à la partie ſuperieure du gros orteil. Il eſt tiré en dedans par le thenar, lequel étant couché exterieurement ſur l'os du metatarſe qui eſt ſous le gros orteil, s'inſere au deuxiéme os d'icelui. Il eſt tiré en dehors vers les orteils par l'antithenar, qui ſort du ligament de l'os du metatarſe qui eſt ſous le petit doigt ; & s'avançant obliquement pardeſſus les autres os, s'inſere interieurement par un fort tendon à la premiere jointure.

§. III.

Des Os du grand Pied.

LE grand pied comprenant la cuiſſe, la jambe, & l'extreme pied; nous commencerons par l'os de la cuiſſe.

L'os de la cuiſſe qu'on appelle auſſi femur, eſt unique, il eſt le plus grand & le plus long de tous les os du corps; il eſt beaucoup cave pour être plus leger & contenir la moëlle; il eſt rond & droit, non exactement neanmoins, cave pardevant & par dehors il eſt gibbeux, & par derrier & par dedans il eſt un peu cambre; il a au bout d'en haut une groſſe tête ronde qu'Hipocrate appelle arthron, au deſſous de cette tête l'os eſt plus menu, & s'appelle cervix ou col, d'où ſortent deux apophiſes, dont l'une eſt appellée le grand troncanter ou ratateur qui eſt exterieur, & l'autre le petit trocanter qui eſt interne; ce mot trocanter vient du Verbe Grec *trochazo* qui ſignifie rouler, ou de *trochos* roüe, ou enfin de *trecho*, je cours, parce qu'ils ſervent beaucoup au mouvement de la cuiſſe qui ſe fait par les muſcles qui s'attachent à ces apophiſes, qui ſont auſſi épiphyſes, & ſe ſe-

parent facilement aux enfans, le bout d'en bas avant que de se fendre en deux têtes, se grossit & dilate peu à peu, pour leur donner une baze ample & large, de ces deux têtes, l'interne est plus grosse, & l'externe plus large & plus plate. Il y a aussi entre ces deux têtes une cavité, & c'est par le moïen de ces deux têtes, & de cette cavité, que l'os de la cuisse s'articule par ginglyme avec celui de la jambe, dautant que la cavité de l'os de la cuisse reçoit l'apophyse de l'os de la jambe, & les deux cavitez de l'os de la jambe reçoivent les deux têtes ou apophyses de l'os de la cuisse.

La jambe est faite de deux os, & le plus grand retenant le nom du tout est appellé des Latins *tibia*, & des Arabes le grand focile; il est articulé en haut par ginglyme, avec le bout d'en bas de l'os de la cuisse, & par le bout d'en bas, il diminuë peu à peu, & se termine en une épiphyse prominente & gibbeuse, qu'on appelle la malleole ou la cheville interne; cet os fait un angle long & aigu par devant que les Grecs appellent *acanta*, les Latins *spina* épine, & est presque toute triangulaire. L'autre os qui est le plus petit, est appellé des Grecs *peroné*, des Latins *fibula*, des Arabes le petit focile, qui est ce que nous

appellons l'os de l'éperon, le bout d'en haut ne monte pas jusqu'au genoû, & le bout d'en bas fait une apophise qu'on appelle la malleole ou la cheville externe ; ces deux os aussi-bien que le coude & le raïon sont contigus en leur extremité, car le peroné reçoit par le haut dans sa cavité, la tuberosité du tibia, & le tibia reçoit par bas dans sa cavité l'éminence du peroné ; mais ils sont separez par leur milieu, pour faire place aux muscles.

Il y a encore un os que les Grecs appellent *mylé*, les Latins *mola* & *rotula*, qui est la palette ou molette du genoû ; cet os est couché sur l'articulation qui est commune à la cuisse & à la jambe, pour affermir cette articulation du genoû, afin qu'en marchant par des lieux roides en pente, ou qu'en fléchissant fort le genoû il ne se fasse luxation en devant ; cet os est par tout enduit de cartilage, dense & lissé par dedans, & rare & spongieux par dehors, pour recevoir plus aisement sa nourriture, & pour l'insertion des tendons dont il est couvert, sa figure est comme celle d'un écusson ou d'un petit plat, il est convexe & relevé en dehors, & il embrasse par dedans par certaines cavitez propres pour cela, les parties éminen-

tes des os qu'il couvre, & par une longue éminence qui ressemble à la bosse d'un bouclier ; il s'insinuë dans la capacité qui est entre les os de la cuisse & de la jambe, il est vague & mobile afin de ne pas nuire au mouvement de cette jointure, il est attaché au femur & au tibia, non seulement par les tendons des muscles, mais il est aussi tenu ferme en son lieu par des ligamens propres.

Le pied comprend le tarse, le metatarse & les orteils.

Le tarse a sept os, dont le premier est appellé des Grecs *astragalos* astragale, en Latin *talus*, qui est le talon, la partie superieure de cet os est cave en son milieu, & relevée de bords comme une poulie, il reçoit le tibia & est embrassé de tous côtez par les deux malleoles, c'est sur cette articulation que le pied fléchit & s'étend, & il est mené vers les côtez, dit Galien, par l'articulation de cet os avec le scaphoïde ou naviculaire, la partie inferieure & basse de l'astragale ou talon est fort inégale, tantôt elle est cave, & tantôt convexe.

Le second os du tarse est le calcaneum que les Grecs appellent *pterna*, c'est-à-dire *calx* en Latin, qui est le dessous du talon,

c'eſt le plus grand & le plus gros des ſept, il eſt aſſis ſous l'aſtragale auquel il eſt articulé, & avec le ciboïde par ginglyme, il reçoit l'implantation des trois tendons forts & larges qui font la corde,& ſortent du muſcle ſolaire & des deux gemeaux.

Le troiſiéme eſt appellé des Grecs *ſcaphoïde* à cauſe qu'il reſſemble à une naſſelle du mot *ſcaphé navicula*, & on l'appelle auſſi l'os naviculaire ; il a une cavité aſſez profonde qui reçoit la tête de l'aſtragale, & a en ſa partie convexe trois ſuperficies cubiques fort peu élevées, auſquelles s'appliquent trois des os du metatarſe.

Le quatriéme eſt appellé des Grecs *cyboïde* ou *cuboïde* du *cybos*, *cubus*, c'eſt-à-dire, quarré de tous coſtez comme un dez à joüer, aïant ſix faces fort inégales, dont l'interne ſemble être double, les Latins l'appellent *os teſſeræ*, à cauſe de cette figure de dez.

Les trois autres n'aïant point de noms propres, Galien & Fallope les appellent de leurs figures de coins, *calcoeides*, & *cuneïformes*

Le metatarſe eſt ainſi appellé des Grecs, de *meta* qui ſignifie ce qui ſuit, & eſt aprés quelque choſe comme ici metatarſe ſignifie ce qui ſuit le tarſe, c'eſt-à-dire la plante du pied, on l'appelle auſſi *pedion*, & les

Latins *planta*, il eſt compoſé de cinq os qui ſont diſpoſez en une rangée, & fort étroitement attachez enſemble, afin de rendre le pied plus ferme & plus aſſuré en marchant. La ſtructure du metatarſe eſt ſemblable à celle du metacarpe, les extremitez de ces os ſont plus groſſes, & comme noüeuſes, & ont des apophiſes qui ſont enduites de cartilages; ils ſont articulez par leur partie inferieure avec les os du tarſe par arthrodie, fort proches les unes des autres; ils s'écartent enſuite peu à peu, de maniere qu'ils ſont plus éloignez les uns des autres auprés des orteils, que du tarſe; ils font une cavité profonde en la plante du pied, qui s'agrandit par l'avancement du calcaneum, afin que les tendons nerveux des muſcles qui vont aux orteils, ne ſoient pas preſſez ni foulez en marchant.

Les os des doigts du pied ſont quatorze, diſpoſez en trois rangs, à l'exception du poûce qui n'a que deux os & deux jointures, & les quatre autres doigts ont chacun trois os & trois jointures, ces os ſont joints enſemble par ginglyme, & ſont plus courts que ceux des doigts de la main, convexes par deſſus, & caves par deſſous. Il y a aux jointures des doigts du pied, comme aux jointures des doigts de la main

pour en affermir les articulations, & en empêcher la dislocation des osselets qu'on appelle sesamoïdes qui sont solides & ronds, mais un peu applatis & cachez sous les tendons des muscles qui fléchissent ou étendent les doigts, comme il a été expliqué en parlant des os de la main.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des Maladies du grand Pied ou extremitez inferieures, & des jointures.

LES Grecs appellent la maladie des jointures *arthritis*, du mot *arthron*, *articulus*, jointure, articulation ou extrémité de l'os, c'est ce que nous appellons communément la goutte en general, car la goutte d'une partie particuliere à un nom particulier, comme si la goutte est au dessous du coude, on l'appelle chiragra comme il a été dit en parlant des maladies de la main, la goutte du pied, c'est à dire au dessous du genoû, s'appelle podagre de podon pied & agra, prise & capture ; si la douleur est dans la cuisse on l'appelle *ischias*, sciatique, à cause de l'os ischion : Si enfin les douleurs de la goutte sont dans d'autres parties, on l'appelle

arthritis, comme il a été dit.

La goutte peut être caufée par toutes fortes d'humeurs , quoique les unes les caufent plûtôt que les autres, fuivant la facilité de leurs cours & fluxion ; fi elle eft caufée par l'abondance du fang, les parties affectées s'enflent , deviennent rouges , s'échauffent avec douleur pulfative reprefentant un phlegmon , laquelle neanmoins , à caufe de la benignité de l'humeur ne refifte pas beaucoup aux remedes & s'adoucit facilement.

Si la goutte vient de la bile jaune , la tumeur eft plus legere , la couleur eft tirant fur le jaune, la douleur & la chaleur eft plus grande,& comme elle prend plus vîte, & eft tout d'un coup dans le mouvement, la guerifon s'en fait plus promtement, d'autant plus même que les douleurs font grandes.

La goutte eft rarement caufée par la pituite fincere & pure , à moins qu'elle ne foit aidée des autres humeurs ci-deffus declarées , & qu'elles ne lui fervent de vehicule , parce qu'étant froide elle eft fort lente, & n'eft pas propre pour le mouvement , & étant épaiffe elle fait par fa tenacité , obftruction à fes propres voïes, & bouchant par fa vifcofité les conduits; il faut qu'elle demeure attachée & arrêtée

milieu de son cours, quand elle s'amasse dans la jointure, devenant lors plus froide & plus épaisse par elle-même ; elle fait bien une tumeur, mais molle, œdemateuse, & sans douleur, laquelle finit & se passe en peu de tems, mais elle revient bien-tôt, ce qui cause aussi fort souvent des tufs, & nodus dans les jointures.

L'humeur mélancolique pure & sincere, ne cause par fluxion aucune maladie dans les jointures, parce qu'aïant une qualité froide & seche, elle est contraire à ces sortes de maladies.

La fluxion essentielle qui cause premierement & par elle-même la douleur des jointures, vient des parties exterieures de la tête, même hors du crane, & non pas des parties internes, parce que les vapeurs & excrémens fuligineux, étant portez de la masse du sang, du ventricule & des autres parties inferieures continuellement à la tête, comme à une couverture mise à une maison remplie de fumée ; de ces excrémens, ceux qui sont pituiteux ou sereux ne pouvant transpirer à cause de la densité & épaisseur de la peau où il y a des cheveux, s'assemblent & s'épaississent remplissent & demeurent dans cette région, jusqu'à ce qu'étans poussez par leur

propre abondance ou irritez par quelque legere cauſe externe , ils tombent & ſe precipitent en bas ; les humeurs pituiteuſes & ſereuſes paſſent & degouttent dans cette fluxion par les endroits larges & amples ſous la peau , juſqu'à ce qu'elles ſoient diſperſées çà & là, ou qu'elles ſoient parvenuës & reçûës dans des receptacles propres , comme eſt la liaiſon des jointures qui ſe trouve trop relâchée , à cauſe de ſa molleſſe , & ne peut par ſa foibleſſe reſiſter à la fluxion , & abondance de ces humeurs qui s'amaſſent & augmentent par l'imbecillité du cerveau & de la tête, & par l'intemperie froide & humide, ſoit qu'elle ſoit naturelle , ou qu'elle ſurvienne par accident.

Enfin la cauſe de cet amas dans la partie ſouffrante, eſt la foibleſſe des jointures qui ſe trouve avec d'autres incommoditez & d'autres cauſes , comme l'aſſitude , relâchement des ligamens & des membranes , & la grandeur des voïes & conduits ; cette foibleſſe vient quelquefois des parens,ou d'autres cauſes qui lâchent, étendent , amolliſſent & fatiguent les jointures , comme l'uſage trop frequent de Venus & des bains , l'attachement & la contention violente & frequente des jointures dans les exercices du corps &

dans les combats, de même que les coups & les chutes, & autres choſes ſemblables.

Il faut obſerver que toute humeur qui tombe & coule à quelque tenuité, mais s'attachant aux jointures, elle s'épaiſſit & devient de plus en plus gluante par la force & vertu de la chaleur interne, & quelquefois des médicamens trop forts & trop violens ; ainſi les parties tenuës & plus ſubtiles étant diſſipées, il ne reſte plus que la partie la plus groſſiere & terreſtre, laquelle par ſa tenacité, s'attache à la ſuperficie des jointures & augmentant par de nouvelles acceſſions, avec leſquelles elle eſt conjointe & collée, s'aſſemble & croît en tuf & calcul, & c'eſt ce qui fait les nœuds ou nodoſitez des jointures qui leur cauſent tant de douleur, qu'il ſemble qu'on les arrache, & étant enfin courbées ſe roidiſſent n'aïant plus de mouvement ; cela arrive auſſi, dit Peucerus, par des remedes trop rafraichiſſans qui épaiſſiſſent les humeurs comme ſi elles étoient glacées & congelées ; enfin l'humeur accumulée & amaſſée dans les jointures, étant irritée & pouſſée par la chaleur, par le froid externe, par le changement ſoudain des faiſons, par la colere & conſternation ſubite, cauſe les douleurs de la goutte, qui

deviennent plus ſenſibles dans l'Automne, ſelon Hipocrate Liv. 6. Aphor. 55. Et encore plus au Printemps, auquel tems les humeurs ſont plus dans le mouvement.

Les ſignes de la goutte confirmée ſont évidens, mais ils ne ſont pas ſi apparens quand elle commence, ce qui fait qu'on la neglige, ſoit parce qu'elle ne fait pas pour lors grande douleur, ou que l'on croit qu'elle ſe paſſera facilement, ou qu'on en attribuë la cauſe legitime à quelqu'autre accident, comme de s'être heurté contre quelque choſe, de s'être diſloqué la jointure, d'avoir trop marché, ainſi du reſte, ſans aller à la cauſe interne & legitime que l'on doit connoître par les urines, & y remedier promptement ſans attendre qu'elle ſoit confirmée.

Etant donc certain que la goutte ne vient que de la foibleſſe des jointures & de l'humeur ſuperfluë qui eſt differente, tantôt ſanguine ou bilieuſe, le plus ſouvent pituiteuſe, rarement melancolique, que le ſang coulé aux jointures en étend les ligamens, les tendons & les membranes & cauſe ainſi la douleur, & que la bille qui coule ſouvent entre les nerfs & les ligamens, fait inflammation & diſtenſion dans les jointures, & y cauſe par conſequent de grandes douleurs, de même

que la pituite qui s'y eſt inſinuée, il faut pour en bien faire la cure, aller à la cauſe & conſiderer le temperament d'un chacun ; dans la ſanguine il faut ſaigner peu & ſouvent, manger peu, & rien de trop chaud ni ſalé & épicé, mettre de l'eau dans ſon vin, prendre ſouvent des lavemens de décoction d'herbes potageres, faire ptiſanne avec fumeterre, racine de chicorée ſauvage & agrimoine, & purger ſouvent en donnant juſqu'à trois onces de manne diſſoutes dans un verre d'eau de laituës, dans la bilieuſe il faut moins ſaigner, mais donner plus ſouvent des lavemens avec joubarbe, violier, argentine, armoiſe, ortie morte, guimauve, plantain, bouroche & parietaire, le boire ordinaire ſera d'une ptiſanne faite avec treffe aceteux, fruit de berberis, racine d'oſeille ronde, de nenuphar, de polipode de chêne, de piſſenlit, écorce de citron & regliſſe ; on boira tous les matins à jeun un verre d'eau de petite centaurée dans lequel on mettra juſqu'à un ſcrupule de ſel volatile de corne de cerf, dans la pituiteuſe on ne ſaignera pas, mais on purgera ſouvent en mettant infuſer juſqu'à deux gros de feüilles de gratiole dans une decoction d'houblon & de racine de ſouchet, du ſoir au matin, ou en donnant

juſqu'à quatre gros de l'électuaire diacartami dans un verre d'eau d'angelique, on fera les lavemens avec abſynthe, lauréole, cuſcute, meliſſe, mercuriale, ſureau, valeriane, betoine & fenoüil; la ptiſanne ſera avec racine de ſalſepareille, de flambe, d'ache, amande amere & jue arthritique avec regliſſe, pour en boire ſouvent & mettre dans chaque verre que l'on prendra les matins à jeun, & le ſoir en ſe couchant juſqu'à une dragme de l'eſprit bien rectifié, & chargé de ſon ſel volatile, de cochlearia, ou de berle, à l'égard de la goute melancolique qui eſt plus rare, & plus facile à guerir que les autres, on ſaignera du pied, & on purgera ſouvent avec du ſené juſqu'à quatre dragmes infuſées du ſoir au matin dans une decoction d'houblon, un peu de racine d'aunée & écorce de citron, & on fera ptiſanne avec racine de ſcorſonere, fumeterre échium, anis & regliſſe; on mettra dans chaque verre que l'on prendra le matin, un ſcrupule de ſel de corail, & dans celui que l'on prendra le ſoir, on y mettra une cuillerée d'eſſence de genévre, & on boira le poids d'une demi-dragme, tous les matins pour toute ſorte de gouttes froides dans un peu d'eau de fumeterre, d'une eau de la compoſition de Fumanel, rap-

portée ci-deſſus au Traité des Maladies froides de la tête.

Aprés avoir fait les remedes ci-deſſus ſelon l'humeur dominante, on uſera de remedes externes, ſçavoir pour la goutte froide, ſelon Roger, & l'experience que j'en ai faite, du ſuc, ou de l'huile diſtillée de bayes de lierre, ou de l'urine de pucelle avec de la ſauge que l'on aura fait boüillir juſqu'à conſiſtence d'huile, pour en faire liniment, & pour la goutte chaude Roger aſſure que l'huile de pommes de mandragore, de même que l'huile de ſemence de juſquiame reprime la douleur, en en faiſant liniment.

Pour appaiſer la douleur de la goutte, on prendra une poignée de petite joubarbe qui croît ſur les maiſons couvertes de chaume, qu'on battera un peu dans un mortier, on fera fondre une once de vieux oing, dans lequel on mettra la joubarbe qu'on fera cuire à fort petit feu en remuant ſouvent, étant cuite, on y mélera une cueillerée de bonne crême de lait & une once d'huile de vers, qu'on fera encore boüillir à feu lent, juſqu'à conſiſtance de cataplaſme qu'on mettra ſur de la filaſſe, pour l'appliquer chaudement.

Ou on ſe ſervira d'une huile de baume magiſtral de la compoſition du diſpenſa-

taire du College des Medecins de Florence, qui est non seulement propre pour guerir la sciatique & douleurs des genoux, mais aussi toutes les douleurs des jointures, en en beuvant quelques gouttes en eau convenable, ou en en faisant liniment sur la partie dolente, la composition est telle ; prenez terebenthine une livre, huile vieille six onces, huile laurin quatre onces, aspic, canelle de chacun deux onces, tuille recente bien cuitte huit onces, triturez ce qui se peut triturer, & distillez par alambic.

Enfin pour évacuer & ôter les humeurs qui causent la goutte, on fera comme pratiquoit dans Rome, le Medecin Zapata, mâcher une fois la semaine doucement le matin à jeun, la grosseur d'une noisette de racine recente de spatula fœtida, que l'on avalera avec sa salive, & continuer selon la necessité.

Pour la douleur des genoux avec foiblesse & lassitude qui arrive souvent par une humeur qui tombe du cerveau, ou par l'intemperie du foïe, ou de la ratte, ou d'autres parties en forme de rumatisme ; il faut considerer s'il y a froid ou chaleur, s'il y a chaleur, il faudra saigner, prendre des lavemens rafraichissans, & de la ptisanne de même qualité, ne point

manger de viande ni legumes chaudes, trop ſalées ni trop épicées, & aprés la purgation, on y appliquera un cataplaſme fait avec farine de ſenegré deux onces, fiente de bœuf quatre onces, demi-livre de miel, mêler le tout enſemble avec un peu d'huile de camomille, pour l'appliquer ſur la partie, chaudement, & en changer deux fois le jour juſqu'à gueriſon.

Si cette douleur eſt accompagnée d'un grand froid, comme il arrive aux perſonnes graſſes & replettes, & à ceux qui demeurent longtems à genoux ſur la terre ou ſur des pierres, ou qui mangent beaucoup de legumes & de fruits cruds, ou à ceux qui habitent dans des lieux humides, & chambres baſſes, on purgera ſouvent avec un gros d'agaric& deux gros de ſené, que l'on fera infuſer pendant douze heures à chaud,avec un gros de ſel polycreſte, pour en prendre l'infuſion le matin à jeun, & trois heures aprés un boüillon, au ſurplus on ſe ſervira des remedes, & regime de vivre propres dans les maladies & gouttes pituiteuſes, & on appliquera ſur la partie un cataplaſme fait de feüilles d'aulne, c'eſt à-dire de verne, recentes battuës une poignée, avec du vieux fromage, axunge de porc & huile de camomille parties égales, pour le tout bien

incorporé enſemble, l'appliquer ſur la partie.

Pour guerir les ulceres des jambes cauſez par le ſcorbut, il les faudra laver aprés la purgation, avec decoction de feüilles de ſcordium, & de racine d'ariſtoloche ronde dans du vin blanc, aprés quoi ſi la pourriture par une qualité maligne, ne cede à ce remede, on prendra de l'eau de chaux avec le ſublimé corroſif, en mettant une dragme que l'on diſſoudra dans une pinte de cette eau, y ajoûtant une once de poudre de feüilles de creſſon alenois, pour en laver les ulceres.

Pour les loups des jambes qui ſont des ulceres malins, on ſe ſervira d'une eau de S. Gilles qui y eſt ſpecifique, on la fait en cette maniere; prenez une taûpe & la mettez en poudre avec du ſoulfre, vous y ajoûterez du ſuc d'éclere, laiſſez repoſer le tout pendant trois jours, & enſuite le diſtillez, & mêlez l'eau qui en ſera diſtillée avec aloës & pierre ponce en poudre parties égales, pour en laver la partie deux fois le jour, ce qui eſt auſſi bon pour la paralyſie.

Pour toutes ſortes de maux de jambes, nerfs coupez, engendrer la chair, ôter la douleur, aglutiner & deſſecher les ulceres & fiſtules, on fera liniment avec l'huile

ou baume qui ſuit, prenez au mois de Mai de l'ache & du rômarin de chacun une poignée, ſauge & ruë de chacun deux poignées, herbe appellée laurentie, ou en ſon lieu linaria, élatine de chacun trois poignées, abſynthe une poignée, boüillon blanc, lanceole, éclere de chacun deux poignées, huile commune deux livres, terebenthine une livre, galbanum deux onces, reſine de pin deux livres, verd-de-gris ou dyphrige, c'eſt-à-dire marc d'érain deux fois rôti & trituré, deux onces, tirez le ſuc de toutes les herbes & le paſſez, puis le mêlez avec l'huile & la terebenthine, les remuant toûjours, faites les boüillir à un feu de charbon juſqu'à la conſomption des ſucs, les paſſer enſuite par l'étamine, puis y ajoûtez le verd-de-gris le remuant ſouvent juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi, & le mettez dans une phiole de verre bien bouchée pour vous en ſervir au beſoin.

Pour les enflures, douleurs de genoux, & des autres membres, on fera ce cataplaſme, prenez demi-livre de farine de féves, deux poignées de ſon de froment bien pilé, des crottes de chévres & fiente de bœuf de chacun deux poignées, feüilles d'aluyne, fleurs de camomille & melilot une poignée & demie de chacun, huile roſat & huile d'anis de chacun deux on-

ces, un demi-ſeptier de leſſive claire, le tout bien pilé & mis boüillir enſemble, en le remuant juſqu'à ce qu'il ſoit épaiſſi, ſera enſuite étendu ſur de la filaſſe, pour appliquer chaudement deux fois le jour durant la neceſſité.

Pour les detorſes, enflures & inflammations recentes, on fera un cataplaſme avec mie de pain, & une cuillerée d'huile roſat qu'on fera boüillir dans une livre de vin pour l'appliquer chaudement trois fois le jour, ou faire un cataplaſme avec ſon de froment qu'on fera boüillir avec demi-ſeptier d'eau & trois onces de vinaigre mêlez enſemble, juſqu'à conſiſtance de boüillie, ce qui eſt auſſi bon pour la goutte, en l'appliquant ſur la douleur de la jointure.

Pour les mules aux talons, gangrene, galle, engelure, brûlure, & inflammations; on mettra une demi-livre de pierre de chaux vive dans quatre pintes d'eau, on ôtera ſix jours aprés une peau qui ſe fait deſſus, aprés quoi on prendra un peu de cet eau ſans rien troubler, pour y tremper des linges qu'on appliquera ſur la partie malade, elle ſe garde fort long-temps en la bouchant bien afin qu'elle ne s'évente pas, & pour guerir les chancres veneriens qui cauſent inflammations

aux parties naturelles, on mettra de l'huile d'olive dans un peu de cette eau de chaux que l'on battera jusqu'à consistance d'onguent pour en faire liniment sur la partie & y appliquer des linges qui y auront trempez, ainsi que je m'en suis servi plusieurs fois utilement pour la guerison de pareilles maux.

On peut aussi pour les engelures, mules aux talons, & faire passer les demangeaisons de toutes sortes de parties du corps, étuver les parties avec du vin rouge dans lequel on aura fait boüillir de la sauge, en fomenter chaudement & continuer selon la necessité.

Pour les cors des pieds, aussi-tôt qu'on les aura coupez au decours de la Lune, on les frottera fortement avec des feüilles de bouroche broïées, qu'on laissera ensuite appliquées sur les cors, en faire autant vingt-quatre heures aprés, & continuer ainsi jusqu'à parfaite guerison, & le suc de bouroche fait passer toutes sortes de verruës les en frottant souvent.

Pour les crevasses des pieds, & des mains causées par le froid, on les guerira en les frottant avec graisse de renard.

Pour ôter toutes fistules, verruës & porreaux, on se servira d'une eau dont la composition vient de Fumanel, en cette

maniere prenez huile de tuile demie-livre, chaux non éteinte quatre onces, ammoniac pur quatre onces, euphorbe demi-once, le tout mêlé ensemble soit distillé par alambic, & l'eau distillée gardée pour l'usage, & en frottez les parties.

Pour les varices qui arrivent lors que les jambes sont enflées d'un sang melancôlique, on fera fomentation avec gros vin dans lequel on aura fait boüillir des racines de consoude, feüilles d'absynthe, & fleurs de roses rouges, y appliquant une compresse aprés que les remedes generaux auront precedé.

Pour guerir toutes sortes de playes, & tous les autres maux superficiels & infections de la peau, les remedes & onguents propres se trouveront dans le Traité des maladies de la peau, qui est au premier Livre, & dans celui des Maladies des extremitez superieures, c'est-à-dire de la grand-main.

Voila le second present que j'ai fais au public, afin que connoissant les maladies par les Urines, & les parties du corps humain par cette presente Anatomie, on puisse y apporter les remedes propres & specifiques qui sont décrits dans cet Ouvrage & dans mes autres Livres, pour

guerir un chacun ſelon ſon temperament, & la cauſe de ſon mal, qui eſt le veritable moïen de réuſſir dans la cure des maladies, ſuivant cet axiome, *curatio ubique prognitionem & prognoſim ſequitur.* Je donnerai encore inceſſamment au public le Traité des Fiévres, & de la vertu des ſimples par ordre Alphabetique, ainſi que le tout eſt approuvé par Meſſieurs les Medecins du Roi, & porté par mon Privilege.

FIN.

JE donne avis que tous les Livres & Exemplaires qui ſeront vendus & debitez de mon Edition, ſeront ſignez de moi, & que ceux qui n'en ſeront pas ſignez & paraphez, ſeront contrefaits ; ainſi qu'il y aura contravention, & par conſequent l'amende de ſix mil livres encouruë, avec les autres peines portées par mon Privilege ; dont j'abandonne dés à préſent le tiers au denonciateur, pour le toucher concurremment avec moi.

TABLE
DES PARTIES DU CORPS humain.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Parties.

Pour ce qui eſt des Muſcles, & de toutes les autres parties, on en trouverra la deſcription chacun en ſon lieu, c'eſt-à-dire, dans la deſcription de la region, dont ils ſont partie.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

Extrait du Privilege du Roi.

PAR grace & Privilege du Roi, donné à Paris, en datte du 25. jour de Février 1696. signé par le Roi en son Conseil BOUCHER, & scellé. Il est permis au sieur JEAN DAVACH DE LA RIVIERE, de faire imprimer en même ou different tems, en un seul ou plusieurs Volumes, & débiter, les Livres & Traitez avec les Planches & Figures, par qui & ainsi que bon lui semblera, dans toute l'étenduë du Roïaume, pendant le tems de dix années consecutives, à commencer du jour que chacun d'iceux sera achevé d'imprimer pour la premiére fois, intitulez *Le Trésor de la Medecine, la division & Anatomie du corps humain ; la vertu des Simples pour chaque maladie, par ordre Alphabecique ; un Traité des Fiévres ; le Miroir des Urines*, &c. *Et les remédes specifiques peur guerir les maladies, selon l'état & le temperament d'un chacun* : le tout suivant la doctrine des Medecins Grecs, Arabes & autres, & experimenté pendant plusieurs années, par ledit sieur DAVACH DE LA RIVIERE, avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque condition & qualité qu'elles soient, d'impri-

mer, faire imprimer, vendre ni débiter lesdits Livres, & de le troubler en tout ce que dessus en aucune maniére, & pour quelque cause que ce soit, à peine de six mille livres d'amende, païables sans déport, & autres peines portées par lesdites Lettres de Privilege; le tout applicable au profit dudit Exposant, ou de ses ayâns causes, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 16. de Mars 1696.

Signé, AUBOUYN, Syndic.

Le Trésor de la Medecine achevé d'imprimer pour la premiere fois le 25. Janvier 1697.

Deux Volumes in Octavo, six livres.


EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.

